

EMPIRE

SANGLORNIS PRIMA - 3



NESTI
VEQENY
Editions

Peinture : Didier Graffet

DIDIER
QUESNE

EMPIRE

Sanglornis prima – 3

Roman

Didier QUESNE

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQENEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne*, 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I*, 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons*, 2005
- *La Lande aux sorciers*, 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011
- *De chair et d'os*, 2013

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQENEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Didier Quesne, 2002

Tous droits réservés pour tous pays

À celle qui serait capable d'éduquer un orni...
Et à mes enfants

– Chapitre premier –

Comme tous les soirs, il était là. Seul à sa table, comme si les autres clients avaient senti qu'il ne fallait pas s'asseoir à côté de lui. On ne le remarquait que si l'on cherchait un emplacement libre, dans cet espace bas de plafond, sombre et enfumé. Il s'agissait d'un homme, pour autant que l'on puisse en juger par ses mains qui dépassaient des vastes manches de sa mante. Il tenait toujours la capuche rabattue sur sa tête. Si l'on s'enhardissait jusqu'à le regarder en face, on ne voyait que la toile grossière qui formait comme un auvent obscur au fond duquel devait guetter une paire d'yeux perçants et scrutateurs. De son visage, on ne voyait, on ne devinait rien.

L'homme paraissait grand et puissant. Ses déplacements se faisaient toujours de façon coulée, souple et impressionnante. Il devait baisser la tête en entrant, ce que ne faisait aucun des habitués, même parmi les plus grands. Il portait toujours un sac fait de cuir épais de buffle des marais.

— Un bel objet, avait commenté l'aubergiste dans sa barbe.

L'autre n'avait rien répondu. Il semblait ne jamais parler, mais les habitués de l'auberge savaient toujours ce qu'il désirait. Janis le servait avec empressement, autant pour éviter les semonces du patron, que pour tenter d'appivoiser cet homme. Il lui faisait penser à un de ces grands fauves que la légende dit rôder au-delà des labours. Elle posait le pichet de vinasse ou de cidre et le bol de soupe au lard sur la table. Il ne remerciait pas, mais la capuche semblait osciller un peu, comme s'il avait remarqué qu'on s'était occupé de lui et marquait ainsi sa reconnaissance. Janis prétendait être la seule qui réussissait, si peu que ce soit, à établir une sorte de communication avec lui.

— Tu parles, avait répondu Ouche, jaloux. Tu es tellement empressée d'aller le servir que c'est le courant d'air que tu fais en arrivant près de lui qui fait bouger sa capuche, c'est tout ! Qu'est-ce tu crois, ma pauvre fille ? De toute façon, il a l'air d'un pouilleux de la ville-basse, ton grand homme.

Elle avait haussé les épaules et n'avait rien dit. Elle préférait ignorer ces remarques stupides. Elle voulait éviter de se lancer dans une argumentation qui finirait de toute façon par une empoignade, ce que recherchait de plus en plus le jeune adolescent qui partageait sa paillasse, quand ils étaient tous les deux des enfants.

L'homme arrivait à peu près toujours à la même heure, à la tombée du jour, au moment précis où les mauvais garçons commençaient à sortir de chez eux, où les

ménagères attardées et les badauds s'empressaient de regagner leur logis ou leur auberge. Il ouvrait la porte et, sans un mot, sans un bonsoir, s'asseyait à la table la plus éloignée du comptoir.

Généralement, il venait parmi les tout premiers clients du soir. Une seule fois il arriva alors que la soirée était bien entamée. Il ne restait aucune table libre. Il avait simplement posé son sac sur la table située dans le secteur le plus sombre de la salle. Étonnés, presque agressifs, les occupants l'avaient regardé puis, comme un seul homme, s'étaient levés et avaient laissé la table vacante. Paluche, chargé de veiller à interrompre tous les embryons de bagarre, s'était insensiblement rapproché de la table. Il n'avait pas son pareil pour détecter un conflit naissant, même quand les protagonistes ignoraient encore qu'ils allaient en venir aux mains. Souvent, sa forte stature, sa force légendaire et ses mains dures comme du vieux bois suffisaient à calmer les excités. Parfois, il devait être plus précis et en empoigner un ou deux. Il les frappait alors l'un contre l'autre pour leur faire passer l'envie de tout casser dans l'auberge et, quand ils étaient proprement assommés, il les portait près du comptoir et leur mettait une chope de bière devant le nez. Parfois, il leur disait un poème qu'il avait composé et malheur à celui qui trouvait cela comique.

Ce soir-là, il s'était donc rapproché de la table de l'homme et avait veillé, sentant venir un ennui. Il se précisa sous la forme d'un soldat du haut-bourg, venu s'avilir un instant aux portes de la ville-basse.

— Tu as fait partir mes amis ! clama le soldat à l'inconnu.

Le silence fut presque instantané. D'ordinaire, quand une bagarre débutait, peu de gens y prêtaient attention, sauf ceux qui se trouvaient malencontreusement proches de la table impliquée. Mais là, les habitués avaient tous repéré le mystérieux inconnu depuis quelque temps et se posaient des questions sur son identité et sur sa valeur. Ils avaient enfin l'occasion de satisfaire leur curiosité. Paluche lui-même ne bougea pas. Il restait sur place, un coude nonchalamment appuyé sur un tonneau, avec un air faussement indifférent.

L'homme ne broncha pas et Janis, qui s'était approchée pour poser le pichet et le bol sur la table, se figea.

— Hé, toi ! Je te parle, insista le soldat qui semblait plus excité par le vin que véritablement en colère.

L'autre ne leva même pas la tête. Le soldat, enhardi par cette apparente passivité, s'approcha vivement et voulut saisir la mante. Il ne put même pas y poser la main. Sans que Janis eût pu déceler le moindre mouvement, l'homme était debout, tenait l'imprudent par la gorge et le soulevait de terre sans effort apparent. Il s'avança vers Paluche, portant toujours son fardeau d'une seule main. Dans la salle, le silence était total. On entendait crépiter le feu dans le foyer et bouillir la soupe dans sa marmite.

L'inconnu lâcha le soldat qui s'écroula dans les bras de Paluche, puis il retourna tranquillement s'asseoir à sa table. L'affaire était entendue. Il n'y avait pas eu de bagarre, mais plus personne ne viendrait chercher des noises à cet homme. La salle se remit à vivre dès qu'il se fut assis et Janis posa le pichet et le bol sur la table.

Depuis cette soirée, il restait toujours une table libre. Il n'y avait pas eu de décision

formelle, mais Janis remarqua que les premiers arrivés dans la salle laissaient libre la table la plus éloignée du comptoir, disposition qui était ensuite respectée par tous les clients de l'auberge L'homme remarqua-t-il cette décision tacite ? nul ne le savait, et Janis pas plus que les autres. Néanmoins, il allait régulièrement s'asseoir à la même table, son sac à la main et sa capuche sur la tête.

L'auberge était comme tous les établissements de ce type dans ce que l'on appelait la mid-ville, sorte de territoire situé entre le haut-bourg et la ville-basse et qui agissait comme une frontière, un lieu où se rencontraient les deux sociétés.

Celle du haut-bourg se composait de tous les corps de la noblesse, du clergé officiel et de l'armée. Il s'agissait de personnes servant l'empire et qui faisaient partie de son administration. La richesse, bien que non officiellement exigée pour accéder au statut de haut-bourgeois, était cependant indispensable. Les logements se vendaient à des prix exorbitants et les milices chargées de la sécurité étaient coûteuses à entretenir. Il n'existait à proprement parler pas de frontière matérielle entre le haut-bourg et le reste de la ville, mais la transition était néanmoins manifeste. Les habitations s'agrémentaient de terrasses, la plupart possédaient même de petits jardins et certaines, parmi les plus proches du sommet, disposaient de véritables parcs étroitement surveillés. L'ambiance feutrée, l'air pur et les déjections, que laissaient inévitablement les animaux de monte ou de trait des nobles, immédiatement nettoyées, tout cela signalait le haut-bourg.

En revanche, la ville-basse était puante, grouillante, humide, et ses rues, étroites et glissantes. Pendant la belle saison, les coins reculés fourmillaient de femmes de tous âges, qui vendaient leur devant pour une pièce ou une tranche de pain noir. Certaines, à peine pubères, affichaient déjà cet air à la fois blasé et gouailleur de leurs aînées. On rencontrait également de pauvres hères, le visage petit à petit mangé par la peste des marais, et qui venaient vous tirer par la manche pour réclamer de la nourriture. Dès que venait le soir, les rues et les places se vidaient de leurs passants pauvres et misérables, pour se remplir des ombres furtives et insaisissables des coupe-jarrets, des tranche-gorges. Les Rats, comme on les appelait, guettaient leur proie : un étranger ignorant, un passant attardé, un fanfaron ayant parié qu'il traverserait la ville-basse jusqu'au port. Les hommes de la Milice n'y mettaient plus les bottes depuis longtemps et abandonnaient le terrain à toute cette faune de petits prédateurs, qui comptaient sur leur nombre pour détrousser leurs victimes. Il ne fallait alors pas circuler dans la ville-basse. Ils se jetaient sur vous avec une rage et une violence animales, ne respectant aucun code, aucun ordre. Certaines victimes avaient même eu la vie sauve grâce à l'absence d'organisation de ces bandes, car il n'était pas rare que les Rats se battent entre eux, même pendant l'assaut d'un riche marchand ignorant. Mais hélas, ces cas étaient des exceptions. Le jour qui se levait révélait souvent son lot de cadavres abandonnés à même la rue, totalement détroussés et le plus souvent nus comme des vers.

La mid-ville, bande étroite qui ceinturait toute la cité et dont le tracé ondulait au gré des quartiers, se situait juste à la frontière entre ces deux mondes. Malgré sa surface réduite, cette zone constituait le cœur même de la ville. C'était là que se trouvaient la presque totalité des commerces de chairs et de végétaux, de cuirs et de tissus, d'armes et de métaux. Sur ses places, la foire aux gueux s'ouvrait presque tous les jours. Il s'agissait

d'une sorte de marché où les ouvriers de toute espèce venaient vendre leur service et étaient embauchés à la journée, à la semaine ou au mois, selon un prix qui faisait l'objet d'âpres discussions. S'y tenaient également les auberges où l'on pouvait boire, manger et dormir en relative sécurité. Contrairement à la ville-basse qui s'agitait la nuit et végétait pendant la journée et au haut-bourg qui vivait le jour et dormait, bercé par le pas des Milices la nuit, la mid-ville était en perpétuelle activité. Marchands et crieurs vendaient leur marchandise qui venait des quatre coins du monde civilisé pendant toute la journée, du premier chant du coq au premier hululement des hiboux. Une foule immense se pressait dans les rues, contre les étals des marchands, dans les officines des guérisseurs, sur les places où il était fréquent d'assister à un spectacle de musique, de dressage d'ours ou d'autres fauves comme les lions et les tigres. On se pressait aussi dans les auberges pour s'y faire servir le repas de la mi-journée, chez les barbiers pour se faire raser proprement le crâne selon la mode en vogue chez les deux sexes.

La nuit, le commerce se poursuivait, toujours aussi bruyant, toujours aussi urgent. Seule la nature des marchandises évoluait. L'obscurité était réservée à la vente des armes de toutes sortes et des animaux de monte. Cela entraînait régulièrement des rixes, car les maquignons jouaient fréquemment avec les ombres pour masquer les défauts d'une carne. Les auberges ne désemplissaient pas, même si la nature de leur clientèle avait changé : les familles, les ménagères et les ouvriers étaient couchés. Venait le tour des célibataires, des groupes d'étudiants, des soldats en goguette et des haut-bourgeois en virée canaille.

L'Auberge du Marin faisait partie de celles qui ne fermaient jamais. Bien située à proximité immédiate d'une place et d'une rue très commerçante, elle se trouvait sur le trajet de la foule diurne et nocturne. On prétendait qu'elle devait son nom au grand-père du Gros, le patron de Janis. Il aurait été embarqué de force sur une frégate impériale et aurait navigué jusqu'aux confins des Solitudes. Revenu de son périple avec un fier pactole, il aurait, toujours selon les dires du Gros, ouvert cette auberge pour finir tranquillement sa vie.

Le bâtiment était construit selon le type architectural qui prévalait dans la mid-ville. Maison à un étage, porte basse, pas de fenêtre sur la rue, mais sur un jardinet où gloussaient les poules dont les œufs agrémentaient parfois la soupe. L'éclairage de la grande salle basse et sombre venait uniquement de la lumière du jour, par la porte que l'on maintenait ouverte les jours de beau temps, ou bien par le foyer et des bougies posées à même de grands tonneaux, la nuit et durant la mauvaise saison.

Elle était souvent pleine. Le Gros et ses deux femmes vivaient aisément. Rien ne manquait jamais à la table et l'auberge était toujours bien chauffée, même durant les grandes froidures au mitan de l'hiver. Mais ils étaient durs à la tâche. Debout bien avant le coq, couchés bien après les hiboux. Le personnel devait en faire autant, sous peine de réprimandes ou de diminution des gages. On ne rigolait pas tous les jours chez le Gros, mais il était juste et bon. On mangeait à sa faim et l'on avait chaud. L'argent qu'il distribuait avec équité à la fin de chaque saison suffisait pour s'acheter des vêtements solides et des chausses robustes.

Janis était là depuis plusieurs années. La Grosse, première femme du patron, lui apprit

qu'elle l'avait trouvée devant sa porte, alors qu'elle devait être âgée de deux ans, pas plus. La patronne ne lui cacha jamais que de l'argent était enfermé dans un petit sac cousu à l'intérieur de la doublure de sa pelisse. Pas mal d'argent. Une partie revenait au patron de l'auberge, un dédommagement, disait le billet, et l'autre devait être conservée pour Janis, jusqu'à ce qu'elle en ait besoin. Sur son origine, pas un mot, pas une médaille, pas une chaînette, pas un indice. Elle semblait n'avoir manqué de rien dans sa toute petite enfance, car elle ne portait pas ces taches ni cette odeur qu'ont les enfants abandonnés et laissés à la rue. Le patron et ses deux femmes adoptèrent la petite fille. La Grosse, surtout, affichait un faible pour elle, et lui réservait quelques parts de tartes, quelques morceaux de gras. Elle trouvait Janis trop maigre, mais tous les efforts qu'elle fit pour la voir se « remplumer », comme elle disait, furent vains. Ce fut elle qui lui donna son nom et décida que son anniversaire serait ce jour du mitan de l'hiver où elle l'avait trouvée. Ce fut elle qui la coiffait jusqu'à ce qu'elle fut en âge d'être rasée, jusqu'à ses premières menstrues.

— Il est indécent qu'une fillette aille avec une étrille sur la tête, disait-elle en démêlant les nœuds rebelles des longs cheveux d'or.

Ce fut elle, enfin, qui expliqua à Janis l'origine de ce sang qui lui coula entre les jambes un jour de printemps.

— C'est un don du ciel, ma fille. Les femmes saignent car elles donnent la vie et le rouge est la couleur de la vie. J'ai cru que ça n'arriverait jamais. Dix ans passés depuis trois ans et tu ne saignais toujours pas. Nous allons enfin pouvoir donner la Fête du Rasoir.

La Grosse était heureuse, mais pas Janis. Elle ne voulait pas se faire raser la tête. Elle aimait sentir ses cheveux bouger autour d'elle ; elle aimait leur contact, quand elle ne dormait pas et écoutait les bruits de la rue, dans l'obscurité de la chambre commune.

Cette fête fut un calvaire pour la jeune fille qui accédait au statut de femme. Elle dut supporter l'odeur du prêtre qui la rasa, l'attention dont elle fut l'objet, les mines des femmes invitées qui murmuraient des commentaires sur son étonnant retard de menstrues, sur son origine troublante, sur son étrange regard aux yeux bleus cerclés de paillettes jaune d'or, sur sa résistance à toutes les maladies enfantines et les autres. Elle dut supporter le goût âcre du cidre consacré qui lui râpa la gorge, la saveur écœurante du saindoux d'orni que les jeunes femmes devaient manger en cette occasion. L'alcool et la graisse étaient censés représenter l'abondance que la femme se devait d'entretenir dans ce qui serait son foyer. Janis se dit que si l'abondance avait ce goût et cette odeur, elle préférerait rester maigre et pauvre toute sa vie.

À partir de ce moment, sa vie changea. Elle fut regardée par les clients de sexe mâle et même touchée par certains d'entre eux, mais cela ne se produisait que très rarement car la plupart du temps ils n'osaient pas. Oh, ils ne faisaient pas vraiment de mal, mais ils avaient de ces mains baladeuses qui se glissent sous les jupons, se perdent dans le corsage quand vous vous penchez pour poser le pichet sur la table. La première fois, elle poussa un hurlement et gifla l'outrecuidant. La salle entière éclata de rire.

— Alors Janis ! Tu as peur du chat, petite souris ? demanda en riant celui qu'elle avait frappé.

— C'est ça, être une femme ! cria un autre.

Elle s'enfuit en courant dans l'arrière-salle où elle trouva la Grosse qui préparait l'éternelle soupe au lard.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, alarmée par les sanglots de sa « fille ».

— Il se passe que mademoiselle se trouve trop belle pour être taquinée par les clients, maugréa le Gros qui entrait, les bras chargés de vaisselle sale.

— Il m'a touchée, il ne m'a pas taquinée ! s'insurgea Janis.

— Touchée, touchée. Si tu ne veux plus être touchée, comme tu le dis, il te faudra trouver un autre emploi, ma fille. Ici, toutes les femmes sont « touchées » et aucune n'en prend ombrage. C'est comme ça depuis le début des temps. Les poitrines des femmes sont faites pour que les enfants y boivent et pour que les hommes y mettent la main. Tu n'y peux rien.

— Et si je ne veux pas qu'on me touche la poitrine ?

— Tu t'en vas.

— Tu nous vends en même temps que le cidre ?

Le Gros se redressa de toute sa taille et, en deux pas, il fut sur la jeune femme.

— Je n'ai jamais vendu personne, siffla-t-il, et ce n'est pas une petite pucelle effarouchée qui va m'accuser d'avoir vendu qui que ce soit, même une femme. Ce n'est pas dans cette auberge que tu trouveras des femmes obligées de monter avec des hommes pour se faire labourer le ventre des heures durant. Tu te trompes de maison, petite !

— Le Gros a raison Janis, intervint sa femme. Jamais il ne permettrait de tels agissements chez lui.

— Excuse-moi. J'ai parlé trop vite, dit-elle au patron de l'auberge, les yeux baissés en signe de soumission.

— Tu as parlé trop vite, comme d'habitude. Fais attention, Janis. Tu ne tomberas pas toujours sur quelqu'un qui acceptera tes insolences et ton esprit rebelle. Il faudra te soumettre, ou jamais tu ne trouveras de mari.

Ceci dit, il repartit dans la salle, les bras chargés de vaisselle propre.

— Il a raison, confirma la Grosse. Il faut que tu changes, ma petite fille.

— Jamais je ne me soumettrai à un soudard à la gueule puante et aux mains crasseuses, promit Janis.

Ce fut lors de son quinzième anniversaire que l'on vit apparaître l'homme pour la première fois. Dehors, la neige tombait dru, poussée par un vent du nord qui tentait d'entrer, faisant vibrer les volets clos et la porte de l'auberge. La salle était pratiquement pleine et, comble de luxe et de prodigalité, le Gros avait allumé toutes les bougies, si bien qu'on y voyait presque comme en plein jour.

Respectant la coutume, on retraçait les quatorze premières années de la vie de Janis en chansons. Chacun des occupants de l'auberge, du patron jusqu'au plus humble mirliton y

allait de son couplet.

Ouche chantait. Sa voix variant du ténor au soprano enrhumé provoquait de nombreux rires dans l'assemblée. Ses paroles ne se voulaient pourtant pas comiques et tout le monde pouvait y reconnaître l'amour sans illusion qu'il portait à son ancienne compagne de jeu. Il avait un an de moins qu'elle et l'admirait sans retenue. Il avait ce tempérament querelleur des jeunes de son âge qui, se sentant devenir des hommes, aspirent à prouver leur valeur par une quelconque action d'éclat. Il n'était pas mal fait et plusieurs jeunes femmes commençaient à lui tourner autour, ce qui ne lui déplaisait pas. Il se laissait parfois entraîner dans un lit où on l'initiait aux jeux du plaisir, aux jeux du soupir. En cela, il était bien plus avancé que Janis. Mais en toute autre chose, elle le surpassait facilement. Même quand ils se lançaient tous les deux dans une partie de bras de fer, elle le battait. Elle possédait une force étonnante pour une femme de son âge, pour une femme tout court, d'ailleurs.

Ce fut à peu près au milieu de sa chanson, quand Ouche racontait le premier baiser qu'ils s'étaient donné vers neuf ou dix ans, que la porte s'ouvrit, laissant entrer une bouffée d'air glacé qui se glissa jusqu'au foyer. Une ombre s'encadra un instant dans l'ouverture et, dans le silence qui s'imposa brusquement, quelqu'un cria :

— La porte ! Ça gèle, maintenant !

L'inconnu entra, secouant la neige de sa mante et ferma la porte. Une flaque d'eau grandissait à ses pieds. Personne ne disait mot et le Gros tardait à aller vers lui, comme s'il craignait quelque chose d'imprécis.

Ce fut Janis qui fit le premier pas.

— Entrez, l'homme. C'est fête d'anniversaire, ce jourd'hui. Mon anniversaire.

L'homme se tourna vers elle sans un mot. Du fond de sa capuche, il la regarda... sans doute. Janis frissonna, sentant son âme mise à nu comme jamais elle ne l'avait été. Puis il alla s'asseoir à une table libre et posa son sac.

Janis se tourna vers le Gros en haussant un sourcil interrogateur. Celui-ci lui répondit en désignant un pichet de cidre. Elle le prit, attrapa un gobelet au passage et alla servir le mystérieux client qui ne leva pas la tête lorsqu'elle posa le tout devant lui.

Le silence durait, tout le monde regardant l'homme qui se versait posément à boire et finissait son gobelet d'un seul trait.

— Alors, je la finis ma chanson ? demanda Ouche, vexé de se voir voler la vedette.

— Oui, j'aimerais bien savoir ce que tu vas raconter comme mensonge, lui répondit Janis en lui prenant la main.

La fête se poursuivit tard dans la soirée et l'homme resta jusqu'à la fin, Janis sachant parfaitement à quels moments il fallait lui remplir sa cruche ou lui apporter une nouvelle assiette.

Depuis cette soirée, elle attendait toujours la venue de l'homme. La salle ne lui semblait pas pleine s'il n'était pas là. Elle jetait fréquemment des regards vers la porte, tandis qu'elle se glissait entre les tables pour servir les consommateurs, et s'arrangeait

pour être près de l'entrée quand approchait l'heure approximative où l'inconnu arriverait. Ouche, qui l'observait souvent, avait fini par remarquer son manège.

— Tu guettes ton amoureux ? lui demanda-t-il un soir, alors qu'elle essuyait des miettes imaginaires sur une table.

— Mon quoi ?

— Ton amoureux, celui qui vient le soir, celui qui te remplit la tête à défaut de te remplir le ventre.

Il esquiva la gifle qu'elle voulut lui donner.

— Tu es aussi bête qu'une poule, mon pauvre. Cet homme est sûrement aussi âgé que pourrait l'être mon père.

— Quel père ?

Janis cessa de frotter la table et le regarda :

— Tu deviens méchant et stupide, Ouche. Pourquoi ?

Il effaça le sourire qu'il avait posé sur ses lèvres et partit sans répondre.

— Il t'aime, chuchota Paluche qui s'était approché, sentant venir la dispute.

— Je sais... Mais pas moi. Je l'aime comme un frère, c'est déjà beaucoup, non ?

— Ne lui dis jamais.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en se tournant vers le visage buriné du pacificateur.

— Si tu dis à un homme qui est amoureux de toi que tu l'aimes comme un frère, c'est comme si tu l'insultais. Tu lui interdis le rêve, tu lui enlèves l'espoir.

— Quel rêve ? Quel espoir ? De vivre avec moi ? De me voir toute la journée et même la nuit ? C'est déjà le cas. Il me voit tout le temps, vient parfois dans ma couche quand la sienne est prise. Que lui faut-il de plus ? Hein, Paluche ?

— Tu es belle, Janis. Certains hommes te le diront sûrement.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis belle ! Tu as vu comme je suis maigre ? Tu as vu la couleur de mes yeux ? Qui a des yeux de cette couleur-là ? Personne.

Le colossal pacificateur poussa un soupir de forge.

— Tu verras ce que je te dis. Tu n'es pas d'ici, tout le montre. Tu n'as pas la beauté des femmes de par ici, mais tu es belle. Ouche l'a senti. Qu'est-ce que tu crois qu'il va oublier entre les draps des filles, entre les bras des femmes ? Il voudrait que tu te donnes à lui. Que tu sois *sa* femme. Il te voudrait pour lui tout seul. Et il a mal, parce qu'il sait très bien que ce ne sera jamais le cas.

Janis allait répondre quand la porte s'ouvrit dans son dos. Troublée par ce que lui avait dit Paluche, elle ne se dérangea pas, empêchant le passage. Une main la prit par le coude et l'écarta avec infiniment de douceur. Elle poussa un petit cri de surprise. L'homme était derrière elle, son sac à la main, et semblait la regarder du fond de sa capuche. Elle fut bouleversée par l'onde de chaleur et de respect qui l'enveloppa. Jamais elle n'avait ressenti quelque chose de semblable, autant de puissance, autant de dévouement, adressé à sa personne.

Elle ne put rien dire, ne put que sourire. L'inconnu la lâcha et alla s'asseoir à sa table habituelle.

— Tant qu'il sera là, j'ai l'impression que tu n'auras jamais rien à craindre. Je commence à bien aimer cet homme, lui dit Paluche.

— Tu as senti ? demanda Janis, encore toute remuée.

— Un peu. Mais j'ai l'impression qu'il n'y avait que toi qui existais pour lui. Prépare-toi, petite femme. Il va se passer de grandes choses dans ta vie, prophétisa Paluche en regagnant le centre de la salle.

Janis resta un instant près de la porte, les yeux tournés vers l'homme qui ne bougeait pas plus que d'habitude, mais chez lequel elle croyait déceler une présence plus marquée, une attention plus soutenue. Ouche lui aurait encore affirmé qu'elle prenait ses rêves pour la réalité.

– Chapitre deux –

Ce fut à la sortie de l'hiver que tout commença vraiment. Dans une semaine, on fêterait l'anniversaire de Ouche et son départ pour les DE. Les « Devoirs d'Empire », « les devoirs, en pire », disaient certains. Dès l'âge de quinze ans, tous les hommes partaient vers des garnisons de l'empire. Ils devaient systématiquement quitter leur cité et se retrouvaient parfois à l'autre bout du territoire impérial, aux marches des Confins, au pied des montagnes, dans la garnison brûlante du désert du sud et, pour ceux qui avaient de la chance, dans une garnison portuaire ou même, dans la cité impériale.

Ouche faisait partie des heureux ; il avait été affecté à une des garnisons de la ville impériale et attendait son départ avec une impatience qui amusait Janis.

— Quand je reviendrai, tu ne me reconnaîtras pas, lui disait-il.

— Pourquoi ? Tu seras encore plus bête que maintenant ? Ce serait étonnant.

— Raille. Je sais que tu aimerais quitter l'auberge, toi aussi. Mais tu es là jusqu'à ce que tu trouves un homme qui veuille bien d'un sac d'os. Je parie même que tu aimerais partir pour les Devoirs. Mais tu n'as pas ce qu'il faut entre les jambes, ma pauvre. Tu es une femme. Tu n'es qu'une femme.

— Qu'est-ce qu'il vaut mieux, mon petit Ouche chéri : un gros sac génital et rien dans la tête, ou *rien*, comme tu dis, et une tête bien faite ?

Ouche ne répondit pas et lui tourna le dos, superbement hautain. Rien ne l'atteignait. Il vivait sur un petit nuage dans l'attente de son départ.

Il avait néanmoins vu juste. Janis commençait à étouffer dans l'auberge. Elle ne sortait plus que très rarement. Autrefois, lorsqu'elle était enfant, elle accompagnait la Grosse faire des achats, ou au spectacle. Mais maintenant, il semblait que tout cela lui était interdit. Chacune de ses sorties devenait rapidement un cauchemar. Les hommes la sifflaient, lui parlaient, certains la collaient, les plus hardis tentaient de la toucher. Son crâne rasé qui faisait ressortir la couleur de ses yeux, sa haute taille, toute son apparence faisait d'elle un être à part dans la mid-ville.

Lors de sa dernière sortie, elle avait blessé un homme qui voulait la prendre par la taille après lui avoir bassiné les oreilles pendant une grande partie du trajet. Pour une fois, la Grosse ne disait rien. Elle souriait même à l'importun !

— Arrête de lui sourire, tu l'encourages ! tempêtait Janis.

— Son discours est bien tourné, il est bien de sa personne, ses vêtements sont bien taillés, sa bourse est bien pleine, son...

— Et il est bien collant ! Hé, l'homme ! Va voir ailleurs si tu ne peux pas te trouver une vraie femme bien grasse qui te réchauffera la nuit et qui te fera une dizaine de marmots. Regarde-moi, je suis maigre, je suis trop grande. Les femmes disent que je ne pourrai jamais porter d'enfants à cause de ma taille trop maigre. Ne vois-tu pas ?

— Je vois une femme étrange qui me fascine, belle damelle.

— Damelle je suis, c'est vrai. Mais ce n'est point toi qui me transformeras en dame, lui répondit-elle en donnant une tape sur sa main qui devenait aventureuse.

L'homme recula vivement d'un pas. Elle lui avait fait plus mal qu'il ne s'y était attendu. Il n'abandonna pas pour autant et reprit son manège opiniâtre de paroles, de promesses et de visions d'avenir.

Janis tenta de l'ignorer. Elle ne le regarda plus et ne s'intéressa plus qu'au marché qui la captivait à chaque fois qu'elle s'y rendait. Dans un secteur où la presse était grande, elle se retrouva un instant séparée de la Grosse. L'homme en profita immédiatement pour venir la ceinturer par-derrière et plaquer son corps contre le sien.

— Sens-tu comme je suis bien fait ? lui disait-il, accompagnant ses paroles de mouvements évocateurs. Vois comme je pourrais te rendre heureuse.

Janis se débattait, écœurée par ce contact animal. Autour d'eux, personne ne bougeait. Les quelques personnes qui les regardaient riaient du spectacle. Il n'y avait là rien de plus qu'un jeune homme faisant sa cour à une damelle, même si elle ne semblait pas goûter ces démonstrations.

Janis ne voulait pas appeler la Grosse. Elle allait se débrouiller seule. Elle se pencha en avant et fit basculer l'homme cul par-dessus tête, lui retombant dessus. La jeune femme se releva prestement, mais il fut aussi rapide qu'elle et lui prit à nouveau la taille, face à elle cette fois. Il la serrait très fort, vexé par sa chute et les rires qu'elle avait occasionnés.

— Cette fois, tu ne t'échapperas pas, lui dit-il entre ses dents.

Janis ne réfléchit pas. Elle lança sa tête en avant et frappa violemment celle de l'homme. Il était un tout petit peu plus grand qu'elle. Son front lui heurta le nez qui éclata comme un fruit mûr. Il la lâcha immédiatement, hurlant de douleur. Janis avait mal, elle aussi, mais ne laissa rien paraître et partit rapidement, laissant son gêneur à genoux, tenant sa face ensanglantée à deux mains.

— Que se passe-t-il, Janis ? demanda la Grosse une fois qu'elle l'eut rejointe. Tu as éconduit ton prétendant ?

— Je l'ai éconduit.

— Tu as un drôle d'air, ma fille, tu es toute rouge. Tu n'as pas été inconvenante au moins ?

— Absolument pas. Je lui ai simplement et clairement fait comprendre que j'en avais par-dessus la tête de ses avances.

— Qu'as-tu au front ? s'inquiéta la Grosse.

— Rien, je me suis cognée à un homme dans toute cette presse.

Depuis cette histoire, elle n’osait plus sortir, malgré l’insistance de la Grosse qui voulait qu’elle l’accompagne pour l’aider à porter les sacs. Janis savait pertinemment qu’il ne s’agissait que d’un prétexte. La femme était bien assez forte pour porter tous ses sacs et même ceux de ses voisines si besoin était. Elle voulait simplement que « sa » fille trouve un époux et pensait qu’il n’était de meilleur endroit pour cela. Elle se souvenait précisément du jour où le Gros l’avait remarquée et choisie lors d’une sortie au marché.

Quelques jours avant le départ de Ouche, les deux femmes du Gros revinrent du marché les sacs pleins de victuailles et la bouche pleine de nouvelles.

— L’empereur se meurt ! annonça la Petite, seconde femme du Gros.

Dans la salle, tout le monde leva la tête.

— Il n’est pas bien vieux pourtant, il a à peine soixante ans, commenta un marin.

— N’empêche qu’il se meurt, tout le monde en parle au marché aux herbes, confirma la Grosse.

— Et de quoi meurt-il ? demanda-t-on dans la salle.

— On ne sait pas, mais j’ai entendu parler de poison, répondit la Petite avec l’air de celle qui sait.

— Entendu parler, entendu parler ! C’est ta langue qui est un poison ! se fâcha le Gros. Quand on ne sait pas, on ne dit rien. Va ranger ces herbes et tais-toi.

— Le poison, c’est possible, intervint un vieil homme. Rappelle-toi son grand-père, c’est comme ça qu’il est mort. Et en pleine affaire féminine, qu’il paraît.

Paluche, qui était à côté de Janis, lui chuchota :

— Regarde et écoute bien, jeune femme. Dans trois minutes, tout le monde saura comment l’empereur a été empoisonné et dans combien de temps il va mourir.

Dans la salle en effet, les suppositions allaient bon train et la Petite n’était pas en reste. Elle n’était pas allée ranger les herbes, tenant trop à entendre ce qui se dirait sur la nouvelle qu’elle venait elle-même de rapporter.

Janis poursuivit son nettoyage du sol. Midi approchait et la foule des consommateurs n’allait pas tarder à arriver. Le Gros tenait à ce que la salle soit propre quand les clients entraient. Il lui arrivait souvent de grommeler en avisant certains dont les bottes étaient épouvantablement crottées.

La jeune femme tournait le dos à la porte et ne l’entendit pas s’ouvrir, mais elle sentit à nouveau cette onde chaleureuse l’envelopper. Étonnée, elle se retourna rapidement et vit l’inconnu entrer dans la salle. Elle posa immédiatement son balai et alla vers lui.

— Pourquoi si tôt ? Vous ne venez jamais avant la nuit, d’habitude.

À sa grande stupéfaction, il lui répondit :

— Les temps sont en changement, Dame Neuve. En grand changement.

La voix était basse, posée, pleine d'une sagesse et d'une force évidentes. Elle semblait venir de très loin, comme si la capuche de la mante avait eu la profondeur d'une grotte. Janis y perçut également la présence d'une grande tristesse.

— Quel changement ? demanda Janis.

Mais il ne répondit rien, comme s'il avait épuisé la quantité de mots qu'il pouvait prononcer en une journée. Il se dirigea vers sa table. Les consommateurs qui l'occupaient la lui abandonnèrent sans histoire et sans un mot. Il posa son sac et s'installa. Janis lui apporta un pichet de cidre, un gobelet et une assiette et s'assit en face de lui.

— Pourquoi venez-vous à cette heure ? Pourquoi est-ce que je me sens bien avec vous ? Pourquoi est-ce que vous ne parlez jamais et que je connais ce dont vous avez besoin ? Pourquoi m'avez-vous appelée Dame Neuve ? Quels sont les changements dont vous parlez ? Cela a-t-il à voir avec l'empereur qui se meurt ? Est-ce vrai qu'il est mourant ? Répondez pour une fois.

Il ne disait rien et commençait tranquillement à manger sa purée de choux laitoux. Bien qu'elle fût encore calme, Janis sentit que Paluche s'approchait de la table.

— Répondez, s'il vous plaît. Est-ce un hasard que vous veniez dans cette auberge ? Suis-je folle de penser que cela a un rapport avec moi ?

— Janis, laisse le sieur se restaurer. Arrête de l'importuner avec toutes tes questions.

Le Gros était derrière le comptoir et avait décidé d'intervenir, autant pour la réputation de son auberge que pour protéger cette damelle irritante.

Elle ne l'écouta pas et saisit brusquement la manche droite de l'homme. Il aurait certainement pu se dérober, mais il se laissa faire, posa son couteau et leva la tête vers elle. Paluche était tout près de la table, il la touchait presque.

— Je ne peux pas tout vous dire ce jour, Dame Neuve, répondit l'homme. Un jour vous saurez tout ce que vous devez savoir. Oui, je suis là pour vous. Oui, cela a un lien avec l'empire. Mais je n'en dirai pas plus ce jour'hui. La patience doit être votre compagne. Le sage dit : « Habitue-toi à ce qui te décourage ».

Paluche était retourné près de son tonneau et avait repris son stylet. Janis plongea son regard dans l'obscurité surnaturelle de la mante. Elle n'osait tenter de la relever. Non qu'elle eût peur, elle était maintenant certaine que l'homme ne tenterait jamais rien contre elle, mais une sorte de pudeur la retenait. Elle crut deviner deux lueurs bleues tout au fond de la capuche ; deux lueurs qui la regardaient avec respect.

Elle se leva, fit deux pas vers son balai puis, se ravisant, revint vers la table et se pencha vers la capuche de l'inconnu.

— Je serai patiente, lui promit-elle.

Il hocha lentement la tête et se remit à manger calmement.

— Et moi ? Tu ne m'embrasses pas ?

Ouche partait. Toute l'équipe de l'auberge était dans la salle pour assister à « l'Appel aux Devoirs ».

Il regarda Janis et lui posa un rapide baiser sur les lèvres.

— Tu m'épouseras quand je reviendrai ?

— Trouve une femme digne de toi, connais des gens, apprends à vivre et à te battre. Je peux te promettre un éternel amour fraternel. Pas autre chose. Je t'aime, mon petit Ouche. Tu es mon frère, le seul frère que j'aie jamais eu.

Le jeune homme ne dit rien, mais posa tendrement la main sur l'épaule de Janis. Elle en fut si touchée que des larmes coulèrent sur ses joues.

— Je cueille les larmes que tu verses pour moi, dit Ouche en lui caressant la joue.

— Les voilà, dit la Petite qui guettait à la porte.

Trois militaires apparurent à la porte.

— Ouche du Gros ! appela l'un d'entre eux.

Ouche ne répondit rien. L'appel devait être répété trois fois, chiffre de l'empire.

— Ouche du Gros ! appela le second.

— Ouche du Gros ! répéta le troisième.

— C'est moi, répondit Ouche.

— Ouche du Gros, tu es appelé par l'empereur pour le servir, pour l'honorer et le respecter, pour accomplir tes Devoirs d'Empire. T'en sens-tu capable ? demandèrent les trois militaires d'une seule voix.

— Je m'en sens capable, répondit Ouche d'une voix forte, en inclinant le torse comme le voulait la coutume.

— Tu ne failliras point ?

— Jamais je ne faillirai à servir l'empereur !

— Tu ne trahiras point ?

— Jamais je ne trahirai. Je préférerais mourir !

— Ouche du Gros, nous t'attendons, conclut le cœur des militaires.

Ils s'inclinèrent à leur tour et allèrent attendre dehors, le dos tourné et la mine sévère.

Le cérémonial d'Appel aux Devoirs terminé, Ouche se retourna une dernière fois vers sa « famille », puis suivit les militaires qui se placèrent selon la règle : un de chaque côté du jeune homme, et un autre derrière lui.

— Ils ont peur qu'il se sauve ? demanda Janis.

— Non, répondit le Gros. C'est le règlement qui veut ça.

Ils disparurent dans la foule qui s'écartait pour les laisser passer. Tout le monde jetait un œil vers Ouche qui marchait droit comme un I, conscient des regards qui pesaient sur lui et fier d'être l'objet de cette attention. L'attitude des hommes qui regardaient passer le « Départ » variait selon le souvenir qu'ils en avaient : certains souriaient, d'autres hochaient la tête, d'autres encore se figeaient dans un salut impeccable. Aucun n'était indifférent à ce moment si particulier de l'abandon des siens, du départ vers l'inconnu et peut-être vers la mort. Les DE n'étaient pas une affaire à prendre à la légère. L'empire

s'enorgueillissait d'une armée puissante et redoutable, crainte par ses ennemis et bénie par ses alliés. Mais elle n'était obtenue qu'au prix d'une discipline de fer, d'une exigence de tous les instants et d'un lourd tribut payé à la jeunesse masculine de la population. Personne n'échappait aux DE. Ni les nobles, ni les religieux, pas plus que les riches bourgeois. Tout le monde avait obligation de s'y rendre. Il n'y avait que les Rats que l'on ne venait pas chercher. Les Triades ne se risquaient plus dans les villes-basses. Les jeunes hommes qui y vivaient et voulaient s'extraire de cette condition devaient aller au poste militaire le plus proche et se faire enregistrer. Pour eux c'était très simple ; il leur suffisait de bloquer la Milice un soir et de lui demander de les conduire au poste. Si les miliciens n'avaient pas trop peur d'une embuscade, l'affaire était entendue.

Après le départ de Ouche, la vie à l'auberge suivit son cours normal pour l'ensemble du personnel, mais pas pour Janis qui ressentait comme une impatience, accentuée par la présence permanente de son mystérieux inconnu. Le Gros avait déclaré :

— Janis, va demander au sieur inconnu s'il veut une chambre, il est là tout le temps maintenant.

— Non. Il n'en veut pas, avait répondu la jeune femme.

— Et comment le sais-tu ? s'était étonné la Grosse.

— Si elle le dit, c'est qu'il n'en veut pas, était intervenu Paluche.

Chaque jour, Janis passait quelques instants avec l'homme. Généralement, il y avait quelques minutes de calme après le départ du dernier repas de la mi-journée. Une fois les tables et la salle nettoyées, il n'y avait plus que trois ou quatre consommateurs qui dormaient ou qui jouaient aux dés.

Elle allait s'asseoir en face de lui et lui parlait. De tout. De ses envies, de ses espoirs, de ses questions. Elle n'attendait pas de réponse, mais cela lui faisait beaucoup de bien de s'ouvrir ainsi à quelqu'un. Jamais elle n'avait ainsi dévoilé le fond de son âme. Ni Ouche, ni la Grosse ou même Paluche n'avaient su à quel point cela lui manquait de ne pas savoir d'où elle venait, de se sentir si différente des autres femmes, et combien elle sentait au fond d'elle-même qu'un destin particulier l'attendait.

Durant les trois ou quatre semaines qui suivirent le départ de Ouche, elle changea. Elle riait moins, ce qui inquiéta la Grosse, devenait plus réfléchi, ce qui rassura le Gros.

Elle eut pour mission de former le nouvel apprenti que le Gros put embaucher grâce à la prime impériale donnée à tout établissement qui voyait partir un de ses employés pour les DE. C'était un gosse de onze ans dont les parents guettaient depuis longtemps le moment de le présenter au Gros. L'auberge avait bonne réputation et y travailler était un gage de nourriture, lit et formation solide. Il s'appelait Tourla, mais Janis le surnomma « la Tourne » à cause de sa versatilité apparemment incurable. Le dernier qui parlait avait systématiquement raison, même s'il prenait l'exact contre-pied du raisonnement précédent. On lui demandait de laver une assiette, il prenait la mouille-chiffe et se mettait au travail. Quelqu'un d'autre, qui que ce soit, arrivait et lui disait d'essuyer les assiettes, il prenait le chiffon et essuyait les assiettes, même sales. Janis devenait folle à essayer de lui faire comprendre qu'un travail commencé devait être terminé avant d'en entamer un autre. Ce n'est pas qu'il était bête, mais il n'avait aucune espèce de jugement. Il ne se

passait pas une journée sans qu'elle eût à réparer une bêtise ou une erreur. Elle voulait qu'il apprenne correctement et passait un temps infini à lui expliquer comment accomplir telle ou telle tâche.

— Tu aurais plus vite fait de le faire toi-même, lui disait la Petite.

— Sûrement, répondait Janis, et ça me fatiguerait moins, mais il n'apprendrait rien.

Elle s'attachait au gamin et lui la considérait comme une idole. Il la suivait partout, rayonnait dès qu'elle apparaissait dans la pièce, devenait morne et taciturne en son absence. Il était jaloux de l'homme mystérieux qu'il avait baptisé Noir. Il ne supportait pas les longues minutes que Janis passait assise en face de lui à lui parler.

— Il ne t'écoute même pas ! lui dit-il un soir.

— Qu'en sais-tu, petite chose ?

— Je l'ai vu aujourd'hui, il a bâillé pendant que tu parlais, je l'ai vu !

Janis lui donna une claque qui envoya rouler le gamin par terre. Il se releva, la main sur la joue, tellement interloqué qu'il ne pensait même pas à pleurer.

— La Tourne, que tu sois jaloux je l'admets. Mais que tu mentes pour diviser les gens, je ne le supporterai jamais.

Au tout début de l'été, alors que les soirées devenaient chaudes et vivantes, que les rues commençaient à résonner des chants nocturnes des amoureux ou des étudiants, la rumeur de la mort imminente de l'empereur s'installa, amplifia et se confirma. Comme tous les patrons d'auberges, de tavernes, de cabarets, de lieux où l'on se rencontrait et échangeait des nouvelles, le Gros fut convoqué dans le haut-bourg, par le gouverneur de la cité.

Intimidés, tous ces gens passèrent devant les gardes qui les inspectèrent soigneusement. Puis ils empruntèrent la longue galerie qui menait à la salle des actes. Janis était parmi eux, car elle avait une mémoire phénoménale et serait à même de restituer la totalité de ce qui serait dit. Elle avait pourtant failli ne pas entrer.

— Qui est cette damelle ? avait demandé le garde.

— Mon aide, avait répondu le Gros.

— Une aide à quoi faire ?

— Elle est capable de retenir tout ce que va nous dire le gouverneur. Je lui ai ordonné de venir pour me bien souvenir de tout ce qu'il y aura à faire ou ne pas faire.

— Tu n'es pas capable de te le rappeler seul ? Tu n'as pas de tête ?

— J'ai une tête et tu la vois. Mais peux-tu me dire si le discours et les consignes vont durer un tour d'horloge ou deux ? Peux-tu me dire si tu te souviens de ce qui a été décidé il y a trois ans en ce qui concerne les auberges et les cabarets de la mid-ville ?

Le garde hésita entre la colère et l'étonnement.

— Pourquoi devrais-je m'en souvenir ? Je ne suis pas cabaretier ou aubergiste, je suis garde impérial.

— Parce que tu es intelligent. Je ne suis qu'aubergiste, il me faut quelqu'un pour m'aider dans les choses de l'esprit.

— Et une damelle serait plus intelligente qu'un homme, même un aubergiste ?

— Je n'ai pas dit qu'elle était intelligente, j'ai dit qu'elle avait de la mémoire, ce n'est pas la même chose. Comment une damelle pourrait-elle être supérieure à un homme, même un aubergiste ? répondit le Gros en poussant l'autre du coude avec un rire complice.

— Allez, passez, vous bloquez l'entrée, avait décidé le soldat.

La salle était immense, luxueuse. Janis n'avait jamais vu autant de bois précieux de velours somptueux, de dorures et de tableaux si magnifiques. Elle ouvrait de grands yeux et osait à peine marcher sur le bois verni du plancher en marqueterie de peur de le rayer.

Le Gros manœuvra habilement de façon à ce qu'ils soient placés le plus près possible de l'estrade où trônait le fauteuil du gouverneur. Il usa de sa corpulence pour avancer et de son poids afin de pousser les aubergistes du haut-bourg qui tenaient pour acquis que les meilleures places leur soient réservées. Janis suivait, petit caboteur dans le sillage de cette grosse frégate.

Ils attendirent une bonne heure, debout dans la presse, au milieu d'un mélange d'odeurs de parfum, de vêtements frustes, ou de fragrances douteuses. Au fond de la salle, juste au-dessus de l'estrade officielle, était accroché un portrait de l'empereur. Il était représenté sur fond de montagne enneigée, monté sur un grand chemal. On le disait d'origine montagnarde, ce qui expliquait que le palais impérial soit construit avec des roches étranges. Il paraissait jeune sur le tableau et plutôt bel homme, estima Janis, qui nota que ses yeux étaient d'un bleu intense. Il portait de longs cheveux blonds et une barbe finement taillée.

— Tu as vu son regard ? dit-elle au Gros en montrant le tableau.

— Oui. Tu dois venir des montagnes, répondit-il.

— Pourquoi ?

— Tu as des yeux un peu comme les siens, alors tu es sans doute de la même région que lui.

— Tu crois ? Mais quand vous m'avez...

Elle fut interrompue par l'annonceur officiel.

— Dames et sieurs, le gouverneur va s'adresser à vous !

Toutes les têtes se tournèrent vers l'entrée située à gauche de l'estrade et le gouverneur apparut. Il était petit et gros. Presque autant que le Gros, mais de façon plus luxueuse. Il portait son embonpoint de la même façon que son costume officiel : avec cérémonie. Avant de s'asseoir, il regarda l'assemblée en plissant les yeux. Il passait pour totalement myope, mais ne portait pas de verres. Le Gros avait prévenu Janis qu'il ne verrait vraisemblablement pas les personnes à qui il s'adresserait.

Tout le monde baissa la tête, ainsi que le voulait l'usage. Ils avaient tous été chapitrés

sur l'étiquette dès leur entrée dans la salle par un homme dont la préciosité outrée était risible.

Une fois assis, le gouverneur commença son discours d'une voix qui ne cadrait pas avec son apparence. Elle était belle, forte, majestueuse et exprimait une assurance de chef.

— Braves gens, vous êtes les oreilles et la langue de la cité. Il plaît à la cité, il plaît à l'empereur que vous soyez informés de ce qui se passe actuellement dans l'empire. Nous vivons des heures très douloureuses. Notre empereur, notre très cher empereur se meurt...

Sa voix se brisa et il réprima un sanglot qui parut sincère à Janis. Il toussota et reprit :

— Vous le saviez tous déjà par la rumeur publique qui va aussi vite que le coursier le plus rapide. Notre empereur a été empoisonné. Honte à l'assassin ! Qu'il meure et soit maudit, ainsi que ceux qui ont armé son bras, ourdi ce complot sacrilège ! cria-t-il de sa voix puissante qui résonna dans les hautes voûtes de la salle. Le gouvernement est actuellement assuré par le Premier Régisseur. C'est lui qui, à la demande de l'empereur, nous a ordonné d'avertir le peuple de cet acte odieux, de façon à ce qu'il soit prévenu que des ennemis de l'empire travaillent dans l'ombre à sa destruction. Répandez la nouvelle autour de vous, dans vos auberges, dans vos tavernes, dans vos cabarets. Ne laissez pas s'installer de fausses informations. Vous seuls avez le pouvoir de veiller à ce que le peuple soit averti de la réalité du malheur qui nous frappe. L'empereur n'a pas de descendant direct. On ne sait, pour l'heure, qui sera son successeur. Mais qui qu'il soit, il maintiendra tous les grands travaux entrepris et toutes les orientations de l'empire.

— Rien ne change alors, murmura le voisin de Janis, on change seulement de tête.

— Qui a dit cela ? hurla le gouverneur dont l'ouïe était aussi bonne que sa vue était mauvaise.

Il scruta la foule à ses pieds, et glissa vivement une main dans les plis de son habit. Il en tira une paire de lunettes à gros verres qu'il chaussa immédiatement et examina soigneusement la foule silencieuse. Quand il vit Janis, il eut un hoquet de surprise.

— Gardes, amenez-moi cette damelle.

— Je n'ai rien dit ! protesta la jeune femme.

— Je sais, répondit le gouverneur. Amenez-moi également ses deux voisins, ordonna-t-il aux gardes qui s'avançaient.

Ils furent tous les trois, Janis, son voisin qui tremblait des pieds à la tête et le Gros, escortés sur l'estrade, derrière le siège du gouverneur qui poursuivit son discours.

Janis n'écoutait plus. Elle voyait cette salle immense, ces centaines de paires d'yeux tournées vers elle et était prise d'un vertige. Un silence soudain la ramena à la réalité. Le gouverneur s'était tu et se levait maintenant de son siège. Il marcha vers eux, entouré par deux gardes armés et, se postant en face du Gros, lui ordonna :

— Répète après moi : on change seulement de tête. Et ne tente pas de falsifier ta voix ; je suis musicien. Un musicien possède une oreille qui sait discerner les infimes variations des notes, aussi bien dans un morceau musical que dans une voix. Un discours n'est constitué de rien d'autre que de notes qui ne sont pas tenues. Répète la phrase.

— On change seulement de tête, répéta docilement l'aubergiste.

— C'est bon, retourne à ta place, dit le gouverneur.

Il passa devant Janis en lui jetant un coup d'œil et se planta devant le bonhomme qui tremblait de plus en plus.

— Répète après moi : on change seulement de tête.

— On... On change seulement... De... Ce n'est pas moi, votre honneur ! Ce n'est pas moi ! C'est quelqu'un juste derrière moi ! Je vous le jure, votre honneur ! Ce n'est pas moi !

— Répète après moi : on change seulement de tête, insista doucement le gouverneur.

— On change seulement... Je n'ai pas voulu dire ça, votre honneur ! Je n'ai pas voulu dire ça !

Dans la salle, le silence était total. Les sanglots de l'homme étaient démesurément amplifiés par la présence de cette foule silencieuse qui assistait à la scène.

Le gouverneur se tourna vers la salle et déclara, en montrant le tavernier qui s'était jeté à ses genoux :

— Voilà ! Voilà le point faible de l'empire : des individus veules et sans honneur qui agissent au sein de la foule, protégés par sa masse, masqués par elle, masqués par vous, mes amis ! Se cachant derrière votre corps pour distiller leur venin ! Se sachant à l'abri, espérant que vous vous ferez châtier à leur place, pour leurs idées, pour leurs mots, pour leurs actes ! Ces individus sont des ennemis de l'empire ! Ces individus ne méritent que la mort !

— Non ! hurla l'homme en saisissant les pieds du gouverneur qui, doué d'une force étonnante, le releva lentement, cérémonieusement à deux mains et le jeta dans les bras d'un garde.

— Votre honneur, intervint Janis.

Le gouverneur se tourna vers elle, étonné de la voir ici, comme s'il semblait l'avoir oubliée.

— Damelle ?

— Votre honneur, cet homme a commis une faute, mais mérite-t-il la mort ?

— Et qui êtes-vous, jeune Damelle, pour juger de la sanction que mérite cet étron ? Pour critiquer mon jugement ?

— Je ne suis rien, votre honneur, dit Janis en courbant l'échine et je suis le peuple, je suis une des citoyennes de la mid-ville qui sait ce qu'une famille sans homme veut dire, même s'il est lâche. Même s'il fait sous lui en apprenant qu'il va être châtié pour une faute qu'il a commise. Sa, ou ses femmes sont-elles coupables ? Son, ou ses enfants sont-ils responsables de la veulerie de leur père ? Qui voudra épouser en secondes noces une femme dont le mari a été exécuté ? Qui voudra s'occuper des enfants dont le père a à ce point trahi l'empire qu'il a subi le châtement suprême ? Je ne parle pas seulement en son nom, dit-elle en désignant l'homme qui la regardait désespérément à travers ses larmes, je parle aussi, votre Honneur, au nom de ses femmes et de ses enfants.

Elle se tut. Toute la salle était en haleine, suspendue à la décision du gouverneur. Allait-il châtier aussi l'insolente damelle ? Le Gros tremblait intérieurement, mais savait depuis longtemps que semblable mésaventure allait arriver à Janis. Elle avait la langue trop bien pendue et ne respectait pas suffisamment les usages. Elle-même se demandait où elle avait pu aller chercher toutes les phrases qu'elle venait de prononcer et ne comprenait pas comment elle avait pu avoir l'audace de s'adresser ainsi au personnage le plus important de la cité, le représentant de l'empereur lui-même.

Le gouverneur la regardait intensément. Elle gardait la tête baissée.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Elle leva les yeux.

— D'où venez-vous ?

— Je ne sais, votre Honneur. J'ai été trouvée à la porte de *l'Auberge du Marin*.

— *L'Auberge du Marin* ?

— Dans la mid-ville, votre Honneur.

— Que l'aubergiste de cet établissement s'avance ! demanda le gouverneur.

Le Gros sortit de la foule et vint au pied de l'estrade.

— Vous allez tous deux près de la porte et m'attendez. Il se tourna vers la salle et dit : Cette... Il hésita, semblant chercher un mot. Cette... damelle, bien qu'outrepasant ses droits et ceux de son sexe a fait preuve d'un grand courage. Elle a fait preuve d'un grand attachement à l'empire en songeant à ses enfants et à ses femmes qui sont les ventres de notre patrie. Ce traître ne sera donc pas exécuté. Il sera relâché dès maintenant et maintenu dans ses droits et prérogatives, mais tous les gains de son établissement iront désormais à ses femmes et ses enfants, jusqu'à sa mort, naturelle ou non. Il ne touchera que le strict nécessaire pour assurer son existence de lâche. Cette décision est enregistrée dans le livre de la cité et sera divulguée par affiches. La rue veillera à son application.

Il fit une pause puis, joignant ses mains en un geste de prière, il déclama d'une voix vibrante d'émotion :

— Que la paix accompagne notre empereur dans son repos éternel.

La foule répéta la phrase rituelle qui sonna comme un bref Requiem dans la salle des actes.

Le gouverneur quitta la salle, suivi par ses gardes qui escortèrent également Janis et le Gros. Ils empruntèrent plusieurs couloirs, des escaliers, d'autres couloirs, croisèrent un grand nombre de personnes dont certaines parurent surprises de voir passer ce groupe étrange. Ils arrivèrent enfin dans le cabinet du gouverneur. Trois hommes armés en gardaient l'entrée. Ils saluèrent et s'effacèrent pour laisser le passage.

La pièce était vaste et Janis eut l'impression qu'il n'y avait pas de mur derrière le fauteuil où s'assit avec un soupir le gouverneur. On voyait la cité qui s'étalait aux pieds du palais comme si l'on avait été un oiseau en plein vol. Elle ne pouvait arracher ses yeux de la contemplation du spectacle.

— C'est du verre, lui dit le gouverneur.

— C'est... C'est magnifique, murmura-t-elle.

— Approchez-vous, si vous le désirez, damelle, lui proposa-t-il d'une voix condescendante.

Il fit le tour de sa table de travail et, la saisissant doucement, presque respectueusement par le bras, l'entraîna vers le mur de verre. Arrivée au bord, Janis ressentit un instant de frayeur.

— Ne craignez rien, regardez. Il s'appuya de tout son poids sur le mur qui ne fléchit pas. C'est d'une solidité à toute épreuve. On raconte que le quatrième gouverneur de la cité a jeté sa table contre ce mur, un jour de grande colère. C'est la table qui a cédé.

Elle s'approcha davantage et, posant ses deux mains contre le mur de verre, se plongea à nouveau dans la contemplation du paysage qui s'offrait à elle. Le gouverneur ne la quittait pas des yeux, semblant totalement ignorer les autres personnes présentes dans la pièce. Le Gros se demandait pourquoi il les avait fait venir ici et était vivement intimidé par le lieu, sa solennité, son importance dans la vie de la cité et de ses habitants.

— Vous n'avez pas peur ? demanda le gouverneur à Janis.

— Non, votre Honneur, vous m'avez dit que c'était solide.

— La hauteur, le vide, tout cela ne vous effraie pas ?

— Non, votre honneur, je ne crois pas.

— Pour une personne de votre sexe, ceci m'étonne.

Il se tut, la laissant regarder tout son saoul et profitant de cette occasion pour la détailler des pieds à la tête, revenant sans cesse vers ses yeux.

Janis ne remarquait pas ce regard inquisiteur, insistant. Elle admirait la vue, songeant que si elle avait eu la chance de vivre dans une telle pièce, elle aurait contemplé le paysage toute la journée, toutes les saisons. Voir comment le ciel change de couleur quand vient le jour, quand un orage approche, quand le vent déchire les nuages, quand le soleil embrase une dernière fois l'horizon avant, dit-on, de passer de l'autre côté du monde. Être au sein des nuages, les jours de pluie. Peut-être le gouverneur savait-il comment se forment les gouttes de pluie, lui qui vivait ici ? Elle se tourna pour lui demander, mais il lui fit signe de revenir devant sa table, à côté du Gros qui n'avait pas bougé pendant tout ce temps.

Le notable s'adressa à lui :

— Aubergiste, comment te nomme-t-on ?

— Le Gros, votre Honneur, répondit celui-ci en inclinant le buste.

— Tu es bien le propriétaire de cette auberge, *l'Auberge du Marin* ?

— Oui, votre Honneur, je le suis.

Nouvelle inclination du buste.

— Cesse de me saluer à chacune de tes réponses.

— Bien, votre Honneur, répondit le Gros en s'inclinant.

— Tu as trouvé cette damelle devant ta porte ?

— Oui, votre Honneur.

— Narre-moi cela dans le détail. Que l'on apporte deux chaises pour ces personnes.

Deux valets vinrent avec chacun une chaise luxueuse. Janis et l'aubergiste hésitèrent à s'asseoir.

— Je peux rester debout, votre Honneur, dit le Gros.

— Il me plaît que vous soyez assis. Asseyez-vous.

Ils obtempérèrent, essayant de se faire les plus légers possible, peu habitués à tout ce luxe.

— Alors ? demanda le gouverneur.

Docile, le Gros raconta comment sa première épouse avait, un jour de neige, trouvé la petite fille devant sa porte, il y avait de cela treize ans.

— Quel âge avait-elle ? demanda le gouverneur qui ne quittait pas Janis des yeux.

— Le guérisseur lui avait donné environ deux ans, votre Honneur.

— Ensuite ?

Ensuite, le Gros poursuivit son histoire de la vie de Janis. Ce n'était pas un orateur, il racontait brièvement, sans détails superflus. Le gouverneur devait fréquemment lui demander davantage de précisions ; sur la santé de la jeune femme, sur son intelligence, sa mémoire, sa faculté à apprendre, son aptitude physique à accomplir des tâches difficiles, savoir qui l'avait baptisée, si elle était courtisée.

À cette dernière question, le Gros hésita.

— Eh bien ? l'encouragea le notable.

— Elle n'est courtisée par personne votre Honneur. Ce n'est pas que personne ne la voudrait, mais c'est elle qui refuse. Elle rebute bien des prétendants par ses manières, sa langue trop vive et acérée.

Le gouverneur eut comme un hoquet de surprise. Il demanda, d'une voix presque inquiète :

— Damelle, avez-vous une raison valable pour ainsi refuser les avances que l'on vous peut faire, en quoi cela vous déplaît-il ?

— Je vis et travaille dans une auberge, votre Honneur. Les seuls hommes que je vois sont des marins qui montent jusque chez nous pour découvrir la mid-ville, des soldats qui sont en permission, des gens qui se restaurent. Je n'ai jamais vu quelqu'un que je puisse aimer.

— Voyez, votre Honneur, elle veut l'amour, intervint le Gros. Elle ne veut pas comprendre que l'on choisit d'abord la situation et que l'amour vient ensuite... peut-être.

— Et personne n'a grâce à vos yeux ? demanda le gouverneur comme s'il n'avait pas entendu le Gros.

— J'aime les gens chez qui je suis. Ils sont ma famille, votre Honneur. Mais je n'aime personne comme une femme se doit d'aimer un homme.

— Il y a pourtant quelqu'un, commença le Gros.

Janis le coupa avec violence :

— Tais-toi !

Jamais elle n'aurait osé parler ainsi à son patron, son maître, son père, si elle n'avait pas été dans cette pièce. D'ailleurs, il la regarda avec un air courroucé qui en disait long.

— Et qui est ce quelqu'un ? demanda le gouverneur.

— Quelqu'un de peu d'importance, votre Honneur, répondit-elle.

— De si peu d'importance pour vous, que vous coupez la parole à votre père adoptif qui est également votre maître, jeune Damelle. Alors, le Gros, qui est cette personne ? J'exige de savoir.

Le ton était autoritaire. Le Gros ne pouvait qu'obéir.

— Un individu étrange, votre Honneur. Cela fait maintenant... combien ?

Il se tourna vers Janis, mais celle-ci resta muette et ne le regarda même pas.

— Cela doit faire à peu près un an qu'il vient tous les jours à l'auberge, votre Honneur. Il est très différent de tous les autres clients. Il porte une grande mante dont la capuche est toujours abaissée, si bien que personne ne connaît son visage. Il tient toujours un sac en cuir de buffle dans la main droite. Les autres clients le craignent. Seule Janis le sert. Elle nous affirme qu'elle comprend ce qu'il veut sans qu'il ait besoin de parler. Cela paraît étonnant, votre Honneur, mais c'est la vérité. J'ai moi-même assisté à ce prodige. Il n'a jamais ouvert la bouche une seule fois, sauf il y a quelques jours, quand les femmes sont revenues du marché avec, dans la tête, une nouvelle trop grosse pour elles : l'empoisonnement de notre empereur.

Il laissa passer un instant respectueux, puis reprit :

— Janis l'a embêté comme elle sait si bien le faire et il lui a parlé.

— Que vous a-t-il dit, Damelle ?

— Puis-je, sans vouloir aucunement vous faire offense, garder cela secret, votre Honneur ?

Le gouverneur se renfrogna et murmura quelque chose à l'oreille d'un des trois valets qui se tenaient derrière lui. Celui-ci sortit de la pièce en toute hâte et le silence s'installa.

Il dura jusqu'à ce que le valet revienne avec un homme qui portait l'uniforme des gardes impériaux.

L'homme entra dans la pièce et salua le gouverneur.

— Votre Honneur m'a fait mander ?

— En effet. J'aimerais, mon bon Sling, que tu écoutes ce que cet aubergiste va te dire concernant un individu étrange. Répète au commandant général ce que tu viens de me dire, ordonna-t-il au Gros.

Celui-ci obéit et renouvela sa description de l'homme. Le commandant général fut vivement intéressé quand le Gros décrivit le sac.

— En cuir de buffle ? Tu en es certain ?

— Je vois beaucoup de monde passer dans mon auberge, sieur commandant. J'ai l'œil

sur les affaires des uns et des autres pour éviter les vols, et j'ai immédiatement remarqué ce sac. Il n'y en a pas deux semblables et j'ai un ami tanneur qui m'a montré une pièce de cuir de buffle des marais. Beaucoup moins grande que le sac de cet homme, mais quand on en a vu une fois, on ne l'oublie pas.

— Sais-tu ce qu'il contient ?

Le Gros eut un haut-le-cœur.

— Jamais je ne me serais aventuré à essayer de le savoir. L'homme n'est pas causant et il semble doué de puissants pouvoirs guerriers.

Le militaire hocha la tête d'un air entendu et demanda :

— Bien sûr, personne ne lui a jamais parlé.

Ce fut le gouverneur qui répondit à la place de l'aubergiste :

— Cette damelle lui a parlé, dit-il en désignant Janis du doigt.

Le militaire considéra Janis qu'il avait jusqu'alors totalement ignorée. Il étouffa une exclamation.

— Votre honneur, cette damelle ress...

— Je sais, Sling, coupa brusquement le gouverneur. Mais cela ne signifie rien. Pas de conclusions hâtives, s'il te plaît, cela ne nous mènerait certainement nulle part. C'est la fille adoptive de cet aubergiste, rien de plus.

— Mais votre...

— J'ai dit : rien de plus, commandant.

— Bien, votre Honneur.

Janis ne comprenait plus. Quelle était cette agitation qui les prenait, tous autant qu'ils étaient, quand ils la regardaient ? Quel était le lien de tout cela avec son mystérieux ami ?

— Vous lui avez parlé, damelle ?

— Oui.

— Oui, *sieur commandant*, Janis, souffla le Gros.

— Laissez, intervint le gouverneur.

— Et que lui avez-vous dit ? reprit le commandant.

— J'ai demandé à son Honneur si je pouvais garder cela secret.

— Damelle, comprenez bien que ce que l'on vous demande est sans doute de la plus haute importance. Cette personne est peut-être impliquée dans le complot qui est à l'origine du malheur qui frappe l'empire.

— Il aurait empoisonné l'empereur ? Certainement pas ! Il est dans l'auberge tous les soirs, tous les jours même, depuis plus d'un an, depuis mon anniversaire de quinze ans. Il ne quitte pas l'auberge.

— Il y dort ? demanda le commandant.

— Non, répondit promptement le Gros.

Il savait que Janis aurait menti pour protéger son mystérieux ami.

— Alors, damelle, que savez-vous de ce qu'il fait de ses nuits ?

— Mais il ne peut pas être un empoisonneur, je le sais !

— Janis ! Le Gros tenta de la calmer en la prenant par le bras.

Élever la voix en présence d'un serviteur de l'empire tel que le gouverneur était presque un crime. Mais la jeune femme était hors d'elle ; elle ignora son intervention et se dégagea brusquement.

— Le poison, c'est l'arme des traîtres. Je sais que ce n'est pas un traître. C'est un homme noble, de sang et d'esprit pur. Il se battra avec ses ennemis, mais loyalement. Et je suis certaine, je sais, qu'il est fidèle à l'empereur.

— Eh bien nous le vérifierons aujourd'hui même, décida le commandant. Avec votre autorisation, votre Honneur.

— Je te la donne. Ce que dit cette damelle me paraît receler de réels accents de sincérité.

Puis, se tournant vers Janis, il lui expliqua d'une voix de commandement :

— Damelle, nous ne pouvons rien laisser au hasard, aucune piste ne doit être négligée. Si votre ami est effectivement noble et fidèle à l'empire, il n'aura rien à craindre, absolument rien, je vous en donne ma parole.

Janis mit un genou à terre et, inclinant la tête, répondit :

— Je rends grâce à votre bonté et votre sens de l'équité, votre Honneur.

Le notable releva la jeune femme.

— Votre reconnaissance est acceptée, damelle. Suivez le commandant. Il va vous accompagner jusqu'à l'auberge et interrogera cet homme.

L'entrevue était terminée. Janis, le Gros et le commandant quittèrent la salle à reculons et la tête baissée, comme le voulait l'étiquette. La jeune femme se demanda comment faisaient les gens pour ne pas se cogner aux murs. Elle était à côté du commandant qui semblait être parfaitement aguerri à ce genre de manœuvre, car il s'en tirait avec une dextérité remarquable.

— Allons, dit-il une fois que les portes se furent refermées. Conduis-nous chez toi, aubergiste.

Il y avait quelque chose, dans sa façon de parler et de regarder, qui déplaisait profondément à Janis. Elle était incapable de savoir ce qui la gênait, mais elle se méfiait de cet homme. Il ne semblait pas aussi respectueux de la nature humaine que le gouverneur. Il paraissait au contraire mépriser tous ceux qui se trouvaient hiérarchiquement au-dessous de lui.

Janis et le Gros furent accompagnés, à l'issue d'un nouveau parcours dans une suite de couloirs, d'escaliers et de cours, au carrosse du commandant. Celui-ci s'installa à l'intérieur tandis qu'on les plaçait dans une autre partie de l'imposant véhicule.

Ils furent très rapidement dans l'enceinte de la mid-ville où le véhicule impérial éprouva quelques difficultés à avancer facilement. Les rues étaient surpeuplées comme à l'habitude et les gens devaient se plaquer contre les murs pour laisser passer l'attelage.

— On irait plus vite à pied, maintenant, remarqua Janis qui n'avait pas l'habitude de voyager dans un véhicule.

— Tais-toi, Janis, dit le Gros.

Elle haussa les épaules et attendit que l'épreuve soit terminée.

La première partie du voyage lui avait énormément plu. Elle qui ne s'était jamais déplacée autrement qu'à pied, était stupéfaite de la vélocité de l'engin. Elle en avait vu passer parfois, mais fut surprise de la vitesse à laquelle ils avaient gagné la mid-ville à partir du palais du gouverneur.

Ils arrivèrent enfin à la place près de l'auberge. Une sorte de judas s'ouvrit dans la cloison et le visage du commandant apparut.

— Aubergiste, c'est bien cette place ?

— Oui, sieur commandant. Nous sommes à deux pas de mon auberge. S'il vous plaît de cheminer à pied à présent, ce sera plus aisé, car je crains que votre carrosse ne passe pas dans la rue étroite.

Le panneau de bois coulissa. Le véhicule s'arrêta et l'on vint ouvrir la porte à Janis et son patron. Ils descendirent sous l'œil effaré des personnes qui avaient fait un cercle respectueux autour du véhicule officiel. Certains reconnurent Janis et le Gros, ce qui augmenta encore leur curiosité.

— Je te suis, aubergiste, dit le commandant.

Le Gros passa devant, accompagné par trois soldats qui ouvraient la foule aux cris de :

— Place au commandant de la Milice impériale, place !

Ils eurent tôt fait de gagner l'auberge.

— Entrez les premiers, ordonna le commandant à Janis et son maître.

Janis poussa la porte et jeta immédiatement un œil vers la table où, pour une fois, elle espérait ne voir personne. Il était là !

Elle alla immédiatement le voir et lui glissa :

— Partez, ils veulent vous parler, ils...

— Laissez, damelle. Je saurai très bien quoi lui dire.

Le commandant était derrière elle, escorté de six hommes. Ils interdisaient toute retraite.

— Allez plutôt nous chercher de quoi nous restaurer, continua le militaire en s'asseyant en face de l'homme.

Elle s'éloigna de la table à contrecœur. Elle avait l'impression d'abandonner son ami, de le laisser sans protection. Lui qui ne parlait jamais, comment allait-il pouvoir répondre aux questions idiotes de ce militaire borné ?

La Tourne était dans ses jambes, comme d'habitude.

— Va me chercher deux bols de cidre, vite, lui dit-elle.

Il partit comme une flèche.

Elle s'approcha à nouveau de la table, mais ne put l'atteindre, un militaire lui barrait le passage. La Tourne revint avec, miracle, deux bols de cidre intacts. Elle les lui prit des mains et les montra au militaire qui s'écarta.

— Alors. Tu ne réponds rien ? Sais-tu que l'on peut considérer ton silence comme un refus ? Comme un outrage à l'empire ?

Janis posa les bols sur la table et prit place sur le banc.

— Il ne parle jamais, sieur commandant.

— Je veux bien l'admettre ; mais dans ce cas, vous avouerez qu'il me sera très difficile d'être convaincu de son innocence.

— Son innocence dans quoi ? Que lui reprochez-vous ?

— De faire partie du complot ayant été ourdi contre l'empire.

À côté de Janis, l'homme tressaillit. Elle fut certaine d'avoir été la seule à s'en apercevoir.

— Mais quelles sont les preuves de sa culpabilité ?

— Je veux bien vous répondre pour que cet homme sache ce qu'on lui reproche. Il n'y a pas de preuves, pas encore. Mais il y a présomption. Son arrivée dans la ville coïncide curieusement avec la date présumée du début du complot. Son comportement dénote un goût du secret. Son refus de répondre aux questions est déjà passible d'interrogatoire au palais.

Janis tourna la tête vers son voisin qui ne semblait absolument pas concerné par ce qu'il entendait. Elle sentait cependant confusément qu'il enregistrerait tout ce qui se disait.

Le commandant poursuivit :

— Vous allez venir avec nous, damelle. Votre implication dans cette affaire est à éclaircir.

— Mais je...

— Ne résistez pas. Le gouverneur m'a suggéré d'agir en douceur, ce que je ne pourrais faire que si vous nous accompagnez, vous et votre... ami, de votre plein gré.

Ce disant, il se leva et fit signe à l'un de ses hommes. Celui-ci se pencha et saisit le bras de Janis, l'enjoignant à se lever.

— Lâche immédiatement la Dame Neuve, dit sourdement l'inconnu.

Il parlait lentement, comme s'il choisissait ses mots avec soin. Sa voix était profonde, lointaine, et recelait une tonalité basse et puissante.

Le soldat lâcha brusquement la jeune femme et recula comme s'il s'était brûlé. La jeune femme remarqua que Paluche s'était approché de la table. Elle se prépara inconsciemment à un combat.

— Mais il parle ! dit le commandant d'une voix faussement enjouée. Allez, reprit-il sur un ton autoritaire, emmenez-moi ces deux-là. Il sortit de l'auberge, superbement martial et

hautain.

Les soldats hésitaient. L'homme à côté de Janis ne bronchait toujours pas et semblait retombé dans son mutisme et son apparente passivité. Cette attitude décida les soldats qui levèrent Janis de force. Il s'agissait de soldats impériaux très entraînés, pas de soldats du guet qui fuyaient devant les Rats. En un clin d'œil, Janis fut mise debout par un militaire qui la dépassait d'une bonne tête et maintenue par une poigne de fer qui lui meurtrissait les bras, sans avoir pu faire un geste. L'inconnu se leva avec cette fluidité et cette apparente absence de mouvement qu'elle lui connaissait. Il se planta devant le soldat qui la tenait et lui annonça :

— Tu as encore quelques secondes pour choisir la vie. Tu lâches la Dame Neuve et tu vis ; tu la tiens et tu meurs.

La voix était toujours aussi profonde, et l'on y entendait une détermination et surtout une force impressionnantes. Janis, qui était tenue par le soldat, se trouvait juste en face de la capuche. Elle vit, très distinctement cette fois, deux yeux d'un bleu intense qui virait progressivement vers le sombre. Il émanait une telle force surnaturelle de cette évolution qu'elle en fut effrayée. L'homme dut le sentir, car il la regarda et ses yeux prirent une nuance de bleu beaucoup plus tendre. Cet échange de regards n'avait pas duré une seconde.

Il releva la tête vers le militaire et demanda :

— Alors ?

Pour toute réponse, l'autre resserra sa prise sur les bras de Janis et ordonna :

— Saisissez-vous de lui !

Ce furent ses dernières paroles. Sans que quiconque ait eu le temps de faire quelque chose, l'homme avait sorti une sorte de longue épée de sous sa mante et coupé le sommet du crâne du soldat qui tenait Janis. Exactement comme pour un œuf à la coque. Elle fut éclaboussée par le sang de l'homme qui l'entraîna dans sa chute, ses mains ne se desserrant pas après sa mort. Au-dessus d'elle, le combat était brusquement devenu total. Les soldats impériaux tentaient d'abattre l'homme qui avait trouvé un secours précieux en la personne de Paluche. Des renforts arrivaient de l'extérieur et la bataille commençait à faire beaucoup de bruit. Ils étaient dix maintenant à lutter contre les moulinets meurtriers de l'épée et les poings de Paluche. La Tourne, voulant protéger Janis, se jeta sur elle et, armé d'une poêle, frappait tout ce qui s'approchait d'elle. Toujours tenue par le soldat mort, elle ne parvenait pas à se dégager et assista, impuissante, à la mort du gamin. Il fut transpercé par un soldat qui reçut aussitôt après un coup sur la tempe et tomba à côté de celui qu'il venait de tuer. Janis hurla. Dans la salle, les corps des soldats gisaient à même les tables, à terre, sur des bancs. Il n'en restait aucun de vivant. Paluche avait une longue estafilade sur la joue, quant à l'homme, il était invisible. Janis fut prise de terreur en songeant qu'il pouvait être mort, lui aussi. Quand Paluche se baissa pour la délivrer, elle lui demanda, affolée :

— Où est-il, Paluche ? Je ne le vois pas.

— Dehors. Il voulait attraper le commandant, mais je crois que c'est trop tard. J'ai entendu le char qui partait, pendant la bataille.

— Ils ont tué Tourla, Paluche.

— Je sais, j'ai vu. J'ai tapé une seconde trop tard, c'est ma faute, dit-il en passant une main dans les cheveux de l'enfant.

Janis lui posa la main sur la joue.

L'inconnu revint dans la salle dévastée. Il ne regarda personne et se dirigea immédiatement vers Janis.

— Il faut partir, Dame Neuve. Ils vont revenir et ils seront cent vingt ou cent quatre-vingts, cette fois. Vous devez vous mettre à l'abri.

— Pourquoi m'appellez-vous Dame Neuve ?

— Je vous promets de tout vous révéler dès que nous serons en lieu sûr. Le temps presse, Dame Neuve.

— Paluche vient avec nous.

— Non, ma Dame.

— Je ne viens pas s'il ne vient pas.

La capuche s'inclina humblement, en signe de soumission.

— Soit. Allons.

Janis alla près du Gros et de la Grosse qui pleurait à chaudes larmes.

— Vous n'avez rien à craindre. C'est nous qu'ils vont rechercher.

— Je dois te donner ton argent, ma fille, dit la Grosse en hoquetant.

Elle partit le plus rapidement qu'elle put.

Le Gros la serra dans ses bras.

— Fais attention à toi, damelle. Tu auras été le bonheur de cette auberge pendant ces seize saisons.

— Merci pour toutes ces années, répondit Janis au bord des larmes. Je te promets de revenir dès que tout sera terminé.

Elle ne savait ce qui devait se terminer et ne voyait pas comment honorer cette promesse.

La Grosse revint avec une bourse de cuir. Du cuir de buffle des marais.

— C'est là, lui dit le Gros, que j'ai vu de ce cuir pour la première fois. Alors quand ton mystérieux ami est venu pour la première fois, j'ai toujours su que c'était pour toi. Tiens, dit-il en lui tendant la bourse. C'est à toi. C'est ce que tu avais quand on t'a trouvée. Il y a là beaucoup d'argent. Adieu, petite.

Quand ils la serrèrent tous les deux, Janis disparut, enfouie sous ces montagnes d'affection.

– Chapitre trois –

— On ne va pas entrer là, Janis.

La nuit était tombée et le parc du palais se vidait progressivement de ses visiteurs.

— J’ai confiance en lui, répondit Janis. Il m’a vraiment paru sincère et fiable.

— Chez le gouverneur ! Tu te rends compte ?

Paluche était affolé à l’idée de demander audience au gouverneur. Il était persuadé d’y trouver la mort. L’inconnu ne disait rien, mais Janis savait qu’il trouvait son idée bonne et même, nécessaire.

— Attendez-moi là, dit-elle.

Elle partit en courant avant qu’ils aient pu répondre. Elle savait que seule, elle avait plus de chance d’amadouer un garde, que si elle se présentait devant les soldats accompagnée de ses deux acolytes dont l’allure était par trop extraordinaire.

— Je veux une audience chez le gouverneur, déclara-t-elle sans préambule.

Les trois militaires la regardèrent par deux fois avant d’éclater de rire.

— Rien que ça ? Une audience ? À cette heure ? Pour une damelle inconnue ? demandèrent-ils tour à tour.

— Allez lui dire que Janis, de *l’Auberge du Marin*, l’attend ici. Et vous verrez si je suis aussi inconnue que vous le pensez.

Son ton autoritaire et l’assurance dont elle faisait preuve brisèrent les rires des trois soldats.

— On ne dérange pas le gouverneur à cette heure, dit l’un.

— Il faut une autorisation pour demander audience, continua l’autre.

— Revenez demain déposer votre demande, conclut le troisième.

— Ça y est ? Vous allez me réciter tout le règlement ? Il s’agit d’informations qui concernent le complot contre l’empire. Le gouverneur m’a rencontrée ce jourd’hui. Il sait de quoi je parle et je ne crois pas qu’il soit bien aise d’apprendre qu’une stupide triade a retardé une affaire d’empire.

Les trois soldats s’entregardèrent, puis l’un d’eux appela :

— La nouvelle !

Trois jeunes garçons bondirent de derrière un pilier comme de petits diables sortant d'une boîte à farces.

— Allez quérir le secrétariat du gouverneur. Promptement ! ordonna le militaire.

— Quant à toi, damelle, gare à toi si tu as menti.

— Resterai-je à attendre mon châtement, si j'avais joué quelconque farce ? demanda Janis en s'asseyant posément par terre.

Ils n'eurent guère de temps à attendre. La nouvelle et trois valets arrivèrent à la course.

— C'est bien elle, je la reconnais, dirent les trois valets à l'unisson.

— Je vous reconnais aussi. Vous êtes les valets qui se tenaient derrière son Honneur cet après-midi, quand il discourait avec moi.

— C'est cela même, répondit l'un d'entre eux.

— Je sollicite audience auprès du gouverneur, mais cette triade...

— Nous ne faisons que notre devoir, s'empressa de souligner le plus âgé des trois soldats.

— Suivez-nous, damelle, dirent les trois valets.

— Je dois d'abord appeler mes compères, répondit Janis.

Elle n'eut pas à le faire. Paluche et l'homme s'avancèrent, sortant de la nuit tels des spectres.

— Eh là ! s'exclamèrent les gardes.

— Ce sont mes compagnons. Ils en savent autant que moi sur notre affaire.

— Ils n'ont pas allure honnête, dit l'un des soldats.

— Ils ont, tout comme moi, l'allure de personnes lourdes de savoir. Je ne viens pas sans eux.

— Qu'ils entrent, décidèrent les valets.

Et ce furent à nouveau les couloirs et les escaliers de l'immense palais. Janis, ses amis et les valets, accompagnés par trois gardes, empruntèrent des couloirs vides et parfois aussi sombres que les rues de la ville-basse. Janis supposa qu'il ne faisait pas bon y traîner, pas plus que dans ce secteur de la cité. Elle reconnut peu à peu les lieux, au fur et à mesure qu'ils montaient vers l'étage du gouverneur. Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte, un valet chuchota quelque chose aux trois hommes de garde. Ils ouvrirent la porte.

— Saisissez-vous d'eux ! hurla une voix derrière eux.

Le commandant était à la tête de plusieurs soldats qui s'avancèrent vers Janis et ses deux amis.

— Paix là, Sling ! Que se passe-t-il ? As-tu peur de trois individus ?

Le gouverneur se tenait sur le seuil de la pièce, protégé par les trois gardes.

— Votre honneur, ces deux hommes et cette damelle ont occis six triades ce jour dans la mid-ville ! éructa le commandant.

— Six triades ! À eux trois ? Au nom de l'empereur, il me faut des combattants de cet acabit. Entrez damelle, ainsi que vos amis. Sling, viens toi aussi mais, par pitié, laisse tes hommes à la porte. Nous serons déjà aussi serrés que poissons en farine dans ce bureau ridicule, ce n'est pas la peine d'en ajouter.

— Votre Honneur, je...

— Il suffit, Sling. J'ai totale confiance en cette damelle et ses compagnons. Entrons et écoutons ce qu'ils ont à nous dire.

Il tourna le dos au militaire et entra dans son bureau, comme il appelait cette pièce.

Janis fut à nouveau subjuguée par la vue qu'elle découvrait par-delà le mur de verre. On voyait les lumières de la ville scintiller comme autant de lucioles. Le ciel était encore un peu clair vers l'ouest, il avait la couleur chaude des yeux de l'homme.

— Alors damelle, que nous vaut cette interruption dans notre lecture du soir ? s'enquit le gouverneur.

Après une petite inclinaison de la tête, Janis lui répondit :

— Votre Honneur, le commandant et ses hommes sont venus à l'auberge pour emprisonner l'homme que voici et dont nous avons parlé ce jourd'hui, dit-elle en désignant l'homme.

— Votre Honneur, cet individu...

— Commandant ! Commandant, vous veillerez à laisser parler cette damelle jusqu'à la toute fin de son discours. Il ne m'échappe pas que vous êtes tous deux en désaccord. J'écouterai chacune des parties et je déciderai. Celui qui ne se plierait pas à cette décision se verrait jeter hors du débat. Poursuivez, damelle Janis.

— Ce que j'ai à dire tient en peu de mots, votre Honneur : le commandant croit cet homme coupable de trahison envers l'empereur, simplement parce qu'il ne parle pas beaucoup et qu'il ne voulait pas répondre à ses questions. Il a voulu l'emmener de force, je m'y suis opposée, un des soldats m'a saisie, l'homme m'a défendue et, dans la bataille qui s'en est suivie, tous les soldats sont morts.

— Tous ? demanda le gouverneur incrédule.

— Tous, votre Honneur.

— Vous n'étiez que trois ?

— Ils n'étaient que deux, j'étais prisonnière d'un soldat.

— Deux hommes contre six triades impériales, commandant ?

— Je vous le dit, votre Honneur, ces deux hommes sont infiniment dangereux, ils doivent être entravés et questionnés.

— Je vous écoute, commandant.

— J'ai interrogé cet homme, commença le militaire en désignant l'homme. Il n'a rien

répondu. Cette damelle est arrivée, sous prétexte de nous servir une boisson et a parlé en lieu et place de l'homme comme si elle était complice.

— Complice de ... ? intervint le gouverneur.

— Complice d'attentat contre l'empire, votre Honneur !

— Vous soupçonnez donc damelle Janis et ces deux hommes d'être pour quelque chose dans l'attentat qui coûte la vie à notre empereur ?

— Oui votre Honneur.

— Quelle aurait été, selon vous, leur part dans ce crime odieux ?

— Je ne l'ai pas encore définie, votre Honneur, mais leur interrogatoire révélera certainement beaucoup de choses qui nous permettront de retrouver tous les instigateurs du complot.

— Si l'on doit être interrogés, qu'on le soit ici et maintenant.

Tout le monde se tourna vers l'inconnu qui posa son sac à ses pieds. Il poursuivit :

— Mais avant toute chose, j'ai quelque chose à dire à la Dame Neuve et au gouverneur. C'est absolument confidentiel.

— Vous laisser seuls, pour que vous puissiez prendre le gouverneur en otage ? Le commandant riait franchement. Que croyez-vous que l'on va faire ?

— Accepter, répondit l'homme.

La persuasion de sa voix était presque irrésistible et, quand il ôta la ceinture qui maintenait son arme sous sa mante, le bruit que fit l'ensemble en tombant sur le plancher de la pièce acheva apparemment de convaincre le gouverneur qui prit le commandant par le bras :

— Sors, Sling. Sortez tous.

Le commandant résistait à la poussée du notable. Celui-ci insista :

— Je suis certain de n'avoir rien à craindre. Sors.

Le commandant obéit de très mauvaise grâce, suivi par les soldats qui l'avaient accompagné, ainsi que Paluche qui se trouvait bien seul parmi tous ces militaires et officiels de l'empire. Janis lui adressa un petit sourire.

— Ainsi c'était vrai !... Ils existent ! Vous êtes un Puissant !

Le gouverneur regardait l'épée particulière qui gisait à terre et son propriétaire comme s'il venait de comprendre un problème qui lui avait été posé depuis longtemps et dont on lui fournissait la solution. Janis, elle, ne comprenait rien. Lentement, l'homme hocha la tête. Puis il se baissa et ouvrit son sac. Il en sortit trois rouleaux. La tête baissée, il en présenta un à Janis, sous le regard ébahi du gouverneur à qui il donna le second, puis il garda le troisième.

— Vous savez ce que cela signifie, dit-il au notable dont les yeux s'embuaient.

— Oui, monseigneur, je crois le deviner. Je n'ose le deviner, répondit celui-ci.

Janis était totalement perdue. « Monseigneur » ? Qui était donc ce mystérieux inconnu qui se faisait donner du Monseigneur par le gouverneur de la cité ? Qu'étaient ces « Puissants » dont venait de parler le gouverneur ?

— Dame Neuve, voici venu le moment où vous allez comprendre tout ce qui vous a étonné depuis ces deux dernières années et où vous allez trouver réponses à toutes vos questions. Je dois remonter plusieurs siècles en arrière pour vous raconter tout cela. Le premier empereur, Louis le dix-neuvième, décida de créer une garde. Deux guérisseurs impériaux, détenteurs des anciens secrets, firent subir des modifications irréversibles à un homme et une femme grâce à des procédés presque magiques dont j'ignore tout. Il s'ensuivit une transformation magique de leurs capacités. Quelques années plus tard, l'empereur décida de développer cette technique et choisit parmi les meilleurs soldats de l'empire pour créer une garde d'élite. Ces « Puissants », ainsi qu'ils furent petit à petit nommés, étaient dotés d'une force, d'une rapidité très supérieures à la moyenne et certains, d'une capacité de persuasion peu commune. Cela faisait d'eux des armes exceptionnelles totalement dévouées à l'empire. L'on s'aperçut bien vite qu'outre ces transformations de leurs capacités physiques, les modifications profondes qu'ils avaient subies leur conféraient également une longévité extraordinaire. Certains nobles prirent peur de cette nouvelle particularité des Puissants qui devinrent rapidement craints par l'ensemble de la noblesse.

— Pourquoi ? demanda Janis.

— Elle leur prêtait des intentions malhonnêtes, prétendait qu'à eux seuls ils pourraient renverser l'empire et le plonger dans le chaos de leurs guerres pour le pouvoir.

— C'était vrai ?

— Non, Dame Neuve. Les Puissants ne pouvaient pas trahir l'empire. En même temps que leur transformation physique, ils avaient été modifiés psychologiquement, par des techniques d'hypnose, et la seule idée de trahison envers l'empereur leur donnait de terribles et irrépressibles maux. Néanmoins, ils furent entraînés dans un guet-apens où ils moururent après avoir tué des centaines de triades impériales.

— Tous ?

— Non, ma Dame... Je suis le dernier.

Dans le silence qui suivit ces paroles, Janis tentait de démêler les sentiments qui l'assaillaient et une question lui taraudait l'esprit : que venait-elle faire dans cette histoire ?

Le Puissant respecta sa réflexion avec cette déférence qu'il lui témoignait depuis le premier jour de leur rencontre et que Janis avait toujours ressentie jusque dans son esprit, jusque dans sa chair. Elle soupira.

— Puis-je poursuivre, ma Dame ?

— S'il vous plaît... Mais, quel est votre nom ?

— Je ne le puis révéler, Dame Neuve. Il a disparu avec mon enfance. Seul mon nouveau maître, le nouvel empereur, m'en pourra donner un.

— Poursuivez, homme.

— Vous n’êtes sans doute pas sans savoir que notre empereur, Kéral le troisième, a toujours été considéré comme stérile, puis a eu un enfant faible et mal allant qui est mort rapidement. Il a attribué ce malheur à la mauvaise qualité du lait de sa jeune femme, dont il a alors retiré toutes les représentations et tableaux officiels.

— Je l’ignorais.

— De toute façon, c’est faux.

Le gouverneur poussa un petit cri. Janis, qui l’avait complètement oublié, se tourna vers lui et le vit qui la fixait avec des yeux où se lisaient pêle-mêle la joie, l’ahurissement et la crainte, portés à leur paroxysme.

— Qu’est-ce qui est faux, monseigneur ? demanda-t-il au Puissant.

— La mort de l’enfant, le ressentiment de l’empereur pour sa femme.

— La mort de l’enfant ?... Mais alors... ce serait...

Le gouverneur se tourna à nouveau vers Janis.

— Oui, gouverneur. C’est Elle, lui confirma le Puissant.

— C’est elle, quoi ? demanda Janis qui commençait à entrevoir l’impossible.

— Vous êtes, Dame Neuve, la première impératrice.

Janis resta sans voix. Impératrice ? Elle ? Elle ne savait que dire, ne savait pas s’il fallait dire quelque chose. Les idées, les images, se bousculaient dans sa tête sans qu’elle puisse se fixer sur une seule.

— Excusez-moi, monseigneur, intervint le gouverneur dont la voix tremblait, je ne veux pas mettre votre parole en doute, mais existe-t-il un moyen pour confirmer cette révélation ? Une damelle ne peut diriger l’empire, c’est... c’est impossible.

— Il existe un moyen de le prouver, et je vais le prouver immédiatement, répondit le Puissant en prenant un objet dans son sac.

Il s’agissait d’une sorte de sceau en or. Il s’approcha de Janis qui, par pur réflexe, fit un pas en arrière.

— Ne craignez rien, ma Dame, je vais appliquer ce sceau sur votre peau à l’épaule gauche. Il est recouvert d’une substance à laquelle tous les empereurs sont sensibles. Nous verrons alors apparaître sur votre peau le sceau impérial qui y restera à jamais.

Avec beaucoup de respect, il dénuda l’épaule de la jeune femme. Le gouverneur s’approcha après avoir chaussé des grosses lunettes. Le Puissant posa délicatement le sceau sur la peau de Janis, juste en haut de l’omoplate. Elle ressentit comme un picotement et un léger malaise, tandis qu’une odeur nauséabonde se répandait.

Le Puissant ôta le sceau et positionna deux miroirs de façon à ce que Janis puisse voir. Ils regardèrent tous les trois : sur la peau devenue rouge, le sceau impérial, celui que Janis voyait depuis des années sur les pièces des clients de l’auberge, sur les avis officiels placardés dans la mid-ville, ce sceau craint et respecté par des milliers et des millions d’hommes et de femmes, apparaissait lentement, ceint par les trois couleurs de l’empire entrelacées.

Alors, devant Janis qui ne savait plus si elle devait rire ou pleurer, qui ne savait plus

qui elle était, les deux hommes, le gouverneur avec un peu de retard, les deux notables impériaux les plus hauts placés qu'elle eût jamais rencontrés, mirent les deux genoux à terre et inclinèrent le buste en un salut de respectueux sujets.

Le gouverneur, de plus en plus agité, décida :

— Il faut convoquer les notables, placarder des affiches, l'empire... l'empire est sauvé !

— Non ! le coupa le Puissant. Je n'ai pas terminé de narrer cette histoire. Je n'ai pu retrouver la trace de ma Dame que le jour de son quinzième anniversaire. C'est miracle que d'autres ne l'aient pas fait avant moi. Pourquoi pensez-vous que l'on ait fait courir et entretenir le bruit de la stérilité de l'empereur ? Pourquoi croyez-vous que ma Dame a été transportée deux ans après sa naissance, en grand secret, loin de son palais, de sa jeune mère qui en est morte ? L'empereur savait que l'on complotait contre lui. Il savait que l'empire vacillait sur ses bases. Il a préféré protéger le seul enfant qu'il ait, de la trahison de son entourage. Il a tenu, malgré tous les avis que ses fidèles lui ont donnés, à ce que la jeune dame soit placée dans un établissement public, car il pensait que c'était dans un tel lieu qu'elle serait la mieux cachée aux regards de ses ennemis. J'étais là, quand il a annoncé cette décision à l'impératrice. J'ai ouï les cris qu'elle a poussés, la tête enfouie sous l'oreiller pour ne pas qu'on l'entende. J'ai assisté à sa mort lente, au désespoir de l'empereur qui dix fois, cent fois, a failli faire revenir sa fille pour redonner la vie à sa femme chérie. C'est elle qui le décidait de n'en rien faire, persuadée qu'elle était que sa fille vivait bien, quelque part dans son royaume et que, si elle était revenue vivre au palais, elle serait très vite tombée sous les coups des ennemis de l'empire, dont on sentait de plus en plus la présence dans les environs même du couple impérial. C'est moi qui ai soutenu l'empereur, le jour de la mort de l'impératrice. C'est moi qui l'ai entendu me dire : « Je suis damné, je suis damné ».

Le Puissant se tut quelques secondes, puis reprit :

— Depuis ce jour sinistre, il n'a plus été que l'ombre de ce qu'il fut, mais il a toujours dirigé l'empire. Ma Dame est en danger. En plus grand danger maintenant que nous connaissons tous les trois son identité et ce qu'elle représente. Elle est l'avenir de l'empire. Si l'on apprend qui elle est, elle ne vivra pas huit jours, je peux vous le garantir.

— Que faire ? demanda le gouverneur.

— Il faut qu'elle soit au palais impérial avant la troisième lune de printemps qui suivra la déclaration officielle de la mort de notre empereur. C'est à ce moment que le premier secrétaire impérial révélera la décision de Kéral le troisième, pour assurer la direction de l'empire. Ma Dame se présentera alors devant le secrétaire et il reconnaîtra le sceau scapulaire impérial. Elle sera sacrée impératrice.

Janis vint vers le Puissant, chercha sa main sous sa mante, la prit et la serra très fort.

— Vous veillez sur moi depuis tout ce temps ?

— C'est mon devoir, ma Dame, c'est ma vie.

— Vous m'avez cherchée longtemps ?

— Treize ans, ma Dame.

— Puis-je voir votre visage ?

Le Puissant se tourna vers le gouverneur qui comprit et alla près du mur de verre, leur tournant le dos.

Le Puissant ôta lentement sa capuche.

Ses rares cheveux étaient d'un blanc de neige. Son visage était totalement parcheminé, couvert de rides qui couraient sur la peau. Une hideuse cicatrice violacée lui coupait les lèvres en diagonale, enfonçant la mâchoire supérieure sous le nez. Une des oreilles manquait, laissant la place à une espèce de protubérance aux contours imprécis et tourmentés. Mais dans ce visage ravagé par l'âge et les combats, les yeux vivaient toujours et distillaient une lueur d'amour et de respect infinis.

Janis posa ses mains sur les épaules de l'homme qui eut un petit mouvement de recul et, se haussant sur la pointe des pieds, elle lui déposa un baiser sur les deux joues.

— Merci, dit-elle simplement.

Le Puissant parut ému, car ses mains tremblaient légèrement lorsqu'il réajusta sa capuche.

— Avant de décider ce que nous allons faire je voudrais, Majesté, que vous lisiez ce document. L'empereur l'a fait copier deux fois. Vous avez l'original écrit de sa main. Le gouverneur et moi avons les deux seules copies existantes. Lisez-le, je vous prie. Nous sommes là, le gouverneur et moi, pour attester que vous en avez pris connaissance et que le protocole a été respecté, puisque nous, notables impériaux, avons en main deux copies du texte.

Janis brisa le sceau impérial et, déroulant le document, lut à haute voix.

« Ma fille. Perle de mes jours, petite lumière qui m'a guidé durant la nuit de ces interminables années de douleur et de désespoir, enfin tu me lis. Enfin je te parle à travers l'espace, à travers le temps et, se peut, par-delà la mort. Tu as été le bonheur de deux ans de notre vie, à mon épouse et moi. Tes vagissements ont rythmé nos nuits, bercé nos réveils, puis tes cris et tes rires ont éveillé, illuminé, rajeuni les escaliers et toutes les pièces de ce palais qui me paraît maintenant si sombre et si lugubre après ton exil et la mort de mon épouse, de ma vie, de ta mère. Si tu peux enfin lire ces quelques lignes que j'écris à la hâte, sur un simple coin de table dans une salle de garde, c'est qu'enfin Il t'a retrouvée ; enfin Il est près de toi pour te servir et te protéger. »

Elle leva la tête et regarda le Puissant qui ne la quittait pas des yeux. Elle reprit sa lecture.

« De ton enfance, de ton adolescence, je ne sais rien. Je sais seulement ce qu'Il m'a dit : que tu as été recueillie par un aubergiste dans une des mid-villes de mon, de ton royaume. Mon cœur de père frémit à l'idée de ce que tu as pu connaître durant toutes ces années. Des questions qui resteront à jamais sans réponse frappent sourdement dans ma pauvre tête épuisée comme des vagues de tempête contre la coque d'un navire à quai. Le père que je suis a pleuré ton absence tous les jours de sa vie. L'empereur s'est réjoui de te savoir à l'abri des complots comme celui qui me coûte maintenant la vie. De ta mère, tu ne verras que très peu de représentations, de tableaux. Après sa mort, j'ai fait supprimer tous les portraits qui la glorifiaient, seule ou avec moi. Je voulais protéger ta vie, te protéger et

pensais qu'étant donné ton sexe, tu lui ressemblerais. Les traîtres qui étaient et qui, sans doute, sont toujours à ta recherche, auraient pu avoir là une trace, un indice, une image à présenter aux braves gens qui t'ont élevée. Je vais mourir, ma fille. La vie me quitte à grands pas maintenant, pressée par le poison. Mais ne regrette pas ma disparition. Les regrets sont inutiles et ne servent qu'à entraver la marche en avant. Tu deviens maintenant impératrice et dois diriger un empire de plusieurs millions de sujets. Je ne te donnerai aucune consigne, aucun ordre. Je suis sûr, *je sais* que tu sauras le faire de façon noble et équitable. Mais je vais te mander deux choses : rétablir l'image de ta mère que j'ai aimée, que j'aime plus que tout et que j'ai dû ternir pour te protéger ; ensuite, gouverne avec équité, protège les faibles et aime ton peuple. Celui qui se tient à côté de toi saura te guider et te former pour la tâche qui t'attend. Elle sera très lourde. Tu l'exécuteras parfois, mais c'est notre destin. La dynastie des Avroz tient l'empire dans ses mains depuis cinq générations et peut s'enorgueillir de travaux magnifiques et des plus longues périodes de paix depuis plusieurs siècles. Vis ta vie, ma fille. Aime et sois aimée. D'où est ta mère, d'où je vais bientôt être, nous te regarderons, enfin réunis et nous veillerons sur toi et ton destin. Je meurs tranquille, tu es là pour l'empire. Je meurs la rage au cœur de succomber sans pouvoir combattre. Je meurs l'esprit en peine de ne t'avoir connue, de n'avoir guidé tes pas. Je meurs le cœur heureux de retrouver mon amour dans cet ailleurs qui nous échappe et que je vais bientôt connaître. Je t'embrasse ainsi que je le faisais tous les soirs lorsque, enfant, tu dormais encore près de nous. Ton père, Kéral le troisième. »

Elle lâcha le papier qui tomba à terre et s'enroula seul, comme une vie se termine, comme un dernier soupir s'échappe, et se dirigea vers le Puissant. Sans un mot, sans un regard pour le gouverneur, elle appuya sa tête contre la poitrine de l'homme et laissa couler toutes les larmes qu'elle n'avait jamais pu verser sur ses parents, sur l'enfance qu'elle n'avait pu avoir, sur le malheur de sa mère et la peine de son père.

— Pourrais-je le voir, crois-tu ?

Elle tutoya le Puissant naturellement, comme le seul membre vivant de sa famille.

— Il est mort.

— Mort ? demanda le gouverneur.

Il s'était approché d'eux, mais restait à une distance respectueuse, celle que tous les notables impériaux se devaient de respecter vis-à-vis de leur empereur.

— Il est mort il y a quelques jours, précisa le Puissant.

— Mais nous n'en avons pas été avertis.

— Personne, hormis le premier guérisseur, le premier régisseur, la femme des habits et moi, ne le sait. On le disait mourant pour que les querelles de succession ne déchirent pas l'empire... Pas tout de suite. Hélas, en cette saison, le palais est chaud, surtout cette année... Sa mort doit être officiellement annoncée dans trois jours.

— Que devons-nous faire, selon toi ? demanda Janis.

— C'est à vous de décider, ma Dame. Vous êtes impératrice.

— Quelle dérision, dit-elle en s'approchant du mur de verre et en appuyant son front contre la paroi froide. Je ne suis rien. Je serai sans doute impératrice, mais je ne suis pour

le moment qu'une damelle de la mid-ville qui vient de découvrir que le monde n'est pas tel qu'elle l'imaginait. Qui vient d'apprendre que son père est mort, que sa mère est morte et qu'elle a souffert, qu'elle a été désavouée par amour pour elle, pour moi ! Morte par amour, pour tout ce que je représente, pour quelque chose qui me dépasse totalement. Je ne suis pas capable de prendre des décisions qui engagent l'empire. Je ne suis pas éduquée pour cela. Je suis éduquée pour savoir servir des bols de soupe, des gobelets de cidre, laver un sol et faire des provisions d'herbes au marché de la mid-ville. La voilà, votre impératrice.

Elle se tourna vers eux, le visage inondé de larmes.

— Notre impératrice, Majesté, intervint le gouverneur, c'est aussi cette... damelle, excusez-moi pour cette offense, cette damelle qui a osé prendre la défense d'un homme qu'elle ne connaissait pas devant toute une assemblée et présenter une plaidoirie que n'auraient pas reniée les meilleurs défenseurs du haut-bourg.

— Peut-être, votre Honneur, mais...

— Ma Dame, vous ne devez pas vous adresser ainsi au gouverneur. En tant qu'impératrice, vous pouvez l'appeler par son nom, ce qui serait un honneur pour lui, ou par son titre, ce qui serait normal.

— Laisse-moi tranquille avec tes soucis de normalité ou d'anormalité. Je me remets de tout cela. Je suis fatiguée par cette succession d'événements. Ce jourd'hui, je t'ai vu tuer des hommes aussi facilement que je coupe des poireaux, j'ai vu tuer un jeune enfant que je commençais à aimer comme un petit frère, j'ai appris que j'avais une mère qui m'aimait et qui en est morte, un père qui m'aimait et qui était empereur. J'ai appris que l'avenir de l'empire repose sur une connaissance que je ne possède pas, sur des capacités que je ne me connais pas. Alors, la façon dont je dois m'adresser à son Honneur me paraît bien futile à côté de tout cela.

— Excusez-moi, ma Dame.

— Janis. Je m'appelle Janis.

— Je ne pourrais jamais vous appeler ainsi, ma Dame.

— Si. Un jour, tu le devras. Il faut que vous m'aidiez. Tous les deux. Si je dois être impératrice, il faut que je l'apprenne. Mais je ne sais que faire maintenant. Dois-je retourner à l'auberge ? Dois-je fuir ? Où ? Comment ?

— Votre anonymat est votre seule protection, dit le Puissant et, se tournant vers le gouverneur, il ajouta : rien de ce qui vient d'être dit ou appris ici ne doit sortir de cette salle. L'avenir de l'empire est à ce prix.

Le gouverneur se redressa de toute sa taille et déclara avec une emphase qui, n'eût été la gravité du moment, aurait pu paraître outrée :

— La mort même ne saurait m'arracher ce que j'ai entendu ce jourd'hui, monseigneur. Je suis désormais le fidèle serviteur de notre empe... impératrice et servirai sa cause avec zèle et courage.

Ce disant, il salua profondément Janis. Ce serment d'allégeance fut le premier qu'elle entendit prononcer. Le gouverneur acceptait progressivement l'idée que l'empire pouvait être dirigé par une femme.

— Je crois qu’il faut que vous restiez à l’abri dans le palais du gouverneur, ma Dame.

— Ne puis-je retourner à l’auberge rassurer les miens ?

— Non, ma Dame. Ce serait une erreur. Dans très peu de temps, les ennemis de l’empereur sauront qui vous êtes et où vous êtes. Si vous allez dès maintenant dans les lieux de votre enfance, il leur sera beaucoup plus facile de vous retrouver et de vous atteindre.

— Monseigneur, ce palais est gardé par des soldats impériaux et...

— Et l’empereur, n’était-il pas gardé par des soldats impériaux ? le coupa le Puissant. Nous avons affaire à un complot très organisé qui ne peut fonctionner que parce qu’il possède des appuis dans les plus hautes sphères de l’empire. Je ne sais pas encore qui se cache derrière tout cela, mais je suis certain que nous ne pouvons nous permettre aucune fantaisie. Nous allons devoir partir, ma Dame. Quand nos ennemis apprendront que vous êtes vivante, ils se ruèrent sur nous, je crains pour votre vie, même si cela leur imposera de se dévoiler. Ils sont restés dans l’ombre durant tout ce temps, attendant de pouvoir agir. Votre réapparition leur donnera cette possibilité.

— Où ?

— Avec tout le respect que je vous dois, je garderai notre destination secrète. M’y autorisez-vous ?

— Je m’en remets entièrement à ton jugement. Votre Honneur, dit-elle en se tournant vers le gouverneur qui la salua en baissant la tête, pourriez-vous autoriser mon ami qui se morfond dehors à rentrer à l’auberge ? Il ne saura rien de mon identité, mais pourra garantir aux miens que je suis libre et en bonne santé.

— Vos désirs sont des ordres, Majesté, répondit le notable.

— Si ces désirs sont raisonnables, précisa Janis. Qu’en penses-tu ? demanda-t-elle au Puissant.

— Faites-le entrer, mais seul.

Le gouverneur entrouvrit la porte.

— Non, Sling. Tu restes à la porte.

— Mais, votre Honneur..., entendit-on.

— C’est un ordre, commandant. Vous là, l’homme, venez. Entrez.

Paluche apparut dans la pièce. Il fut soulagé de voir Janis et, se précipitant vers elle, il la prit dans ses bras.

— Janis, ma damelle, tu n’as rien ? Tout va bien ?

— Je vais bien, répondit-elle en souriant.

Elle retrouvait sa condition, oubliait quelques secondes son nouvel état et ce court répit lui procurait un bien-être immense.

— Pose-moi. Je ne vais pas revenir avec toi, Paluche. Je vais partir avec le Puissant. Il va me montrer l’empire et je reviendrai lorsque j’estimerai que j’en sais assez. Tu vois, Ouche avait finalement raison : j’aurais aimé partir pour les DE, voir d’autres lieux,

rencontrer d'autres gens. Tu comprends ?

— Je comprends, Janis. Et je sais que tu seras bien protégée, ajouta-t-il en souriant au Puissant qui salua de la tête.

— Dis-leur que je vais bien, que je pense à eux et que je reviendrai. Dis-leur que je le promets.

— Je le leur dirai, damelle. Donne-nous de tes nouvelles dès que tu le peux.

Elle l'embrassa et lutta pour retenir ses larmes.

Le gouverneur ordonna aux valets de le reconduire à l'auberge après l'avoir nanti d'un pactole conséquent pour « permettre une prompte réparation des dégâts causés par le malentendu de ce jour », précisa-t-il.

Il fut ensuite décidé que Janis et le Puissant logeraient dans les appartements du gouverneur. Personne ne devait être au courant, mais on ne pouvait éviter que les domestiques les plus proches du notable soient dans la confiance, même sans connaître la réelle identité de ses hôtes. Le gouverneur décida de donner leur congé aux personnes les plus bavardes et les moins capables de garder un secret par-devers elles.

— C'est de là que viendra le danger, dit le Puissant. Nous ne pouvons empêcher quelqu'un de parler, même sans songer à mal. Les ennemis de l'empire ont des oreilles dont l'acuité n'a rien à envier à celles du lièvre timide. Ma Dame, il faut que nous soyons prêts le plus rapidement possible. J'aimerais acheter deux bons chemaux. Un de monte et un de bât. Pas des chevaux, ils sont trop fragiles. Qu'on aille également chercher ma chemale qui se morfond en l'écurie citadine.

— Je m'en charge immédiatement, répondit le gouverneur.

Janis trouva les quelques jours qui suivirent très étranges ; elle vivait dans un luxe qu'elle n'aurait jamais soupçonné pouvoir exister, portait des vêtements de grand prix, même si le Puissant avait décidé que ce seraient de simples vêtements de voyage, et elle passait ses journées à écouter son protecteur, son mentor, lui décrire l'empire, lui raconter l'histoire impériale qui durait depuis des siècles. Elle devait retenir des dates, des noms, des lignées, comprendre les cartes qu'il lui présentait. Il lui fallait ingurgiter un savoir immense. Son maître en la matière s'avérait infiniment érudit, patient et très pédagogue. Jamais il ne s'emportait et reprenait calmement tous les points qu'elle ne comprenait pas, ce qui se produisait de moins en moins souvent. Après des débuts un peu laborieux, elle prit rapidement goût à cette nourriture intellectuelle et se montra de plus en plus avide d'apprendre, de tout savoir sur son empire. Elle découvrit que la politique se rapprochait finalement assez des relations qu'elle pouvait entretenir avec les marchands, les clients de l'auberge et que la gestion du trésor impérial pouvait être comparée, toute proportion gardée, à la comptabilité que lui confiait le Gros depuis qu'elle avait quatorze ans. Bien sûr, il lui fallait prendre en compte les relations que l'empire entretenait avec ses voisins, les alliances qu'il avait passées, celles qui allaient être maintenues, celles qui seraient à rompre... Tout cela l'intéressait plus qu'elle ne l'aurait cru.

Le palais du gouverneur lui resta pleinement inconnu, car le Puissant lui avait conseillé de ne pas sortir des appartements qui leur avaient été attribués.

— Le complot est présent dans ces murs, ma Dame, je le sens.

— Es-tu doté de pouvoirs mystérieux ?

— Non, ma Dame. Je possède seulement une force, une rapidité et une longévité peu communes. Je parviens parfois à deviner ce que pensent certaines gens, mais c'est assez rare.

— Et tu es capable d'imposer ta volonté.

— Non, ma Dame, hélas.

— Mais, à l'auberge, je savais ce que tu désirais, presque ce que tu pensais.

— C'est ainsi que j'ai été conforté dans l'idée que vous étiez bien la fille de Kéral. La relation qui existe entre les Puissants et leurs empereurs est très particulière ; elle crée entre eux des liens aussi solides que s'ils avaient été tissés avec l'acier le plus pur. Il arrive parfois que certains Puissants parviennent à communiquer avec leur empereur sans avoir recours à la parole, mais je n'ai jamais assisté à un tel prodige.

Aux yeux des domestiques qui les servaient, ce qui avait terriblement gêné Janis au début, ils passaient pour un père et sa fille en visite auprès de leur parentèle. Le gouverneur serait un de leurs lointains cousins qu'ils visitaient pendant la belle saison. Janis en surprit deux, deux femmes, qui murmuraient à la porte de sa chambre, pensant qu'elle dormait encore.

— Ces seigneuries viennent pendant les beaux jours et ne mettent pas le nez dehors. Ils auraient bien pu venir pendant la froidure.

— La jeune dame est étrange, tu ne trouves pas ?

— Non. Qu'est-ce tu lui trouves d'étrange ?

— Son regard, ses cheveux courts, alors qu'elle a l'âge de les raser.

— Elle vient d'une région où les damelles ne se rasent pas, c'est tout. Non. Celui que je trouve vraiment étrange, c'est son père. Jamais un mot, jamais un regard, la tête toujours capuchée. Je ne me sens pas à l'aise quand il est dans les parages.

Elles partirent, chuchotant toujours.

Janis ne dit rien à son compagnon, mais elle sut qu'il avait vu juste et que leur départ ne devait pas tarder, car dans peu de temps, tout le palais saurait que le gouverneur avait deux hôtes discrets et mystérieux.

— Mais je vais choir !

Janis était juchée sur une monture qui lui paraissait immense. Elle qui n'avait jamais voyagé autrement qu'à pied, ne se sentait absolument pas à son aise, assise à presque deux mètres du sol.

— Ne craignez rien, il est doux et ne bouge pas, répondit le Puissant avec une nuance

d'amusement dans la voix.

— Si, il bouge ! il respire, je le sens bien !

L'animal avait ces longs poils qui caractérisent les chemaux du nord et devait étouffer sous cette toison, car se dégageait de lui une odeur puissante de transpiration animale. Une infection. Le Puissant avait choisi des chemaux nordiques en vue de la mauvaise saison qui, bien qu'encore lointaine, allait s'annoncer au moment où ils seraient vers la région des Marches du nord. Janis aurait le jeune étalon, et lui avait retrouvé sa monture qu'il avait placée en pension chez un camelier renommé de l'écurie citadine. Ces animaux, sauf les mâles castrés, ne supportaient en effet que des cavaliers d'un sexe opposé au leur. Ils pouvaient franchir des distances considérables à bonne allure, sans nécessiter autant de soins que les chevaux qui devaient boire fréquemment. Les voyageurs, les militaires et les marchands les utilisaient de plus en plus. Ils avaient été obtenus il y avait deux ou trois siècles grâce aux anciennes méthodes, maintenant oubliées. On les avait appelés chemaux, car ils tenaient du cheval en ce qui concernait leur allure générale, quoi qu'ils fussent plus grands, plus puissants et plus réceptifs aux paroles de leurs maîtres, et d'un animal mythique, que personne n'avait vu : le chameau qui, paraît-il, était capable de rester des semaines sans boire et vivait autrefois dans les zones désertiques et froides des grandes steppes à l'est de l'empire.

Celui de Janis se tenait calmement à l'arrêt, ne semblant pas manifester d'impatience particulière.

— Voyez, il ne bouge pas, alors qu'il sait que vous êtes novice. J'ai choisi un chemaal de la meilleure race. Celui-ci est un Soters ; un authentique Soters. Ce sont des animaux qui passent pour être la première race de chemaux.

— Je me moque de tout ça ! je ne suis pas à l'aise sur cette bête...

— Cet animal a confiance en vous, je le sens. Généralement, ils n'aiment pas les débutants et les testent par des écarts, des départs imprévus.

— C'est maintenant que tu me dis cela ?

— Je gage que si je l'avais dit plus tôt, vous ne seriez pas montée.

— Méchant homme, tu me tortures. Aah ! Il bouge !

L'animal venait en effet de lever une patte avant et se léchait consciencieusement le poil.

S'approchant doucement, le Puissant le prit précautionneusement par la bride et lui fit faire des tours dans la cour privée du gouverneur.

— Tu vois, tu en as peur toi aussi, lui fit remarquer Janis.

— C'est que je suis un homme et lui, un étalon. Généralement, il faut se méfier des réactions des chemaux qui sont de notre sexe. Ainsi, il faudra que vous soyez prudente avec ma chemale. Faisons quelques pas.

Janis, qui s'agrippait à sa crinière au tout début, se détendit progressivement et se laissa guider par les mouvements du dos de sa monture. Elle finit même par trouver cela assez agréable et, n'eut été cette écœurante odeur douceâtre, aurait beaucoup apprécié

cette première leçon.

Deux jours plus tard, elle accomplissait seule les tours et se mettait de temps en temps au trot. Elle parvenait même à diriger l'animal et apprenait à s'occuper de lui. Le Puissant ne cessait de lui répéter que sa survie et son confort, dans les mois à venir, dépendait autant de lui que de la santé de sa monture et de l'estime qu'elle lui porterait. Ironique, Janis l'avait baptisée « Parfum ». Il répondait à l'appel de son nom et semblait manifester une sorte de contentement lorsqu'elle apparaissait. Le Puissant lui avait bien recommandé de veiller à ce que personne d'autre qu'elle ne le monte. Leur entente était à ce prix. Il fallait impérativement qu'il ne fût habitué qu'à ses réactions, ses mouvements et sa voix. Le code qui s'établissait entre eux devait rester absolument unique. Durant les premiers jours, il lui avait même conseillé de dormir avec Parfum, pour qu'il soit totalement imprégné de son odeur, de sa présence.

— C'est moi qui suis imprégnée de son odeur, avait dit Janis en se levant le matin.

Mais elle avait dû reconnaître que la nuit avait été très agréable. Couchée près de l'animal, elle avait d'abord eu du mal à s'endormir, car il bougeait, respirait bruyamment et même, ronflait. Mais le matin l'avait trouvée allongée de tout son long sur le flanc de Parfum qui était déjà éveillé et semblait ne pas bouger pour ne pas réveiller sa maîtresse.

L'emploi du temps de Janis était maintenant partagé entre les leçons qu'elle recevait du Puissant, et celles du gouverneur qui s'avéra être un compagnon très agréable, pourvu d'un humour très fin, et d'une fidélité à toute épreuve vis-à-vis de l'empire. Il lui enseignait essentiellement la notion d'étiquette, de maintien, les lignées de la noblesse impériale et l'histoire ancienne de l'empire. C'est ainsi qu'elle apprit qu'il avait existé un autre monde et qu'il avait été détruit, non par une guerre, mais par l'apparition d'une sorte de monstre qu'elle connaissait, comme tous les habitants des régions de plaine : l'orni, que l'on appelait autrefois le sanglorni. Le gouverneur lui montra des ouvrages où l'on narrait la création de ces bêtes et leur rôle dans l'effondrement de l'ancienne civilisation et la perte de presque toutes ses connaissances qui étaient, paraît-il, très supérieures à celles du plus savant des savants impériaux. Certains historiens prétendaient cependant que, bien avant la création artificielle de ces animaux, la civilisation ancienne s'effondrait déjà d'elle-même, asphyxiée par un air nauséabond ; une civilisation assoiffée par la perte progressive des sources d'eau potable, affamée par les maladies qui décimaient les plantes toutes semblables, sans aucune diversité, et qui moururent en masse, créant une famine sans précédent ; une civilisation perdue dans sa fuite en avant vers de plus grands profits et un souci obsessionnel du gain de temps. Les sanglornis n'auraient fait que précipiter une fin qui apparaissait de plus en plus inéluctable.

Ainsi passèrent quatre semaines durant lesquelles Janis parvint peu à peu à comprendre qu'elle était impératrice, état dont elle ressentait tout le poids, toutes les responsabilités, mais sans assimiler tout ce que cela impliquait comme pouvoir. Chaque soir, depuis les révélations du Puissant qui avaient fait d'elle une monarque, Janis regardait le tatouage de son épaule dans la glace que lui avait offerte le gouverneur. Elle

sentait alors nettement la présence de son père et celle, plus discrète et plus tendre, de sa mère. Existait-il un lien magique qui les unissait tous les trois par-delà la mort ? Elle n'était pas croyante et très peu encline à prêter foi aux sornettes que venaient débiter les diseuses d'avenir, les prêtres de tout poil qui avaient traditionnellement droit à un repas dans chaque auberge de l'empire. Elle ne croyait pas davantage les moines tout de blanc vêtu qui venaient une fois par saison dans l'auberge du Gros.

Cependant, dans ce cas précis, à ce moment particulier dont elle sentait bien qu'il devenait rituel, l'apparition du sceau impérial gravé dans sa chair lui procurait un frisson étrange qu'elle ne parvenait jamais à maîtriser, même si elle en prévoyait la venue.

Elle restait toujours un peu gênée des saluts respectueux que lui prodiguaient le Puissant et le gouverneur. Elle ne parvenait que très difficilement à ne pas donner du « votre Honneur » au gouverneur. De même, elle ne se sentait pas encore suffisamment impératrice pour donner un prénom au Puissant qui le lui avait réclamé plusieurs fois. Il lui avait dit que ce baptême constituait une reconnaissance de sa fidélité à son maître, à sa maîtresse et que l'absence de nom le mettait mal à l'aise, le fragilisait.

— Mais pourquoi ? avait demandé Janis.

— Je ne sais, ma Dame, avait-il répondu. Mais il est certain que chacun de mes compagnons défendait les intérêts de l'empire avec d'autant plus de courage et de foi lorsqu'il était nommé.

Cette responsabilité quasi-mystique qu'elle avait envers le Puissant, lui qui en savait plus qu'elle sur toutes les affaires de l'empire, gênait énormément Janis. Elle le considérait capable de diriger le pays. Mais, bien que cette idée de céder son trône en faveur du Puissant lui avait tourné dans la tête au début, elle lui paraissait de moins en moins justifiée au fur et à mesure que le temps passait et qu'elle discutait avec le gouverneur.

— Ne lui dites jamais, Majesté ! s'était-il exclamé, lorsqu'elle lui avait fait part de ses doutes et de cette éventuelle possibilité.

Elle était alors dans la pièce du gouverneur avec celui-ci et regardait la cité avec le même émerveillement que la première fois.

— Pourquoi ne le devrais-je pas ? demanda-t-elle en se tournant vers lui.

— Il est vrai que les Puissants sont ceux qui recèlent une connaissance inestimable en tout ce qui concerne l'empire et qu'ils ont des capacités inouïes. Mais ils ne feraient jamais de bons empereurs. Notre ami, précisa-t-il, ne ferait jamais un bon empereur.

— Expliquez-moi cela, s'il vous plaît, dit-elle en s'asseyant à même le sol, le dos appuyé contre le mur de verre.

— Comment vous le dire, Majesté ? Il réfléchit un court instant, puis poursuivit. Les Puissants ont été formés pour être des serviteurs. De nobles serviteurs, les premiers serviteurs, mais des serviteurs. S'il faut prendre des décisions en faveur de l'empire, notre ami le fera sans aucune hésitation et ce seront très certainement de bonnes décisions. Mais il ne le peut faire que parce que vous êtes là, Majesté. Que parce que votre père était là. Seul, il n'y aurait plus d'objets à sa fidélité, à son dévouement. Il n'existe vraiment, en tant que

Puissant serviteur de l'empire, qu'à travers vous. Si jamais vous lui proposiez une telle éventualité, ses repères vacilleraient sur leur base. Il ne pourrait que refuser et je ne sais quels dommages une telle possibilité causerait à son esprit, mais je gage qu'ils seraient grands. En tant que premier serviteur, il doit être extrêmement puissant. Il l'est. Mais il est également extrêmement fragile vis-à-vis de tout ce que vous pourrez lui dire en ce qui concerne l'empire ou votre personne. Je vous en conjure, Majesté, si jamais vous pouvez accepter un conseil de ma part, ne le soumettez jamais à une telle torture.

— Soit. Je vais suivre ce conseil, insignifiant serviteur de mon trône. D'ailleurs, ai-je déjà refusé vos conseils, monsieur le gouverneur de la cité qui m'a vue grandir ?

Le gouverneur avait appris à connaître son impératrice au fil des jours et semblait progressivement s'habituer au fait qu'elle soit une femme. Elle s'était récemment aperçue combien chaque rappel à son enfance et son adolescence passées dans cette cité était doux aux oreilles du gros petit homme. En effet, celui-ci rougit encore une fois jusqu'aux oreilles.

— Allez-vous rougir ainsi à chaque fois que je vous rappellerai que j'ai vécu dans cette cité ?

— C'est que le bonheur de vous avoir connue est si grand, Majesté, que je ne peux que me sentir débordant de reconnaissance et indigne de cet honneur vis-à-vis de ma petite cité que je gère de façon si peu efficace.

— Si peu efficace ? Vous pensez à la ville-basse ?

— Oui, Majesté, répondit-il dans un souffle, les sourcils froncés.

— Comment éviter les villes-basses ? Le Puissant m'a dit avoir visité celle de la cité impériale. Il en est revenu avec une impression de dégoût et de rage. Même la cité impériale a sa ville-basse... Toutefois, je vous fais la promesse de nommer un responsable pour ce problème dès que je serai sacrée... Vous souriez ?

— De joie, Majesté. Vous venez d'accomplir votre premier acte impérial et j'en ai été le témoin.

Janis savait que ce n'était pas de la flagornerie. Il était sincère. Après avoir redouté le gouverneur qui la rabaissait souvent par ses remarques, elle aimait de plus en plus cet homme qui commençait à la respecter et redoutait de le quitter. Son intelligence aiguë et dévouée à l'empire, son humour dont il la faisait de plus en plus souvent profiter étaient autant de baumes à l'âme de la jeune femme qui devait se reconstituer une vie, un futur.

Dès que Janis fut capable de galoper, de sauter sans craindre de tomber, et d'imposer ses volontés à Parfum, le Puissant décida, ou plutôt, demanda à son impératrice l'autorisation de décider qu'il était temps de partir.

Janis le trouvait tendu depuis quelque temps.

— Quelque chose te tracasse, mon ami, lui dit-elle un soir qu'ils pensaient leurs bêtes après trois heures d'exercices éreintants.

— En effet, ma Dame, répondit-il.

Comme il ne disait rien de plus, Janis insista :

— Et pourrais-je savoir ce qui tracasse le premier serviteur de l'empire ?

La capuche se tourna vers elle et la couleur des yeux qui veillaient alarma Janis.

— Est-ce si grave ?

— Oui, ma Dame. Je crains que nous n'ayons été trahis. Je savais que cela arriverait, mais j'espérais que ce serait plus tard.

— « Ils » savent que nous sommes là ?

— Je le pense, ma Dame et, ce qui est plus grave, je crois qu'ils savent que vous existez et qui vous êtes. Nous devons partir au plus vite, tant pis si la saison chaude n'est pas encore terminée. Nous ne pouvons rester ici plus longtemps. Ils savent sans doute où nous sommes et peuvent sans crainte préparer un attentat. Nous devons leur fournir un nouveau problème à résoudre, de façon à ce qu'ils aient plusieurs données à connaître. Si nous restons là, leur seul problème est de savoir comment vous atteindre. Si nous partons, il leur faudra en outre savoir où vous atteindre. De plus, ma Dame, il faut que vous préveniez vos amis de l'auberge d'avoir à se méfier terriblement de tout étranger et même de toute personne posant des questions vous concernant ou me concernant.

— Comment les prévenir ?

— Pourquoi pas par un gâteau au miel ? demanda le Puissant en prenant congé.

Ainsi il savait, pour les gâteaux. Y avait-il quelque chose que Janis pourrait un jour lui cacher ? Elle en doutait.

Les préparatifs du départ furent promptement organisés. Le Puissant avait déjà beaucoup voyagé dans l'empire et même hors de ses frontières, lors de missions, lors de voyages personnels, ou lors de sa quête pour retrouver trace de Janis. Il savait donc parfaitement ce qui serait utile et ce qui ne le serait pas. Il connaissait la façon de charger l'animal de bas, un mâle castré très doux que Janis avait baptisé « Aimable » et que Parfum n'appréciait pas.

— Méfiez-vous, ma Dame : Parfum serait capable de se battre et de le blesser, si d'aventure vous le laissiez s'approcher trop d'Aimable.

Janis veillait donc à ne jamais négliger ce détail comme elle veillait à respecter toutes les indications, tous les conseils que lui donnait son Puissant.

Il fut convenu qu'ils n'emporteraient que peu de victuailles et de matériel pour ne pas avoir à l'abandonner s'ils devaient fuir. En revanche, ils se munirent d'une grosse somme qui leur permettrait de faire face aux déboires que les chemins ne manqueraient pas de leur causer. Le Puissant proposa d'en prendre la part la plus importante, mais refusa de se charger de la totalité ainsi que le lui avait demandé Janis.

— Si par malheur nous sommes séparés, ma Dame, comment feriez-vous sans argent pour vous nourrir et vous vêtir ? lui avait-il demandé.

Janis frémit à l'idée de se retrouver seule sans sa protection.

Le soir qui précédait le départ, Janis était dans la pièce du gouverneur. Elle regardait

une dernière fois sa cité. Les lumières des rues du haut-bourg s'allumaient une à une, et la jeune femme devinait l'effervescence de la mid-ville et voyait des lueurs sporadiques éclairer les taudis de la ville-basse.

— Pierre, dit Janis au gouverneur. Elle l'appelait depuis quelque temps par son prénom, car il supportait mal qu'elle l'appelle « votre Honneur », et elle voulait lui marquer son respect. Ils étaient donc arrivés à cet accord tacite dont le petit homme était honoré. Pierre, pourquoi ne formeriez-vous pas une milice spéciale pour la ville-basse ? Des hommes et des femmes recrutés parmi ceux qui vivent dans ce secteur, soigneusement sélectionnés, formés par vos meilleurs instructeurs et bien rétribués.

— Recrutés dans la ville-basse, Majesté ?

— Oui. Ils en connaissent tous les détours, tout le fonctionnement. Ne croyez pas que ce sont tous des Rats là-bas. Il y a d'honnêtes gens qui n'aspirent qu'à la tranquillité et qui ne sont là que parce qu'ils ont tout perdu, ou qu'ils n'ont jamais rien eu. Il y en a beaucoup qui souhaitent sortir de la ville-basse. Si nous leur donnons une chance de le faire et d'être les artisans d'un profond changement de leur quartier, je gage qu'ils formeront la milice la plus efficace de la cité.

— Mais il faudrait les nourrir, les payer, les habiller, les armer et...

— Et cela coûte cher. Je m'en doute. Mais voyez si vous ne pouvez pas réduire l'arrosage des jardins du haut-bourg, faire assurer le nettoyage des rues par les habitants eux-mêmes et non par des journaliers de la mid-ville qui ne sont que très peu payés et ne font ce travail qu'à la seule fin de ne pas terminer dans la ville-basse, justement. Je crois que le trésor de la cité peut envisager cette dépense sans crainte, si un réajustement des dépenses est fait. Certaines fêtes du haut-bourg sont très luxueuses, tout le monde le sait dans la cité. Sans les supprimer, ne serait-il pas possible de réduire les frais, de ne commander que le nombre exact de repas, plutôt que deux ou trois fois plus ? De ne faire tirer qu'un seul et beau feu d'artifice, plutôt que deux, dont le deuxième n'est admiré que par les étoiles, à cause de la fumée laissée par le premier ?

Le gouverneur écoutait ces propositions avec une mine qui s'allongeait de plus en plus. Janis, qui parlait en regardant la cité, se tourna vers lui et, voyant son air soucieux, s'avança vers lui et lui toucha le bras.

— Je ne veux pas vous critiquer, Pierre. Je vous sais bon et généreux. La gestion de la cité ne fait pas partie de vos préoccupations, vous êtes un dirigeant, pas un gestionnaire. Mais je considère normal que le gouverneur ait un regard sur cette gestion ? Il s'agit de milliers, de millions d'âmes. Vous avez été élevé dans le luxe, de par votre naissance. Je n'ai ce regard, cette vision des choses que parce que j'ai été élevée, moi, dans la mid-ville, là où passent toutes les couches de la société, là où l'on apprend le plus de choses sur sa cité. Pensez à ce que je vous ai dit. Envoyez des observateurs dans la mid-ville et la ville-basse. Vérifiez si ce que je vous propose n'est pas réalisable, tant du point de vue gestion que du point de vue matériel. Si c'est envisageable, faites-le. Pour moi.

Le gouverneur releva la tête.

— Majesté, vous venez de me confier une mission dont je mesure l'immense importance. Ma cité, votre cité, sera la première de l'empire à se doter d'une milice spéciale de ville-basse. Avec votre autorisation je la nommerai la Haute-Milice. Et, quand

vous serez sacrée devant tout l'empire, je la nommerai la Janisienne. Le puis-je ?

— Bien sûr que vous le pouvez. Vous me faites un grand honneur, Pierre. Vous me donnez l'occasion de penser que je peux faire de bonnes choses pour l'empire, même si je commence petitement. Si cette milice donne de bons résultats, nous pourrions sans doute envisager d'étendre le principe aux cités de tout l'empire.

La porte s'ouvrit, laissant le passage au Puissant.

— J'ai oui ce que vous venez de proposer, ma Dame. Je peux vous dire que c'est une idée que n'aurait pas reniée votre père, s'il l'avait eue.

Il regardait Janis et ses yeux brillaient d'une lueur dans laquelle elle reconnut la joie et la fierté.

Il reprit :

— Je suis venu ici pour vous remettre solennellement ceci, Majesté.

Il ne l'appelait que très rarement « majesté » et seulement dans les moments où il accomplissait un acte ou prononçait une déclaration officielle. De son sac en cuir de buffle, il sortit un long objet enveloppé d'une toile grossière. Mettant un genou en terre devant Janis, il le lui présenta sans un mot.

Ne sachant ce qu'il convenait de faire, elle se tourna vers le gouverneur qui lui fit signe de s'en saisir. Quand elle l'eut en main, le Puissant releva la tête et proclama d'une voix forte :

— Ceci est votre bras, Janis d'Avroz, première du nom. Qu'il guide fermement l'empire et terrasse tous ses ennemis. Qu'il répande autour de lui paix et justice. Qu'il soit aimé et respecté par tous ses sujets.

Il se releva et dit à Janis :

— Découvrez-la, ma Dame, puis tenez-la droit devant vous.

Elle ôta la toile de bure et vit un fourreau de soie teint en rouge. Elle l'ouvrit pour découvrir un second fourreau, toujours en soie, teint en bleu. Il en cachait un dernier, teint en brun fauve. Les trois couleurs impériales.

— Le rouge pour le sang, le bleu pour le ciel, le brun pour la terre, murmura Janis.

Elle avait conscience d'accomplir des gestes que de nombreux empereurs avaient accomplis avant elle et sa main trembla un peu en dénouant le lacet qui fermait le dernier fourreau. Elle le fit glisser lentement le long de l'objet et découvrit peu à peu une épée à la poignée simplement ouvragée et dont la garde était frappée du sceau impérial. Elle la saisit et la brandit devant elle. Aussitôt, son épaule la picota et l'odeur désagréable qu'elle avait sentie lorsque le Puissant avait appliqué le sceau sur sa peau se répandit dans la pièce.

Malgré son aspect, l'épée n'était pas lourde dans la main de Janis. Elle était parfaitement équilibrée et sa lame brillait d'un éclat pur dont la jeune femme ne parvenait pas à détacher ses yeux. Elle resta ainsi, son bras tenant l'épée tendue devant elle, pendant quelques minutes, ayant oublié le gouverneur et le Puissant qui respectaient religieusement cet instant. Puis elle baissa lentement l'arme, comme à regret ; c'est du moins l'impression qu'éprouva le gouverneur.

— Que dois-je faire maintenant ? demanda-t-elle au Puissant.

— Nous avons senti que l'épée vous a acceptée, Majesté, répondit-il. Vous êtes maintenant réellement impératrice et, devant le gouverneur de cette cité, vous prenez le nom de Janis d'Avroz, première impératrice du nom. Longue, longue, longue vie à Janis !

— Longue vie à Janis ! répéta le gouverneur avec enthousiasme, mais avec une voix dont il mesura la puissance à l'aune de celle du Puissant.

— Longue vie à Janis ! dit une nouvelle fois celui-ci avec autant de ferveur contenue.

Janis perçut dans ces trois souhaits un espoir dont elle avait désormais la charge et déclara :

— Je souhaite de tout cœur être celle qu'il vous faut et j'espère ne jamais vous décevoir, mes amis. Je vous dois tant. Si jamais je deviens réellement impératrice, c'est à vous deux que je le devrai et cela, je ne l'oublierai jamais. Pierre, accepterez-vous de laisser votre cité et de venir au Palais impérial ? Ne répondez pas tout de suite. Je vous ferai officiellement cette demande lorsque je m'estimerai digne de mon rang. Pas obligatoirement après le sacre, mais peut-être avant, ou peut-être après, lorsque *moi* je le sentirai. Quant à toi, dit-elle en se tournant vers le Puissant, viens ici.

Il s'approcha.

— Agenouille-toi, s'il te plaît.

Il s'exécuta.

Elle releva la capuche et posa les deux mains sur le crâne dégarni de son ami.

— Tu me réclames un nom depuis longtemps maintenant. Je vais t'en donner un, mais je ne me sens encore que très peu digne de tout ce que tu représentes, de tout le respect que tu me portes. Sache que je te respecte tout autant et que je frémis à l'idée que nous pourrions être séparés. Sans toi, je crois que je ne serais rien. Tu es mon protecteur, mon maître, mon ami, l'ami et le confident de mes parents que je n'ai jamais connus. Tu es, avec ce sceau sur mon épaule, le seul lien qu'il me reste avec ma famille, par le sang. Tu es mon parent, tu es ma patrie. Je vais, pour que tout le monde sache ce que tu représentes pour moi, te nommer « Patry ». C'est un surnom que vous ne connaissez que peu, dans les hauts-bourgs, mais que l'on donne aux adolescents des mid-villes qui ont une sorte de pouvoir ou d'inclinaison vers l'entente, vers le soutien des malheureux et qui font preuve d'une loyauté et d'une fidélité sans faille vis-à-vis des leurs. Oui. Je crois que c'est ainsi que je t'appellerai désormais. Lève-toi, Patry, dit-elle en réajustant tendrement la capuche sur la tête de son ami.

Le Puissant se releva et regarda Janis. Au fond de la capuche, deux larmes bleues scintillaient de joie et de reconnaissance.

– Chapitre quatre –

La campagne était silencieuse. Hormis le bruit des pas sur la route, aucun son ne troublait cette fin de journée. Janis et Patry voyageaient avec une caravane qui se rendait vers le nord et dont le chef avait bien voulu les accepter en raison de la puissance de l'homme et des quelques pièces qu'il lui avait données. Les routes n'étaient plus très sûres, au-delà de l'influence de la cité. Il fallait craindre les bandits qui vivaient en dehors des cités et des citadelles. Ils agissaient le plus souvent en bandes beaucoup plus organisées que celles des villes, mais avaient en commun avec ceux-ci leur férocité et parfois, leur cruauté. Plus une caravane était importante, plus elle avait de chances de résister à ces bandits de grands chemins. Le fait que Janis et son ami possèdent leurs propres montures avait achevé de décider le chef du convoi de les prendre comme compagnons. Il fallait également envisager une rencontre avec les fauves qui peuplaient les zones non civilisées ; les forêts, les landes et les marécages. Selon Patry, les ours et les loups n'étaient pas les plus à craindre. Ils avaient peur de l'homme pour avoir été chassés pendant des siècles. En revanche, les lions et surtout les ornis étaient dangereux. Les histoires sur des attaques de campement ne manquaient pas. Il paraissait qu'elles se produisaient surtout la nuit, au crépuscule, ou au lever du jour. En fait, le seul moment où l'on ne craignait pas grand-chose était la pleine journée. Dès que le jour déclinait, pour une raison ou une autre, il ne fallait absolument pas se retrouver seul et sans monture, à moins d'être un coureur de routes, habitué à cette situation et sachant ce qu'il convenait de faire et de ne pas faire.

Il y avait maintenant deux jours qu'ils voyageaient de concert avec cet ensemble hétéroclite d'une vingtaine de personnes : des marchands et leurs familles retournant dans leur cité, des pèlerins parcourant le pays. Patry passait beaucoup de temps avec le chef. Il s'agissait d'un homme grand et sec aux yeux bleus qui indiquaient son origine nordique. Il faisait souvent le voyage vers le septentrion et connaissait les anciennes voies qui étaient les plus rapides, mais aussi les moins sûres pour se rendre dans la région des Marches froides. Il disait ne les emprunter que lorsqu'il savait sa caravane composée de voyageurs aguerris et bien armés. Ces voies étaient les vieilles routes que l'ancienne civilisation avait construites. Elles étaient faites à l'aide d'un matériau sombre que Janis ne connaissait pas.

— Du bitume, lui avait appris un gamin au nez sale qui marchait à côté de Parfum.

Les voies en... bitume, donc, étaient droites et s'étendaient à perte de vue, comme si l'on avait déroulé un large tapis noir sur la campagne, la coupant en deux, sans respect pour les forêts et les marécages. Mais la verdure opiniâtre prenait petit à petit sa

revanche : faute d'entretien, les deux bords de la voie étaient grignotés par les herbes folles et les buissons bas qui parvenaient, on ne sait comment, à prendre racine et à étendre leurs tiges rampantes sur la surface noire de la route.

Les adieux avec le gouverneur avaient été émouvants. Il avait répété au moins quatre fois à Patry de bien veiller sur elle, de se méfier de tous, de toutes et même de tout.

Il était sorti du palais pour les voir partir et avait agité la main lorsque Janis s'était retournée pour le voir une dernière fois. Curieusement, elle qui avait les larmes faciles n'avait pas pleuré. Elle partait pour connaître le pays, son empire, et se découvrait impatiente de voyager. Le Gros, la Grosse et Paluche n'avaient pas quitté son esprit, mais ils faisaient désormais partie d'une époque révolue de sa vie. Elle était restée simple et ne se sentait absolument pas une âme de noble, mais elle savait qu'elle ne serait plus jamais la Janis de *l'Auberge du Marin*. Il fallait qu'elle apprenne son nouveau métier d'impératrice.

— Vous ne parlez pas tellement.

Un jeune homme assez bien vêtu et dont le cheval ne portait qu'un simple sac s'était approché de Parfum qui renâcla. Janis le calma d'un claquement de langue. Elle arrivait à se sentir à l'aise sur le dos du puissant animal, mais il ne s'agissait pas qu'il commence à s'énerver, parce qu'elle savait très bien qu'elle ne serait pas en mesure de le contenir.

— Pourquoi parlerais-je ? lui répondit-elle.

— Pour passer le temps, pour échanger des informations, pour les raisons qui font parler tout le monde.

— Vous trouvez que tout le monde parle ?

Le jeune homme se tourna vers l'ensemble du convoi.

— Non, en effet. Cette caravane est d'un calme qui contenterait un moine. Il se murmure que l'empereur est mort. C'est sans doute à cause de cela.

— Oui, il est vraisemblablement mort, dit Janis comme pour elle-même.

— Cela vous peine, damelle, remarqua l'homme.

— Pas vous ?

— Je ne le connaissais pas et me dis qu'un autre viendra le remplacer, alors...

Il laissa sa phrase en suspens, laissant sans doute le soin à Janis de la terminer, ce qu'elle s'abstint de faire.

Ils cheminèrent quelque temps sans rien dire, puis l'homme demanda :

— Vous compagnez l'homme avec la mante, là-bas ?

— Oui.

— C'est votre père, sans doute.

— Sans doute.

— Vous êtes des marchands, sans doute ?

— Non.

— Des pèlerins, alors ?

— Non plus. Mais vous, vous êtes très curieux.

— C'est que ces voyages sont mortellement ennuyeux, alors j'aime beaucoup aller vers les autres et échanger un moment avec eux. Vous ne pouvez pas savoir ce que l'on apprend en écoutant les gens. Par exemple, je vois que vous voyagez pour la première fois.

— Ah.

— Oui, vos bottes sont toutes neuves, il n'y a aucun point d'usure. Vos gants de même. En fait, tout votre paquetage est neuf, dit-il en avançant la main pour toucher le sac de Janis.

Parfum fit un brusque écart.

— Hé ! Ne touchez pas mes affaires, s'il vous plaît et éloignez votre cheval, ma monture ne le supporte pas trop.

— Vous êtes ombrageuse, damelle, dit-il en s'éloignant. Cacheriez-vous un secret ? Un lourd secret, sans doute ?

Janis le rejoignit et stoppa Parfum en face de son cheval puis, le regardant droit dans les yeux, elle lui dit :

— Méfiez-vous l'homme. Votre curiosité pourrait irriter mon compagnon. Craignez sa colère et ne nous posez pas trop de questions dont les réponses vous vaudraient les pires ennuis.

— Vous ne savez sans doute pas à qui vous parlez, damelle. Je suis de la maison des Parisii.

— Les Parisii sont une noble maison, certes, dit la voix de Patry derrière elle, mais il serait toutefois disconvenant que vous persistiez dans vos questions et vos remarques si cette damelle ne vous y encourage point. Ce qui, je crois, est le cas.

Il s'était approché sans bruit et Janis ne l'avait pas entendu venir.

Le jeune noble tourna bride sans répondre.

— Vous venez, ma Dame, de vexer ce nobliau.

— Tu ne m'avais pas parlé de cette maison.

— Petite noblesse, grandeur déchue, fin de race. Celui-ci doit être le cadet. Vingt ans environ. Il passe, m'a-t-on dit, le plus clair de son temps à courir l'empire à la recherche de faits d'armes ou d'une quelconque action d'éclat. Son aîné a dix ans de plus et cherche désespérément épouse. Mais ils ne peuvent s'apparier qu'avec du sang noble, or toute la noblesse de la plaine connaît, à la pièce près, l'état du trésor des Parisii, ce qui ne leur laisse que peu de chance.

— Que fait-il dans une telle caravane ?

— Sans argent, pas d'escorte ma Dame.

— Y a-t-il beaucoup de maisons ainsi ruinées ?

— Oui, ma Dame. Il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Certaines gèrent mal leur fortune, d'autres la dilapident, d'autres encore la perdent dans des entreprises hasardeuses. Votre père a permis l'installation d'une paix durable qui, si elle est très appréciée du peuple, l'est beaucoup moins d'une certaine partie de la noblesse qui estime que son rôle est la guerre, la défense de l'empire. Parmi ceux-ci, certains sont sincères, mais d'autres sont vénaux. La guerre est un excellent moyen de s'enrichir, d'augmenter la taille de son territoire, de capturer des nobles de l'autre camp et de les vendre à leur maison, moyennant des pièces sonnantes et trébuchantes.

— Qu'en penses-tu, toi ?

Le Puissant réfléchit un court instant, puis répondit :

— La guerre est le dernier recours, lorsque la diplomatie a échoué. Elle n'apporte que peu de bonnes choses, mais beaucoup de malheur et surtout pour le piéton, pour le petit peuple. Je pense qu'elle doit être considérée comme le dernier moyen de conserver sa liberté et son identité. Comme je vous l'ai dit, nos voisins sont heureux de notre présence, à l'ombre de laquelle ils s'abritent. Mais ils ne vont pas tarder à apprendre que l'empire est troublé, qu'il a été touché par l'assassinat de l'empereur.

— Ils peuvent prendre peur ?

— Oui, ma Dame. Ils vont prendre peur. C'est aussi pour cette raison que vous... Que le nouvel empereur doit rapidement reprendre les rênes qui sont, pour l'heure, laissées sur l'encolure. Il faut que ce soit quelqu'un de la maison des Avroz qui le fasse. Impérativement.

— Tu m'aideras ? demanda Janis, soudain effrayée par l'ampleur des responsabilités qui lui incombaient.

— De tout mon cœur, ma Dame.

Le soir du quatrième jour, le chef de voyage réunit tous les adultes.

— Demain, la caravane entre dans le territoire des ornis.

— Je croyais qu'il y en avait partout, dit une voix.

— Il y en a partout, mais la zone que nous allons traverser leur convient tout particulièrement. C'est un grand marais que la route longe sur plusieurs longueurs de jours.

— On pourrait passer ailleurs, dit la même voix.

— On pourrait. Oui. Mais on perdrait environ cinq jours de voyage. Si vous suivez mes consignes à la lettre, il n'y aura aucun risque d'attaque. Donc, ne vous éloignez jamais seul, à pied et sans arme de la caravane. Ne laissez aucune nourriture, aucun relief de nourriture à terre. Tout doit être mis dans des sacs. Si par malheur vous vous trouvez isolés de la caravane, il vous reste quelques chances de vous en sortir si vous ne paniquez pas. Les ornis sont attirés par la peur et surtout quand on pense à eux. Donc, pas de panique et contrôlez votre esprit. Imaginez-vous des images rassurantes qui vous calmeront et détourneront les ornis.

— Ils entendent ce que l'on pense ? demanda Janis.

— Oui, damelle. Si l'on voit un orni, le préférable est de fermer ses yeux et son esprit. Dans ces conditions, on restera peut-être vivant.

— S'ils attaquent, que doit-on faire ? demanda un homme.

— Recommander son âme aux Dieux, si l'on y croit.

Cette réponse jeta un froid et, le chef n'ayant plus rien à dire, tout le monde regagna sa place dans le campement, jetant des coups d'œil inquiets par-delà la zone éclairée par le grand feu.

— As-tu déjà rencontré des ornis ? demanda Janis à son compagnon.

— Jamais, ma Dame. Mais j'ai ouï des récits terrifiants sur leur férocité et rapidité, narrés par des soldats de l'empire, donc des hommes qui avaient beaucoup voyagé et s'étaient aguerris au combat. Ce sont des monstres. De vrais monstres.

— Tu ne me rassures pas.

— Tranquillisez-vous, ma Dame. Ils sont féroces et intelligents. Jamais ils n'attaqueraient une caravane telle que la nôtre. Ils vont sans doute la suivre de loin, dans l'espoir que quelqu'un s'en écartera, mais ils ne lanceront pas d'attaque contre l'ensemble du groupe.

Janis s'enroula dans sa couverture et se cala contre le flanc de Parfum qui sentait de moins en moins fort. Le temps fraîchissait notablement et le grand animal transpirait beaucoup moins que dans l'atmosphère chaude de la cité.

Le lendemain, la route s'approcha en effet d'un vaste secteur marécageux peuplé de saules, d'herbes hautes, de buissons bas, de joncs et de roseaux qui ceinturaient des zones d'eau noire parfois totalement recouvertes de plantes aquatiques. Des oiseaux passaient de temps en temps, sortant des roseaux, y entrant à nouveau, petites flèches brunes un instant aperçues. Sur les plus larges pièces d'eau, des canards, des mouettes et d'autres oiseaux d'eau nageaient, s'ébattaient, se lavaient. L'ensemble donnait une telle impression de tranquillité et de paix que Janis avait du mal à imaginer des monstres tapis dans la végétation et guettant l'attardé.

Patry resta près d'elle durant les deux premiers jours de la traversée du marais puis, voyant qu'elle désirait être seule et qu'elle dirigeait parfaitement Parfum, reprit ses longues conversations avec le chef de voyage. Janis se demandait ce qu'ils pouvaient bien avoir à se dire, tous les deux. Elle alla vers eux et vit le chef qui passait un échiquier au Puissant. Ils jouaient aux échecs depuis le début du voyage ! Elle les croyait échangeant des impressions, des renseignements, alors qu'ils se livraient tout simplement à un jeu. Elle rejoignit le centre du convoi.

— Vous vous retrouvez seule, ce jour ?

Parisii s'était mis au botte à botte avec elle.

— Je vois que vous analysez les situations avec une clairvoyance qui force l'admiration.

— J'ai en effet remarqué que votre taciturne compagnon ne vous a pas quittée d'une semelle à notre entrée dans ce lieu infect, puis vous a tout à coup abandonnée pour aller jouer avec le chef de voyage.

— Alors, preux chevalier, vous vous êtes immédiatement porté à l'aide de la pauvre esseulée.

— Pourquoi toujours vous moquer, tourner en dérision la moindre de mes paroles ?

— C'est vrai, je ne suis pas d'agréable compagnie, excusez-moi, je vous prie.

— Ah ! Enfin une parole aimable. Que voulez-vous que je vous narre ?

— Votre maison.

— Ma maison... Les Parisii sont une grande maison dont la renommée s'étend bien au-delà de leur territoire.

— On vous dit ruinés.

— Par les couilles des Dieux, damelle, vous ne manquez pas d'audace ! Un homme m'aurait dit cela comme vous le fîtes, je lui aurais passé tout mon acier à travers le corps.

— C'est que je ne connais pas les usages et vous prie de bien vouloir ne pas vous offenser pour mes paroles malheureuses et ma langue trop prompte. Narrez-moi votre maison, je ne vous interromprai plus.

Le jeune Parisii se mit à raconter l'histoire de sa famille qui datait, selon lui, d'avant l'ancienne civilisation. Il parlait bien. Choisisait ses mots avec art et Janis fut bientôt tout ouïe et absorbée dans l'écoute de ses paroles.

Toute à l'attention qu'elle lui portait, elle ne remarqua pas que Parisii ralentissait l'allure de sa monture et que six hommes s'étaient approchés d'eux en bavardant bruyamment, comme le font souvent les voyageurs dans une caravane qui fonctionne bien. Leur groupe formait un écran visuel et sonore efficace qui masquait à Janis le fait qu'ils avaient laissé la caravane prendre une bonne dizaine de mètres d'avance. À un endroit où la route tournait brusquement vers la droite, ils furent isolés. En deux secondes, Janis se trouva arrachée de la selle de Parfum, la tête enveloppée dans un sac de toile épaisse et elle reçut un coup sur la tête qui l'assomma.

Deux hommes la portèrent dans le marais. Ils ne s'aventurèrent pas trop loin et la laissèrent à cinq mètres de la route, masquée par un large saule. Pendant ce temps, l'un des quatre autres tentait de monter sur Parfum qui renâclait, encensait, se refusait. Pour finir il y parvint, après avoir donné un fruit à la grande monture et sachant parfaitement comment se comporter avec ce type d'animal. Lorsque tout fut accompli, ils regagnèrent insensiblement la caravane, discutant entre eux comme au départ. Parisii restait près de Parfum, parlant à grands renforts de gestes, ainsi qu'il le faisait lorsqu'il parlait à Janis. Les autres se dispersèrent dans tout le convoi. L'affaire était entendue et n'avait pas duré une minute.

Dans le marais, allongée sur le sol humide, Janis reprit peu à peu ses esprits. Elle ôta le sac qui lui enveloppait la tête et se souvint immédiatement de tout. Le jour tombait. Un sourd mal de tête lui battait les tempes, elle n'avait aucune arme, la caravane devait être

déjà loin et Parfum ne se trouvait pas dans les parages.

— Ne pas paniquer, a dit le chef.

Le marais ne lui semblait plus aussi paisible que dans la journée. Le moindre bruissement d'herbe, le plus petit frémissement de roseau alimentaient une terreur grandissante.

— Respire, ma fille. Sois calme. D'abord regagner la route. De là, on verra venir.

Une fois sur le noir revêtement, elle commença à marcher dans la direction empruntée par la caravane. Elle s'efforçait de ne pas penser aux ornis. De ne pas tenter de s'imaginer comment ils devaient être. Elle s'obligeait à penser à la Grosse, à Patry, au gouverneur, se disant qu'elle aurait bien des choses à lui raconter quand elle le reverrait après son sacre. Et elle marchait. Calmement. Le plus calmement possible, repoussant cette envie de courir à toutes jambes et de hurler pour attirer l'attention de la caravane.

Au bout d'un moment, elle dut admettre qu'elle entendait clairement quelque chose renifler bruyamment sur sa droite. Elle s'arrêta. Les reniflements cessèrent. Elle repartit et perçut cette fois un bruit de pattes qui longeait la route à environ trois mètres d'elle. Elle s'éloigna du bord et gagna le milieu de la chaussée, sans cesser de penser à ses amis, à son mal de tête qui augmentait, ce qui lui permettait de se concentrer sur sa douleur. Le bruit des pattes se rapprocha et, tout à coup, elle le vit. L'animal était brun noir. Il possédait une fourrure épaisse et apparemment assez rude. Sa tête était très grosse par rapport au corps. Il avait la taille d'un grand chien et l'aspect d'un cochon haut sur pattes qui aurait été affiné. Il ne cessait de balancer sa tête de droite à gauche en humant l'air à petits coups nerveux.

Dès qu'elle le regarda et que son image s'affirma dans son esprit, il tourna vivement la tête vers elle. Elle ferma aussitôt les yeux et pensa à Parisii qu'elle mettrait en pièces quand elle le retrouverait, à Patry qui devait la chercher maintenant. Lentement, elle recommença à marcher en s'obligeant à ne penser qu'aux personnes qu'elle connaissait et à sa douleur. Le sanglorni suivit sa progression, calquant son allure sur la sienne. Il ne cessait de renifler et émettait maintenant une sorte de petite plainte continue, lancinante qui s'insinuait dans le cerveau de Janis, jusqu'à oblitérer ses autres pensées. Quand elle en prit conscience, elle vit que l'animal la fixait droit dans les yeux. Alors elle chanta. N'importe quoi, tout. Tout ce qui lui passait par la tête ; les chansons religieuses, les chansons à boire, les chansons salaces qu'elle avait entendues durant toute sa jeunesse. Cela lui évoquait la période pendant laquelle le Gros et la Grosse veillaient sur elle, sur sa croissance, son éducation. Ce retour en arrière et la situation dans laquelle elle se trouvait lui firent venir les larmes aux yeux.

— On ne pleure pas quand on est impératrice, on se calme et on ne pleure pas. On chante, on parle, on ne pense pas à... on ne pense qu'à chanter, qu'à rire !

Et elle continuait d'avancer, chantant à tue-tête, mais les paroles ne variaient plus, une entêtante rengaine s'était installée sans qu'elle en eût conscience :

— Patry, viens me chercher pour me délivrer de ce... Patry, viens me chercher pour me délivrer de ce...

Ces paroles rythmaient ses pas dans la nuit qui était devenue franchement sombre. De temps en temps, elle s'arrêtait de chanter pour écouter où était la bête. Elle entendait alors

le même bruit de pattes sur la route, à quelques mètres derrière elle. Combien ? Elle n'aurait su le dire. Dix ? Quinze ? Dans le silence de la nuit, il lui semblait qu'il était proche à la toucher.

À un moment, elle se rendit compte que l'animal s'était approché.

— Ah non ! dit-elle proche de la terreur, je ne l'ai même pas regardé, je n'ai pas pensé à lui ! Patry, viens, je t'en supplie ! Qu'est-ce que tu fous, espèce de vieux soldat pourri ! Tu n'es qu'un couard ! Ta mère devait être une pute ! Ça m'étonne pas qu'avec toi comme protecteur, mon père soit mort ! Dès que je te revois, j'ordonne ton exécution !

Elle cherchait fébrilement des yeux un abri où elle aurait pu se mettre hors de portée du monstre qui émettait toujours sa plainte continue dont le volume sonore avait considérablement augmenté et qui s'approchait lentement, réduisant de plus en plus la distance qui le séparait d'elle. Janis comprit que sa tactique était très simple : il s'imposait dans l'esprit de sa proie et, lorsque celle-ci ne pouvait plus penser à autre chose, il devenait capable de la localiser parfaitement et de la voir avec une précision qui permettait une attaque. Elle comprit qu'il ne pouvait vraisemblablement pas la localiser efficacement si elle ne pensait pas précisément à lui. Il fallait être psychologiquement plus fort que lui.

Enfin, elle aperçut ce qu'elle cherchait. Un chêne aux premières branches accessibles poussait à peine à trois mètres du côté gauche de la chaussée. Sans réfléchir davantage, elle courut de toutes ses forces vers l'arbre. Elle entendait le sanglorni qui accélérât également, derrière elle. Elle se retourna pour voir à quelle distance il se trouvait et, aussitôt, la plainte se mua en un rugissement terrifiant qui lui glaça le sang. Il chargeait à pleine vitesse et se ruait sur elle.

Elle parvint à atteindre l'arbre et à se hisser sur la plus basse branche. L'animal poussa un hurlement rageur et sauta sur la branche ! Elle grimpa le plus vite qu'elle put vers le faite de l'arbre. Il la regarda faire, la localisant précisément, car il ne quittait plus son esprit. Elle était obnubilée par son aspect, son odeur de fauve, le son de sa voix qui ne cessait pas un seul instant et qui avait repris sa plainte obsédante.

Elle se cala du mieux qu'elle put, plaquée contre la branche sur laquelle elle se trouvait et regarda l'animal dans les yeux qui brillaient très légèrement, un peu comme ceux de... Comme ceux de Patry ! Une lueur rouge sang brillait dans le fond de ce terrifiant regard.

Dès qu'elle le fixait, il tournait aussitôt la tête vers elle et elle avait le sentiment qu'il fouillait son esprit avec une intensité presque insoutenable. Elle sentait alors avec quelle impitoyable férocité il la considérait. Non seulement il voulait la manger, mais elle savait qu'il désirait également rageusement la détruire comme s'ils avaient en compte une querelle personnelle qui ne pouvait se régler que par la mort de l'un des deux. Ce sentiment d'implication dans les sentiments de l'animal la mettait à la torture, car elle le devinait, il serait patient. Elle était persuadée qu'il attendrait le temps qu'il faudrait pour qu'elle s'endorme, qu'elle tombe et il n'aurait alors plus qu'à se jeter sur elle et la dévorer.

— Jamais, sale bête ! Jamais tu ne me dévoreras ! Tu entends ? Oh, je suis sûre que tu m'entends, tu me comprends même. Eh bien sache que moi aussi je te comprends et je

sais que tu fais celui qui attend tranquillement, mais dans ton âme noire, il y a une rage qui grandit, parce que je t'ai échappé et tu vois bien que tu ne pourras pas m'avoir. Et arrête ce cri qui me rend folle !!

Elle avait hurlé ces derniers mots.

Le sanglorni ne bougeait plus. Debout sur sa branche, il ne pouvait manifestement pas grimper aux arbres. Janis ne le distinguait pas nettement. Il n'était plus que cette masse plus sombre que le sol, cette paire d'yeux rouges qui ne cillaient pas et restaient fixés sur elle en se balançant de droite et de gauche et ce cri, cette plainte qui lui vrillait l'esprit, occupait toute la place dans son cerveau, la laissant pantelante et incapable de penser à autre chose.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, cédant peu à peu à l'abandon puis se secouant pour à nouveau plonger dans un état proche de l'hypnose ? Comment trouva-t-elle la force de rester accrochée à sa branche, hors de portée du monstre, alors qu'elle était presque totalement assommée par son cri ? Elle ne le sut jamais. Elle ne reprit vraiment conscience qu'au moment où le cri s'arrêta. Brusquement. Elle ne s'en aperçut pas immédiatement mais, petit à petit, elle fut de nouveau capable de penser, de se rendre compte de l'endroit où elle se trouvait, de ressentir sa douleur à la tête, là où elle avait été frappée, de sentir les aspérités du bois et les crampes qui lui nouaient les muscles.

Elle se redressa précautionneusement et vit que le sanglorni était toujours là, mais qu'il ne la regardait plus fixement. Ses yeux la quittaient, revenaient vers elle, la quittaient à nouveau. Son agitation intrigua Janis, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il devait être inquiet. Un autre sanglorni qui viendrait lui disputer sa proie ? Elle prêta l'oreille, mais n'entendit que les branches qui bougeaient doucement dans la brise. Et, tout à coup, elle fut prise d'un espoir qui devint une certitude : Patry. Patry devait être à sa recherche ! L'animal l'avait senti ou entendu. Bien sûr, ce ne pouvait être que cela !

Elle se mit à crier de toute la force de ses poumons pour se faire remarquer, tremblant à l'idée qu'il passerait près d'elle sans la voir. Elle hurla à s'en déchirer le larynx. Le monstre, en dessous, s'agitait de plus en plus tentant de reprendre son cri, mais ne parvenant pas à le maintenir suffisamment longtemps pour que son emprise redevienne totale dans l'esprit de Janis. Il tournait fréquemment la tête, ce qui donnait à la jeune femme l'occasion de recommencer à hurler et de penser à autre chose. Il devait alors chercher à capter à nouveau son attention et perdait donc son pouvoir sur elle.

Les minutes passant, le fol espoir qui avait soulevé Janis commençait à s'atténuer, sa voix faiblissait et les pleurs avaient remplacé les appels. N'eût été l'agitation croissante du monstre, Janis aurait perdu toute confiance.

Enfin, dans le lointain, elle crut percevoir le son du galop de plusieurs montures. Elle cessa d'appeler, tentant de calmer les sanglots nerveux qui la secouaient. Oui ! Elle les entendait nettement à présent !

— Patry ! Patry, par ici, je suis là ! Il veut me dévorer ! Patry !

Elle n'avait plus qu'un filet de voix enrouée mais les montures, sur la chaussée, stoppèrent au niveau du chêne.

— Ma Dame ! Janis ! Êtes-vous sauve ?

La voix du Puissant contenait une angoisse telle que Janis oublia immédiatement tout son ressentiment.

— Oui ! Oui ! Je suis là ! Je suis sauve ! cria-t-elle pleurant de joie. Mais prends garde, un orni est dans l'arbre, il pourrait t'atteindre si tu approches. Es-tu seul ?

— Oui, ma Dame, je suis avec Parfum.

— Qu'est-ce que j'aime ta voix, Patry, qu'est-ce que j'aime te parler.

Le sanglorni ne savait plus où donner de la tête.

Janis expliqua à son ami ce qu'elle avait cru comprendre du mode de fonctionnement des ornis. Ils décidèrent donc qu'elle tenterait de détourner l'attention du monstre pendant que Patry avancerait, à pied, car les montures ne voulaient plus faire un pas.

— Mais ne vas-tu pas te faire attaquer, lorsque tu seras près de lui ?

— C'est ce que j'espère, ma Dame.

— Ce n'est pas une bonne idée, ce n'est pas une bonne idée ! dit-elle, sentant à nouveau la terreur la gagner.

Le Puissant se fit persuasif.

— C'est la seule solution, ma Dame. La seule. Je vous assure que je me sens de taille à le vaincre, surtout que vous pourrez m'aider en ne le quittant pas des yeux ni de l'esprit, ce qui le rendra moins attentif aux manœuvres que j'effectuerai. De mon côté, je ne vais penser qu'à vous ainsi, comme vous me l'avez dit, il ne parviendra pas à se fixer sur ma présence.

Janis accepta.

Elle se mit à parler à l'orni, le regardant fixement, s'emplissant l'esprit de la couleur de ses yeux, de l'aspect de sa silhouette qui devenait petit à petit visible dans la nuit qui pâlisait. L'animal était inquiet. Il tournait la tête vers Janis, reprenant alors instinctivement son cri puis, sentant Patry qui approchait lentement, il tentait de le localiser, mais ne percevait qu'une succession confuse de pensées dans lesquelles il retrouvait pêle-mêle l'image de sa proie, là-haut, sa propre image déformée par l'ignorance, des flashes de vision d'hommes en armes et d'un palais immense et de vagues réminiscences d'une lointaine enfance aux pieds de collines verdoyantes ou enneigées. Cet ensemble confus et totalement anarchique le désorientait. Il se concentra alors sur sa proie qui se livrait complètement à son pouvoir de localisation, mais était à nouveau distrait par la dangereuse approche d'un ennemi puissant et redoutablement protégé. Il prit donc le parti qui lui semblait le plus raisonnable et sauta de sa branche en poussant un cri de mécontentement rageur puis s'enfuit dans les marais. Janis et Patry entendirent longtemps le bruit des branches qu'il cassait sur son passage.

— Ma Dame, vous êtes sauve, vous pouvez descendre, dit le Puissant d'une voix où se lisaient un intense soulagement et une joie immense.

— Non, je ne peux pas, répondit Janis d'une voix cassée. Je suis trop faible et j'ai peur de tomber.

— Je monte vous aider.

Il fut près d'elle en un clin d'œil. Elle s'agrippait toujours à sa branche et recommençait à sangloter. Maintenant que tout danger était écarté, la terrible tension qui l'avait broyée toute la nuit s'en allait, laissant la place à une immense fatigue, mais elle restait agrippée, totalement tétanisée.

— Je n'arrive pas à lâcher, j'ai trop peur de tomber. Tu es certain qu'il est parti ?

— Oui, ma Dame, tout à fait certain.

Patry l'aida, lui massa le dos, dénouant patiemment les tensions musculaires. Il lui parla doucement, presque à voix basse, lui disant combien elle avait été courageuse et forte de résister aussi longtemps à un sanglorni adulte. Petit à petit, Janis sentait qu'elle se relâchait, que ses muscles retrouvaient une certaine souplesse et qu'elle envisageait de lâcher sa branche.

Il fallut une bonne heure de paroles, de réconforts physique et psychologique pour que Janis parvienne à descendre ; et encore, Patry l'aida en la portant presque complètement jusqu'au pied de l'arbre.

Les deux montures avaient attendu sur la route, s'étant rapprochées de leurs maîtres après le départ du fauve. Janis eut toutes les peines du monde à monter sur Parfum. À nouveau, le Puissant l'aida et la jucha sur la selle. Une fois qu'elle fut installée, elle eut la surprise de le voir s'agenouiller, la tête baissée, sans un mot. Comme il restait dans cette posture sans rien dire, elle lui demanda de sa voix enrouée :

— Que se passe-t-il ?

— J'implore votre pardon, ma Dame.

— Tu m'as sauvée Patry. Tu n'es pour rien dans ce qui m'est arrivé. Je n'ai rien à te pardonner.

— Je ne vous ai pas protégée lorsque ces assassins vous ont enlevée, je... Je jouais.

Il était complètement mortifié de honte et ne relevait pas la tête.

— Je t'en ai voulu, Patry je l'avoue. Mais, de grâce, ne nous accablons pas de remords l'un et l'autre. Nous sommes de nouveau ensemble. Nous savions que cela risquait d'arriver. Nous serons maintenant plus prudents. C'est tout.

— Mais, ma...

— C'est tout, Patry, le coupa-t-elle. Je suis fatiguée, j'ai mal à la tête, j'ai la gorge en feu à force d'avoir crié pour te prévenir, pour détourner l'attention de ce monstre. L'affaire est close. S'il te plaît.

Il se releva et s'approcha de Parfum. Janis lui posa la main sur la tête.

— Vous ne me retirez pas votre confiance ?

— Comment le pourrais-je ? Il n'y a qu'en toi que j'aie confiance. J'ai été très imprudente d'écouter Parisii et de les laisser m'isoler du groupe, sachant que l'on me cherchait. Nous sommes tous deux coupables. Il faut que je dorme maintenant, ou je ne tiendrai pas sur Parfum.

— Nous devons sortir du marais, ma Dame. Je crains que la bête n'ameute des

congénères. Je vais guider Parfum, vous n'avez qu'à vous allonger comme je vous l'ai appris.

Elle passa donc ses bras dans les lanières de la bride et s'allongea de tout son long, la tête reposant sur la vaste encolure du cheval et, bercée par les pas des deux montures, elle ne tarda pas à plonger dans un sommeil sans rêve.

Le lendemain, Patry lui raconta comment il s'était laissé abuser par la ruse des assassins, comme il les nommait. Voyant Parisii discourir avec force gestes au botte à botte avec celui qui montait Parfum et qu'il pensait être Janis, il avait poursuivi sa partie avec le chef. Ce qui l'alerta fut le comportement du cheval. L'animal ne cessait de renâcler, de tenter de se dérober, mais était maintenu dans le droit chemin par une poigne de fer. Cette parfaite maîtrise d'un jeune étalon rétif ne pouvait être l'œuvre d'une jeune femme qui venait d'apprendre à monter. Patry avait donc, le plus discrètement possible, tenté de faire ralentir le chef de voyage pour se trouver à une distance permettant une intervention fulgurante. Hélas, celui-ci semblait également faire partie du complot, car il maintenait son allure, interdisant par là même toute surprise. Patry le comprit rapidement et, d'un coup violent, avait fracassé la tête de l'homme à l'aide de l'échiquier de marbre. Avant que les autres aient eu le temps de réagir, il s'était jeté sur le cavalier de Parfum et l'avait décapité, puis avait passé son épée au travers du corps de Parisii. Il s'était ensuite emparé des rênes de Parfum et avait fait demi-tour afin de partir à la recherche de Janis. Il n'avait pas tué les autres, cela lui aurait fait perdre trop de temps.

— Vous ne pouvez savoir, ma Dame, les affres par lesquelles je suis passé en vous cherchant. Je croyais toujours voir votre corps allongé sur la route, ou bien je me voyais parcourant ce marais jusqu'à la fin de mes jours, menant une quête que je savais désespérée.

— Crois-tu que le chef de voyage était vraiment des leurs ?

— J'en suis certain, ma Dame. Il avait compris mon manège et manœuvrait habilement pour que je ne puisse me rapprocher de Parfum et de son cavalier. S'il n'avait pas renâclé de la sorte, je me serais aperçu trop tard de la supercherie. Voyez pourquoi il faut impérativement que votre monture ne connaisse que vous.

— Mais comment savait-il, ce chef de voyage, que nous allions choisir sa caravane ?

— Il a dû être acheté par les assassins durant le trajet. De même que Parisii. Le jeune nobliau avait trop besoin d'argent pour réfléchir sérieusement à ce qu'on lui proposait. Jamais un noble de l'empire ne devrait accepter d'abandonner une jeune femme dans les marais peuplés d'ornis, même pour une somme rondelette.

— C'est pour cette raison que tu l'as tué ?

— Oui, ma Dame, mais j'avoue que la colère l'a emporté sur la réflexion, lorsque je l'ai occis.

— Peut-être lui a-t-on fait croire que j'étais dangereuse, ou bien à l'origine de la mort de l'empereur ?

— Il vous aurait condamné sans tenter de vous entendre ? Sans savoir où se nichait la vérité dans ce qu'on aurait pu lui narrer à votre sujet ? Dans ce cas, il méritait également

la mort.

— Tu es dur, Patry.

— Je ne serais jamais plus impitoyable que lorsque l'on tentera de vous nuire, Majesté.

Ils ne tentèrent pas de rejoindre la caravane, car il leur fallait désormais éviter tout contact avec les assassins restés en vie. Ils cheminèrent deux jours durant le long du marais, veillant la nuit à tour de rôle. Janis soupçonna Patry de ne pas la réveiller aussi souvent qu'ils en étaient convenus, mais elle ne possédait aucun moyen de connaître l'heure, et n'était pas une fille de la campagne qui sait lire l'heure au soleil ou aux étoiles. Plusieurs fois par nuit, elle entendit la plainte d'un orni qui se rapprochait de leur campement. À chaque alerte, elle ne parvenait pas à calmer sa peur et sentait sa terreur revenir. Elle réveillait alors Patry qui ne marqua jamais d'impatience. Il répondait toujours à la première sollicitation, sans donner l'impression d'avoir dormi profondément. Il se levait, sortait son épée et battait les buissons en criant. À aucun de ses moments de veille, le Puissant n'eut à faire face à ce problème ; les animaux ne se manifestaient que lorsque c'était la jeune femme qui était de garde.

Ils comprirent que les ornis étaient des prédateurs intelligents. Jamais ils n'attaquaient sans avoir réfléchi à leurs chances de succès. Ceux que Janis et Patry entendirent étaient toujours isolés. Ils se seraient fait tailler en pièce par l'épée du Puissant.

Un seul avait lancé une attaque. C'était encore Janis qui était de veille. Elle commençait à avoir du mal à garder les yeux ouverts et songeait à réveiller Patry, quand elle vit deux lueurs rouges fixées sur elle. Immédiatement, elle se remémora l'animal qui avait failli la tuer, il y avait deux jours de cela. Le feu lui permettait de distinguer facilement les contours de l'animal. Il était plus gros que celui qu'elle avait fui en grim pant dans le chêne. Dès que son image s'imposa dans l'esprit de la jeune femme, celui-ci attaqua. La vitesse avec laquelle il franchit la distance qui le séparait d'elle surprit Janis qui n'eut que le temps de lever son épée devant elle en criant. L'orni fit un écart au dernier moment pour ne pas s'empaler sur son arme. Patry fut debout à ses côtés en un clin d'œil. Le prédateur tourna autour d'eux sans cesser de crier, mais Janis n'avait plus peur. De sentir le Puissant contre elle lui donnait une inébranlable assurance. Ils avancèrent tous deux vers l'orni, leur épée tendue devant eux et le fixant droit dans les yeux. Le monstre dut sentir que l'affaire était perdue, car il disparut dans la nuit en poussant un cri de rage impuissante, comme celui à qui Janis avait échappé.

Depuis ce moment, ils n'avaient plus subi aucune alerte et avaient quitté le marais sans être inquiétés.

Il y avait maintenant trois jours qu'ils cheminaient sur un chemin de terre, Patry ayant jugé préférable d'éviter les grandes voies de circulation. Leurs provisions se raréfiaient, ils allaient devoir se ravitailler. Ils passèrent leur dernière nuit dans un des quelques vestiges de l'ancienne civilisation qui parsemaient la campagne. Il s'agissait d'une sorte de demeure dont les murs montraient une parfaite régularité et étaient faits d'une matière que Janis ne connaissait pas. Leur surface était totalement lisse, sans aucune irrégularité.

On ne voyait pas de joint, comme si l'abri tout entier était fait d'une seule pièce.

— Comment des gens capables de fabriquer de telles merveilles ont-ils pu disparaître ? demanda Janis alors qu'ils regardaient tomber la nuit, assis à l'entrée de la demeure.

— Certains sages disent que ces merveilles mêmes ont été à l'origine de leur perte.

— Comment est-ce possible ?

— Il paraît que cette civilisation ne tenait que grâce à sa technique, grâce aux barrières qu'elle avait dressées entre elle et le fonctionnement du monde. Il a suffi qu'une goutte d'eau creuse une brèche dans ces barrières pour que toute la barbarie, toute la sauvagerie que ces gens croyaient à jamais disparues s'engouffrent dans leur fragile cocon et détruisent tout ce qu'ils avaient construit, fassent disparaître l'illusoire confort qu'ils croyaient posséder.

— Et ce sont les ornis qui ont joué le rôle de la goutte d'eau ?

— Certains le disent.

— Tu sembles heureux que cette civilisation ait disparu.

— Je ne sais pas, ma Dame. Je sais seulement que je suis bien lorsque je chevauche sans entraves.

— Même si la chevauchée peut être dangereuse ?

— Même si elle peut être dangereuse.

— N'as-tu jamais peur ?

— Si. J'ai peur pour vous, j'ai eu peur pour votre père.

— Mais pour toi, n'as-tu jamais connu la peur ?

— Je plains celui qui n'a jamais connu la peur, car alors sa vie n'a pas été suffisamment riche pour lui faire don de cette sensation.

Le lendemain, ils entrèrent dans une cité. Ils avaient longuement hésité avant de savoir si Patry devait y aller seul, mais le Puissant répugnait de laisser sa Dame sans protection, il avait encore son enlèvement présent à l'esprit. Janis avait alors suggéré de se faire passer pour un jeune homme. Sa taille et ses cheveux qui commençaient à repousser pouvaient lui permettre de donner le change, mais sa poitrine était par trop féminine pour qu'il puisse y avoir le moindre doute. Elle tenta de comprimer ses seins, mais la bande de tissus qu'elle utilisa lui coupait presque la respiration.

Ils se présentèrent donc au guichet de la cité, Patry avec sa capuche sur la tête et elle avec un voile dans les cheveux et sur la bouche, ainsi que le faisaient certaines femmes. Patry lui avait conseillé de ne pas regarder les gens dans les yeux comme elle le faisait systématiquement et de baisser la tête.

— Si vous n'établissez aucun contact, de quelque forme que ce soit, vous découragez les autres de vous adresser la parole. Ne regardez personne, soyez ailleurs.

Les trois guichetiers leur posèrent les questions d'usage auxquelles Patry répondit par monosyllabes. Comme ils se présentaient sans arme et muni du pécule réglementaire, ils

entrèrent sans encombre.

Déambuler dans la cité plongea Janis dans une grande mélancolie. Bien qu'il n'y ait que peu de points communs entre celle-ci et la sienne, elle ne pouvait éviter l'afflux des souvenirs. Ils lui arrivaient en vrac, sans aucun tri. Les heureux, les tristes, les insignifiants. Dès qu'elle fermait les yeux, elle réentendait la voix de la rue ; la même que celle qui lui parvenait lorsque, enfant, elle restait plus longtemps dans sa couche, à moitié réveillée, ses jours de congé. Elle songea qu'elle aurait pu être encore chez elle, insouciante, vivant avec sa « famille », apprenant les nouvelles impériales comme tout le monde, par les avis, par les annonces. Puis elle s'aperçut qu'elle n'aurait jamais pu vivre comme les autres femmes de la mid-ville. Elle était trop différente pour être parfaitement acceptée. Même les clients de l'auberge ne la traitaient pas comme la Petite et la Grosse qui étaient pourtant déjà mariées. Rares étaient ceux qui osaient plaisanter avec elle. Ils agissaient tous comme s'ils étaient un peu intimidés, ce qui avait don de l'exaspérer au plus haut point, ou alors certains voulaient montrer que la damelle ne les impressionnait pas et se comportaient en mâles dominateurs et stupides. Dans ce cas, Janis les ignorait ou bien tentait de les ridiculiser, ce qui n'était pas trop difficile étant donné le caractère souvent borné de ces individus.

Patry la voyait plongée dans des pensées dont il devinait à peu près la substance et respectait ce moment de repli sur elle-même. Il les conduisit vers une auberge où ils passeraient quelques jours, le temps de prendre soin des bêtes, car Aimable, le cheval de bât, avait une enflure à l'antérieur droit. Cette halte leur permettrait également de se laver et de se reposer car les nuits de veille finissaient par être éreintantes.

— Ces Sieur et damelle comptent rester longtemps, ou bien... ?

— Deux ou trois jours, nous verrons, répondit Patry.

— Et il faut des places pour leurs bêtes, ou bien... ?

— Des places et du fourrage. Tu vas également faire acheter des onguents contre l'enflure.

— De la bonne qualité, de la meilleure qualité, ou bien... ?

— De la meilleure.

L'aubergiste était plutôt bien fait de sa personne ; svelte, l'œil rieur, le poil châtain clair et la poitrine profonde. Tout en lui dénotait l'homme vif et actif.

Janis gardait scrupuleusement les yeux baissés, ce qui lui coûtait beaucoup, car elle était très curieuse de cet environnement à la fois si familier et étranger. D'être traitée en cliente lui donnait la gênante impression de se sentir déplacée. Elle n'avait absolument pas l'habitude de commander un repas, une boisson, une chambre et faillit plusieurs fois se lever, au cours du repas, lorsqu'elle entendait un des clients réclamer à boire, ou un plat.

— Ma Dame, ce n'est pas à vous d'aller les servir, chuchota Patry à qui rien n'échappait.

— Tu n’as pas grandi dans une auberge, toi. J’y ai, pour ma part, acquis des réflexes dont il me semble que j’aurai beaucoup de mal à me passer.

— Il va falloir, ma Dame, que vous restiez seule demain et la nuit prochaine, dit-il, changeant brusquement de sujet. Je dois absolument me rendre dans le haut-bourg afin de glaner des nouvelles. J’espère de tout cœur que vos ennemis vous croient morte. Mais s’ils sont aussi intelligents que je le pense, ils ne se baseront pas seulement sur des suppositions. Il leur faudra en avoir la preuve évidente.

— Comment vas-tu faire ? Vas-tu poser des questions de-ci de-là ?

— Non, ma Dame. Mais il existe bien des moyens pour savoir ce que l’on veut connaître.

— Tu me les devras enseigner.

— Les femmes ont à leur disposition de bien meilleures armes que celles que nous sommes obligés d’employer, nous les hommes, dit Patry, ses yeux brillant d’une lueur malicieuse. Il ajouta : surtout lorsqu’elles sont belles et intelligentes.

Janis rougit. C’était la première fois qu’il lui parlait comme un homme pourrait parler à une femme.

— Je vais, moi aussi, me renseigner, annonça-t-elle.

— Non, ma Dame, dit vivement le Puissant, alarmé.

— M’empêcherais-tu de sortir ?

— Je n’oserais pas, ma Dame. Mais j’aimerais vous convaincre de rester dans l’auberge, à l’abri, pendant mon absence. Je n’ose vous imaginer dans toute cette presse, guettée par des yeux ennemis.

— J’ai grandi dans cette presse, mon ami. N’aie aucune crainte. Les mid-villes semblent identiques dans toutes les cités, le gouverneur Pierre me l’a appris. Je vais sortir et serai très bien protégée dans la rue où je peux appeler à l’aide en criant au viol. Je t’assure que je le serai mieux que dans la salle de l’auberge ou bien dans notre chambre où il n’y aurait personne pour me venir en aide.

— Je n’aime pas cela, ma Dame.

— Je sais. Mais crois-tu que lorsque je serai impératrice, je n’aurai jamais de décisions hasardeuses à prendre ? Tu me conseilleras alors ; mais je déciderai.

— Qu’il soit donc fait selon votre volonté, Majesté.

Le ton protocolaire qu’il employa révéla à Janis qu’il était un peu vexé, ou tout simplement très inquiet. Elle opta pour la seconde possibilité.

Le lendemain, Patry prit congé d’elle, non sans lui avoir donné un de ses couteaux effilés et lui avoir enseigné pendant toute la soirée comment il convenait de s’en servir. Il se montra d’une exigence inouïe, ne la laissant en paix que lorsqu’il fut certain qu’elle avait parfaitement compris la manœuvre et qu’elle serait capable de l’effectuer en urgence.

Elle partit dans la rue, heureuse de se retrouver seule. Le temps était comme le sont parfois les journées de fin de belle saison : radieux, doux et tendre. La foule était immense. Janis ne savait si elle avait cette impression parce que cela faisait longtemps maintenant qu'elle voyageait hors des cités, ou parce que cette ville était nettement plus importante que celle où elle avait vécu. Des vendeurs de masques se promenaient avec tout leur attirail, prêts à en confectionner sur demande. Le grand carnaval était pour bientôt. Il se préparait vraisemblablement dans toutes les cités et citadelles de l'empire, comme à chaque fin de belle saison. On se déguisait, on faisait la fête dans les rues, que l'on soit triste ou gai, riche ou pauvre, seul ou en compagnie. Parfois, certains mauvais garçons étaient libérés des geôles citadines à cette occasion, cela dépendait de la clémence du gouverneur. Ces festivités duraient trois jours, mais les préparatifs débutaient bien longtemps avant et faisaient partie de la fête. L'on voyait des bandes d'enfants courir dans la rue, comme des volées de moineaux, agaçant les passants et leur tirant la manche pour réclamer les trois pièces traditionnelles. Durant cette période, il valait mieux sortir avec des provisions de petite monnaie dans sa bourse. Il fallait être prêt à donner une petite fortune aux galapiats, ou ne pas craindre leurs huées si l'on refusait de donner quelque chose. Janis, comme tous les adultes présents dans la rue, avait fait partie de ces bandes hurlantes et joyeuses qui ne vivaient que dans l'attente du grand carnaval.

Elle se fit tirer par la manche. Baissant la tête, elle découvrit une petite fille aux longues tresses brunes et à la robe rouge vif. Elle devait avoir quatre ou cinq ans et Janis savait sa mère, sa sœur ou son frère quelque part dans la foule, la surveillant pour qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Il n'était pas exceptionnel que des enfants soient kidnappés durant cette période. La robe rouge avait sûrement été cousue pour permettre un repérage aisé.

— Les trois pièces, damelle, dit l'enfant.

Janis se baissa et, prenant trois petites pièces dans sa bourse, lui dit :

— Il vaut mieux que tu dises : « s'il vous plaît », lorsque tu demandes quelque chose à quelqu'un, on te le donnera beaucoup plus facilement.

La gamine hochait la tête et, d'un geste vif, saisit les pièces avant de s'enfuir vers une femme qui sourit à Janis.

Elle arriva à une place où se produisaient les habituels jongleurs, dresseurs de fauves, acrobates. L'un d'eux était juché sur une sorte d'engin que Janis n'avait jamais vu. Il n'avait que deux roues, mais tenait pourtant en équilibre lorsque l'homme s'asseyait dessus et se mettait en route en actionnant un dispositif qui faisait tourner la roue arrière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda-t-elle à haute voix.

— Vous n'avez jamais vu de vété, damelle ?

Une forte femme se tenait près d'elle et regardait le spectacle.

— Non.

— Eh bien c'en est un. Il paraît que les anciens se déplaçaient beaucoup avec cette chose. Ça ne demande pas de fourrage, pas de soin et ça vit plus longtemps qu'un animal.

La preuve, celui-là aurait plus de quatre cents ans, d'après ce que nous a dit l'acrobate.

L'homme effectuait des tours de place, sous les yeux ébahis des badauds. Il dirigeait correctement son « vété » et parvenait même à s'arrêter à quelques centimètres de personnes qui poussaient des cris et reculaient précipitamment, déclenchant les rires de la foule. Il poursuivit ce manège, après avoir clamé bien haut que personne ne pouvait rester devant son vété sans reculer, lorsqu'il fonçait dessus.

Une file de téméraires se mit aussitôt en place et l'acrobate se plaça à une quinzaine de mètres pour avoir suffisamment d'élan. Il s'élança, prit rapidement de la vitesse et ne freina qu'au dernier moment. Le premier et le second de la file s'écartèrent instinctivement. La foule hurla de rire. L'homme retourna se placer à son point de départ, et le manège recommença.

Janis quitta la place. Elle continua d'avancer, s'immergeant avec bonheur dans l'atmosphère de la mid-ville qui lui rappelait tant la sienne. Tout à coup, elle remarqua une triade de la Milice qui encadrait un homme. Il était assez grand, mince, un peu voûté, les cheveux châtons, bouclés et il affichait un air totalement indifférent à ce qui l'entourait. Son escorte s'arrêta devant l'enseigne d'une taverne puis, après s'être consultés, les miliciens entrèrent, entraînant celui qui semblait être leur prisonnier. Intriguée, Janis les suivit.

La salle était assez sombre malgré la clarté du jour extérieur. L'odeur indiqua à Janis que la propreté ne semblait pas être le premier souci du patron de l'endroit. Les quatre hommes s'étaient installés à une table située près du comptoir. Janis s'approcha et s'assit à une place libre sur le banc, juste à côté du prisonnier. Elle commanda un lait de chèvre et demanda à la femme qui vint la servir :

— Quelles sont les nouvelles ? Je reviens de voyage avec mon époux et il souhaite savoir ce qui se passe dans l'empire.

La femme ne s'étonna pas de cette demande. Les tavernes et autres débits de boisson ou lieux de restauration avaient également pour fonction de tenir les voyageurs au courant des derniers événements, ou même des annonces officielles.

— L'empereur est mort. Vous le savez sûrement.

— En effet. Paix à son âme.

— Paix à son âme, répéta la femme.

À la grande surprise de Janis, l'homme à côté d'elle répéta également cette phrase. Elle le regarda, mais il semblait plongé dans ses pensées et ne lui accorda pas un regard.

La femme reprit :

— On murmure que c'est bien le poison qui l'a tué ce qui, pensent certains, profiterait à son neveu au deuxième degré, vu qu'il n'avait pas de descendant et que, dans ce cas, c'est la parentèle la plus proche qui doit lui succéder.

Janis ne put s'empêcher de frémir en entendant cela. Il avait de la descendance ! Elle était là !

— Qui est ce neveu ? demanda-t-elle.

— On ne le sait pas. Il vivrait dans le sud, près de la grande mare. La rue chuchote

qu'il serait à moitié fou, mais on ne peut l'affirmer. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'on a appris, par voie officielle, que le sacre du nouvel empereur n'aurait pas lieu avant la troisième lune qui suit la fin de l'hiver.

— A-t-il été mis en terre ?

— Non, pas encore. La rue est très étonnée de cette façon de faire. Ordinairement, les funérailles se déroulent plus rapidement. La rue pense que c'est à cause de la façon que Kéral a passé à trépas. Elle voit, dans toutes ces modifications aux traditions, une volonté d'éclaircir ce qui s'est passé.

— Le grand carnaval est maintenu ?

— Oui, on a été prévenu par voie officielle que le premier secrétaire l'a ainsi décidé, obéissant en cela aux dernières volontés de Kéral.

— La date en est fixée ?

— Au premier chant des hiboux du gouverneur, dès la lune noire, donc dans une grosse huitaine.

— Grand merci, la femme, pour ces nouvelles bien données.

Janis lui tendit une pièce, ce qui signifiait qu'elle était particulièrement heureuse de ses services. La femme l'empocha rapidement en saluant d'un petit signe de tête.

Ainsi, elle avait un cousin ; elle avait de la famille lointaine. Elle tenta de se rappeler les sensations qu'elle avait pu éprouver lorsque sa mère la prenait dans ses bras, lorsqu'elle lui donnait le sein, mais tous les efforts qu'elle fit, tous les efforts qu'elle faisait depuis qu'elle connaissait sa véritable identité, restèrent sans effet.

— Vous voyagez seule, damelle ?

Elle avait oublié les miliciens et leur prisonnier.

— Non, répondit-elle au garde qui l'interrogeait.

— Votre mari est dans la salle ? insista le soldat.

— Non, mais cela vous tracasse-t-il terriblement de me savoir seule ? Ne suis-je pas assise à la même table que des soldats de l'empire ?

— En effet, nous vous protégerons si d'aventure quelqu'un venait à vous chercher noise. Restez près de nous, il ne vous arrivera rien.

— Si toutefois vous n'avez aucun compte à rendre à un personnage haut placé, bougonna le prisonnier.

— Silence !

— Qu'a fait cet homme ? demanda Janis.

— Une damelle n'a pas à le savoir, répondit le soldat qui était assis en face d'elle.

— Une damelle, peut-être pas, mais la rue, la salle, a le droit de savoir si vous introduisez un dangereux assassin pour l'asseoir à côté des femmes et des enfants, dit Janis en élevant peu à peu la voix.

Elle avait vécu dans une salle d'auberge où s'affrontaient parfois, en des joutes orales mémorables, de grands rhétoriciens de la faculté. Passionnée, elle buvait leurs

paroles, admirait leur habileté à mettre la salle avec eux, par une simple intonation de la voix, par le simple fait de parler un peu plus fort quand il le fallait, ou de murmurer certains mots. Elle connaissait l'avidité curieuse d'une salle de taverne ou d'auberge.

Les tables autour d'eux se turent, flairant l'esclandre.

— Paix-là, damelle ! Nous allons te le dire, mais c'est bien parce que tu es accorte et tournée de belle manière. Voilà, il s'agit d'un homme, un vagabond sans famille ni maison qui a robé sa monture au fils du notaire impérial.

— Je ne l'ai pas robée, vu que c'était la mienne, dit tranquillement l'homme, sans élever la voix.

— Tu n'as rien sur toi pour prouver que cette monture t'appartenait, dit le soldat qui faisait face à Janis et dont l'haleine était très chargée.

— Non, en effet. Mais lui non plus, sauf qu'il est le fils d'un notable impérial et moi fils d'un homme noble de lointaine région.

— Cette monture le sait, quel est son maître, intervint Janis.

Le prisonnier tourna vivement la tête vers elle. Elle reçut le choc de son regard jusque dans son âme. Il y avait tellement de révolte et de désespoir dans ses yeux, qu'elle réprima un geste de compassion vers lui.

— Attention damelle, il peut être dangereux !

— Allons donc, entouré par des soldats impériaux ? Que peut-il faire, le pauvre homme ? Comment vous nommez-vous ? demanda-t-elle à l'homme.

— Vous devez nous mander l'autorisation de lui parler ! grondèrent les trois miliciens.

— Je vous la mande, vous me la donnez. Grand merci. Comment vous nommez-vous ?

— Guir. Guir de Mériadzec.

— Vous êtes noble ?

— Oui, ma Dame. Noble depuis des siècles. Ma famille fait partie de la noblesse du Moyen Âge.

Il l'avait appelée « ma Dame » !

— Le Moyen Âge ? Qu'est-ce que cet âge ?

— C'est l'histoire d'avant l'ancienne civilisation. C'est...

— ... Des niaiseries pour enfants, coupa un soldat. Il n'a jamais pu prouver ce qu'il avance. N'importe quelle famille possède des preuves impériales de ses titres et lui ne possède rien, à part un sceau ancien totalement inconnu.

— Si, ma monture.

Le soldat haussa les épaules.

Janis sut qu'elle allait l'aider. Cet homme l'avait convaincue et elle n'aurait l'âme en paix que lorsqu'il serait libre.

Elle but son lait de chèvre en réfléchissant à la façon dont elle allait s'y prendre. C'était la première fois qu'elle se préparait à accomplir un acte hors la loi. Quel

paradoxe, pour la première impératrice !

Elle sortit, saluant les soldats et leur recommandant de ne pas être trop durs envers cet homme.

— De toute façon, nous ne le garderons pas longtemps avec nous. Il part demain pour la citadelle de Connal où il purgera sa peine. Il n'est ici que de passage.

Janis rentra à son auberge. Elle agirait durant le transfert vers cette citadelle. Elle ne se demanda même pas ce que penserait le Puissant de sa décision, car elle la savait irrévocable.

Tard dans la nuit, elle entendit la porte de sa chambre s'ouvrir et laisser le passage à quelqu'un de très silencieux. À tâtons elle chercha le couteau effilé que lui avait donné Patry et attendit. Dans l'obscurité de la chambre, elle comprit que l'inconnu se penchait sur elle, car elle sentit son souffle sur ses cheveux. Se redressant brusquement, elle frappa... le vide.

— Bien, ma Dame, dit la voix du Puissant. Vous avez frappé comme il le fallait et au moment où il le fallait. Un agresseur serait maintenant gisant sur le parquet, se vidant de son sang.

— Patry ! Tu m'as fait peur !

— Mille pardons, ma Dame, je voulais seulement vérifier que vous dormiez paisiblement.

— Si cela avait été le cas, ce serait maintenant terminé. Mais, de toute façon, je ne dormais pas vraiment. Je suis tourmentée, Patry.

Le Puissant alluma une chandelle et s'approcha du lit de Janis en relevant sa capuche, ce qu'il faisait de plus en plus souvent en sa présence. Elle se couvrit la poitrine que son geste vif avait dénudée et s'assit confortablement pour lui exposer ce qui la tracassait.

Après l'avoir écoutée sans l'interrompre, Patry réfléchit quelques instants puis déclara :

— Ce qui est vraiment important dans tout cela, c'est l'intervention de votre cousin dans la succession.

— Il n'y a pas que cela d'important, mais dis-moi déjà ce que tu sais sur lui. On le dit à moitié fou. Est-ce vérifié ?

— Oui, ma Dame. C'est un être angoissé, torturé par une sorte de mal dont j'ignore l'origine, mais qui le pousse à se cacher des autres, à se justifier pour la moindre peccadille, sans que cela l'empêche d'accomplir des méfaits plus importants.

— Serait-il mauvais ?

— Je le crois surtout malade. Mais sa maladie l'entraîne dans des chemins tortueux où la clarté se perd, où la raison ne trouve pas sa place.

— Tu parles par ellipses, Patry.

— C'est que, ma Dame, les faits sont terribles.

— Je t'écoute.

— Un seul, pour vous décrire le personnage : il aurait fait manger sa propre main à un jeune garçon après l'avoir cuisinée dans un plat qu'il avait fait forger par son ouvrier en métaux.

— Sa main... La sienne, ou celle du garçon ?

— Celle du garçon, ma Dame.

— Quelle horreur ! Est-ce avéré ?

— Se peut, ma Dame. Mais le personnage est très puissant de par sa naissance et il reste presque intouchable, dans son fief méridional.

— Il est impossible que de tels agissements restent impunis, même s'ils sont le fait de hauts personnages ! Et cet homme deviendrait empereur ? Que ne ferait-il pas alors, une fois sûr de son impunité ? Mon père n'a-t-il pas tenté de mettre un terme à ces agissements de dément ?

— Si fait, ma Dame, il l'a tenté. Il a fait venir votre cousin en son palais et lui a ordonné de se faire soigner par les meilleurs guérisseurs des âmes. L'autre l'a promis et est retourné dans son pays du sud, sans modifier quoi que ce soit à sa conduite.

— Mais mon père l'a-t-il su ?

— Je le décrois, ma Dame, car les malheureux qui subissaient la folie de votre cousin étaient soit exécutés, soit grassement payés pour leur silence.

— C'est ignoble, c'est indigne d'un homme.

Janis bouillait intérieurement et n'aspirait qu'à être sacrée pour châtier cet homme et pour éviter qu'il ne soit empereur à sa place.

— Penses-tu qu'il puisse être à l'origine du complot contre l'empire ?

— Non, ma Dame, je le crois très peu intéressé par tout ce qui n'est pas son vice. Cependant, son nom et sa naissance peuvent très bien être utilisés par quelqu'un qui ne pourrait avoir accès au trône mais qui, une fois votre cousin sacré, gouvernerait par son truchement. Le choix serait même judicieux car votre cousin, si on lui fait miroiter une impunité totale pour ses orgies, ses meurtres et ses agissements déviants, est capable de donner son accord pour prêter son titre et le pouvoir qui y est attaché à un personnage, quel qu'il soit. Si tel est le cas, ma Dame, nous avons affaire à très forte partie. Nous ne sommes que deux, ce qui est notre force, mais également notre faiblesse.

— Pourquoi ?

— Notre force car nous sommes mobiles et nos décisions sont prises en un éclair, nous n'avons personne à qui rendre compte de nos agissements. Notre faiblesse, car face à un groupe bien armé et sachant se battre, nous ne gagnerions qu'une bataille.

— Qu'une ?

— Oui, ma Dame, celle où je mourrais pour vous permettre de fuir.

Il prononça ces mots terribles sans qu'aucune émotion ne paraisse le traverser, mais il ajouta :

— Vous seriez alors seule.

En disant cette phrase, sa voix trembla, ce qui émut Janis au plus haut point. Cet homme qui était doué d'une puissance et d'une connaissance sans égales, maintenant que ses semblables avaient disparu, était totalement voué à son bien-être, à sa survie, corps et âme.

Se ressaisissant, elle lui répondit :

— Nous pourrions ne plus être seuls.

— Mériadzec ?

— Mériadzec.

— Vous n'avez qu'à ordonner, ma Dame, et cet homme est libre.

— Je ne veux pas te donner d'ordre, je veux des conseils. Qu'en penses-tu ?

— Est-il bel homme ?

Venant de Patry, la question la laissa un instant sans voix.

— Je ne sais, finit-elle par répondre. Je ne l'ai pas tellement regardé. Et puis, quel rôle son apparence physique peut-elle jouer dans ton conseil ?

— Vous ne l'avez pas tellement regardé ?

— Non.

— Vous étiez assise à ses côtés, mais ne l'avez pas vu ?

— S'il avait été en face de moi, monsieur le raisonneur, je l'eusse sans doute mieux vu. Mais, placés comme nous l'étions, je n'ai rien envisagé de sa personne.

— C'est donc uniquement un sentiment d'injustice flagrante qui vous motive ?

— Oui. Je sais cet homme innocent, je le sens. Arrête de me soumettre à la question, vil inquisiteur et réponds-moi : qu'en penses-tu ?

— S'il est noble, il sait se battre. Mais s'il est noble, il peut également faire partie du complot.

— Comment en être sûr ?

— Seuls ses agissements nous le diraient.

— Dans ce cas, prenons-le avec nous et surveillons-le. S'il tente une manœuvre suspecte, nous l'abandonnons.

— Et s'il communique avec des complices ?

— À notre insu ? Comment le pourrait-il ?

— Je ne sais, ma Dame, je ne sais.

— S'il communique, s'il tente de s'emparer de moi, tue-le. S'il tente de te tuer, défends-toi. Mais je crois que nous pouvons le prendre avec nous. Je ne le sens pas félon. Je le crois honnête et noble dans ses sentiments. Je t'assure que je sens une fidélité profonde chez Mériadzec. Je ne sais comment te le prouver, mais je suis certaine qu'il ne tentera rien qui puisse me nuire. Il y a comme une grande noblesse dans son port et ses paroles. Ah ! comment puis-je te convaincre ?

— Ma Dame, me permettez-vous une question ?

— Après toutes celles que tu viens de me poser, tu oses me demander la permission ?

Voyant l'air grave du Puissant, elle lui dit :

— Je te le permets.

— Si cet homme vient avec nous, me donnez-vous l'autorisation de le commander et de juger s'il doit être exécuté ?

Elle réfléchit, pesant soigneusement sa réponse. Elle avait tout à coup droit de vie et de mort sur quelqu'un qui ne la connaissait pas et ce pouvoir ne pouvait être utilisé à la légère. Comme d'habitude, le Puissant attendit patiemment qu'elle lui réponde.

— Je te donne l'autorisation de le commander, mais je me réserve le droit de décider s'il doit être exécuté, à moins qu'il ne me menace directement et que je ne sois pas en mesure de prendre une décision. Je suis persuadée que rien de tout cela ne se produira. Ces dispositions te conviennent-elles ?

— Vos désirs sont les miens, ma Dame.

— Cela te convient-il, Patry ?

— Cela me convient et me réjouit, ma Dame. Votre capacité de réflexion et le soin que vous apportez à vos décisions sont les marques d'une grande impératrice.

Elle rougit sous le compliment.

— Et toi, qu'as-tu appris de ton côté ?

— J'ai également entendu parler de votre cousin, mais à mots feutrés.

— Et que dit-on sur lui ?

— Qu'il est le seul descendant de Kéral et que le trône doit lui revenir. Cependant, il paraît que certaines maisons, inquiètes de son caractère dément, cherchent un moyen légal pour empêcher son sacre.

— En existe-t-il ?

— Hélas, pas à ma connaissance, ma Dame.

— Que sais-tu d'autre ?

— Rien de plus que ce que vous ne m'avez appris.

— Tu vois que la rue sait beaucoup de choses, dit Janis en bâillant.

Elle se recoucha et s'endormit presque aussitôt.

Le Puissant la regarda un instant et murmura :

— Dors bien, ma petite impératrice.

– Chapitre cinq –

Les chevaux approchaient, Janis les entendait souffler dans la forte pente. Elle se tenait cachée dans un petit bosquet, à droite du chemin que les quatre hommes allaient emprunter. Patry était de l'autre côté, elle voyait l'arrière-train de sa monture mais de lui, elle ne distinguait rien. Il savait merveilleusement se rendre invisible. Elle devait attendre son signal pour lancer Parfum au galop sous le nez des chevaux. L'effet de surprise devait permettre au Puissant d'assommer les trois gardes et de libérer Mériadzec.

Un bref coup de sifflet se fit entendre. Le signal. Janis talonna Parfum qui démarra aussitôt, heureux de se dégourdir les jambes après une attente aussi longue. Piochant de bon cœur dans la litière végétale du sous-bois, il prit rapidement de la vitesse et, la pente aidant, déboula vers le groupe à une allure effarante. Les soldats n'eurent le temps de rien voir. Janis passa au milieu d'eux sans s'arrêter, sans même freiner, et continua sa course vers le bas de la côte en poussant des cris de sauvage. Les chevaux, effrayés par cette apparition soudaine donnaient bien du mal à leurs cavaliers qui n'entendirent pas le Puissant approcher discrètement à pied. Il frappa par trois fois. Les trois soldats vidèrent les étriers.

— Qu'est-ce ? demanda Mériadzec qui avait chu avec le soldat auquel il était lié par une chaîne.

Patry fut sur lui en un clin d'œil et, lui mettant l'épée sous la gorge, lui chuchota d'une voix menaçante :

— Es-tu pour l'empire ?

— Il n'y a plus d'empire, répondit l'homme d'une voix désabusée.

Patry appuya sa lame.

— Que veux-tu dire ?

— L'empereur est mort et son descendant est fol. L'empire va mourir.

— En es-tu triste ?

— Pourquoi répondrais-je sous la menace ?

— Réponds.

— Oui. Quelles que soient vos convictions, j'en suis triste.

— Patry ? Que fais-tu ?

Janis avait remonté la pente et sauté à terre. Elle se précipita vers les deux hommes, affolée.

— Je vérifiais les intentions de votre ami, ma Dame.

Rassurée, elle demanda :

— Sont-elles louables ?

— Se peut, ma Dame.

Mériadzec se releva et salua Janis.

— Est-ce à vous que je dois ma liberté, ma Dame ?

— C'est nous deux que vous devez remercier. Je me nomme Janis...

— Et moi, Patry, la coupa le Puissant.

Elle comprit qu'il avait craint qu'elle ne révèle son identité. Vexée, elle lui dit à mi-voix :

— Je ne suis pas femme à parler à la légère.

— Pardon, ma Dame, répondit-il, contrit.

— Que dois-je ignorer ? intervint Mériadzec.

— Quelque chose qui vous vaudrait la mort, lui dit Janis.

— En ce cas, je ne chercherais pas davantage à savoir.

— Voulez-vous vous joindre à nous ? demanda-t-elle.

— Pour quelle cause ? Combien de temps ?

— Une cause louable, et pour moins de temps que n'aurait duré votre peine à Connal.

— Ai-je le choix ?

— Oui, vous l'avez.

Il se massa le poignet, regarda les soldats qui gisaient à terre, les chevaux qui paissaient un peu plus loin et répondit :

— En ce cas, je suis des vôtres jusqu'à ce que vous ayez obtenu gain de cause.

Patry s'avança vers lui et lui dit :

— Vous êtes d'une ancienne maison, m'a dit ma Dame.

— De la maison des Mériadzec, oui. Une des plus anciennes de l'empire.

— Êtes-vous l'aîné ?

— Le cadet.

— Sans titre, donc.

— Sans titre.

— Pouvez-vous nous jurer fidélité ?

— Si vous me promettez que votre cause ne va ni contre l'empire ni contre l'honneur.

— Nous vous le promettons.

Patry l'entraîna à l'écart. Janis comprit qu'elle devait les laisser seuls et s'affaira à rassembler les chevaux qui s'étaient égaillés.

Le Puissant le prit par le bras et lui dit, en ponctuant chacun de ses mots par une pression :

— Si d'aventure il nous arrive d'avoir à nous battre, c'est elle que vous devrez protéger, même au péril de votre vie. S'il y a des doutes sur ce que nous devons faire, c'est elle que nous écouterons. C'est elle qui compte. Je ne suis rien sans elle et vous n'êtes désormais rien sans elle. L'admettez-vous ?

— Je l'admets, mais ne le comprends pas.

— Vous le comprendrez un jour et vous découvrirez alors quelle cause vous avez servie. Vous en tirerez de la fierté pour le reste de votre vie, je vous le promets.

Mériadzec regarda Janis qui attachait un cheval aux branches d'un arbre. Elle était belle. Il en prenait conscience, maintenant qu'il pouvait envisager un avenir. Ses cheveux, dénoués par sa chevauchée, effleuraient ses épaules et brillaient au soleil qui jouait entre les branches. Une mèche lui tombait sur les yeux, elle l'écartait machinalement en soufflant dessus. Elle était grande. Ses yeux lui donnaient un regard comme il n'en avait jamais vu et sa voix avait une couleur chaude et envoûtante.

Il revint à Patry qui le laissait réfléchir et fut surpris par les lueurs bleues qui brillaient sous la capuche de la mante.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Comme le Puissant hésitait, il reprit :

— Je ne demande que le strict nécessaire et trouve qu'il est juste que j'en sache un minimum sur vous, vous ayant juré fidélité.

— Je suis un serviteur de l'empire, cela vous doit suffire.

— Votre arme en dit plus sur vous que vos paroles laconiques. Elle ressemble à s'y méprendre aux épées qui ont été forgées pour une catégorie très particulière de... serviteurs de l'empire, des soldats impériaux, des soldats d'élite, des Puissants. Il paraîtrait qu'un Puissant ne quitte jamais son arme, ne la confie à personne, se bat seul et est capable de tenir tête à une dizaine de bons combattants. Mais, ce que je dis là sont des légendes, peu de gens ont approché ces Puissants et beaucoup pensent qu'il ne s'agit que d'une invention politique pour garantir un semblant d'ordre dans les moments agités de l'histoire impériale.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Rien. Si je me trouvais ici, maintenant, en présence d'un Puissant qui me demanderait ce que je pense de son existence, je lui répondrais que je n'en pense rien. C'est plus sage.

Patry considéra l'homme d'un œil nouveau et augura de bonnes choses quant à leurs relations à venir. Il lui tapa sur l'épaule et ils rejoignirent Janis qui attendait, appuyée sur l'encolure de Parfum.

— Il nous faut partir rapidement. Ne vont-ils pas se réveiller ? demanda-t-elle à Patry.

— Pas dans l’immédiat, ma Dame. Mais je vais prendre quelques précautions de façon à ce qu’ils ne cherchent pas à nous suivre ou à lancer quelques triades sur nos traces.

Il se pencha sur les soldats et leur enfonça son pouce à la base de la nuque. Les trois hommes s’éveillèrent aussitôt, ouvrant grand les yeux.

— Écoutez-moi, leur dit Patry.

— J’écoute, répondirent-ils d’une voix étrange.

— Le prisonnier a tenté de s’échapper, vous avez été obligés de l’abattre.

— Le prisonnier a tenté de s’échapper, nous avons été obligés de l’abattre, répétèrent les soldats.

— Son corps est tombé dans une ravine, il faisait nuit, vous n’avez pas tenté de le retrouver.

— Son corps est tombé dans une ravine, il faisait nuit, nous n’avons pas tenté de le retrouver, prononcèrent-ils docilement.

— Vous avez oublié son visage.

— Nous avons oublié son visage, dirent les trois soldats.

Patry appuya à nouveau son pouce sur leur nuque. Ils retombèrent immédiatement dans le coma.

— Comment faites-vous cela ? demanda Mériadzec.

— Technique simple d’hypnose, répondit laconiquement le Puissant. Allons-y maintenant, partons sans tarder.

Mériadzec choisit le meilleur cheval des trois soldats et ils partirent rapidement vers la forêt.

— Ma Dame, dit Mériadzec qui s’était rapproché de Janis.

— Oui ?

— Comme il paraît que c’est vous qui décidez, je souhaiterais retrouver ma monture. Ce cheval est brave, mais il ne vaudra jamais une chemale. Si nous devons échapper à quelqu’un, vous aurez tôt fait de me laisser derrière, ou vous devrez m’attendre.

— Vous présentez toujours vos demandes de façon à ce que l’on ne puisse refuser ?

— Toujours, ma Dame. C’est ce que m’a appris mon père.

— Patry, qu’en penses-tu ?

— L’argument de Mériadzec est valable, mais cela sous-entend de gros risques. Il faut savoir si l’on est prêt à les encourir.

— Où loge ce notaire impérial dont vous auriez robé la monture ? demanda Janis.

Mériadzec s’empourpra :

— Je ne l’ai pas robée ! Elle est mienne !

— Tu n’élèves pas la voix devant ma Dame, Mériadzec, gronda Patry.

- Laisse Patry, il n'y a pas offense. Répondez, dit-elle au jeune noble.
- Il loge en ville, dans le haut-bourg.
- Alors, c'est impossible, commença le Puissant.

Mériadzec l'interrompit :

— Mais son fils loge dans les faubourgs forestiers. Il aime la chasse ; la chasse à courre. C'est pour cette raison qu'il s'intéressait à Silèse.

- Silèse ?
- Ma chemale.
- Patry, nous allons vers le nord, n'est-ce pas ?
- Oui, ma Dame.
- Est-ce un long détour de passer par les faubourgs forestiers ?
- Je ne connais pas cette région en détail, répondit le Puissant.
- Moi je la connais, dit Mériadzec, j'y ai accompli mes DE. Le détour n'est pas trop important. Trois heures, tout au plus.

— Si l'on compte le temps qu'il nous faudra pour récupérer votre monture, nous perdons un jour plein.

— Que nous ne regretterons pas lorsqu'il nous faudra accomplir de longues marches ou des fuites rapides, fit remarquer le jeune homme.

Janis réfléchit, puis décida :

- Soit. Allons chercher votre Silèse. D'accord, Patry ?
- Vos désirs sont les miens, ma Dame.
- Patry ! Je te demande un avis, pas une formule.
- Je suis d'accord ma Dame. La puissance et l'endurance d'un chemal sont tellement supérieures à celles d'un cheval, qu'il ne faut pas hésiter.
- Que ne l'as-tu dit plus tôt !
- Je ne voulais pas influencer votre décision, ma Dame.
- Et si j'avais décidé de ne pas y aller, qu'aurais-tu fait ?
- Je vous aurais présenté ces arguments, ma Dame.

Janis poussa un soupir agacé.

- Conduisez-nous, dit-elle à Mériadzec.

Durant tout le trajet à travers bois, Patry ne quitta pas le jeune homme d'une semelle. Il manœuvrait toujours de façon à se trouver entre lui et Janis. Elle comprit qu'il se méfiait d'une tentative d'enlèvement. Il est vrai qu'ils ne savaient pas si Mériadzec était sincère lorsqu'il jurait fidélité à l'empire. Il pouvait parfaitement faire partie du complot et avoir prévu cette décision de Janis. Cependant, elle ne parvenait toujours pas à le croire fourbe. Elle l'avait bien regardé cette fois et ne trouvait aucune trace de félonie dans son

visage, dans sa façon d'être et de parler. Il semblait posséder un caractère droit et noble, ainsi qu'elle l'avait pressenti.

Il chevauchait devant Patry et elle pouvait le détailler dans les virages que faisait le chemin forestier. Il était beau. À bien le regarder, il était même très beau. Il se tenait fièrement sur sa selle, ses épaules bien pleines et son large dos accompagnaient le mouvement du cheval. Ses cheveux bouclés recouvraient un grand front qui faisait ressortir ses yeux d'un marron assez clair et qui pétillaient parfois de malice et d'intelligence. Il avait en fait l'allure d'un homme habitué à passer des journées sur le dos de sa monture et qui ne s'encomrait d'aucun superflu. Oui, décidément, Janis ne lui trouvait pas l'aspect d'un traître.

— Nous approchons, dit-il quand le chemin obliqua vers la lisière du bois.

Ils mirent pied à terre et, après avoir attaché le cheval et commandé aux chemaux de rester sur place, se postèrent juste en bordure de la forêt.

Ils se trouvaient tout près d'un champ où paissaient quelques vaches et des chèvres. D'où ils étaient, ils ne voyaient pas le berger qui ne devait pas manquer de surveiller ses bêtes pour éviter qu'elles ne périssent sous les crocs d'un loup, d'un ours, d'un lynx ou d'un lion. Généralement, les bergers étaient accompagnés de trois ou quatre chiens dont un seul avait la charge de rassembler le troupeau. Les deux ou trois autres étaient des molosses qui devaient faire fuir les éventuels prédateurs. Curieusement, les ornis ne s'intéressaient que peu au bétail. Les attaques vérifiées étaient extrêmement rares. Les bergers prétendaient que ces fauves préféraient leur viande à celle de leurs bêtes.

— Voyez-vous ce toit, à gauche du peuplier ? chuchota Mériadzec. C'est le pavillon de chasse du notaire. Son fils y vit presque en permanence et surtout en cette période où la belle saison se termine et les chasses reprennent. Il m'y avait invité, il y a de cela quelques jours, alors que je passais dans la région. Il voulait que nous chassions ensemble, m'avait-il dit. Je n'ai compris que trop tard qu'il avait admiré Silèse et voulait s'en emparer. Il m'a fait boire. Stupide et assoiffé, je n'ai pas flairé l'intrigue et me suis retrouvé en geôle. C'est simple, n'est-ce pas ?

— Comment pouvez-vous être certain que votre monture se trouve bien là ? demanda Janis.

— Son père est honnête et n'admettrait pas cette manœuvre. Il doit donc tenir Silèse dans son pavillon, là où il sait être seul, loin de l'inquisition paternelle.

— Connaissez-vous les lieux ?

— Un peu, je ne les ai pas vus longtemps. Cependant, je sais où sont les écuries. Elle s'y trouve nécessairement, car je serais extrêmement surpris qu'il ait pu la monter. Ces utilisateurs de chevaux ne sont pas formés pour monter un chenal qui ne les connaît pas. Le caractère est tellement différent que les signes à donner ne sont pas tout à fait identiques et quand ils le sont, ils doivent être donnés avec une sensibilité particulière.

— Que proposez-vous ? lui demanda Patry.

— Entrons, avançons à découvert. Nous ne serons ainsi que questionnés par ses gens qui ne se méfieront pas d'une allure aussi paisible. Avec un peu de chance, il ne sera pas

là, ce qui nous permettra de nous rendre aux écuries et de prendre Silèse.

— Vous avez une étrange conception de la stratégie, jeune homme, remarqua le Puissant.

— Je n'ai rien de mieux à proposer.

— Moi si, dit Janis. J'y vais seule. Je me dis intéressée par l'animal. Comme il n'a sans doute pas pu le monter, peut-être voudra-t-il le vendre ? Dans ce cas, je lui demande de la voir marcher et courir. Il la lâche dans un champ, vous l'appellez et, comme elle vous connaît, elle va vers vous. Vous la montez et partez au grand galop. Aucun cheval ne pourra vous suivre et je serai, quant à moi, fort fâchée de voir ainsi partir l'animal que je comptais acquérir. Ceci fait, vous pourrez aller où bon vous semble : nous attendre sur le chemin qui va vers le nord, ou bien vous perdre dans la nature et ne plus nous revoir.

— C'est un plan qui peut fonctionner, dit Patry, mais je vais avec vous ma Dame. Je ne peux vous laisser vous rendre dans une demeure inconnue et dont le maître est, si l'on en croit Mériadzec, malhonnête. Pendant que nous avançons, poursuivit-il à l'intention du jeune homme, vous vous rendez à la lisière du bois près du chemin de façon à fuir le plus rapidement possible quand vous l'aurez appelée. Sait-elle sauter ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, elle n'aura aucun mal à franchir la méchante clôture sise près du bois que nous voyons là-bas.

Personne n'ayant rien à ajouter, ils prirent position. Patry et Janis descendirent vers le pavillon, empruntant le chemin et Mériadzec se coula dans le bois en direction de la clôture d'où il devait appeler sa Silèse.

Janis et Patry remontèrent en selle et s'engagèrent dans l'allée bordée de hêtres qui menait au pavillon de chasse dont l'architecture indiquait qu'il s'agissait d'une demeure de l'ancienne civilisation que le notaire avait vraisemblablement fait restaurer.

— Eh toi, l'homme !

Janis interpellait un ouvrier qui nettoyait l'allée. Il s'avança en ôtant son couvre-chef.

— Ma Dame, messire ?

— Est-ce bien là le pavillon de chasse du notaire impérial ?

— Oui-dà, ma Dame, mais le maître n'est point là.

— C'est son fils que je veux voir.

— Il est en chasse, ce jourd'hui.

— Y a-t-il quelqu'un céans qui me puisse renseigner ?

— L'intendant de monsieur.

— Où se trouve-t-il ?

— Se peut dans le pavillon.

— Retourne à ton ouvrage, l'homme.

Janis avait pris un ton hautain et seigneurial pour s'adresser à l'ouvrier. Il fallait qu'elle laisse à tous ces gens l'impression d'une personne de qualité qui entendait qu'on

la respecte et qui se considérait très au-dessus de la populace.

Ils avancèrent jusqu'au pavillon et Patry mit pied à terre, tandis que Janis restait en selle, de façon à ce que l'on sache bien qui était le serviteur. Le Puissant alla frapper à la porte.

Un homme à la trogne peu amène ouvrit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Hélène du Monge demande à voir l'intendant, répondit Patry.

L'autre entra dans la maison sans un mot, fermant la porte derrière lui. Peu de temps après, un autre homme apparut. Il était petit, d'apparence frêle et totalement chauve.

— Ces dame et messire veulent me voir ?

— Oui. Ma maîtresse, Hélène du Monge est...

— Fort irritée par l'accueil qu'on lui fait dans le pavillon du notaire, son ami de maison ! coupa Janis d'une voix courroucée. Un ouvrier assez aimable nous informe, et voilà qu'un individu à la mine méchante, un bouffon, nous claque la porte au nez ? C'est intolérable !

— Veuillez excuser Simon, ma Dame, il est peu aimable, mais sert très bien le domaine.

— Donnez-lui des leçons de maintien ou le fouet, mais ne le laissez pas ainsi ! Bref. Je viens m'enquérir de l'acquisition du fils du notaire. Un cheval, m'a-t-on dit ?

— En effet, ma Dame, il s'agit d'une femelle. Mais elle n'est point docile. Mon jeune maître a chu roidement en tentant de la monter, le jour passé.

— Je l'achète.

— C'est que je ne sais si elle est à vendre.

— Oserais-tu m'opposer résistance ? Qu'est-ce que cette maison où le domestique en veut remonter aux maîtres ?

— Non point, ma Dame, non point, mais je n'ai point reçu de consigne en ce sens.

— Pourrais-je la voir néanmoins, afin de me faire une idée de sa valeur ?

— C'est chose possible, ma Dame. Mais vous n'êtes sans doute pas sans savoir que les femelles n'acceptent la monte que par des hommes ?

— As-tu vu sur quelle monture je suis, espèce d'âne ? Bien sûr que je le sais. Cette femelle serait pour un cadeau à un ami cher. Allons la voir. Où est-elle ?

Janis ne se départissait pas de son ton impérieux et franchement odieux. L'intendant les conduisit, Patry à pied et Janis toujours en selle, vers les écuries. Parfum s'agita un peu. Il devait sentir Silèse.

— Vous l'allez faire courir dans le grand champ que je vois là-bas, ordonna Janis.

L'intendant n'osa rien répliquer et appela un homme pour se faire ouvrir l'écurie et qu'on l'aide à guider la chemale. Ils allèrent vers la barrière que l'homme ouvrit, puis il lâcha Silèse qui partit immédiatement au grand galop, apparemment heureuse de se dégourdir les pattes. Elle était très belle et, même sans être un expert, l'on sentait

immédiatement la qualité intrinsèque de ce grand animal qui martelait puissamment la terre dans sa course heureuse.

Soudain, un long coup de sifflet retentit. Poussant un petit cri, Silèse obliqua immédiatement dans cette direction et, sans même ralentir, sauta la haie qui bordait le champ, puis disparut sous le couvert des arbres.

— Qu'est ceci ? L'animal a été appelé ! Il y avait quelqu'un embusqué dans le bois ! Voyez comme elle a obéi, ce ne peut être que son cavalier qui a sifflé de la sorte ! Quelle inconséquence de la part de votre maître ! Il ne m'avait pas avertie que cet animal possédait déjà un propriétaire !

L'intendant restait sans voix. Janis vitupérait, tançait le pauvre homme et, finalement, fit exécuter une splendide volte-face à Parfum avant de partir au trot dans l'allée, sans vérifier si Patry la suivait.

— Ma Dame, vous avez été merveilleuse, dit le Puissant une fois qu'il l'eut rattrapée.

— Sans doute, répondit-elle songeuse, mais quel pouvoir illimité donnent un nom et un ton hautain. Je n'aurais jamais cru cela possible.

— Il y a toujours eu des dominants et des dominés, ma Dame. Même chez les roturiers, existe une hiérarchie qui se mesure à l'aune de la richesse, de la place dans la rue, de la couleur du manteau.

— Oui, tu as raison. Il n'empêche, cela me laisse un goût amer dans la bouche. Enfin... Considérons le bon côté de la chose et constate que j'ai vu juste : Silèse est bien à lui. As-tu vu lorsqu'il l'a appelée, comme elle s'est précipitée vers lui ? L'as-tu vu ?

— Bien sûr, ma Dame. Maintenant, nous allons voir si ce Mériadzec n'a qu'une parole et s'il nous attend sur la route du nord.

— S'il n'est pas là, il n'en sera pas parjure pour autant, je lui ai permis de faire comme bon lui semblait.

— Vous le défendez beaucoup, ce me semble.

Janis haussa les épaules sans répondre et piqua des deux talons.

Ils quittaient le sous-bois. Le chemin moussu et doux aux sabots bifides des chemaux laissait petit à petit la place à une route empierrée plus mal commode.

Janis et Patry n'avaient pas évoqué Mériadzec une seule fois, durant les deux heures qu'avait duré le trajet sous les futaies de hêtres et de chênes. Ils avaient vu, de loin, une meute de quatre loups qui, assis sur un promontoire rocheux, les regardaient passer.

— Ces loups sont-ils à craindre ? avait alors demandé Janis au Puissant.

— Non, ma Dame. Malgré tout ce que l'on a pu prétendre, il n'y a jamais eu de preuve en ce qui concerne des attaques de l'homme par le loup.

— Pourtant, des hommes sages et censés m'en ont parlé à l'auberge.

— Avaient-ils été témoins de la chose ? Le loup en question était-il chassé, acculé,

enragé ? J'ai moi-même rencontré une louve, un jour d'orage, un terrible orage qui s'abattait sur moi. J'étais à pied. Je ne voyais pas où me réfugier, quand je découvris une entrée de grotte. Rampant, je suis entré me mettre au sec et suis ainsi resté durant quatre bonnes heures dans le noir que transperçait la lueur des éclairs. Ce n'est qu'à la fin de l'orage, lorsque le silence est doucement revenu, que j'ai ouï des petits cris d'animaux. J'ai battu mon briquet et j'ai vu, à moins de trois mètres de moi, une louve qui me regardait, terrorisée, oreilles rabattues, queue entre les pattes et crocs découverts. Trois petits se pressaient contre son flanc, tremblant de tous leurs membres. Je suis sorti lentement, à reculons. Elle n'a rien tenté contre moi. À aucun moment elle n'a essayé de m'attaquer. Croyez-vous que le loup que l'on décrit aurait hésité un seul instant ? Profitant de l'obscurité, il se serait jeté sur moi et m'aurait déchiqueté pour me donner en pâture à ses enfants. Vous n'aurez, ma Dame, jamais rien à craindre des loups, je m'en porte garant.

Voyant la lisière proche et personne sur le chemin ou sur le bas-côté, Janis soupira. Elle savait que Mériadzec ne pouvait les attendre à découvert, c'était trop risqué pour lui. Une fois qu'il serait avec eux deux il ne craindrait plus rien car le peuple se méfie moins de trois voyageurs que d'un seul. La solitude est suspecte dans ces contrées peuplées de fauves et que l'on dit habitées par tout un petit peuple surgissant des temps anciens.

Janis était déçue. Elle ne voulait se l'avouer, mais elle avait espéré que l'homme voyagerait avec eux. Non qu'elle s'ennuyât avec Patry, mais la compagnie d'un homme jeune, agréable et ignorant tout de son histoire lui aurait beaucoup plu.

— Vous ne m'attendez pas tellement, ma Dame.

Janis sursauta. La voix venait du côté gauche du chemin.

— Guir ! s'exclama-t-elle. J'ai cru que vous étiez parti de votre côté.

— Ma Dame, sachez qu'un Mériadzec ne renie jamais une parole donnée.

— Voilà une qualité dont je saurai me souvenir, lui répondit Janis avec un petit salut de la tête.

Patry, qui n'avait rien dit jusque-là, s'adressa à Janis :

— Ma Dame, puis-je vous parler seul à seule ?

— Je vous laisse, dit Mériadzec. Et il prit un peu d'avance.

— Qu'y a-t-il ?

— Ma Dame, je pense que nous pourrions révéler votre secret à Mériadzec.

Janis fut interloquée.

— Mais... Tu avais peur, il y a quelques heures, qu'il ne fasse partie du complot et maintenant, tu voudrais lui apprendre tout ce que je suis ? Je ne comprends pas.

— Il est des esprits qui me sont presque totalement ouverts, ma Dame.

— Et le sien en fait partie ? Tu veux dire que tu peux lire ses pensées ?

— Non point. Mais la transformation que j'ai subie me confère une acuité particulière en ce qui concerne certains modes de pensée et de comportements. Celui de Mériadzec

m'apparaît très clairement et je suis persuadé qu'il ne fait pas partie du complot et même que l'idée d'un complot visant à renverser l'empereur le révolterait. C'est un homme loyal envers ceux qu'il respecte. Lui apprendre que vous êtes l'impératrice le fidéliserait à notre cause. C'est un excellent cavalier, il...

— Tu as vu cela aussi ?

— Oui, ma Dame, la façon dont il se tient, l'assiette qu'il possède, le fait que sa Silèse ait immédiatement obéi au sifflet prouve la qualité de son dressage. Je crois donc qu'il ferait un bon allié.

— Mais alors il saura que je suis impératrice et il...

— Et il vous craindra ? la coupa le Puissant. Ne vous verra plus telle que vous êtes réellement ? Je comprends ce que vous ressentez, ma Dame. Mais dussé-je outrepasser mes droits, je me permets de vous dire que vous êtes régnante, vous n'avez jamais été autre chose que la future impératrice, même quand vous l'ignoriez. Toutes les personnes que vous rencontrerez maintenant sauront un jour ce que vous êtes pour eux. Je crois qu'il ne faut pas que vous restiez à regarder en arrière, mais que vous devez vous conduire en monarque, ainsi que vous le fîtes plusieurs fois ces jours passés. Les sentiments qu'un empereur ou qu'une impératrice peut éprouver passent après sa fonction de maître d'un empire.

— Je comprends maintenant ce que mon père voulait dire en écrivant que j'exécrai cette charge.

Elle soupira, arrêta Parfum et versa une larme, une seule, sur la disparition de la fillette, la jeune fille et la jeune femme qu'elle avait été, sur les années d'insouciance qu'elle avait vécues. Sa charge lui paraissait bien lourde maintenant et elle ne se voyait pas un avenir gai et heureux, mais plutôt laborieux, soucieux, émaillé d'épreuves, de décisions à prendre et qui engageraient tout un empire.

Elle regarda Patry qui était resté à ses côtés.

— Tu m'aideras, mon ami ?

— De toute mon âme, Majesté.

— Alors commence dès à présent et appelle-moi Janis. Qu'au moins pour toi je sois celle que j'ai été, même si ce n'est que par l'emploi de mon prénom. S'il le faut, je prends la décision officielle et impériale que les serviteurs les plus proches de l'impératrice auront le droit de l'appeler par son prénom si elle leur en fait la demande. Cette prérogative ne s'appliquant que dans les conversations privées à caractère non officiel. Cela te convient-il ?

— Oui, ma D... oui, Janis.

Elle lui tendit la main. Il la prit et la serra avec force.

— Merci, mon ami. Allons donc rejoindre Mériadzec et lui apprendre qui je suis.

Ils mirent leurs montures au trot et se placèrent de chaque côté de leur nouveau compagnon.

— Hé là ! Qu'allez-vous m'apprendre de si grave, tous les deux ?

— Janis, puis-je le lui dire ?

— J'allais t'en prier.

— Guir de Mériadzec, stoppe ta monture.

Étonné et sans doute impressionné par le ton solennel du Puissant, l'homme s'exécuta.

— Mets pied à terre, ajouta Patry en descendant de cheval, imité par Janis qui découvrait le déroulement officiel du serment de reconnaissance et d'allégeance.

Patry se plaça à côté de Mériadzec, lui prit le bras et lui dit :

— Guir de Mériadzec, l'impératrice Janis première du nom te reconnaît comme bon et loyal féal. Elle t'autorise à lui prêter serment de fidélité et loyauté.

L'homme resta sans voix. Il regarda Janis avec un air tellement ébahi qu'elle sourit.

— Vous... Vous êtes impératrice ? Notre impératrice ?

— Étant donné les circonstances, je veux bien te donner des explications, dit le Puissant. Sa Majesté est la fille cachée de Kéral. Elle a été soumise à l'épreuve du sceau. Le sceau impérial l'a reconnue.

Janis s'approcha et, ôtant sa mante, défit partiellement le haut de sa chemise, dénudant son omoplate gauche.

— Majesté, il ne faut pas..., commença Patry.

— Je tiens à ce qu'il n'ait aucun doute, l'interrompit-elle.

— Vous avez raison, Majesté. Regarde, Mériadzec, regarde le sceau impérial exprimé dans la chair de notre impératrice, ainsi qu'il l'était dans celle de tous les autres empereurs.

L'homme s'approcha, hésitant, et regarda le sceau qu'il reconnut immédiatement.

Il tomba aussitôt à genoux et baissa la tête.

— Majesté, je suis et je serai votre serviteur jusqu'à la fin de mes jours.

Janis se tourna vers Patry et lui demanda :

— Y a-t-il quelque chose de particulier que je doive accomplir maintenant ?

— Vous devez le reconnaître, c'est-à-dire prononcer son nom en le touchant trois fois à la poitrine à l'aide de l'épée impériale.

Janis sortit son épée du fourreau et ressentit à nouveau cette impression de picotement, de démangeaison dans l'épaule et l'odeur du sceau. S'approchant du jeune homme, elle s'exécuta.

— Guir de Mériadzec, je te reconnais et t'accepte comme sujet. Elle ajouta, sous l'œil étonné du Puissant : j'instaure à partir de ce jour'hui le premier cercle de mes féaux. Patry, agenouille-toi.

Il lui obéit et se mit à genoux aux côtés de Mériadzec.

— Patry le Puissant et Guir de Mériadzec, je vous accepte dans le premier cercle de mes féaux, dit-elle en posant par trois fois son épée sur la tête et les épaules des deux hommes. Vous aurez le droit de m'appeler Janis et le devoir de me contredire si je prends

quelque décision allant contre le bien patent de l'empire. Vous aurez le devoir de critiquer mes décisions et de m'exposer vos avis, sauf en ce qui concerne ma vie de femme, ajouta-t-elle après réflexion. Levez-vous, mes amis.

Patry réajusta sa capuche qu'il avait enlevée en s'agenouillant. Mériadzec regardait Janis sans parvenir à en détacher ses yeux.

— Comptes-tu me dévorer longtemps du regard ? lui demanda-t-elle, un peu agacée.

— Pardon, Majesté, dit le jeune homme en baissant précipitamment les yeux.

Janis soupira. Voilà ce qu'elle craignait ; l'homme qui la plaisantait de temps en temps et la regardait parfois comme un homme peut regarder une femme, était devenu un sujet. Un féal intimidé de se trouver à proximité immédiate de son suzerain.

— Janis, lui dit Patry, l'interrompant dans ses réflexions maussades. Je pense que nous devons nous hâter. Le fils du notaire pourrait tenter de nous prendre en chasse et il ne serait pas bon que nous ayons à nous battre. Gagnons le nord le plus rapidement possible. La nouvelle lune est dans une dizaine. Ensuite, le temps va rapidement se refroidir. Nous n'aurons pas assez de l'hiver pour que votre formation soit totalement terminée.

— Pourquoi le nord ? demanda Mériadzec en montant sur Silèse.

— J'en viens, répondit simplement le Puissant.

— Tu es originaire du nord ? Tu ne me l'avais pas dit, s'étonna Janis en plaçant Parfum à côté de sa monture.

— Je viens des contrées nordiques comme tous les Puissants. Nous avons tous été recruté pendant nos DE. D'après ce qu'on a pu apprendre, seuls les hommes du nord supportaient les modifications entraînées par les anciennes sciences.

— Que vous a-t-on fait ? questionna-t-elle.

— Un guérisseur impérial nous a introduit une substance dans le sang à l'aide d'une sorte de petite épée creuse. Nous avons tous été malades comme des bêtes pendant un mois. Certains en sont morts. Ceux qui ont survécu et guéri n'ont pas tous eu la même destinée. Il en est pour lesquels le monde est resté le même, ils n'ont pas été modifiés. D'autres...

— Comme toi, intervint Janis.

— ... Comme moi, acquiesça Patry, se sont vus grandir, acquérir des possibilités étonnantes et des pouvoirs particuliers. Nous n'avions pas tous les mêmes. Certains lisaient vraiment dans la pensée des gens. D'autres avaient une puissance physique inouïe et d'autre encore possédaient un peu de tout cela, mais dans une moindre mesure.

— Tu fais partie de ce dernier groupe, dit Janis.

— Oui, ma Dame... Janis. Nous avons ensuite été soumis à une épreuve. On nous avait prévenus qu'elle serait décisive et que ceux qui échoueraient seraient exécutés.

— Quelle était cette épreuve terrible ? demanda Mériadzec.

— On nous a fait entrer un par un dans une pièce où nous attendaient douze gardes impériaux armés, l'épée au clair, et le premier régisseur qui tenait un tableau représentant l'empereur Erwanis II, votre grand père, dit-il à Janis. Je ne sais ce qui s'est passé pour

les autres, mais le premier régisseur m'a fait venir près du tableau. J'ai aussitôt été entouré par les gardes. Il m'a posé cette question : « Tu es devenu Puissant. Jures-tu de servir l'empereur jusqu'à ta mort ? ». « Je le jure », ai-je répondu. Il m'a alors fait donner un couteau et m'a dit : « Frappe l'empereur ! » Je l'ai regardé, étonné et sentant venir comme un sourd mal de tête. « Frappe le portrait ! » A-t-il insisté. J'ai répondu : « Je ne le puis votre honneur, c'est le portrait de mon empereur ». « Frappe-le, c'est un ordre ! ». Alors ma main, guidée par une force mystérieuse et plus puissante que tout ce que je connaissais jusqu'alors, s'est levée et a tenté de percer le cœur du premier régisseur. Heureusement pour lui, les gardes, qui étaient préparés, sont intervenus et m'ont désarmé. Je croyais ma dernière heure arrivée, j'avais échoué à l'épreuve, mais j'étais heureux ; j'avais désobéi, mais n'avais pas trahi l'empereur. Le premier régisseur m'a fait lever et m'a remis cette chevalière, dit-il en montrant à Janis une bague en or frappée du sceau impérial et d'autres armes qui devaient être celles de sa maison. Puis, voyant mon étonnement, il m'a expliqué que l'épreuve était de ne pas obéir à ses ordres, de préférer le tuer ou se tuer, plutôt que de frapper l'empereur, même si ce n'était qu'une représentation.

— Et ceux qui ont frappé le portrait ont...

— ... été exécutés, oui.

— Je ne sais si je trouve cela noble et juste, dit Janis.

— Les raisons impériales sont impérieuses, Majesté. Un empereur, une impératrice, doivent-ils raisonner comme un homme ou une femme normaux ? Lorsque l'on dirige une maison, lorsque le choix se borne à savoir si l'on doit acheter de la viande de bœuf ou de la viande de mouton, ou bien de savoir si l'on doit confier son argent aux intérêts ou le cacher dans un bas de chausse, il n'est pas très difficile de choisir, on ne lèse personne, on ne met pas la vie de milliers de personnes en péril. Mais quand on dirige un empire, les choix doivent parfois être faits en comparant, en préférant le moins mauvais pour le peuple, à défaut du meilleur. Votre père me disait souvent qu'un choix n'était jamais le meilleur, mais souvent le moins mauvais et il ajoutait parfois, en pensant à sa décision de vous soustraire à l'affection de votre mère et à la sienne, que la distinction entre les deux était si ténue que même les yeux de l'amour ne la distinguaient pas. Je crois, Majesté, que la noblesse est dans l'esprit et que les actes impériaux, même s'ils paraissent parfois méprisables, doivent être jugés selon d'autres mesures que ceux des sujets. Après votre départ, votre père me disait également : « Un empereur bon et d'esprit noble est souvent insatisfait, car il ne prend que rarement les décisions qui le rendraient heureux. C'est pourquoi il lui faut des fous et des pitres dans son entourage. Mais ils ne parviennent plus à me faire sourire ».

Janis ne répondit rien et se tint coite durant tout le trajet jusqu'à la halte, dans une masure oubliée, sur un plateau dénudé, sans un arbre, avec pour toute végétation, une herbe jaune et rabougrie que les chemaux dédaignèrent. Patry et Mériadzec préparèrent le repas et le coucher, parlant à voix basse pour ne pas troubler les réflexions de leur impératrice.

— Pourquoi ne parlez-vous pas normalement ? s'exclama-t-elle tout à coup. Croyez-vous que c'est en affichant une mine sinistre que vous me permettrez d'envisager l'avenir avec sérénité ? Je veux de la gaieté autour de moi, je veux de la vie, je veux être

bousculée lorsque je suis dolente, calmée lorsque je suis fébrile. N'allez pas toujours dans mon sens, s'il vous plaît. Sinon, je croirai que ma vie est désormais vouée à être triste et lugubre, entourée de personnes pleurant quand je pleure, riant quand je ris, n'ayant pas plus de consistance que ce brouillard. Je veux pouvoir me heurter à quelque chose, m'appuyer sur des esprits forts, rebondir sur des idées nouvelles. Vous comprenez ? Patry, tu comprends ?

— Oui, Janis, je comprends. Mais comprenez-vous aussi, Majesté, que c'est assez nouveau pour nous. Un empereur est tout puissant, on lui jure fidélité et obéissance, or vous nous demandez des critiques, des remarques allant contre votre avis, cela nous est assez difficile, mais nous l'allons tenter. Votre façon de gouverner sera, est très novatrice, je le sens et bien que j'avoue qu'elle me dérouta, elle me plaît beaucoup, car je pense humblement qu'elle ne pourra que porter ses fruits. Elle est certainement due à votre enfance loin de la cour et du respect que l'on porte à tout futur empereur durant ses tendres années. Cependant, puisque nous devons dire ce que nous pensons, je me permets de vous mettre en garde : méfiez-vous de cette façon de faire. Ne l'appliquez qu'envers les personnes que vous sentirez suffisamment fortes. Je crains que les autres ne soient totalement perturbées, ou alors outrageusement irrespectueuses. La frontière peut être mince, entre la critique et le dénigrement.

Janis l'écouta jusqu'au bout et, quand il se tut, elle alla vers lui et lui posa un baiser sur la joue. Pendant que Patry parlait, Mériadzec n'avait rien dit. Assis sur une pierre, il avait regardé la lande, écoutant ce que disait le Puissant et, quand Janis embrassa celui-ci, il se leva et se planta devant elle.

— Janis, je n'ai jamais connu ni approché votre père, notre maison se tenant trop loin des routes impériales. Cependant, j'en ai bien sûr beaucoup entendu parler et le respectais comme on se doit de respecter son empereur. Seulement, le fait de ne l'avoir jamais vu, jamais approché, rendait la chose abstraite. Là, je perçois le son de l'histoire en marche et me trouve au cœur d'une mutation dans l'empire. Vous êtes la cause de ce bouleversement, vous en êtes la principale actrice et Patry vous seconde merveilleusement. Je crois que, humblement, je pourrais participer à la construction de votre empire, Majesté.

— Il n'y a rien à construire, Mériadzec. Mon père et nos ancêtres l'ont fait. Il y a quelque chose à maintenir. Il y a quelque chose à combattre, comme une sorte de maladie qui rampe au sein de l'empire et tente de l'atteindre dans sa chair. Elle y est parvenue, elle a tué mon père. Elle a failli me tuer moi aussi. S'il y a quelque chose à accomplir, c'est purger cet abcès. Vous m'aidez dans cette tâche. Vous en sentez-vous capable ? Vous êtes maintenant en effet au centre de l'histoire ; si nous vainquons, on se souviendra de Guir de Mériadzec, second noble admis dans le premier cercle de l'impératrice Janis d'Avroz.

— Premier noble, Majesté, intervint Patry.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Janis.

— Je ne suis point de noble naissance, Majesté.

— Tu n'es pas noble ? Mais... j'ai vu des armes mêlées au sceau impérial sur ta chevalière.

- Ce sont mes armes, je les ai dessinées dans ma jeune période, avant mes DE.
- C'est merveilleux, dit Janis comme frappée par une idée subite.
- Quelle merveille voyez-vous dans ce fait, Majesté ? s'étonna Mériadzec.
- Il y a merveille car je suis aidée dans cette tâche par la noblesse, avec vous Mériadzec et la roture dans ce qu'elle a de meilleur, avec toi Patry. J'ai le droit d'anoblir, tu me l'as appris. Je ne t'anoblirai, si tu le souhaites, que lorsque tout sera terminé, car je tiens à ce que l'histoire retienne ce fait : l'empire est composé du peuple, de la noblesse et de l'empereur. C'est ainsi qu'il vit, c'est ainsi qu'il se bat et qu'il triomphe.
- Et le clergé, Majesté ? Où mettez-vous le clergé ? s'étonna de nouveau Mériadzec.
- À sa place : dans les églises et dans les temples, répondit Janis.
- Majesté, dit Patry, je crois déceler une sorte de rancœur dans votre ton. Est-ce constant ?
- Si tu l'entends, c'est qu'elle s'y trouve sans doute.
- Majesté, puis-je vous livrer le fond de ma pensée à ce sujet ?
- S'il te plaît, Patry.
- Le peuple, dont je viens et que vous connaissez mieux que moi, ainsi que la noblesse, ont besoin du clergé. Ils ont besoin des croyances et des pasteurs qui les guident dans leur angoisse, qui les rassurent dans leur crainte, qui, pour certains, leur citent en exemple un martyr mort pour eux. L'homme a besoin de croire en quelque chose. Je crois qu'il vous faut respecter les croyances de vos sujets, Majesté. Ils ne pourront jamais aimer une impératrice qui se méfie de la religion.
- Je ne m'en méfie point, elle me met mal à l'aise. Les prêtres que j'ai dû côtoyer avaient des méthodes inquisitrices que je ne supportais pas. Je ne sais que croire, en qui croire, ni s'il faut croire.
- Je vous ferai rencontrer un moine qui vous réconciliera, se peut, avec la religion.
- Crois-tu, toi ?
- Je crois, ma D... Janis, que l'homme créa les dieux à son image. Donc les dieux existent, puisqu'ils sont inventés. S'ils peuvent aider à admettre la condition humaine, s'ils permettent à certains hommes de révéler la force qui les habite, je pense qu'ils ont leur place dans l'empire.
- Mériadzec, qu'en penses-tu ?
- Je... Je suis croyant, Majesté, répondit-il, penaud.
- Eh bien, cela prouve que Patry a de nouveau raison. Tu as raison d'être croyant, Mériadzec. Ce que vient de dire Patry m'ouvre les yeux et je vais dès à présent considérer la religion autrement.

Ils se restaurèrent, ne parlant plus que de choses sans importance et de souvenirs, Janis ayant demandé à Mériadzec de parler de sa région. Il le fit de bonne grâce et décrivit une côte couverte d'ajoncs en fleur au printemps, peuplée du cri des goélands et rythmée par

les marées. De son côté, Janis leur narra son enfance, ses plus lointains souvenirs et leur chanta même quelques chansons apprises par les marins en bordée et les soldats en goguette.

La nuit fut calme et douillette comme le sont toutes les nuits des maîtres de chemaux. Néanmoins, ils entendirent au loin, un cri que Janis ne pourrait plus jamais oublier : celui de l'orni en chasse.

Ils voyagèrent durant une semaine entière à l'écart des routes fréquentées, devant par deux fois accomplir un écart de façon à éviter une troupe qui suivait le même chemin qu'eux.

— Crois-tu que ce sont des ennemis ? demanda Janis au Puissant.

— Je ne sais. Mais je préfère rester extrêmement prudent et ne laisser à personne le souvenir de deux hommes et d'une femme chevauchant vers le nord.

Tous les jours, Mériadzec et Janis prenaient des leçons de combat. Le jeune noble avait une considérable avance sur elle, ayant été élevé dans la tradition martiale et ayant su monter avant de savoir écrire, ce qu'il faisait d'ailleurs assez mal, au grand étonnement de Janis.

Le Puissant était un maître d'armes sans pitié, même pour son impératrice envers laquelle il était plus exigeant que pour Mériadzec. Il ne lui passait rien, pas la moindre petite faute, pas la moindre petite fatigue.

Un jour qu'elle n'arrivait à rien, il lui parla même avec rudesse. De rage et de fatigue, elle jeta son épée à terre.

— Mais je ne peux pas la maintenir ainsi, mon bras tremble et ne tient plus rien, j'ai des douleurs dans les épaules ! Que veux-tu que je fasse ?

— Tenir, Janis. Si vous avez à combattre, vos adversaires n'attendront pas que vous vous soyez reposée. Reprenez votre épée et continuons !

Janis le regarda, plus étonnée que furieuse. C'était la première fois qu'il lui parlait ainsi et, du fond de la capuche, venait deux lueurs d'un bleu sombre et menaçant. Elle ramassa son épée et se mit en position. Il attaqua aussitôt avec une violence qu'elle ne pouvait que très difficilement contenir. Elle ployait sous ses assauts et ses avant-bras encaissaient douloureusement les coups de bélier que sa lame lui assénait.

Que se passait-il ? S'agissait-il toujours d'une leçon ? Épuisée, elle ne parvenait qu'à parer tant bien que mal les coups d'estoc et de taille qu'enchaînait le Puissant.

— Guir, appela-t-elle, à l'aide !

— Tu ne bouges pas, Mériadzec, gronda Patry. On va voir si cette petite serveuse est capable d'être notre impératrice.

Ceci fut dit avec une telle volonté délibérée de blesser, que Janis sentit une rage folle l'envahir tout entière. Elle puisa dans ses dernières forces et attaqua. Autant l'instant d'avant elle se défendait désespérément, autant maintenant elle attaquait puissamment,

utilisant sans même y penser, tout ce que le Puissant lui avait appris. Variant les angles, variant le rythme des coups, tournoyant autour de son adversaire, tentant de le forcer à se défendre.

Elle parvint à rompre le rythme des coups qu'il lui portait, mais ne put le contraindre à reculer, ne serait-ce que d'un pas. Au bout de plusieurs minutes à cette cadence épuisante, elle porta un ultime coup avec un cri de rage impuissante et s'écroula, épuisée.

Le Puissant vint vers elle et, avec infiniment de douceur, infiniment de respect, la releva.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Un combat à mort est sans pitié, Majesté, si j'en faisais preuve maintenant, je ne serais pas un bon protecteur. Il fallait que vous sachiez ce que signifie un combat désespéré. Il fallait que vous preniez conscience qu'il est parfois nécessaire d'aller chercher très loin ce qui peut nous rester d'énergie lorsque l'on se croit totalement épuisé. Vous l'avez fait et même, très bien fait. Vous seriez venu à bout de beaucoup d'hommes, ce jourd'hui. Je peux vous dire, Majesté, que je suis fier de vous.

— Ne recommence plus cette manœuvre, Patry. Elle me peine trop. Je ne savais plus que penser. Je n'ai jamais douté de toi, mais j'ai ressenti une grande tristesse à te voir inflexible et si dur. Je comprends ce que tu as cherché et te promets de ne plus me croire fatiguée, mais ne recommence plus.

— Je vous le promets, Janis. Quant à toi, dit-il en se tournant vers Mériadzec qui s'était approché, tu eusses dû intervenir, te porter au secours de ton impératrice bien avant qu'elle ne t'appelle !

— Sans vouloir vous offenser, monseigneur le Puissant, répondit Mériadzec la tête haute, j'ai eu un maître d'armes qui m'aimait comme son fils, ce qui ne l'a pas empêché de me livrer des assauts en dépassant le premier sang. J'ai cru retrouver ici, en moins dur, ce que j'avais connu avec lui. Je pense en connaître suffisamment sur les armes pour comprendre à quel moment l'assaut vire de la passe aimable au combat sans merci. Je n'ai rien senti de tel tout à l'heure.

Ceci dit, il leur tourna le dos et alla s'asseoir près de Silèse.

— Ne boude pas, Mériadzec. Tu sais que Patry ne te disait cela que parce qu'il était inquiet pour moi.

— Soit, je le veux bien admettre. Mais qu'il sache que je suis autant inquiet pour vous qu'il le peut être, même si je suis moins visible, même si vous semblez lui accorder plus de crédit. Je suis prêt à donner ma vie pour vous, Majesté.

Janis fut touchée par cette déclaration. Touchée, et un peu honteuse. Il est vrai qu'elle en avait injustement voulu au jeune noble de changer d'attitude lorsqu'il avait appris son identité. Elle avait sans doute et sans en avoir vraiment conscience, espéré une petite histoire avec lui. Elle comprenait ici qu'il avait souffert de quelque chose dont il n'était pas responsable et que, malgré cette injustice, il restait fidèle à son serment d'allégeance.

— Je vous suis reconnaissante de votre fidélité, Guir et reconnais ne pas avoir été attentive à vos tourments. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses.

Ce disant, elle mit un genou en terre et courba la tête devant le jeune noble, ainsi que

le faisaient toutes les personnes qui désiraient se faire pardonner une faute par leurs pairs. Le jeune noble ne sut que faire. Il resta un instant les bras ballants, puis regarda le Puissant, cherchant un appui de son côté. Celui-ci était apparemment dans la même incertitude que lui, se trouvant devant un cas de figure qu'il n'avait encore jamais rencontré.

Janis ne bougeait pas. Elle attendait le pardon de Mériadzec et l'attendrait ainsi toute la journée s'il le fallait. Le rituel était bien codifié ; l'offensé devait prendre le contrit par les épaules et le relever, puis l'embrasser sur les joues et sur le front. Mériadzec était mortifié, cloué sur place de penser qu'il devait agir ainsi avec son impératrice. Patry alla vers lui et l'encouragea de l'épaule. Alors, tremblant, le jeune noble saisit les épaules de Janis, aussi délicatement que s'il s'était agi du plus pur cristal et la releva. Elle le regarda en souriant, ce qui l'enhardit. Rouge de bonheur, il l'embrassa du bout des lèvres sur les deux joues et sur le front.

Le temps évoluait, devenait de moins en moins clément. Ils allaient vers le nord et la saison avançait. Il n'était pas rare qu'ils doivent passer la nuit sous les quatre chemaux sur le dos desquels ils avaient étendu une toile. Patry avait dressé les animaux pour cela. Ils devaient ne pas bouger pendant cinq à six heures. La première fois, Janis s'était inquiétée de savoir qu'elle allait dormir sous ces centaines de kilos de muscles.

— Ne vont-ils pas remuer ?

— Non, Janis, répondit le Puissant. Ils ont été dressés ainsi. Ils vont dormir et, se peut, mieux que nous.

— Il me souvient d'une nuit semblable où nous avons, un ami et moi, dû dormir sous bête, ainsi que nous le faisons, raconta Mériadzec en riant. Imaginez-vous qu'un des deux chemaux nous a uriné dessus pendant la nuit ! Nous étions trempés, malodorants, il faisait froid et il pleuvait à seaux. Il a fallu que nous ôtions tous nos vêtements et que les étalions sous la pluie pour que l'épouvantable odeur s'en aille.

— Et cela vous faire rire ? s'exclama Janis. Je ne dors pas ainsi ! Je n'ai pas l'envie d'être arrosée de la sorte !

Elle tenta de s'extirper de sa couverture, mais Patry la retint en jetant un coup d'œil courroucé à Mériadzec qui ne parvenait plus à s'arrêter de rire.

— Janis, cela n'arrive qu'aux maîtres de chemaux mal dressés.

— Justement ! Silèse lui appartenait déjà.

— Ah, mais Silèse n'était pas fautive, je vous le certifie. La femelle de mon ami était vieille et mal allante. Elle avait l'intérieur dérégulé. Heureusement qu'elle n'avait fait qu'uriner !

Et il repartit à rire à en pleurer.

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il peut y avoir de drôle à cela ! dit Janis en souriant malgré elle.

Cette première nuit sous bête fut bien meilleure qu'elle ne l'eût cru. Janis dormit entre les deux hommes et ne souffrit jamais du froid. Il faisait chaud sous cet abri vivant et les

chamaux ne bougèrent pas un cil, restant calmement en place et dormant paisiblement.

– Chapitre six –

La cité était la plus vaste des trois que Janis avait pu voir.

— Bourgdhol est la deuxième cité de l'empire, lui avait dit le Puissant.

Au guichet d'entrée sud, il fallait piétiner sur place pour attendre son tour avant de passer devant la garde qui triait les entrants. De plus, l'organisation ne semblait pas la première qualité du chef de guichet : les personnes non admises à entrer devaient rebrousser chemin en empruntant le même trajet que la file d'attente, ce qui n'allait pas sans causer des chocs, des frictions qui dégénéraient parfois en échanges d'insultes ou de coups.

Janis et ses deux amis étaient, suivant en cela la recommandation du Puissant, restés en selle bien qu'une affiche ait ordonné le contraire. D'ailleurs, tous les cavaliers étaient en selle et regardaient la piétaille se fatiguer et s'énerver. Certains piétons s'en prenaient parfois aux cavaliers, mais jamais aux camaliers, ainsi que l'on nommait ici les maîtres de chemaux. Cette cité constituait en effet le plus important centre d'élevage de chemaux. C'est là que l'on trouvait les meilleures bêtes de l'empire et Patry avait bien recommandé à Pierre, le gouverneur de la cité de Janis, de faire acheter des chemaux venant d'ici.

Les piétons connaissaient donc bien ces animaux souvent ombrageux et tous prenaient garde de ne pas les bousculer, sachant très bien qu'ils pouvaient rapidement devenir mauvais. Un coup de dent de chemal pouvait facilement vous ôter l'usage d'une main ou d'un bras.

Janis observait, fascinée, le flux et le reflux de la marée humaine qui se ruait véritablement à l'assaut du guichet. Il y avait des cris, des appels, des jurons. Toute une foule colorée montait le chemin empierré qui menait au guichet, soumise à l'incessant ballet des mendiants, des tire-bourses, des marchands ambulants qui proposaient de tout : armes, eau, bijoux, femmes, tissus, viandes, brides. Les quelques triades qui avaient pour mission de faire régner l'ordre ne pouvaient se contenter que d'interventions quand éclatait une rixe. Du haut de son poste d'observation, Janis voyait des enfants qui ne devaient pas avoir plus de dix ans, passer sous les jambes des chevaux, évitant soigneusement les chemaux, courir en riant entre les adultes et se livrer à toutes sortes d'agacerie. Ils choisissaient une cible et ne cessaient de la bousculer, de la moquer, de lui tirailler les vêtements et les bagages. Ils ne robaient rien mais, tels d'opiniâtres et exaspérants petits mouchérons, tournoyaient autour du malheureux adulte qui ne pouvait

rien faire contre eux sinon vitupérer et tempêter sans autre résultat que celui de redoubler l'ardeur de ses tourmenteurs.

— Pourquoi se livrent-ils à ce manège ? demanda Janis au Puissant en lui désignant un bourgeois et sa femme pris à partie par un de ces groupes sans pitié.

— Regardez, ma Dame, vous l'allez bientôt comprendre.

Les gamins ne cessaient pas leur manège. Au bout d'un instant, le plus grand d'entre eux sembla s'adresser à la femme. Janis n'entendit pas ce qu'il disait, la noise de la foule étant trop importante, mais il lui sembla qu'ils arrivèrent à un accord, car l'homme fouilla dans ses chausses et lança quelques pièces en direction des gamins qui s'étaient immobilisés pour suivre les négociations que menait leur aîné. L'argent fut immédiatement et adroitement cueilli au vol par les enfants qui disparurent aussitôt, se noyant dans la foule.

— Il est des façons de vivre moins recommandables, commenta Patry.

— Leurs parents les laissent agir ainsi ? s'étonna Mériadzec.

— Oh, bien souvent ils n'en ont plus. Ils vivent en groupes de cinq à dix et ont, au plus, onze ans. Le plus vieux est le chef. Ils repèrent un bourgeois apparemment fortuné ou à l'aise et le tourmentent jusqu'à ce qu'il cède. Généralement, les bourgeois avertis versent leur droit de tranquillité dès la première demande. Je ne sais comment ils font dans cette presse, mais les enfants sont toujours prévenus qu'un droit a été versé et par qui. Celui qui a payé est tranquille pour toute la journée, où qu'il aille dans la cité.

Les cavaliers et camaliers apparaissaient comme des navires dans la mer que formait la foule. Dans le flot continu, Janis repéra une petite fille juchée sur les épaules d'un adulte. L'homme tentait de progresser en direction d'une triade, mais il ne parvenait pas à atteindre les trois soldats qui s'éloignaient, ne semblant pas entendre les cris qu'il leur adressait. La petite pleurait. L'homme tourna sur lui-même, semblant chercher quelque chose. Son regard accrocha celui de Janis. Il vint aussitôt vers elle et put facilement l'approcher, dès qu'il se fut extrait de la populace qui se maintenait à une respectueuse distance des chemaux.

Il posa la main sur l'encolure de Parfum qui renâcla mais se calma tout aussitôt sous les caresses habiles de l'inconnu.

— Eh toi ! L'homme ôte tes mains de là si tu ne les veux point perdre, gronda Patry en manœuvrant pour se placer de façon à protéger Janis.

— Muselle ton bec, vieil homme, répondit l'interpellé et, s'adressant à Janis, il reprit : Ce cul fendu a grand dol en la gambe, damelle. Garde-le en tétons, j'accours tantôt.

Il jeta la gamine hurlante à Janis et disparut dans la foule.

— Patry, que m'a-t-il dit, je n'ai pas compris. Qu'est-ce que je fais, avec cette enfant ?

— Donnez-la-moi prestement ma Dame, retirez vos gants sans les toucher et jetez-les à terre.

L'urgence contenue dans la voix du Puissant alarma Janis qui lui tendit rapidement l'enfant et fit ce qu'il avait dit. Pendant ce temps, Patry déshabilla totalement la petite fille, ignorant les cris perçants qu'elle poussait et l'examina des pieds à la tête. Ceci fait,

il retira rapidement ses gants et les jeta à terre. Puis il sortit un linge de ses fontes, héla un porteur d'eau, mouilla le linge et versa dessus une poudre qu'il avait extraite d'une des innombrables poches de sa mante. Il passa le linge sur tout le corps de la gamine, la frottant vigoureusement. Quand ce fut terminé, il prit une couverture propre et l'enveloppa totalement, ne laissant sortir que la jambe écorchée.

— Explique-moi, demanda Janis.

— Certains poisons sont mortels par simple contact.

— Tu penses qu'elle a pu être enduite de ce poison ?

— Non, elle en serait morte immédiatement. Mais ses vêtements auraient pu en être recouverts, ce qui aurait expliqué ses cris. Si elle n'avait pas eu cette plaie à la jambe, je l'aurais laissée tomber immédiatement à terre et nous serions partis au grand galop.

— « Ils » pourraient utiliser des enfants ? Sacrifier des enfants pour m'atteindre ?

— Les traîtres ne reculent devant aucun moyen, Janis. Aucun.

— Elle semble si fragile, si perdue.

— Justement, ma Dame, intervint Mériadzec, c'est un piège de choix. On offre rarement des choux pour appâter un loup.

— Que lui as-tu frotté sur le corps ?

— Un puissant antipoison. Il devrait la faire dormir.

En effet, la tête de l'enfant dodelinait et retombait sur sa poitrine.

— Donne-la-moi, ordonna Janis.

Elle plaça la petite confortablement devant elle et l'allongea sur la vaste encolure de Parfum. Le genou de l'enfant était écorché, mais ne semblait pas trop abîmé. Elle le nettoya avec de l'eau et l'entoura d'un linge propre. La gamine dormait profondément et ne se réveilla pas lorsque Janis lui souleva la jambe pour faire son pansement.

Ils arrivèrent enfin devant le guichet.

— Où allez-vous ce jourd'hui, bonnes gens ? demanda l'un des gardes.

— Mes gens et moi nous rendons en cité afin d'acquérir un bon équipement de voyage et reposer nos bêtes et nos séants, répondit Mériadzec en exhibant son écu armoirié.

— De sable, deux lions d'or aux queues enlacées, lut le garde. Combien de temps restez-vous céans, messire ?

— Je ne sais. Connaissez-vous auberge recommandable où je pourrais descendre ?

— Allez au Chemal-Bleu, c'est la meilleure de la cité, elle est sise dans le haut-bourg, non loin du palais du gouverneur.

Mériadzec regarda Patry qui lui fit un discret signe de la tête.

— La merci à vous, garde, dit Mériadzec en lui tendant une pièce que l'homme empocha avec une dextérité qui en disait long.

Ils entrèrent.

Une place faisait immédiatement suite au guichet. Comme toutes les places, elle était le lieu des représentations, des échoppes, des étals. L'encombrement était important, mais la réputation des chemaux joua encore son rôle et la foule s'écartait devant les animaux sans que les trois camaliers aient à en faire la demande.

Tout à coup, Janis se sentit tirée par la botte. Elle se dégagea en poussant un cri qui alerta Patry et Mériadzec.

L'homme qui lui avait jeté l'enfant se trouvait à côté d'elle, sans qu'elle comprît comment il avait pu se glisser entre Parfum et Silèse.

— Je quère la drôlesse, damelle, dit-il. Et vous mercie pour le franchissement.

— Que dis-tu l'homme ? Ton parler nous est étranger, dit Mériadzec.

— Ma parladure est d'ici, mais pas vos vêtements, ni ces mirettes, répondit-il en regardant Janis.

— Les yeux de cette damelle ne brillent pas pour toi l'homme, intervint Patry.

— Nenni pour les tiens, ancêtre. Mais ils me laissent apenser à deux perles de ciel entourées de lune, récita-t-il avec un petit salut.

Janis rougit. Le compliment avait été prononcé en langue impériale et non pas dans ce patois que l'inconnu utilisait en permanence. Il tendit les bras. Janis lui passa la fillette toujours endormie. Voyant le pansement, l'homme lui dit :

— La merci à vous, damelle, pour toute votre médecine.

Et il partit.

Songeuse, Janis le regarda se perdre à nouveau dans la foule. Il n'était pas beau au sens propre du terme, mais son aspect avait frappé la jeune femme. Ses cheveux se raréfiaient un peu sur l'avant de son crâne et dégageaient son front. Ses yeux étaient bleus, d'un bleu assez sombre et brillaient d'une lueur de malice et d'intelligence mêlées. Ses traits n'étaient pas assez fins et il avait des mains dont les doigts trahissaient davantage le travail de la terre, des armes et des bêtes que celui des arts et des lettres. Son corps était assez mince et, sans être fluët, ne semblait pas doué d'une force extraordinaire. Bien que sa carrure fut un peu supérieure à la moyenne, ses épaules tombaient légèrement vers l'avant, ce qui lui ôtait l'aspect puissant et conquérant dont il aurait pu s'enorgueillir, mais lui conférait une démarche coulée de fauve. Il émanait de lui comme une sorte d'invulnérabilité tout en souplesse et en insolence.

Ils se rendirent à l'auberge que tout le monde semblait en effet connaître dans la cité. Elle se tenait dans une rue du haut-bourg, derrière un portail armé de fer et gardé par deux hommes à la mine martiale.

— Qui demande l'entrée ? interrogea le plus petit des deux gardes.

— Le comte Guir de Mériadzec et ses gens.

— Pouvez-vous nous confier votre sceau, monsieur le comte ?

— Et qu'en allez-vous faire ? s'étonna Mériadzec.

— Le comparer à notre grand livre des armoiries, monsieur le comte. Il y a tellement

de faux nobles qui tentent l'entrée.

— Tenez, l'homme, dit Guir en tendant le sceau, et faites-en bon usage. Pied à terre, mes bons, dit-il en s'adressant à Janis et Patry qui s'exécutèrent.

Il jouait son rôle à merveille. Janis avait eu peur qu'il ne se trahisse en lui marquant trop de respect, mais il avait bien compris l'enjeu et ne la regardait pas plus que l'aurait fait un noble vis-à-vis de sa servante.

L'homme revint avec le sceau et le rendit à Mériadzec en lui disant :

— Bienvenue au Chemal-Bleu, monsieur le comte. Si vous voulez vous restaurer, il vous est possible de vous rendre dans la grand-salle. Si vous voulez vous reposer avant, vous allez à senestre où l'on vous désignera une chambre pour vous et une autre pour vos gens. Laissez vos chemaux devant l'écurie, ils seront pansés et nourris.

— Je ne laisse à personne le soin de s'occuper de ma chemal, l'homme, répondit Mériadzec.

— Et vous faites bien, monsieur le comte. Dans ce cas, allez à l'écurie et l'on vous donnera tout ce dont vous avez besoin pour vous en occuper.

Ils conduisirent les chemaux vers l'écurie.

— Quel luxe, commenta Janis.

— Cela ne ressemble pas à *l'Auberge du Marin* ? s'enquit Patry en souriant.

— Pour le moins, en effet.

— Demain, dit le Puissant, nous irons au lever du jour quérir brides et fontes neuves chez un bourrelier de la cité.

Ils pansèrent soigneusement les bêtes et ne les quittèrent qu'une fois assurés qu'elles disposaient de quoi boire et manger en quantité.

La soirée parut étrange à Janis. La grand-salle était aussi luxueuse que le reste de l'établissement qui était construit à partir d'une demeure de l'ancienne civilisation, mais il manquait une âme. Le repas fut, non pas silencieux, mais ouaté, comme anesthésié dans les velours et les mets raffinés. Pas de mots plus hauts que les autres, pas d'échanges entre les tables. Chacun avait sa place et l'on était assis sur des sièges individuels. Pas de bancs. Pas de musique ou de chansons. Les plats arrivaient sans que l'on sache ce qui se cuisinait, car aucune odeur ne filtrait depuis la cuisine qui semblait se trouver au bout d'un long couloir au sol recouvert de tissu. Patry put toutefois demander quel était le meilleur bourrelier de la cité, pour les chemaux du comte.

Janis trouva que la chambre dans laquelle elle dormit avec Patry était inutilement vaste. Deux lits beaucoup trop moelleux à son goût se trouvaient à l'opposé des fenêtres sous lesquelles étaient installées deux tables ouvragées avec de nombreux tiroirs.

— On pourrait faire dormir dix personnes dans cette pièce. Quelle place perdue ! Est-ce cela le luxe ? Est-ce synonyme de gaspillage ?

— Pour beaucoup, oui, Janis.

— Eh bien, il faudra y mettre bon ordre.

— Majesté, voulez-vous que tout l’empire vive selon vos critères ? demanda Patry.

— Est-ce une critique, monsieur le Puissant ?

— C’est une question, Majesté.

— Une question qui critique mes propos. Tu as raison. Ce n’est pas parce que je suis impératrice que je dois obliger tout le monde à vivre comme moi. Cependant, je veillerai à ce que personne ne soit lésé par l’envie de luxe de certaines gens. C’est possible, non ?

— Se peut, Janis, se peut.

— Ta réponse est bien évasive, mon ami. Laissons cela pour l’instant. Allons voir Mériadzec, j’aimerais jouer aux cartes pour vous battre tous les deux comme à chaque partie. Veux-tu ?

— Avec grand plaisir, Janis. Mais sachez que je vais rapidement apprendre à tricher aussi bien que vous et alors, je serais imbattable.

— Impossible. D’une part je ne triche point, d’autre part, les femmes trichent toujours mieux que les hommes, tout le monde sait cela.

Ils allèrent vers la chambre que Mériadzec occupait seul, comme toute personne de qualité. Mais au moment de frapper, Janis entendit derrière la porte des soupirs et des gémissements qui ne laissaient place à aucun doute quant à la nature de l’exercice pratiqué dans la pièce.

— As-tu oui ? demanda-t-elle à Patry.

— Oui, je pense que l’on jouit, dans cette chambre. Se peut que demain le verra plus fatigué que ce soir, répondit-il avec une lueur d’amusement dans les yeux.

Le lendemain, Janis et Patry se levèrent tôt et allèrent dans la mid-ville, laissant Mériadzec se remettre de ses fatigues de la nuit.

La cité gardait des traces festives : des bouts de tissu coloré, des restes de guirlandes de papier, des lumignons encore pendus aux enseignes des boutiques et que le vent froid faisait danser dans le jour qui se levait. La fête du carnaval était passée. On allait entrer dans la mauvaise saison et s’installer tout doucement dans l’hiver.

Janis remarqua que le caniveau qui courait au centre de la rue était assez profond et, par endroits, recouvert d’une plaque de fer.

— Pourquoi ce caniveau est-il si creux ? demanda-t-elle.

— En ces contrées, la mauvaise saison et surtout le printemps sont pluvieux et tracasieux. L’eau qui s’écoule doit être efficacement dirigée vers la rivière Dhol.

Munis des indications données par le chef d’écurie de l’auberge, ils cherchaient l’échoppe du fameux bourrelier qu’il leur avait recommandé.

— Rue du Champ Fleuri. C’est bien cette adresse, qu’il m’a donnée ? dit le Puissant.

— Oui.

— Alors nous y sommes. Ce ne doit plus être très loin.

— Il y a grande aventure à poursuivre en cette voie, dit soudain une voix derrière eux.

Ils se retournèrent brusquement. L'homme de la veille était là, qui semblait sortir de derrière une poterne d'où il les avait sans doute guettés.

— Que dis-tu l'homme ? demanda Patry en avançant vers lui, l'air menaçant. Comment savais-tu que nous allions venir ici ? Qui te paye ? Réponds.

— Pour me payer, l'ancêtre, le vent il faudrait être, répondit l'homme, nullement impressionné. De salaire je ne reçois, ni ne dois. Libre et penseur, tel je suis.

— Que dites-vous ? Nous sommes en danger si nous poursuivons notre chemin ? Est-ce bien cela ? demanda Janis.

— Vois, l'ancêtre, la femme a l'entendement parfait et le jugement prompt. Tu penses à occire, quand elle pense à partir. Ne le nous point, tu sais qu'en la suivant, c'est ta vie que tu sauves.

— Ce poète raisonneur commence à m'échauffer les oreilles, murmura Patry.

— Moults armes appètent à l'échauffourée, passé la vire senestre. Tenues par autant de patibulaires trognes, elles ont été dextrement sorties au grand air et ont effrayé le petit peuple qui s'est bien promptement accouti en ses logements et demeures.

Patry regarda autour de lui et constata à voix haute :

— Il est constant que la rue s'est vidée, ma Dame.

— Un guet-apens, s'exclama Janis. Nous avons été trahis. Qui peut... Mériadzec !

— La terre compte une âme de moins, ce jourd'hui.

En un bond, Patry fut sur l'homme et le prit par le bras.

— Que veux-tu dire l'homme ? Réponds !

— Voir la tristesse et le désespoir est plus grand dol que combattre douleur ou mésaise, l'ancêtre.

— Mériadzec est mort ? demanda Janis.

— En de si doux moments que mourir n'est qu'un passage, répondit l'autre.

— Retournons promptement à l'auberge, ma Dame.

— On nous y attend, j'en suis certaine.

— La damelle est de nouveau plus prompte que l'ancêtre dont l'entendement est plus accagnardé que lézard en muraille ou rat en paille. Mais aux étrangers en peine de toit, aux damelles qui ont pitié du dol des enfantelets et qui affichent un mignard minois, j'ouvre mon huis.

— Nous te suivons, décida Patry.

L'homme fit immédiatement demi-tour et les entraîna à un rythme effréné dans un réseau inextricable de rues, ruelles et passages couverts. Il semblait à Janis qu'ils descendaient de plus en plus, puis cela devint une évidence ; il les conduisait dans la ville-basse. Les rues étaient étroites, les murs auxquels il fallait parfois se retenir pour ne pas choir tant la chaussée était fangeuse, étaient sales et humides. Plus ils descendaient, plus les constructions de pierres devenaient rares. Là était le royaume du branlant, des cahutes en bois et résidus de toutes sortes. Peu de tuiles, peu de chaumes. Les rues

n'étaient plus des rues, juste des passages, des sentes sinueuses qui serpentaient entre les « constructions » bâties au petit bonheur, sans aucun ordre apparent, juste là où il y avait de la place. Certaines de ces habitations étaient visiblement installées sur les décombres d'une autre, réutilisant du bois noirci par un incendie, des morceaux de murs à demi effondrés. L'humidité était omniprésente. Elle suintait de partout : eau croupie qui stagnait en flaques permanentes, répandant une odeur de pourrissement prenant à la gorge ; eau jaunâtre ruisselant, baignant les pieds d'un enfant et de sa mère qui les regardaient passer, la bouche ouverte, le visage noir de crasse ; scintillement malsain accroché par un rayon de lumière perdu dans cette fange.

Janis frissonna, proche de la nausée. C'était cela la ville-basse, la vraie ville-basse. Ce n'était pas seulement la partie la plus proche de la mid-ville. Elle marchait là dans ce que l'humanité avait de plus pauvre et de plus abandonné : bouillon de culture à l'air libre, êtres bien au-delà de la misère et de la souffrance, purulence, phlegmon de chaque grande cité que personne ne parvenait, ou ne voulait soigner.

Dans un escalier aux marches inégales et sur les côtés duquel on pouvait percevoir la course des rats, l'homme s'arrêta. Il siffla trois fois, puis à nouveau trois fois. Un cri d'oiseau se fit entendre.

— Entrez chez moi, dit-il à ses hôtes, utilisant tout à coup la langue impériale.

Ils se retrouvèrent dans une pièce obscure, sans aucune fenêtre donnant sur l'extérieur. L'homme, qui connaissait les lieux, ferma la porte et se dirigea apparemment sans aucune hésitation vers un meuble dans lequel il tâtonna un instant avant d'en sortir une bougie qu'il alluma.

La pièce était très petite et son mobilier, spartiate. Un lit, une table et une chaise qu'il avança vers Janis avant de s'asseoir sur le lit.

Janis s'assit, se prit la tête à deux mains et ferma les yeux. Mériadzec était mort, cela ne faisait aucun doute. Il avait dû être abusé par la femme qui était venue dans sa couche la nuit précédente. Elle lui avait certainement soutiré des renseignements concernant leur sortie matinale et il s'était ensuite fait tuer durant son sommeil.

Elle était à la fois bouleversée et révoltée. Le pouvoir rimait-il toujours avec la mort ? Fallait-il que les luttes d'influence se déroulent dans une arène sanglante ?

Patry lui posa la main sur l'épaule.

— Est-ce cela, être impé..., commença-t-elle.

— Il nous faut maintenant aller chercher nos affaires et nos montures, ma Dame, la coupa-t-il brusquement.

Elle releva la tête et regarda autour d'elle comme si elle venait de se réveiller d'un long somme.

— Quérir vos bagues et vos bêtes vous mettrait en grand péril. Les Rats tantôt embusqués ont votre portraiture en la remembrance.

— Tu penses qu'ils ont notre description ? demanda Patry puis il ajouta : oui, c'est certain. Ils n'auraient su qui meurtrir.

— Ce sont des Rats, dites-vous. Est-ce ainsi que vous avez su qu'ils nous attendaient

et où ils nous attendaient. Vous avez entendu parler de cette affaire, dit Janis. Vous êtes un Rat, et vous connaissez ceux qui nous auraient dépêchés si vous n'étiez pas apparu.

— Damelle, votre mérangeoise fonctionne comme un moulin les jours de grand vent, reconnut l'homme.

— Si je réfléchis correctement, je ne comprends toujours pas pour quelle raison vous êtes venu à notre secours. Pourquoi nous avoir prévenus ? Se peut que vous auriez pu faire partie de la bande camouflée ?

— Que non point, damelle, répondit l'homme sans paraître offensé par l'allusion de Janis. Ce pain me ragoûte peu. Je vis en ville-basse, mais des Rats ne partage point les goûts ni les mets. Des Rats je connais les discours, mais ne chante point avec eux. Ils me connaissent et m'évitent. Je les connais et les ignore.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, l'homme. Pourquoi nous avoir sauvés ?

— Ce jour passé, votre minois m'a frappé dedans le chef et je ne parviens plus à l'en faire sortir. Il tourne et chante, il chante et danse. Vos mirettes ont asservi mes sens et mes méninges sont comme chattes en soirée de printemps. Elles chantent et dansent, elles tournent et chantent. Vos mains ont secouru la fillette sale, morveuse et hurlarde, et c'est en ma tête une douce remembrance.

— Par reconnaissance, donc.

— L'amour gratuit des autres devrait être le signe des humains, dit-il dans un langage parfait.

— L'homme, se peut-il que tu nous aides derechef ? demanda Patry.

— En quérant bagues et bêtes ?

— Se peut.

— Des Rats de mes amis sont en l'auberge, bras et dos chargés de sacs dont un en cuir de buffle, mains tenant brides de trois chemaux dholiens, et oreilles à tout plein ouvertes, glanant de-ci œillades discrètes, glanant de-là paroles échangées et billets lourds de messages.

— Ils se font sans doute passer pour les assassins qui nous espéraient dans la rue du Champ Fleuri, compléta Patry.

— L'ancêtre encapuché possède donc quelque tête sous y-celle capuche ?

Ignorant la remarque ironique, le Puissant se tourna vers Janis et lui dit :

— Nous allons devoir finir ce voyage seuls, ma Dame.

— Il aimait la vie, il aimait son pays. Il est mort de ne s'être pas assez méfié, il est mort de m'avoir approchée. En lui proposant de nous rejoindre, je l'ai tué aussi sûrement que si j'avais tenu la lame qui l'a transpercé ou le poison qui l'a meurtri. Je me sens sale, Patry.

Elle leva vers le Puissant un regard noyé de larmes silencieuses et si perdu, qu'il ne sut que lui serrer l'épaule. Leur hôte ne dit rien, sachant apparemment respecter la douleur et se tenir en retrait quand il le fallait.

Le silence se prolongeant, puis l'homme prit la parole :

— Si la damelle le permet, il serait bon que l'ancêtre et moi se rendent en un lieu secret pour vos bagues et bêtes reprendre.

— Laisser ma Dame seule ici ? Sans défense ?

— La confiance est parfois inévitable dans la mésaise.

— La confiance en qui ? Nous ne savons rien de toi, nous n'avons aucun gage de ta loyauté, reprit le Puissant.

— Par bonne fortune, je me trouvais ce tantôt sur le chemin de votre trépas. J'eusse pu poursuivre et regarder la grande faucheuse vous prendre pour vous emmener dans la nuit, hors du temps. Je suis resté, me suis soustrait à la vue du passant et ai, dès potron-minet, escarguetté votre advenue. Ressentant à la parfin la noise de vos pas, j'ai pris bec avec vous afin que de vous prévenir du guet-apens, me mettant ainsi moi-même en grand danger mortel pour ce que j'ai brisé le sceau du silence des Rats. Mais ce n'est pas un gage de bonne foi, il est vrai.

Le Puissant ne trouva rien à redire. Janis prit alors la parole :

— Je lui fais confiance, Patry. Il aurait pu nous laisser continuer notre chemin, comme il l'a dit. Nous serions maintenant sans doute morts ou enlevés. Je vais rester ici pour attendre votre retour. Seuls, vous passerez plus facilement inaperçus et serez sans doute plus prompts à la fuite. Elle se tourna vers l'homme. Comment vous nomme-t-on ?

— Tréval, pour vous servir.

— Si vous nous aidez, Tréval, vous êtes condamné à quitter la ville-basse. Les Rats ne vous pardonneront jamais ce que vous avez entrepris en nous sauvant. Est-ce vrai ?

— Je le crois, damelle. Mais peut me chaut. L'envie de voir du pays me reprenait depuis quelques lunes et mes gambes dansent seules une gigue qui ne se peut calmer que sur le dos d'une belle chemale veuve de son camalier.

— Tu oses nous demander de te prendre avec nous ? demanda Patry.

— Pas à toi, l'ancêtre, mais à ta Dame.

Janis réfléchit et répondit :

— Je vous donnerai réponse au retour de votre expédition.

— Voilà qui est bien apensé, damelle. Le sieur capuchonné revient bien vif, et me voilà dans votre suite.

— Ne vous fiez pas seulement à son âge, que vous avez deviné respectable. Sa puissance est tout aussi grande.

— Restez-vous ici, ma Dame ? demanda Patry.

— Que serais-je si je n'acceptais pas quelques risques. La mort de Mériadzec nous indique que nous avons été retrouvés. Même s'ils ont des hommes de main dans la ville-basse, il y a peu de chance pour qu'ils viennent m'y chercher. Allez prestement quérir nos bagages et nos montures avec Tréval. Plutôt nous aurons quitté cette cité, mieux je me sentirai, je te l'assure. Que peut-il m'advenir céans.

— Une multitude de choses, ma Dame. Je frémis de vous laisser ici sans ma protection.

— Je frémis tout autant de te laisser partir, mais je décrois que nous ayons d'autres choix.

— Les Rats envoyés en l'auberge doivent nous espérer, sur le quai de la Dhol. Il nous faut abréger, l'ancêtre, intervint Tréval.

— Soit. Je me remets à votre jugement, ma Dame.

— Reviens vite, Patry.

— Damelle, si l'on demande l'entrant, vous n'ouvrez pas le bec. Moi hors de ces murs, personne ne peut passer le seuil. J'ai installé un méchant piège qui brûle les doigts de tous ceux qui tenteraient l'aventure.

Il sortit une miche de pain blanc et un pichet de cidre.

— Mangez et buvez damelle. Les tourments sont source de grande fatigue.

Ils sortirent.

Après leur départ, la fermeture de la porte sonna aux oreilles de Janis comme le bruit sinistre et définitif du couvercle d'un tombeau. Elle se retrouva plongée dans la semi-obscurité que tentait difficilement de dissiper la flamme vacillante de la bougie.

Elle passa un très mauvais moment, dans la demeure exigüe. Se reprochant la mort de Mériadzec, ne sachant pas comment elle allait pouvoir survivre encore un hiver et trois lunes, le temps nécessaire pour que les annonces officielles soient faites, pour que sa place soit reconnue au sein de l'empire. Ses ennemis semblaient si puissants et si bien informés ! Avait-elle envie d'être sacrée impératrice et, de toute façon, avait-elle le choix ? Elle pouvait tenter de disparaître là, maintenant. Plus personne n'entendrait parler d'elle, elle se rendrait dans une autre cité où elle se marierait avec le premier homme venu, pourvu qu'il soit bon et ne boive pas. Elle aurait des enfants et vivrait une vie normale, sans plus se préoccuper de l'empire.

Mais elle savait pertinemment que c'était impossible. Comment pourrait-elle ignorer tout ce qui pourrait ensuite se passer dans l'empire, sachant le rôle qu'elle aurait pu jouer dans cette histoire ? Comment vivre et être heureuse, sachant Patry par monts et par vaux à sa recherche ?

Elle se sentait irrémédiablement liée au Puissant ainsi qu'à tout ce qu'il représentait ; il était maintenant toute sa famille, c'est lui qui avait servi ses parents, les avait connus. Elle ne pouvait le quitter et lui faire subir de tels tourments. De plus, une sorte de puissance qui lui échappait totalement la poussait vers l'avant, l'entraînait à accepter son destin. Était-ce un lien filial plus fort que le temps ? Une inévitable force semblait diriger les Avroz depuis des générations et intervenir de telle façon dans leur vie que, même cachée, perdue, inconnue, Janis n'avait pu lui échapper et devait être sacrée impératrice.

Elle apprenait maintenant à ses dépens et aux dépens des gens qui la côtoyaient, que le pouvoir s'exerce dans la douleur, dans le reniement et que les intérêts liés à la direction de l'empire fascinaient des personnes qui n'aspiraient qu'à leur bien-être personnel et feraient tout pour l'évincer, quitte à tuer, à mettre l'empire à feu et à sang pour parvenir à leurs fins. Elle prit alors pleinement conscience que c'était en fait cela qui la motivait vraiment : empêcher ces assassins de diriger un empire dans lequel vivaient des hommes

et des femmes de chair et de sang qui, même s'ils ne l'appréhendaient pas concrètement, attendaient une protection, une sécurité physique et matérielle de l'empire. En fait, elle se savait remplie d'une mission. Elle ne se sentait absolument pas l'âme d'une missionnaire dévouée corps et âme à son devoir. Elle avait trop envie de vivre, de rire, de faire ce qui lui passait par la tête, sans avoir à se soucier de ce que pourraient penser ses proches. Cependant, Patry lui avait fait comprendre par ses discours, ses cours, ses longues narrations de l'histoire impériale dans lesquelles la maison des Avroz apparaissait très souvent, qu'elle avait un rôle fondamental à jouer dans la préservation des valeurs que ses aïeux avaient petit à petit fait admettre au sein de l'empire.

Elle réfléchit à tout cela pendant un temps qui ne lui parut pas très long et qui semblait s'écouler lentement, dans la pièce sombre. Elle eut cependant à changer deux fois la bougie.

Elle n'entendait absolument aucun son. Comme si la petite demeure était enfouie sous la surface du sol. Fatiguée, elle s'allongea pour ce qu'elle pensait être un petit somme et s'endormit très rapidement d'un sommeil sans rêve.

La faim et la soif la réveillèrent. Dans l'air flottait une bonne odeur de soupe. Deux chandelles brûlaient sur la table, éclairant toute la pièce.

Patry était assis sur l'unique chaise, tandis que Tréval s'affairait, penché sur une marmite posée sur une sorte de petit fourneau. Janis les regarda un instant sans un mot. Ils ne se parlaient pas, mais elle ne sentait aucune tension entre eux. Le Puissant était apparemment occupé à coudre quelque chose et s'était installé près d'une chandelle pour mieux voir son ouvrage qui paraissait volumineux. Tréval préparait le repas, sortant trois bols et trois gobelets. Ils ne se comportaient pas comme des hommes ayant eu à se battre. Janis remarqua le sac de Patry à ses pieds.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-elle.

Ils se tournèrent tous les deux vers le lit et sourirent en même temps. Ces deux visages aimables qui la regardaient lui procurèrent autant de bien-être que le somme qu'elle venait de faire.

— Oui, ma Dame. Les amis de Wyn ont été très efficaces, répondit le Puissant.

— Wyn... C'est votre prénom, je suppose, dit-elle à Tréval.

— Oui.

— Il a une consonance étrange. D'où vient-il ?

— De la Grande île, damelle.

— Vous venez de la Grande île ? Je croyais que les îliens ne sortaient jamais de chez eux.

— Je ne suis point bête à cornes, pour rester coi dans un enclos.

— Nous avons récupéré nos bêtes, nos bagages et ceux de Mériadzec, dit le Puissant. D'après les amis de Wyn, il a été meurtri pendant son sommeil. Un poignard lui a transpercé le cœur. Ils ont également ouï qu'un important personnage était advenu en l'auberge dès notre arrivée. Une femme. Noble. Ce serait elle qui aurait passé la nuit avec

Mériadzec et qui l'aurait dépêché. Ils n'ont pu m'en dresser le portrait, ce qui nous aurait grandement aidé. Ils n'ont trouvé aucun message écrit sur place, mais sont convaincus, ainsi que je le suis, que l'aubergiste était de la manœuvre, pour ce qu'il a ouvert nuitamment à la femme et lui a très obligeamment indiqué la chambre de Guir.

— L'aubergiste était un traître.

— Oui, ma Dame.

— Appelle-moi Janis, s'il te plaît.

Le Puissant hochait la tête et reprit :

— Oui, c'est un traître qui a certainement été soudoyé par les assassins pour livrer ce qu'il savait. Ils ne pouvaient connaître l'endroit où nous descendrions, ils devaient donc nous guetter au guichet d'entrée, sachant à quelle porte nous allions nous présenter. J'eusse dû y penser. Wyn m'a proposé que ses amis annoncent, moyennant pécunes et à qui le voudrait bien ouïr, que nous allions rebrousser chemin et nous rendre vers le sud. Nous quitterons donc Bourgdhol par la porte sud et, une fois dans la forêt citadine, nous obliquerons vers l'est, puis le nord. Qu'en pensez-vous ?

— Je te fais confiance, n'ayant pas le cœur à réfléchir à ces choses militaires et m'en sentant bien incapable. Qu'en est-il du corps de Guir ?

— Mes Rats ont fait, damelle, leur picorée de sa vêtue et de ses bijoux, intervint Tréval.

— Leur picorée ?

— Leur butin, leur paiement, expliqua Patry.

— Et son corps ?

— À la fosse commune, en deçà de la ville-basse, comme les dépouilles de tous les inconnus, répondit Tréval.

— Mais ce n'était pas un inconnu ! Il s'était présenté comme le comte de Mériadzec, à l'aubergiste ! s'indigna Janis.

— Sans vêtue, sans bague, ni bijou, ni monture, c'est un inconnu pour la Milice.

— Ne reste-t-il rien de lui que l'on pourrait donner à sa maison ?

— Si fait damelle. Je me suis apensé que la sienne famille voudrait avoir quelque souvenir par-devers elle, dit Tréval.

Il tendit à Janis une bague, qu'elle reconnut pour être la chevalière de Guir de Mériadzec. Que Tréval ait eu cette attention le fit considérer autrement par Janis. Malgré cette tendance à ironiser, à se moquer un peu des autres, il s'avérait sensible et attentionné.

Elle prit la chevalière et la donna à Patry qui la plaça dans son sac.

— Comment avez-vous obtenu cette bague ? demanda-t-elle. Elle représente une somme intéressante.

— Si je n'en fais point mention, est-il besoin que vous le cherchiez à connaître ?

Patry sursauta. Il dut trouver que Tréval venait de manquer de respect à son

impératrice. Il allait parler, mais Janis lui coupa la parole :

— Vous avez raison. Ma question était, se peut, indiscreète.

— Brisons-là, damelle et mangeons. J'ai grand faim.

— Qu'allons-nous faire ce jourd'hui, Patry ? Restons-nous céans pour attendre la nuit ?

Le Puissant et Tréval sourirent.

— Qu'ai-je demandé de si comique ? s'étonna Janis.

— Que la damelle envisage le ciel, dit simplement Tréval en ouvrant sa porte.

Janis se leva et sortit sur l'escalier. Il pleuvait. L'eau faisait briller les marches faiblement éclairées par deux méchantes lanternes. La nuit était totale. Elle rentra.

— Ai-je dormi tout le jour ?

— Tout le jour, confirma Patry.

— Mais quand donc êtes-vous revenus ?

— À la mi-journée. Vous dormiez tellement paisiblement que nous sommes immédiatement repartis loger les bêtes chez un camalier des amis de Wyn où nous sommes restés trois bonnes heures pour discuter âprement du coût de l'équipement que je voulais acquérir. J'étais occupé à coudre un fourreau sur votre selle lorsque vous vous êtes éveillée.

— Qu'en est-il de vous maintenant ? demanda-t-elle à Tréval.

— Je n'entends point ce que vous voulez dire, damelle.

— Les Rats qui nous voulaient meurtrir vont sans doute savoir qui nous a sauvés. Qu'allez-vous faire, si je ne vous accepte point avec nous ? Je n'ai pas décidé si nous devons vous prendre avec nous, mais vous ne serez plus à l'abri, même dans la ville-basse. Quand les Rats prennent quelqu'un en chasse, il n'a nulle part où se cacher.

— Il est vrai que mon salut est désormais dans la fuite. Si les îliens quittent bien leur Grande île, les Rats ne sortent point de leur cité. Je me dois de partir, mais ne sachant avec quels amis bien armés chevaucher, je m'en vais courir les chemins, mal chaussé et me traînant pédestrement. Mettant ma vie en grand péril d'être écourtée par quelque mauvaise rencontre ou quelque orni affamé qui trouvera ma carcasse alléchante.

Il dit tout cela avec un tel air malheureux et abandonné que même Patry sourit.

— Tu peux sourire, l'ancêtre, reprit-il. Ce n'est point toi qui finiras dans la panse d'une bête nauséabonde et honnie des dieux.

— Que veux-tu, damnable pitre ? Que je plaide ta cause auprès de ma Dame Janis ? Elle est déjà en ta faveur, je le sais depuis longtemps, dit-il en jetant un coup d'œil vers Janis. C'est moi que tu dois convaincre. Alors dis-moi, quels sont les avantages que nous pourrions retirer de ta compagnie ?

— Aucun. Intarissable bavard, je brise les oreilles de qui chemine à mes côtés. Épouvantable couard, je m'accoutis promptement dans la plus petitissime haie dès que survient l'ombre d'un danger. Déplorable bretteur, j'estropie, j'éborgne, je navre et

j'éviscère mes compagnons d'armes à la première échauffourée. Vois l'ancêtre, tu n'auras que mésaise à me compagner et il te serait beaucoup plus profitable de m'occire céans, ce qui vous éviterait de vous fatiguer les mérangeoises pour savoir où jeter ma dépouille si d'aventure vous décidiez de me laisser trotter derrière vos chemaux.

— Janis, dit Patry, ses yeux brillant d'amusement, j'opine que nous le devons prendre avec nous pour ne pas avoir sa mort sur la conscience. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis d'accord avec toi, répondit-elle en souriant.

— Hé là ! Vous décidez ainsi de mon avenir, sans m'avoir questionné sur ce que je m'en trouvais apensé ? Comment pouvez-vous penser que l'envie de me joindre à votre périlleuse chevauchée m'a traversé les méninges ? Point fol ne suis. Céans est mon foyer, je ne...

Voyant que Patry commençait à ne plus trouver cela tout à fait amusant, Tréval changea instantanément de registre :

— Soit l'ancêtre, j'entends bien que notre séparation te causerait par trop de chagrin. J'accepte votre pressante demande et me joins à vous.

— Avez-vous déjà monté un chemal ? demanda Janis.

— Damelle, répondit Tréval en retrouvant son sérieux, îlien je suis, mais Dholien également et ce depuis moult années. Les chemaux n'ont plus aucun secret pour moi, je vous le peux assurer.

— Il est vrai qu'il a su calmer Silèse qui ne tenait pas en place. Et il l'a fait, je le dois confesser, mieux que je ne l'aurais su faire, dit le Puissant.

— Dans ce cas, Sieur Wyn Tréval, nous vous admettons au sein de notre petit groupe. Cependant sachez que vous vous engagez dans un périple qui, sans doute, sera périlleux. Il y a grande aventure à se joindre à nous et si vous jugez notre compagnie par trop dangereuse, il vous la faudra quitter prestement car, plus vous resterez avec nous, plus vous en apprendrez sur nous. Nous quitter en connaissant moult détails est chose impossible.

— Quels détails, damelle ? Que votre histoire touche celle de l'empire ? Que vos ennemis sont, se peut, les mêmes que ceux qui ont sournoisement meurtri l'empereur ?

Patry bondit.

— Comment sais-tu tout cela, l'homme ? Réponds !

— Eh là, l'ancêtre ! Ne peux-tu pas te servir de ta tête avant que de mouvoir ta viande ? Vos propos, vos montures, ton aspect, le respect que tu marques à ta dame, le navrement de votre ami, les Rats qui ont été mandés pour vous espérer, rue du Champ Fleuri, les mirettes de ta dame. Tout cela est signature, tout cela vaut sceau sur chevalière. Je flaire l'empire jusque dans ton souffle, l'ancêtre. Je vois l'empire dans ta puissance et dans tes yeux qui luisent comme ceux de tous les « modifiés ». Tu es un Puissant, l'ancêtre. Un Puissant ne peut vivre que pour l'empire. Il ne peut servir que les empereurs ou les personnes les plus proches de l'empereur. Je ne suis point savant dans les sciences mathématiques, mais je fais fonctionner mon entendement et parviens à ajouter petit détail et petit détail. Cette damelle, dit-il en désignant Janis de la tête, n'est point un empereur, le sexe ne convient point, mais de l'empereur ou de ce qui s'y rattache, elle

est sans doute très proche.

Janis et Patry se regardèrent. Elle haussa un sourcil et le Puissant lui répondit par un hochement de tête.

— Je vois même que vous vous parlez sans ouvrir la bouche, reprit Tréval à qui rien n'échappa de cet échange non-verbal. Il paraît que les Puissants peuvent ainsi se passer de prononcer des paroles pour converser avec leurs maîtres.

— Votre réflexion est admirable, Wyn Tréval, dit Janis. Je suis, il est vrai, la première impératrice et Patry est le dernier des Puissants.

Tréval ne dit rien, mais sourit à Janis. Patry intervint :

— Prosterne-toi devant ton impératrice, Tréval.

— À quelles fins ? demanda celui-ci. Ai-je quelque requête à présenter ? Quelque pardon à obtenir ? Tu me peux occire sur place, cela ne fera qu'un futur Rat de moins sous ce ciel et un peu de sang sur mon sol. Je ne me prosternerai devant ta dame que si elle me montre qu'elle est impératrice, qu'elle possède une âme qui lui permet de conduire l'empire. Je suis fidèle à l'empire et pleure la mort de l'empereur Kéral le troisième, mais je n'accepte pas de chef à l'aveugle. Je tiens pour certain que l'on ne naît pas empereur.

Avant que Patry n'ouvre la bouche, Janis prit rapidement la parole :

— J'aime ce discours. J'aime qu'enfin quelqu'un me juge dans mes actes et mes pensées et non sur mon titre que je n'ai rien fait pour mériter. Merci, Wyn Tréval. Je suis flattée que vous acceptiez de vous joindre à nous.

Elle lui présenta sa main droite grande ouverte, ainsi qu'on le faisait dans sa cité pour saluer un ami. Apparemment ce geste était universel, car il lui fit la réponse traditionnelle en saisissant le poignet offert.

Ils dînèrent rapidement de la soupe que Tréval avait préparée et du saucisson de chèvre de Bourgdhol accompagné de petites pommes-de-sol, le tout arrosé d'un cidre fruité. Comme Tréval partait avec eux, ils finirent les quelques réserves de vivre de la petite demeure. Avant de partir, l'homme souleva une des dalles du sol, exposant une cavité de laquelle il extirpa une bourse pleine de pièces.

— Ma réserve, dit-il en la tendant à Janis.

— Je ne peux l'accepter, elle est vôtre, dit-elle, embarrassée.

— Certainement qu'elle est mienne ! Mais la tenant, je ne peux point remettre la dalle en place, répondit-il en souriant.

Janis se sentit heureuse que cet homme rieur et désinvolte se joigne à eux. Les réactions qu'elle avait, depuis qu'elle le connaissait, face à ses remarques ou à ses attitudes, lui révélaient qu'elle s'habituaient très vite, trop vite, à la déférence presque religieuse que lui montrait Patry et que lui avait montrée Mériadzec.

– Chapitre sept –

La nuit était froide. Une pluie tenace et oblique obligeait à baisser la tête pour ne pas avoir le visage trempé et le vent qui la poussait soulevait constamment la cape que Janis avait tenu à porter, contrairement aux conseils du Puissant.

Ils avaient récupéré leurs bêtes et leurs bagages, leurs « bagues » comme avait dit Tréval, chez le camelier que connaissait leur nouveau compagnon. À aucun moment Janis ne s'était montrée. Elle les avait attendus deux rues plus loin, son couteau à la main et tremblant à l'idée qu'« ils » pourraient en profiter pour l'enlever, ou pire. Mais ses amis avaient mené l'affaire avec grande diligence et n'avaient pas tardé à revenir vers elle.

Parfum avait manifesté une joie qui fit plaisir à Janis. Piaffant, encensant, il semblait vraiment heureux de la retrouver.

Ils étaient donc sortis par la porte sud, déserte de toute âme à cette heure et par ce temps. Il avait même fallu qu'ils frappent longtemps à l'huis des guichetiers qui se souciaient apparemment peu de veiller dehors au passage d'hypothétiques voyageurs.

— Holà ! avait crié Tréval. N'y a-t-il donc personne céans pour nous ouvrir cet huis de merde ? Holà !

Un guichetier était enfin paru à la porte.

— Alors l'homme, tu t'accagnardes en ton logis pour échapper au frimas et tu n'ois point le passant qui veut cette cité quitter ? Ou alors, tu n'ouls l'ouïr.

— Je ne n'ouls rien du tout, camalier. Mais vous avez pu juger de la méchante pluie qui nous trempe et nous refroidit jusqu'au jambon si l'on reste hors du logis à attendre le passant. À c't'heure, il ne passe point grand monde.

— Allez, ouvre ton portail sans tant discourir, que tu vas attraper la malemort par ce temps.

— C'est que je ne le dois ouvrir que s'il y a raison, avait annoncé l'homme.

— Comment, s'il y a raison ? avait demandé Tréval interloqué. Qu'est-ce que ce discours ? Il y a raison, tu le vois bien ! Nous mandons le sortir, c'est une raison pour ouvrir le portail, non ?

— C'est que...

— C'est que quoi, l'homme ? ! avait alors demandé Patry qui perdait patience.

— Nous avons reçu ordre de surveiller les voyageurs allant vers le nord. Avait expliqué rapidement le guichetier.

— Quelle porte gardes-tu ce soir ? avait demandé Tréval avec le ton qu'il aurait employé pour questionner un enfant simplet.

— La porte sud, sieur camalier, mais...

— La porte sud, c'est bien ce que je m'étais apensé. Crois-tu, toi qui es guichetier impérial, que des voyageurs désireux de se rendre vers le nord, passeraient par ta porte sud ?

— Non, mais...

— Crois-tu donc, avait continué Tréval sur le même ton, que nous voulons de toute force nous rendre vers le nord ?

— Non, sieur ca...

— Te trouves-tu apensé que nous allons, dès que tu auras ton portail clôt après notre départir, faire volte-face, contourner tous les murs de Bourgdhol et piquer des deux vers le nord ?

— Non, ce serait stupide, convint le guichetier.

— Es-tu apensé que nous sommes stupides ? avait doucement demandé Patry, entrant dans le jeu de Tréval.

— Certes non, Messire.

— Alors, comme nous allons vers le sud et que tu dois tenir ta porte close pour ceux qui veulent aller au nord, ouvre-nous sans tarder, car je sens mon sang qui s'échauffe ! avait dit le Puissant en approchant son chemal du bonhomme.

— Je vous ouvre, je vous ouvre ! Comme vous allez vers le sud...

Il n'avait pas terminé sa phrase, pressé qu'il était d'ouvrir en grand les deux lourds vantaux du portail qui protégeaient la cité des incursions malhonnêtes et des entrées d'ornis, comme cela s'était produit il y avait quelques dizaines d'années. Les bêtes avaient fait un réel carnage dans la cité, surtout dans la ville-basse et une partie de la mid-ville, la Milice ayant concentré ses forces pour protéger le haut-bourg.

Janis et ses deux compagnons entraient à présent dans la forêt citadine, ainsi nommée car elle ceinturait presque totalement la ville, la fournissant en bois de chauffage et de menuiserie, en viande chassée par des bataillons de chasseurs citadins qui la revendaient ensuite aux bouchers.

Le couvert des arbres procura un relatif confort, car il arrêta le vent et la pluie qui ne tombait plus que verticalement, leur permettant de redresser la tête et laissant la cape de Janis lui protéger les cuisses.

— Bourgdhol est contre moi, Patry, dit-elle soudain.

Le Puissant ne se retourna pas et resta silencieux. Janis insista :

— Patry ?

Il soupira et répondit :

— Hélas, je le crains, Majesté.

— Cela signifie-t-il que d'autres cités le sont également et que l'empire va commencer à être divisé ? demanda-t-elle.

— Je le crains également, Majesté.

— « Ils » sont puissants et bien organisés. Nous sommes trois et...

— Et très bien organisés, damelle, la coupa Tréval. Notre sortie de la cité s'est passée à merveille.

Janis le regarda en souriant.

— Si à trois nous n'étions pas bien organisés, ce serait vraiment étonnant, vous l'avouerez, sieur Tréval. Revenant à Patry, elle poursuivit : si certaines cités sont contre les Avroz, cela signifie que les amis de mon cousin ont d'importants appuis au sein même de la cité impériale. Ne crois-tu pas qu'ils puissent prendre le pouvoir avant la troisième lune de printemps ?

Une nouvelle fois, le Puissant ne répondit pas.

— Patry ?

— C'est ce que je crains de plus en plus, Majesté.

— Et nous ne pouvons rien faire ? Nous allons rester là à les regarder diriger l'empire ? Ces hommes qui utilisent des méthodes d'assassins et qui seront les partisans d'un fol ?

— Que faire, Majesté ? Le Puissant semblait totalement désespéré.

— D'abord, ne pas désespérer. Ensuite, je crois que nous devons réunir tout ce que l'empire compte comme fidèles aux Avroz. Il faut que j'apparaisse au grand jour. Ils savent presque toujours où je suis et comment m'atteindre. Par deux fois ils ont failli réussir à m'abattre. Faut-il attendre la troisième sans rien faire ? Je pense que nous devons gagner ta maison sans tarder. Ensuite, tu partiras pour rassembler les vrais impériaux et les dirigeras vers moi. Quand tous seront là, je leur parlerai, je me présenterai et je tenterai de les amener à combattre les assassins de mon père. Sans marquer de pause, elle enchaîna : dans combien de temps pouvons-nous être chez toi ?

— Une semaine, Majesté. Cinq jours en forçant l'allure et en prenant des risques.

— Lesquels ?

— Passer par les cités pour ne pas alourdir les chaux en vivres, emprunter les grand-voies pour ne pas faire de détours.

— Nous serons chez toi dans cinq jours. Nous allons vendre Aimable à la première cité, ainsi que tout ce qui ne nous est pas indispensable : toiles, cordes, matériel de rechange.

Elle paraissait tellement déterminée que Patry ne disait rien. D'ailleurs, il ne trouvait rien à redire. Elle avait raison et il s'en voulait d'avoir attendu trop longtemps pour choisir cette solution. Il fallait aller vite, tenter de les prendre de vitesse. Ce qui l'avait empêché de le faire plus tôt étaient les risques que cela faisait courir à Janis. Janis, sa petite impératrice qui ressemblait tant à sa mère ; même cheveux, même taille, même

caractère trempé à l'intelligence aiguë, même sourire tour à tour cajoleur, tour à tour glacial, même immense beauté qui s'affirmait de plus en plus et qui ferait céder bien des hommes, comme lui-même...

Assez ! se dit-il. À quoi bon ressasser tous ces souvenirs terribles ? Elle est morte. Tu es là pour aider sa fille... Cette fille qui aurait pu être la tienne.

— À quoi penses-tu, mon ami ? demanda Janis, l'air soucieux. Tu sembles si triste que l'on croirait que tu as perdu l'amour de ta vie.

Le Puissant sursauta. Se pouvait-il vraiment que les empereurs et leurs Puissants puissent s'entendre par l'esprit ? Il avait entendu parler de la possibilité d'un tel prodige, mais ne l'avait jamais vérifié avec Kéral, ni avec son père. Or cela faisait plusieurs fois maintenant que Janis semblait deviner ses pensées. Quant à lui, il sentait venir une de ces phases de dépression qui le terrassaient de temps en temps. Il était vieux, il était fatigué, il n'avait envie de rien, la moindre décision lui semblait une montagne.

— Pas maintenant, se disait-il, pas maintenant !

Ils contournèrent Bourgdhol et Janis insista pour qu'ils empruntent la grand-voie du nord le plus tôt possible. Elle fit valoir que, par ce temps, les voyageurs ne seraient certainement pas très nombreux et n'auraient pas le cœur à détailler trois camaliers.

— À part, damelle, si notre portraiture est en leurs mérangeoises, fit remarquer Tréval.

— C'est un risque que nous devons courir, nous ne devons pas laisser les assassins nous prendre de vitesse. Ils sont, se peut, déjà en avance par rapport à nous. Bourgdhol leur est conquise, d'autres cités également. Nous devons à toute force agir prestement. Patry, allons sur la grand-voie.

La voie était en effet très peu fréquentée, en cette fin de nuit. Ils allèrent promptement, lançant les chemaux dans cet ample trot si caractéristique et que l'animal peut maintenir, dit-on, pendant deux jours sans faiblir. Ce ne fut qu'au lever du jour, alors qu'ils mangeaient leur pain et leur viande séchée sans s'arrêter, qu'ils croisèrent une petite troupe d'hommes en armes.

La pluie avait cessé juste avant la fin de la nuit, alors que l'on commençait à deviner une vague lueur vers l'est.

Les cinq hommes se disposèrent de façon à leur barrer le passage.

— Que faisons-nous, Patry ? demanda Janis, inquiète.

Elle avait senti que le Puissant n'était pas comme d'habitude. Non qu'il parlât moins, il ne parlait jamais tellement, mais elle sentait confusément comme une certaine apathie l'envahir, sans savoir d'où lui venait cette sensation. Quand elle s'adressa à lui, il parut se secouer, comme s'il sortait d'un rêve profond qui l'avait emmené loin d'ici, de cette voie trempée et de sa mission auprès de Janis.

— À quel sujet ? demanda-t-il.

— Patry... Tu as l'air d'être en quelque mésaise mais, je te prie, puise en tes réserves

et vois ce que le sort nous amène.

Le Puissant vit les cinq cavaliers, heureusement ils n'avaient que des chevaux. Il se ressaisit et sa voix retrouva instantanément une assurance martiale, au grand soulagement de Janis.

— Nous ralentissons et prenons langue avec eux. Votre épée sort facilement de son fourreau, vous l'avez pu juger lors de nos exercices. Dégagez votre pommeau de votre cape et assurez vos pieds dans les étriers, sans les enfoncer. Si vous les devez vider, il faudra veiller à ce qu'une botte ne reste pas prise. Parfum ne bougerait mie, mais vous seriez immobilisée sur son dos. Prenez les rênes à une main et posez l'autre sur votre cuisse. Wyn, tu as déjà combattu à dos de cheval ?

— Ne t'occupe pas de moi, l'ancêtre. Veille sur ta Dame, répondit Tréval en souriant à Janis.

— C'est Tréval qui leur parle, décida celle-ci.

Ses deux compagnons ne répondirent rien.

Ils arrivèrent sur les cinq hommes qui affichaient une mine assez peu aimable, sauf celui du milieu qui devait être le chef et souriait d'un air engageant.

— Ôtez votre bétail de notre route, cavaliers, dit Tréval d'un ton cassant. Nous sommes pressés et n'avons point le temps de jouer à la bataille.

— Notre bétail ? Des chevaux de la meilleure race ? répondit l'autre d'une voix empruntée.

— Des chevaux de ce que tu veux, l'homme. Mais je n'en ai cure. De merde ou d'or, ils me gênent. Ôte-toi de la route, ou je te taille une croupière.

Il s'exprimait parfaitement en langue impériale et le son de sa voix montrait qu'à l'évidence il ferait ce qu'il disait si les hommes n'obtempéraient pas. Les quatre autres cavaliers murmurèrent, visiblement offensés par ce ton et ces paroles. Leur chef les calma d'un geste de la main. Ils se tinrent cois.

— Tes chiens de garde sont bien dressés, cavalier. Ils n'aboient que lorsque tu leur en donnes l'ordre ? Et avec quoi les nourris-tu ? Avec du cheval, ou de la bouillie pour porc ? Ne pissent-ils que lorsque tu leur fais signe ?

— En voilà assez ! cria celui qui se tenait à droite du chef. Allons-nous nous laisser insulter par un pouilleux ?

— Si j'en juge par l'odeur, mes poux doivent être moins incommodés que les tiens, bonhomme, poursuivit Tréval.

Il asticotait ces hommes avec une rare insolence, ou une volonté délibérée de les faire sortir de leurs gonds. Janis ne comprenait pas où il voulait en venir mais, comme Patry ne bougeait pas et restait apparemment nonchalant, regardant ostensiblement ailleurs, elle ne disait mot.

Le chef avait de plus en plus de mal à contenir ses hommes. Tréval enfonça le clou.

— Dis-moi l'homme, tes cabots de ruisseau perdent patience. Qu'attends-tu pour te faire respecter ? Aurais-tu peur d'eux ? À te voir, je comprends qu'ils noulent t'obéir, tu

ressembles plus au cul d'une poule qu'à un cavalier.

Janis ne put s'empêcher de rire, tellement la comparaison n'était pas si éloignée de la réalité, surtout quand cet homme affectait de rire. Il rapprochait alors ses lèvres l'une de l'autre et gloussait en effectuant de petits sauts sur sa selle.

Son rire haut et clair eut l'effet qu'escomptait Tréval. Les quatre hommes, de part et d'autre du chef, sortirent leur épée avec un cri de rage. Le chef étendit les bras pour tenter de les calmer, mais c'était peine perdue, ils étaient hors de tout raisonnement. Ils avançaient maintenant vers les trois chemaux, leurs épées tendues droit devant eux. Janis regarda Patry qui affectait toujours la plus parfaite indifférence, appuyé sur l'encolure de sa chemal, il se regardait consciencieusement les ongles.

— La femme ! Prenez la femme vivante ! cria le chef.

Ce fut le signe du carnage. Avant que Janis eût pu voir quoi que ce soit, Patry était au milieu des hommes et taillait dans le tas. Les bras volaient tenant toujours les épées, les chevaux tombaient, bousculés par la chemale du Puissant qui n'était pas en reste. Elle était rompue au combat au corps à corps. Il n'avait pas besoin de la diriger, elle était son prolongement, allant où il regardait, frappant les chevaux, virevoltant en un ballet mortel. L'un des hommes tenta de s'échapper, tenant son épaule en sang. Il piqua des deux et partit au grand galop sur la route.

— Wyn ! cria Patry.

Tréval s'élança à la poursuite du fuyard, le rattrapa rapidement et lui coupa la tête d'un seul coup de taille.

De l'autre côté de la mêlée, le chef tenta de se saisir de Janis. Il jeta son cheval sur Parfum qui broncha sous le choc. Le jeune chemal ne savait comment se comporter en combat et toute cette agitation l'énervait. Janis devait le maintenir, ce qui mobilisait toute son attention. Elle n'avait pas vu venir le cheval et se retrouva jetée à terre. Le chef se précipita sur elle, le bras levé comme pour frapper. La jeune femme avait chu avec son épée qu'elle avait sortie dès le début du combat. Elle para le coup qu'il avait porté avec le plat de la lame dans l'intention évidente de l'assommer. Il la voulait vivante, il l'avait crié à ses hommes. Elle se mit en garde et vida son esprit, comme le lui avait enseigné Patry. Elle n'entendit plus rien que la respiration de son adversaire qui tenta par deux fois de l'assommer, mais fut à chaque essai violemment repoussé.

— Tu l'auras voulu, d'Avroz. Jamais tu ne seras impératrice, cracha-t-il entre ses dents.

— Regarde-moi bien, raclure de l'empire, c'est ta mort que tu vois. Je suis belle, n'est-ce pas ? Ne dit-on pas que la mort est une belle femme ? Elle éclata d'un rire mauvais.

L'homme tenta de répondre quelque chose de bien senti, mais les yeux de Janis étaient devenus deux perles bleues glacées et son visage affichait une telle colère, qu'aucun mot ne franchit la barrière de ses lèvres. Il ne put que pousser une sorte de cri rageur qui, même à lui, parut ridicule. Il se jeta sur elle. Elle para le coup avec une facilité qui la surprit elle-même et changea de main, passant l'épée dans sa main gauche puis, dans un même mouvement, feinta une contre-attaque en frappant de taille vers la gauche de son adversaire. Il était droitier et dut parer en revers. Elle modifia alors au dernier moment la trajectoire de sa lame et finit son mouvement en frappant d'estoc vers la poitrine de

l'homme qui comprit trop tard la manœuvre. L'épée de Janis le traversa de part en part. Il lâcha son arme qui tomba sur le sol en produisant un son dérisoire de vulgaire ferraille.

Janis s'approcha de lui, comme pour l'embrasser.

— Regarde-moi bien, tu es mort. Tu vas, se peut, voir mon père là-haut, et ma mère. Raconte-leur comment tu les as trahis, comment tu as trempé tes mains dans le poison qui a tué mon père. Je serai impératrice, l'homme. Mais tu ne verras jamais mon sacre. Je ne veux même pas savoir ton nom. Tu meurs en inconnu.

Elle retira brusquement son arme de la poitrine de l'homme qui émit un borborygme écœurant et s'écroula.

Toute l'énergie qui l'avait portée durant le combat quitta Janis. Elle se retrouva sur la voie, son adversaire mort à ses pieds, son épée sanglante dans les mains et se sentit prise d'une grande faiblesse. Une vague de chaleur lui monta au visage et, tout à coup, elle ne vit plus rien. Elle s'effondra... dans les bras de Tréval qui la retint au dernier moment.

— Hé là, damelle ! Ce n'est point le moment de se pâmer. Joli combat ! Belle feinte ! L'ancêtre est un bon maître. Cette espèce d'étron n'y a compris goutte et vous l'avez épinglé comme un vilain insecte.

— Wyn, dit-elle faiblement, je ne vois plus rien.

— Le premier combat est souvent difficile, damelle. Cela passera.

— C'est dur de tuer un homme.

Ses cheveux chatouillaient le nez de Tréval. Elle s'accrochait à lui, s'abandonnant totalement dans ses bras.

— Oui, damelle, c'est toujours dur d'occire un être. Mais il en est de néfastes qui ne doivent point nous survivre. Celui-là était un méchant. Vous l'avez meurtri roidement. Vous fîtes bien.

— Majesté ! Vous n'êtes pas blessée ?

Patry arrivait, couvert de sang.

— Non, mon ami. Je vais bien. J'ai juste eu un étourdissement après avoir tué celui-là. Tréval m'a retenu de ne point choir sur la chaussée. Mais toi, tu es ensanglanté, dit-elle, alarmée.

— C'est leur sang.

— Sont-ils tous...

— Tous, Majesté.

— C'est bien.

— Wyn en a occis un, moi trois et vous avez meurtri le chef. Je suis fier de vous, Majesté.

— Pas moi. Tuer un homme n'est jamais cause de fierté.

— Vous parlez en innocente, damelle.

— Wyn ! s'indigna Patry.

— Laisse-le dire ce qu’il pense, Patry.

— Oui l’ancêtre, laisse-moi dire et va te laver ; fait comme tu l’es, on dirait un orni qui vient de bâfrer. Vous parlez en innocente, car vous n’avez tué qu’un homme de peu d’importance, mais lorsque vous serez en face de celui qui a ourdi tout ce complot, je gage que vous ne laisserez à personne le droit de l’envoyez *ad patres* et vous en tirerez grande et légitime fierté lorsque ce devoir sera accompli. Je vous le prédis.

Ils passèrent ensuite une heure à traîner les corps dans les buissons, bénissant le ciel que le mauvais temps ait rendu la voie déserte et que la pluie qui recommençait à tomber puisse laver tout le sang. Les cinq chevaux furent rassemblés et attachés près d’un abri, Tréval ayant assuré à Janis et Patry que les brigands qui battaient la campagne ne mettraient pas une journée pour les repérer et se les approprier.

Cette tâche accomplie, ils repartirent promptement sur la grand-voie.

— Je crois que nous n’avons plus grand-chose à craindre avant quelques jours, annonça tout à coup Janis, alors qu’ils faisaient une courte halte pour se restaurer. Voyant l’air étonné de ses deux compagnons, elle reprit : oui, ils avaient placé ces cinq-là pour être présents si jamais nous allions vers le nord. Le gros des troupes doit se trouver au sud. Je suis apensée qu’il leur faudra un ou deux jours pour entendre que nous sommes allés vers le nord et pour tenter de regrouper des forces qui nous pourraient ralentir. D’ici ce moment, nous ne serons plus très loin de chez toi, Patry. Partons, nous traînons trop.

Elle avait changé. Mieux que n’auraient pu le faire tous les cours du Puissant, ce combat l’avait totalement et irrémédiablement transformée. Elle avait gagné en autorité et en capacité de décision. Elle le sentait elle-même. Elle devait s’imposer à l’empire. Cette partie de l’empire faite des nobles, des hauts dignitaires religieux. Cette partie de l’empire si loin du peuple dont elle venait et qui ne connaissait rien des soucis et des drames de la rue, du froid dans les masures de la ville-basse, de la faim jusque dans certaines zones des mid-villes, de la crainte du coupe-gorge, du poids des impôts. C’est pour ce peuple qu’elle acceptait d’être impératrice, pour ces milliers, ces millions d’hommes et de femmes qui vivaient de l’empire et dont l’empire avait un besoin vital.

Ils allèrent bon train, ne s’accordant des pauses que deux fois par jour. Les deux premières journées à ce rythme furent très éprouvantes pour Janis et Tréval. Elle n’avait jamais chevauché si longtemps et lui ne l’avait pas fait depuis plusieurs années. À chaque halte, ils descendaient de cheval de plus en plus lentement et se massaient ensuite les reins pendant de longues minutes, restant debout pour ne pas ajouter aux tourments de leur séant.

— J’ai le cul en grand dol, se lamenta Tréval. La peste soit de ces bestiaux qui ne sont point capables de trotter sans chocs.

— Alors Wyn, ton séant s’accagnardait trop souvent sur ton lit douillet, ce me semble, se moqua Patry.

— Silence, vieil homme. Ma jeunesse et mon allant auront tôt fait de passer un baume

apaisant sur ces douleurs sans conséquence.

Janis goûtait ces petites joutes verbales entre ses deux compagnons. Elle sentait qu'ils s'appréciaient de plus en plus, Patry allant même jusqu'à apprendre les échecs à Tréval.

— Mais pourquoi cette tour ne pourrait-elle point sauter par-dessus le pion ?

— Parce que ce n'est pas dans les règles du jeu, enfin !

— Règles de merde ! Tu es sûr de ne les point changer quand tu te trouves apensé que je te vais vaincre ? Il me souvient que la tour sautait au-dessus des pions, le jour dernier.

— Que nenni ! Le cheval, seul, peut passer par-dessus d'autres pièces.

— Ah, c'était le cheval... Oui, dit Tréval songeur, c'est bien réfléchi... Le cheval peut sauter.

Bien qu'ils soient pressés par le temps, le Puissant n'avait pas abandonné les leçons qu'il donnait à Janis. Il disait qu'un bon musicien s'exerce tous les jours à son art, de la même façon qu'un bon combattant. Il ajoutait toujours que l'épée devait être le prolongement logique du bras du combattant, de la même façon que le cheval est le prolongement de ses jambes. Tréval se joignait à eux et, bien que brouillon et totalement anarchique, son style était efficace parce que complètement instinctif. Patry les faisait souvent se battre l'un contre l'autre et Janis gagnait systématiquement. Ce n'est pas que Tréval ait été mauvais bretteur, mais elle possédait une sorte de sens inné du combat, de la parade, de l'attaque, de la contre-attaque et de la feinte. Un peu moins grande que Tréval, elle se mouvait avec une grande facilité et fluidité. Ses mouvements étaient coulés et, même s'ils ne possédaient pas la puissance de ceux de son partenaire, les coups qu'elle lui portait auraient largement suffi à l'occire proprement.

Le Puissant lui donnait également des leçons de combat à dos de cheval. Tréval n'en avait aucun besoin, tellement il semblait né sur une cheval. Il faisait de Silèse absolument ce qu'il voulait et surpassait Patry dans certains exercices de dressage. Tous les deux enseignaient donc à Janis comment dresser Parfum pour se comporter convenablement lors d'un combat ce qui, bien que la température chutât de plus en plus, mettait la jeune femme en nage, tellement elle devait dépenser d'énergie pour canaliser la fougue du jeune étalon. Il apprenait en même temps que sa maîtresse, et aussi vite qu'elle. Elle n'avait plus besoin des rênes pour le diriger. De simples pressions de cuisses, inclinaisons du buste, claquements de langue suffisaient à lui faire comprendre ce qu'elle attendait de lui.

Tréval suivait, toujours de bonne humeur, jamais morose, toujours moqueur.

— Eh bien, dit-il un jour que Janis ne parvenait pas à faire ce qu'elle voulait de Parfum dans un exercice particulièrement difficile, si c'est ainsi que vous escomptez diriger l'empire, damelle, il nous faudra moult patience pour comprendre ce que vous voulez de nous !

— Silence vil sujet, répondit Janis entre ses dents, concentrée qu'elle était pour donner les bonnes indications à Parfum.

— Point ne me tairai damelle. Votre pauvre bête est bien méritante et s'échine à démêler toutes les indications contraires dont vous l'inondez. Ah mon pauvre Parfum,

souvent damelle varie, bien fol qui s’y fie.

Patry n’intervenait plus lorsque Tréval s’adressait ainsi à la première impératrice. Il avait compris depuis quelque temps que l’homme aimait autant Janis que lui et, se peut, d’une tout autre façon.

Ils progressaient toujours vers le nord, se rapprochant de la région du Puissant et de la cité impériale.

Un soir, ils arrivèrent en vue d’une cité de taille moyenne.

— Bourgcugnot, annonça Patry. La dernière cité avant ma maison. Nous allons devoir y entrer pour acquérir vivres, chauds vêtements et chausses, et vendre Aimable. Comment allons-nous procéder Janis ?

Il demandait de plus en plus souvent l’avis de la jeune femme, ayant lui aussi senti qu’elle avait considérablement mûri.

— Vous y allez tous les deux, « ils » attendent deux hommes et une femme. Je vous espère dans la forêt citadine au nord. Je vais contourner les murs à distance et me tiendrai cachée près de la grand-voie.

Patry ne dit rien, sachant que sa décision était prise et l’ayant deviné avant qu’elle ne lui réponde. Janis le regarda dans les yeux et ils sentirent tous deux comme une communication s’établir. Ce n’était rien de cohérent, d’intelligible, mais c’était palpable !

— Tu as senti ? demanda-t-elle, excitée.

— J’ai senti. Très nettement. Majesté, dit le Puissant, vous me donnez le bonheur de connaître ce prodige ! Vous m’acceptez totalement jusque dans votre esprit. Je ne sais comment vous remercier.

— Eh bien stoppe-là, l’ancêtre ! Si tu ne sais que dire, le mieux est de ne rien dire.

Tréval semblait morose. Pour la première fois, Janis le voyait la mine renfrognée et la lippe amère.

— Que se passe-t-il, Tréval ? seriez-vous malade ?

— Point malade, damelle. Malengroin.

— Pour quelle raison ?

— Voulez-vous lire dans ma tête aussi ? Cela vous sera impossible, car je ne suis point un vieillard sénile qui laisse ouvertes ses méninges à tout vent.

Pour une fois, ce fut à Patry de se moquer :

— Vieillard sénile, peut-être, mais je ne suis pas jaloux comme pou.

Janis rougit. Tréval haussa les épaules et, se tournant vers le Puissant avec son sourire retrouvé, il lui demanda :

— Allez l’ancêtre, laisse la jeunesse prendre bec et espère-moi au virage que je vois là-bas.

— Soyez prudente, Janis. Nous ferons le plus prestement possible.

— Je sais.

Le Puissant parti, Tréval dit à Janis :

— Je n'aime point vous laisser seule en ces bois sombres et détestables. Je n'aime point vous savoir loin de nous. Je n'aime point nous savoir loin de vous. Je n'aime...

— Wyn... Wyn mon ami, je sais. Moi non plus, je n'aime pas cela. Mais je serais plus en sûreté dans ce bois que dans ces murs.

— Se peut damelle. Mais je suis bien marri de ne pouvoir envisager votre minois durant toutes ces longues heures.

Et il partit rapidement, laissant Janis sur ces dernières paroles.

Elle resta un instant songeuse, écoutant le bruit des chemaux s'éloigner sur le chemin. Elle ne savait que penser à propos de Tréval. Elle ne se leurrerait pas et savait qu'il ne lui était pas indifférent. Sa bonne humeur, son irrespect moqueur, sa beauté intérieure et son aspect physique sans apprêt, tout cela lui plaisait. Et là, elle venait de découvrir qu'il tenait à elle. Une grande bouffée de joie accéléra son souffle.

Elle engagea Parfum dans un chemin de traverse qui semblait s'incliner vers l'ouest. Elle qui ne savait auparavant comment se diriger hors de sa cité était maintenant capable de s'orienter par un ciel couvert, un soir de fin d'automne. Elle qui éprouvait auparavant beaucoup de mal à dormir seule dans l'auberge, se retrouvait totalement isolée dans une forêt, sans aucune crainte. Elle avançait, plongée dans ses pensées, quand tout à coup Parfum renâcla et s'arrêta. Il y avait quelque chose qu'il craignait. Elle sortit aussitôt son épée du fourreau, car rien ne faisait jamais peur à l'étalon. Un loup ou un ours ne l'auraient pas effrayé, un lynx encore moins. Il ne pouvait s'agir d'un lion, le bois était trop touffu. C'était donc soit un homme camouflé, soit un orni. Elle mit pied à terre et fit passer Parfum devant elle. Docile, il avança prudemment et s'arrêta à nouveau, indiquant avec la tête un enchevêtrement de ronces d'où venait l'odeur qui l'inquiétait.

Ce ne pouvait être un homme car il n'aurait rien pu faire, depuis cet épais roncier. Il s'agissait donc certainement d'un orni. Janis allait rapidement remonter à cheval quand elle entendit un gémissement qui traduisait à la fois la douleur, la tristesse et la résignation. L'animal qui geignait ainsi devait souffrir terriblement. Elle n'avait jamais été indifférente à la douleur des autres. Elle remit pied à terre et entreprit de se tailler un passage dans le roncier, malgré les manifestations de Parfum qui piaffait, allant et venant dans le chemin. Après cinq bonnes minutes d'efforts, elle découvrit effectivement un orni. Couché sur le côté, il ne dressa même pas la tête en la voyant s'approcher. Ses deux pattes avant étaient prises dans un piège. Ses côtes étaient bien visibles sur son flanc amaigri. Cela devait faire plusieurs jours qu'il était là. Tout autour de lui, les ronces étaient écrasées, témoignant de ses efforts pour se libérer. Les poils de sa gueule étaient englués de sang séché, car il avait dû mordre le piège au sang pour tenter de l'ouvrir. Ses yeux se fermaient sans cesse, il était visiblement à bout de force.

Janis ne savait que faire. Elle avait conscience qu'il fallait laisser ce monstre mourir, prisonnier de tout cet acier, mais elle ne pouvait détacher ses yeux de cette énorme tête, de ces flancs émaciés, de cette bête qu'elle gardait en mémoire et qui revenait souvent dans ses cauchemars les plus effrayants.

Elle prit une décision et, se redressant, elle leva l'épée au-dessus d'elle pour frapper

l'animal. Ce fut juste au moment où elle allait abattre son arme qu'il la regarda. Non pas avec ces yeux de prédateur qui surveillent sa proie, qui la tuent à petit feu, qui la rendent folle avant de la dévorer, mais avec un air de reconnaissance infinie. Ses yeux brillaient de cette lueur rouge que Janis n'oublierait jamais, mais elle était douce, elle était faible et elle... remerciait. Alors, se traitant de tous les noms, mue par elle ne savait quelle idée folle, Janis entreprit d'ouvrir le piège. Elle n'y parvint pas, le ressort était trop puissant. Têtue, elle alla couper une branche avec son épée et l'utilisa comme levier. Elle engagea le bois entre les mâchoires du piège et appuya de tout son poids sur la branche qui plia, mais réussit à écarter petit à petit les deux branches en acier.

— Allez, sors de là. Allez, tu le peux ! Sers-toi de tes pattes arrière ! Allez, je ne vais pas pouvoir tenir longtemps !

L'orni, qui était resté sans bouger durant tout le moment où elle avait installé son dispositif, leva la tête et la regarda encore une fois avec cet air si humain.

— Allez, vas-y ! Bouge, animal !

Elle l'exhorta tant et si bien qu'il finit par bouger faiblement, poussant sur ses pattes arrière pour reculer petit à petit hors du piège. Il y laissa de la peau, mais il semblait se trouver au-delà de toute douleur. Quand il fut dégagé, Janis lâcha son levier et les mâchoires claquèrent avec un bruit sinistre, arrachant un cri de frayeur à l'orni. Il s'était à nouveau couché sur le flanc et Janis le regardait, ne sachant que faire maintenant qu'il était délivré. Il ne pouvait que mourir sur place et le mieux qu'elle avait à faire était de l'achever immédiatement. Elle le savait, mais ne parvenait pas à s'y résoudre. Il avait de nouveau fermé les yeux et respirait faiblement à petits coups qui soulevaient maladivement sa poitrine.

— Je ne t'abandonne pas, décida-t-elle. Je sais que c'est stupide, mais je ne t'abandonne pas.

Elle alla chercher un peu d'eau et la versa, sans le toucher, sur la gueule de l'animal. Il laissa couler les premières gouttes sans réagir, lapa faiblement les autres, puis avec de plus en plus de vigueur. Voyant qu'il réagissait, elle lui apporta un reste de viande séchée qu'elle jeta sur sa gueule. Mais il lui frappa le museau et glissa sur le côté. L'animal ne pouvait se redresser, mais sentait la viande et faisait des efforts pour l'attraper avec la langue. Elle était trop loin de lui, il n'y parvenait pas. Janis la poussa avec une branche, mais l'orni n'arrivait pas à la faire remonter jusqu'à sa gueule, devant se contenter de la lécher avec avidité.

— Tu ne vas pas me mordre, d'accord ?

Tout à coup, prise d'une soudaine impulsion, elle tenta de penser vraiment ce qu'elle lui disait. Ces animaux parvenaient à s'imposer dans le cerveau de leurs proies, ils devaient donc être également capables de lire les pensées des autres.

Elle lui envoya donc des images de bonheur et d'amour, de paix et de bien-être ; l'inonda de messages rassurants sur ses intentions, éliminant toute trace de peur dans ses pensées. Fut-ce cela, ou bien l'orni était-il vraiment faible ? Toujours est-il qu'elle lui posa le morceau de viande sur la gueule et, voyant qu'il ne parvenait pas à l'ouvrir sans le faire tomber, elle le lui mit délicatement dans la gueule. Il mâcha. Consciencieusement. Trois autres morceaux suivirent le même chemin. Au bout du deuxième, il ouvrait lui-même la gueule pour qu'elle les place à l'intérieur. Ce faisant, elle ne cessait de lui parler par

l'esprit, persuadée qu'il l'entendait et, se peut, la comprenait. Elle en eut même la preuve, puisqu'à un moment, Parfum souffla bruyamment par le nez. Elle se retourna vers lui pour voir ce qui le tracassait et aussitôt l'orni gémit faiblement. Pas le même gémissement que celui qu'elle avait perçu avant de le voir, mais comme un appel pour qu'elle ne cesse de s'intéresser à lui. Ce fut du moins ainsi qu'elle l'interpréta, car il cessa dès qu'elle recommença à lui envoyer des messages amicaux.

Au point où elle en était dans ses relations avec l'animal, elle ne pouvait plus le laisser là à crever dans ce bois. Elle lui expliqua donc, toujours silencieusement, qu'elle allait le tirer jusque dans le chemin pour le placer sur sa monture. Qu'il ne devait pas bouger et ne surtout pas se débattre, sinon elle serait contrainte de le laisser mourir ici. Comprit-il ? En tout cas il ne broncha pas quand elle lui saisit précautionneusement les deux pattes arrière et le traîna le plus délicatement possible jusqu'au chemin. À un moment, il cria. Elle le lâcha et recula précipitamment tombant sur les fesses dans les ronces. Mais il n'avait crié que de douleur. Elle s'excusa mentalement en lui caressant doucement la tête et reprit sa progression. Arrivée sur le chemin, il lui fallut expliquer à Parfum qu'il n'avait rien à craindre. Le jeune étalon s'approcha, les jambes tremblantes et prêt à s'enfuir au moindre signe d'hostilité, puis il renifla l'orni qui se laissa faire. Janis lui confectionna deux attelles avec des bois entourés de tissu et les fixa aux deux pattes avant. Elle redonna à boire à l'animal, puis lui expliqua qu'elle allait le porter pour le mettre sur Parfum.

— Je suis folle.

Ne put-elle s'empêcher de dire à haute voix quand elle se pencha pour prendre l'animal dans ses bras. Il ne bougea pas d'un poil quand ses cheveux s'étalèrent sur son flanc et, quand elle l'eut tout contre sa poitrine, elle sentit qu'il tremblait sans s'arrêter, visiblement aussi inquiet qu'elle pouvait l'être. Il était terriblement lourd et Janis eut peur de le laisser choir sur le sol. Elle rassembla toutes ses forces et le hissa petit à petit jusqu'à l'encolure du cheval.

Parfum fut exemplaire. Bien qu'il respirât rapidement, il ne broncha pas et ne fit pas d'écart lorsqu'elle posa l'orni allongé sur son encolure. Elle monta, épuisée par l'effort qu'elle avait fourni pour hisser l'orni jusque-là et s'installa confortablement sur la selle, puis elle recouvrit l'animal d'une chaude couverture.

La nuit était tombée depuis longtemps et elle ne dut se fier qu'aux yeux nyctalopes de son cheval pour la guider sur ce chemin détrempe. Elle ne voulut pas s'arrêter avant d'être sur la grand-voie du nord de la cité, de peur que ses amis ne mettent les bouchées doubles et sortent de Bourcugnot tôt le lendemain.

Se fiant à Parfum et se guidant aux quelques étoiles qu'elle commençait à apercevoir dans les trouées de la couche nuageuse, elle parvint vers la fin de la nuit à la grand-voie du nord. Elle voyait les lumières de la cité derrière elle. Elle resta quelques instants sur la voie, de façon à avancer rapidement et rattraper le temps perdu, bien qu'elle fût confusément certaine de ne pas avoir perdu son temps en recueillant cet animal. Quand la lueur citadine s'estompa derrière elle, elle obliqua dans le premier chemin forestier qui s'ouvrait sur sa gauche et mit pied à terre. Elle réveilla doucement l'animal en l'appelant mentalement. Il ouvrit ses yeux rouges qui luirent faiblement dans l'obscurité, preuve qu'il entendait effectivement ce qu'elle pensait. Janis ne put réprimer un frisson de voir ce

monstre, cet animal mythique craint par tout un peuple, si près d'elle, si proche de son visage. Il dut percevoir ces sentiments, car il ferma les yeux en poussant un petit gémissement. Elle posa la main sur sa tête en le rassurant et, le prenant à bras le corps, le fit glisser le plus doucement possible jusqu'à terre où elle l'installa confortablement. Ceci fait, elle dessella Parfum, signal que l'étalon interprétait généralement comme la fin d'une journée de travail. Il se préparait à aller faire quelques pas heureux, mais elle l'arrêta d'un ordre. Il n'était pas question qu'il divague et attire l'attention sur elle. Sur eux. Elle se restaura, donna à nouveau à manger à l'orni et entreprit de le brosser puis de le laver un peu. Il sentait une infection. Lui expliquant ce qu'elle faisait et pourquoi elle le faisait, elle lui passa dans la toison la brosse d'ivoire que Patry avait achetée pour la crinière des chemaux. Il se laissa faire, semblant même trouver un certain plaisir à ce traitement, puisqu'il ronronna comme un chat, mais plus puissamment. C'était une femelle. Elle était assez grande, bien plus que tous les chiens que Janis avait vus et devait être assez impressionnante lorsqu'elle était en pleine possession de ses moyens. La jeune femme passa une bonne demi-heure à la brosser. Quand elle fut à peu près satisfaite de son œuvre, elle alla le long de la voie et passa un linge en laine sur l'herbe dense qui poussait là. Il fut rapidement trempé. Elle le déchira en deux parties qu'elle utilisa pour nettoyer les plaies des pattes avant et pour frotter le corps de l'orni qui, bien que n'appréciant visiblement pas cela, se laissa à nouveau très docilement faire.

Janis ne savait si l'animal avait conscience de ce qui se passait entre elles deux, ou si elle n'attendait que sa guérison pour disparaître, ou pire, tenter de la tuer.

— Non, se dit-elle à haute voix. Tu ne le feras pas, je le sais et toi aussi.

Elle s'endormit finalement contre Parfum qui avait étalé son grand corps tout près d'elle.

Le jour les révéla tous les trois endormis. Janis appuyée comme à son habitude sur le flanc de son chemal et l'orni, qui avait dû ramper grâce à ses pattes arrière, était plaquée contre la jeune femme.

Ce fut ainsi que les trouva Tréval. Il ne put retenir un cri de surprise qui éveilla l'orni et Parfum. L'orni se mit aussitôt à crier. Janis s'éveilla, effrayée. Elle fut encore un court instant sans savoir où elle se trouvait ni ce qui se passait, mais dès qu'elle eut repris ses esprits, elle calma l'animal en lui caressant la tête et en lui expliquant que cet homme était un ami qu'elle ne devait pas craindre. L'orni se calma et ses cris cessèrent peu à peu.

— Mais que faites-vous céans avec ce monstre benoîtement accouti contre votre flanc ?

Tréval était éberlué, hagard. Il ne comprenait rien.

Patry les rejoignit.

— Majesté ! Qu'est ceci ?

Tout ce bruit effraya l'orni qui recommença à crier et tenta de se lever, mais retomba lourdement sur le flanc. Janis eut toutes les peines du monde à la calmer.

— Reculez ! Reculez, vous l'effrayez, elle est terrorisée. Reculez, vous dis-je ! Je la calme et vous narre ce qui m'est arrivé.

Il lui fallut un long moment pour que l'animal cesse de trembler convulsivement et qu'elle recommence à ronronner faiblement sous ses caresses. Janis reprit la brosse et la passa dans sa toison, ce qui semblait constituer le summum du bien-être chez l'orni, car elle se calma tout à fait et s'endormit.

Janis rejoignit ses deux amis qui l'attendaient impatiemment, assistant de loin à tout ce manège, totalement époustouflés, incrédules et prêts à toute éventualité.

Elle leur raconta tout ce qui s'était passé depuis leur départ.

— Mais vous avez été d'une imprudence folle, Majesté ! Et si ce... Si cette bête vous avait mordue, qu'auriez-vous fait ? Vous étiez seule, en pleine forêt, près d'une cité dont on ne savait pas encore si elle vous était hostile, et vous apprivoisez un monstre dont tout le monde sait qu'il est féroce, sans pitié, cruel, vorace...

— C'est tout ? le coupa Tréval, nonchalamment appuyé contre le tronc d'un arbre.

— Comment c'est tout ? Le Puissant était interloqué.

— C'est tout ? Tu as fini ? Tu ne vas pas nous rebattre les ouïes avec tous les défauts de cette bête. Il me semble à moi que ce qu'on croyait pour vrai est faux. Tout benoîtement. Et pense, l'ancêtre, avec ce qui paraît ne pas te servir de cervelle, au grand bienfait que ce peut être d'avoir un orni par-devers soi. Un orni qui nous aime et nous entend. Il n'y aura jamais meilleur allié.

— Tu déraisonnes, Tréval. Jamais on ne pourra éduquer un monstre.

— Qui a dit éduquer ? Ah çà, pour te battre et croiser le fer, tu es puissant. Mais quand il s'agit de faire fonctionner les mérangeoises, rien. C'est à croire que tu n'as point de tête, sous ta sombre capuche. Entends-moi, plutôt que de faire luire tes yeux de transformé. Cet animal peut s'attacher à nous. Et si ce que nous a narré Janis est vrai, si cette bête dont tu as si peur est capable de nous entendre directement sans parole, c'est merveille ! Imagines-tu comme elle pourrait nous être utile ? Où trouver meilleur allié ? Cette bête est crainte par tout l'empire, donc même par nos ennemis. Dès qu'elle apparaîtra, on tremulera de peur, on fuira, on s'époumonera, on chiera dans ses chausses. Je suis apensé, moi, que Janis doit lui apprendre que nous sommes ses amis, ses alliés. Je suis apensé que l'on doit la guérir et la garder avec nous.

Le Puissant secouait la tête, visiblement opposé à cette idée qu'il jugeait totalement démente.

— Patry, intervint Janis, regarde.

Elle pensa à l'orni. Celle-ci, qui avait posé sa lourde tête sur le sol, la tourna immédiatement vers elle et plongea son regard dans le sien. Janis frissonna involontairement. Bien qu'elle soit certaine que cet animal ne lui ferait jamais de mal, elle ne pouvait oublier la torture qu'elle avait subie une nuit entière, perchée sur un arbre. Elle se secoua et envoya un message de calme et d'amitié à l'orni, puis elle lui demanda de regarder le Puissant.

— Je lui ai demandé de te regarder, dit-elle à haute voix.

Le fauve cligna des yeux et tourna la tête vers Patry qui poussa un petit cri de surprise et recula d'un pas.

— À Wyn maintenant.

Elle demanda à l'orni qui, aussitôt, regarda Tréval.

— Et vous avez résisté une nuit entière à ce regard ? demanda-t-il à Janis. Je vous admire, Majesté.

Janis sourit. C'était la première fois qu'il l'appelait par son titre.

— Voyez, elle comprend ce que je lui demande. Je ne pouvais la laisser mourir dans la forêt, après l'avoir vue.

— Avez-vous pensé qu'elle vous dictait votre conduite ? demanda Patry.

— Non, avoua-t-elle. Je n'y ai pas pensé. Mais je ne le crois pas. Je ne le sens pas. Ce que je n'entends pas, c'est comment elle peut comprendre ce que je lui dis.

— Votre pensée est universelle, ma Dame.

— Tu veux dire que je ne pense pas avec des mots ?

— Personne ne pense avec des mots. Nos idées se forment dans notre tête et les mots les traduisent. Mais si nous pouvions, comme cette bête, aller à la source de toute pensée, nous pourrions comprendre n'importe quel être. Le langage est sans doute le premier pas vers l'incompréhension.

Janis resta un instant songeuse en regardant l'orni qui s'était endormie.

— Qu'avez-vous appris dans la cité, demanda-t-elle tout à coup.

Les deux hommes se regardèrent, puis Patry plongea son regard dans le sien. Elle senti à nouveau une sorte de communication s'établir entre leurs deux esprits et l'orni dut également le percevoir, car elle s'éveilla brusquement en poussant un gémissement.

— La cité est contre moi, dit Janis.

Ce n'était pas une question. Elle l'avait confusément lu dans l'esprit de Patry et c'était ce qu'elle craignait le plus.

— La cité, oui ; mais pas sa rue. Il nous a suffi de nous rendre dans l'auberge la plus proche du guichet pour l'apprendre. La rue est certaine que Bourgcagnol cherche une femme et deux camaliers. Les guichets sont surveillés, les femmes seules sont questionnées. Les camaliers itou, comme nous l'avons pu juger.

— Que vous a-t-on demandé ?

— D'où nous venions, où nous allions, combien de temps restions-nous en Bourgcagnol, ce que nous venions y faire, de combien d'âmes se composait notre groupe. Les guichets ont reçu des ordres, mais ils ne savent pas pourquoi ils recherchent une femme et deux camaliers. « On » ne leur en a pas donné de raison. Leur quête est donc moins efficace et d'autre part, cela montre bien que « l'on » craint que les recherches pourraient n'être que mollement menées si les guichets en connaissaient les raisons. La rue, vous disais-je, est plutôt du côté du faible, comme à son habitude. De plus, je suis apensé qu'elle ne goûte pas tout ce qui ressemble à une demande autoritaire s'opposant à son libre-arbitre. La cité, son gouverneur et son appareil sont contre vous, ma Dame, mais pas le peuple.

— C'est une chance que nous devons saisir. Il nous en faudra parler en ton logis. Dans

combien de temps penses-tu que nous y arriverons ?

— Deux jours de marche rapide.

— Et de grand dol en le cul, compléta Tréval.

— Par la grand-voie ?

— Nenni, Janis !

— Combien de temps par la grand-voie ? insista-t-elle.

— Nous gagnerions une bonne demi-journée mais, se peut, perdriens la vie.

— Si nous gagnons prestement ton logis, nous pourrons plus vite agir contre mon cousin et ses amis. Il nous faut réagir contre cette emprise qui ne cesse de croître. Si toutes les cités se retrouvent contre nous, la rue ne pourra rien pour nous. Je ne voudrais pas la conduire dans un combat désespéré contre les Milices. De plus, « on » peut lui faire accroire toutes sortes de choses sur moi, si nous ne réagissons que trop tardivement.

— La damelle dit vrai l'ancêtre ; et tu le sais, dit Tréval.

— Soit.

— M'autorises-tu à t'ordonner de prendre par la grand-voie ? demanda Janis avec un sourire mutin.

Au fond de la capuche, les yeux du Puissant brillèrent d'une lueur fugitive et Janis sentit son sourire et son acquiescement lui caresser l'esprit.

— Alors allons-y, dit-elle en rejoignant Parfum et l'orni.

Ses deux amis restèrent, à sa demande, à distance de la bête qui s'éveilla brusquement lorsque Janis la toucha. Elle avait voulu tenter cette expérience pour vérifier si elle pouvait avoir réellement confiance en ce fauve. Elle posa donc sa main sur le dos de l'animal qui cria immédiatement et fit un bond étonnant, compte tenu de ses blessures, la gueule grande ouverte, prête à mordre. Elle retomba sur le sol en grognant. Janis se pencha vers elle et lui « parla », espérant la calmer. L'orni cessa aussitôt de grogner et gémit en levant la tête vers la main qui hésitait à la toucher. Quelques minutes plus tard, elle ronronnait sous les caresses.

— Vois Patry. Jamais elle ne me fera de mal. Je te l'assure.

— Il semble en effet que vous avez là votre troisième sujet, Majesté, convint le Puissant.

— Mon quatrième, Patry, mon quatrième, rectifia Janis.

Ils se vêtirent des effets achetés dans la cité. Il s'agissait de chaudes pelisses confectionnées selon les patrons les plus anciens. Elles étaient chaudes, légères et totalement imperméables selon Patry. Tréval était sceptique.

— Comment une vêtue aussi fine pourrait n'être point traversée par la pluie battante ?

— La pluie battante n'est jamais constituée que de gouttes d'eau, lui répondit le Puissant.

— Tu ne réponds que par proverbes ou maximes, l'ancêtre. N'as-tu donc point assez d'esprit pour fabriquer tes propres phrases ?

— C'est que, pour les simples d'esprit, j'emploie les méthodes d'enseignement les plus adaptées, mon bon Wyn.

Tréval ne répondit que par un grognement, la tête prise dans sa veste. Patry alla vers lui et actionna l'astucieuse tirette qui permettait au vêtement de s'ouvrir sur toute sa longueur. La tête de Tréval apparut aussitôt, hilare, les cheveux en bataille.

— Quelle science l'ancêtre ! Tu me merveilles tous les jours que les dieux font.

Après un frugal repas, dont l'orni eut sa part, ils partirent rapidement. Tréval avait aidé Janis à hisser le fauve sur l'encolure de Parfum. La jeune femme fut très heureuse que l'orni ne bougeât pas pendant la manœuvre. Elle l'avait rassurée à l'aide d'images de paix, de bonheur et de tranquillité, mais avait néanmoins frémi lorsque Tréval avait saisi l'arrière-train de l'animal, pendant qu'elle tenait le cou et la tête. Tout s'était merveilleusement passé et, à part un tremblement apparemment irréprouvable, l'orni n'avait pas manifesté de mauvaise volonté.

Ils voyagèrent tout le jour. Janis avait peur pour « son » orni, mais l'animal ne semblait pas très incommodé par le galop de Parfum, car elle ne bougeait pas et dormit pendant la majeure partie du voyage. Ils se restaurèrent sans s'arrêter et ne firent halte que pour un besoin irréprouvable de Janis.

— Je ne peux pas faire comme vous, moi !

— C'est un des ennuis de naître femelle, avait dit Tréval.

— Et c'est bien le seul, lui avait rétorqué Janis.

Ils avaient tous les deux descendu l'orni pour qu'elle boive et se soulage.

Ils passèrent la nuit sous le couvert des arbres, les forêts étant très nombreuses en ces contrées nordiques et ce fut cette nuit-là que la neige choisit pour faire son apparition. Janis n'avait jamais vu les flocons tomber ailleurs que sur le pavé de la rue. Elle les admira dans leur descente erratique, les contempla alors qu'ils s'accrochaient aux branches ou se posaient sur la fourrure de l'orni qui était appuyée contre elle.

Ils entendirent au loin le cri d'un orni en chasse. La « leur » dressa les oreilles puis reposa sa tête avec un soupir de bien-être. Elle ne semblait pas encline à rejoindre les bois et les landes. À cause de ses pattes avant ?

Il ne faisait pas encore tout à fait jour quand Patry les réveilla.

— Hé l'ancêtre, tu es tombé de cheval ? Il fait nuit ! protesta Tréval.

— Si tu t'accagnardes trop longtemps contre Silèse, nous ne t'attendrons pas, vaunéant. En trottant, nous serons chez moi ce soir.

Ils mangèrent deux tranches de viande séchée, burent un peu de cidre et repartirent rapidement sur la grand-voie.

Ils n'avaient pas chevauché depuis une heure que l'orni commença à s'agiter. Elle ne cessait de gémir et de lever la tête en essayant de regarder devant eux.

— Patry, elle est agitée. Je ne comprends pas ce qui lui prend, dit Janis.

Le Puissant arrêta immédiatement sa chemal.

— Si vos idées en ce qui concerne cette bête sont justes, je vais aller en avant voir ce qui nous attend après ce virage.

— Tu crois que...

— Oui, ma Dame, je crains un guet-apens. Wyn, tu veilles sur elle.

— Point n'est besoin de me le dire. Veille sur toi, l'ancêtre.

Patry hocha la tête et s'engouffra dans la forêt qui longeait maintenant continûment la grand-voie.

— Il nous faut nous accoutir, damelle, dit Tréval d'un ton peu aimable que Janis mit sur le compte de l'urgence.

— Il faut quoi ?

— Nous cacher, dans votre parladure, répondit-il sèchement.

Il faufila immédiatement Silèse entre les arbres et Janis le suivit. Le sous-bois était sombre. L'aube pointait à peine, éclaircissant faiblement le ciel gris. L'orni n'avait pas cessé de gémir, levant la tête et regardant derrière eux maintenant.

— Tréval, je crois que nous sommes suivis, dit Janis.

Il ne se retourna pas et continua d'avancer dans la forêt, s'enfonçant de plus en plus sous le couvert des arbres. Ils allèrent ainsi pendant plusieurs minutes puis, l'orni ne se calmant pas, Janis arrêta Parfum et dit :

— Wyn, je ne continue pas. Patry ne pourra nous retrouver si nous allons plus loin. Nous allons de plus perdre un temps précieux pour rejoindre la grand-voie ensuite. Attendons ici de voir ce qui inquiète l'orni. Nous sommes suffisamment cachés par ces sapins.

À la grande stupeur de la jeune femme, Tréval entra dans une colère noire.

— Mais que ces damelles s'accroissent ! Nous faut-il avoir les oreilles meurtries par leurs criaillements ?

— Mais Wyn...

— Silence, ai-je dit ! Tu n'as donc rien compris, tu ne t'es donc point demandé pourquoi je quittais mon logis pour vous suivre ? Ce logis où j'ai été si heureux ? N'as-tu donc pas un sou d'entendement ? Elle a compris, elle, dit-il en désignant l'orni. Elle sait ce qui va se passer. Elle attend l'échauffourée où je t'ai piégée, impératrice.

Janis blêmit.

— Tréval, tu...

— Oui-dà, Majesté, je.

L'orni s'agitait de plus en plus. Janis sortit son épée.

— Je croyais que tu commençais à m’aimer. Et toi, tu ne songeais qu’à me trahir. Tu n’as fait que nous tromper pendant tout ce temps ? Tromper Patry ? J’ai failli t’aimer, Tréval. J’ai failli t’aimer.

Elle approcha Parfum de Silèse, lui donnant les signes de combat. L’étalon ne comprenait pas. Il connaissait la chemale depuis longtemps maintenant, mais sentait que cette fois il ne s’agissait pas d’un exercice. De son côté, Silèse recevait apparemment les mêmes signes de la part de Tréval qui avait également sorti son épée du fourreau. Il savait qu’à terre, il n’avait aucune chance contre Janis. Tant qu’il restait sur Silèse, il pourrait la vaincre, d’autant qu’elle était gênée dans ses mouvements par l’orni.

Contre toute attente, il mit pied à terre. Janis n’en crut pas ses yeux. Elle était consciente de la supériorité camalière de son ancien compagnon, et tout autant de la sienne lors d’un combat piéton. Elle resta un instant sur Parfum, craignant une trahison. Mais l’orni s’était totalement calmée et ne faisait plus que regarder Tréval. Il semblait donc que leurs poursuivants fantômes les avaient perdus. Il n’y avait plus que lui comme ennemi dans un rayon proche. Janis descendit également à terre.

— Tu sais que je vais te tuer, dit-elle à Tréval qui attendait, la pointe de l’épée posée sur le sol.

Il ne répondit pas et regarda la cime des arbres.

— Tréval, tu n’es pas couard, je le sais. Bats-toi. Meurs en homme.

— Quelle belle injonction, dit-il dans un langage parfait. Meurs en homme ! Voilà qui stimule ! Voilà qui fait appel à la force mâle qui nous bat, à nous autres couillus, entre les jambes ! Voilà qui donne la rage au cœur et vous permet d’occire ! Sache damelle, que je suis un homme qui n’aime point occire. Si je te dis que l’on m’a trompé. Si je t’apprends que je te devais entraîner dans ce guet-apens pour la raison que tu avais ordonné la mort de mon épouse et de mes trois enfantelets. Si je te dis encore que tu serais noble jusque dans le tréfonds de ton cœur et mépriserais le petit peuple de la rue et des villes-basses. Me croiras-tu ?

Il pleurait. Des larmes coulaient le long de ses joues sans qu’il ne fasse rien pour les cacher ou les essuyer.

— Oui, je t’ai trahie, parce que l’on m’a dupé. Non je ne t’aime point. Je n’aimerai jamais que mon épouse, même par-delà la mort qui me l’a volée. Tue-moi, si tu le veux. Mais sache que je ne le souhaite pas, j’aime trop la vie. Je ne me défendrai pas. De toute façon, tu es plus forte que moi à ce jeu de la mort. Et je ne veux plus ta mort. J’aime trop la vie, te dis-je. Je l’aime trop pour lui ôter ta présence, le son clair de ton rire et le flamboiement de tes cheveux dans le vent de la course. Tu vois, je préfère les belles images aux beaux combats et l’amour à la sueur des mâles qui se battent. Tue-moi si tu penses que cela effacera l’ignominie de ma duplicité.

En deux pas, Janis franchit rapidement l’espace qui le séparait d’elle et, visant la tête, frappa un seul coup. Tréval s’effondra sans un soupir. Assommé. Elle l’avait frappé du plat de la lame.

Elle se pencha vers lui, écouta sa respiration et lui chuchota :

— Je te pardonne, Wyn Tréval. Rejoins-nous quand tu auras retrouvé tes esprits, tous

tes esprits.

Elle lui étendit sa couverture sur le dos et remonta rapidement sur Parfum avant de regagner la grand-voie. Le long du chemin, elle vit les traces de plusieurs chevaux. Ils avaient donc bien été suivis et Tréval l'avait sauvée en prenant une sente que les « autres » n'avaient pas repérée. Elle sourit en pensant qu'il aurait froid cette nuit.

— Bien fait, dit-elle à haute voix.

Retrouver Patry fut chose facile. Le Puissant avait rapidement fait demi-tour après avoir constaté qu'il avait été joué et qu'il n'y avait rien ni personne au-devant d'eux. Il avait galopé sur la grand-voie jusqu'à l'endroit où il avait laissé Janis et Tréval. Mettant pied à terre, il avait cherché des traces de leur passage et il venait de commencer à les suivre lorsque Janis le rencontra.

— Dame Neuve, vous voilà ! Je n'ai rien vu en avant. Il n'y avait pas âme qui vive, alors...

— C'est normal, ils étaient derrière moi.

— Derrière vous ? J'avais donc bien vu des traces de chevaux. Mais...

— Et Tréval était des leurs.

Le Puissant resta sans voix. Il enleva lentement sa capuche et son air ahuri aurait pu être comique si la situation n'avait pas été si grave. Il ne dit rien pendant un moment. Janis le laissa assimiler cette annonce et tout ce qu'elle impliquait.

— Tréval était des leurs... Cela est-il constant, ma Dame ?

— Oui. Il a été abusé. « On » lui a fait accroire que j'avais ordonné l'assassinat de sa femme et ses enfants. Il a manœuvré pour se joindre à nous et devait nous conduire à ce guet-apens.

— L'avez-vous...

— Occis ? Non. Je n'ai pu le faire, mais je l'ai proprement assommé sans qu'il tente de se défendre. Je reste persuadée qu'il est bon. Je crois qu'il aurait pu nous livrer à maintes reprises, comme dans la rue du Champ Fleuri, à Bourgdhol, mais qu'il ne parvenait à s'y résoudre. Ce jourd'hui, il m'a même sauvée du guet-apens. Il a abusé nos poursuivants en prenant une sente traversière. Nous nous sommes retrouvés seuls et il a avoué. Il s'en veut. Il ne sait plus que penser. Je l'ai laissé allongé dans l'herbe.

— Vous eussiez dû le tuer, dit Patry d'une voix sourde.

— Pour quelle raison ?

— Il sait où nous allons, dans combien de temps nous y serons, ce que nous escomptons y bâtir. Il est dangereux pour cela. Je vais...

— Tu ne vas rien faire du tout, ordonna Janis. Tu restes là, avec moi. Nous partons pour ta maison et ne changeons rien à nos prévisions. Il ne trahira pas, j'en suis certaine. Se peut qu'il ne nous rejoindra pas, mais il ne trahira pas. Allons, partons.

– Chapitre huit –

Ils se tenaient à la lisière de la forêt. Janis était épuisée par la chevauchée dans laquelle le Puissant l'avait entraînée.

— Ma maison, dit-il simplement.

C'était une construction de l'ancienne civilisation qui avait été modifiée. L'on avait muré des fenêtres, diminué l'ouverture des autres, bâti un haut mur d'enceinte et quatre tours à chaque angle. Un portail de chêne armé gardait la porte cochère au-dessus de laquelle passait un chemin de ronde crénelé. Les bois entourant la petite colline sur laquelle trônait la demeure avaient été coupés sur une grande longueur, ménageant ainsi un espace nu d'une centaine de mètres de long.

Ils avancèrent sur le chemin. Lorsqu'ils furent parvenus à mi-distance du portail, Patry sortit une sorte de cor en métal doré de son sac et produisit une note cristalline qui sembla longtemps flotter dans l'air, même après qu'il eut cessé de souffler. L'effet fut instantané : on entendit des cris, des bruits de courses, le portail s'ouvrit en grand et toute une troupe vint au-devant d'eux en courant et criant. Patry rabattit sa capuche, étendit les bras et, pour la première fois, Janis le vit rire de bonheur.

La cour était plus vaste qu'il n'y paraissait vu de l'extérieur. Des habitations en pierre étaient construites le long du mur d'enceinte et quelques personnes allaient et venaient sur les chemins proprement pavés qui circulaient autour de la demeure. Il y avait apparemment tout ce qu'il fallait pour que toutes les personnes présentes puissent vivre en parfaite autarcie : un boucher, un tanneur artisan du cuir, un maître de la boulange, un atelier de menuiserie-tailleur de pierres, une écurie dans laquelle Parfum se prélassait, des chèvres et deux vaches qui paissaient l'herbe d'une petite parcelle située contre les remparts. Il y avait même un puits qui, avait-on affirmé à Janis, ne tarissait qu'une fois par siècle.

Elle se promenait, « musait », aurait dit Tréval, après avoir pansé Parfum et installé l'orni dans le même box que l'étalon. Ces deux-là semblaient, sinon s'apprécier, du moins se tolérer et le cheval ne bronchait plus du tout lorsque l'orni le reniflait prudemment.

Patry avait disparu dans la maison et la quasi-totalité des habitants de ce petit village l'avait suivi.

Le soleil se montrait timidement. Il avait attendu le soir pour enfin vaincre le voile

nuageux qui se déchirait petit à petit sous la froide poussée du vent du nord. Janis frissonna. Elle resserra sa veste contre son corps et se sentit tout à coup prise d'une grande mélancolie. Patry était heureux, il était chez lui, il avait retrouvé les siens. Elle n'avait personne. Ses amis, sa famille étaient loin, étaient morts, ou l'avaient trahie. Elle alla vers le puits et s'assit sur la margelle.

— Te mets pas là où tu vas choir dans l'eau noire ! lui dit une petite voix derrière elle.

Elle se retourna et vit une petite fille aux cheveux blonds qui tenait une poupée de chiffon dans une main et se grattait les fesses de l'autre.

— Descends, ordonna l'enfant d'un ton sans appel.

Docilement, Janis s'exécuta. La petite s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Tu comprends, si tu tombes dans le puits, tu pourras pas nager longtemps, l'eau est froide ! C'est dangereux de s'asseoir là. Tu comprends ?

Elle avait un tel air soucieux que Janis lui répondit le plus sérieusement du monde :

— Je comprends.

— C'est bien, dit l'enfant avec un air soulagé.

Janis sentit Patry avant de le voir. Elle se retrouva enveloppée dans cette onde chaude et respectueuse qu'elle avait perçue quand elle n'était encore qu'une simple serveuse dans une auberge de mid-ville.

— Vous avez fait la connaissance de Mure, je vois.

— Oui. Elle m'a recommandé de ne pas m'asseoir sur la margelle du puits.

— C'est bien, Mure, dit le Puissant à la petite fille en se penchant vers elle.

Elle se jeta aussitôt à son cou et lui plaqua un baiser sur la joue. Janis réalisa soudain qu'il n'avait plus sa mante et portait un simple vêtement de toile bleue.

— Je ne porte la mante que dans les voyages, ma Dame.

— Tu as entendu ce que..., commença Janis.

— Pourquoi tu l'appelles ma Dame ? intervint Mure.

— Parce que je suis son serviteur, à jamais.

— T'es pas le serviteur, t'es le maître, tout le monde le sait, protesta l'enfant.

— On peut être le maître à un endroit et le serviteur à un autre, répondit Patry.

— Alors change de place, dit Mure en tirant le Puissant par le bras. Va dans l'endroit où tu es le maître. Il est où cet endroit ?

Janis sourit et dit :

— Tu sais, petite Mure, Patry n'est mon serviteur que parce qu'il le veut bien. Je ne suis pas sa maîtresse, je suis son égale et j'ai beaucoup de choses à apprendre de lui.

— Qui c'est Patry ? demanda la petite fille.

— C'est moi, dit le Puissant.

— Tu t'appelles Patry maintenant ?

— Oui, c'est mon nouveau nom. Je t'avais dit que j'allais en changer. C'est fait. Je m'appelle Patry et si tu étais venue comme tout le monde dans la grand-salle tout à l'heure, tu l'aurais appris.

— Je suis pas allée parce que Marjorie m'a dit que j'étais pas capable de rester dehors sans personne. Mais je peux y aller maintenant ? Vous avez mangé des gâteaux ? J'ai vu que la boulange en avait fait ce matin, je peux aller, dis ?

— Tu peux.

Elle fila comme une flèche vers l'entrée de la maison et s'engouffra à l'intérieur comme une souris dans son trou.

— Vous étiez si triste, ma Dame, que je l'ai senti jusque dans mon cœur.

— Nous nous entendons de mieux en mieux. Je t'ai senti approcher, avant que tu ne parles. Ah Patry, dit-elle d'un air las, je ne sais que penser, je me sens seule. Je sais que tu es là, que tu m'aides, que tu m'aimes, mais je suis étrangère dans mon propre pays, étrangère dans mon propre cœur. Je ne sais plus où je vais. J'en ai assez de toutes ces manœuvres, toutes ces trahisons. Pourquoi ne peut-on pas vivre dans la tranquillité ? Je ne suis qu'une petite serveuse d'auberge, Patry ; pas une impératrice. Pas une impératrice.

Elle partit vers l'écurie, la tête baissée. Le Puissant la regarda s'éloigner sans rien dire, sachant qu'il ne fallait surtout rien dire, surtout rien faire. Il savait qu'elle était épuisée, qu'elle était profondément triste de la trahison de Tréval en qui elle pensait avoir trouvé un allié sincère et sans arrière-pensées.

Il la vit entrer dans l'écurie et sentit jusque dans son esprit la conscience de l'orni qui s'insinuait dans celui de Janis pour lui transmettre un message de bonheur et de reconnaissance.

— Mes amis, mes gens. Notre demeure devient à partir de ce jourd'hui la plus importante de l'empire.

Patry se tenait debout, au haut bout de la grande table et regardait chacun des convives dans les yeux. Il y eut un murmure.

— Vous vous demandez pourquoi je prononce ces paroles fières et sans modestie ?

Il y eut quelques « oui » dans l'assistance. Tout le monde était là et la grande salle se trouvait presque trop exigüe.

— Eh bien, mes amis, mes gens, notre demeure est la plus importante de tout l'empire parce que nous avons ici, avec nous, Janis d'Avroz, la première impératrice du nom ! dit-il en la désignant. Longue, longue, longue vie à Janis d'Avroz ! cria-t-il en levant sa coupe.

Après une demi-seconde de stupeur, la salle entière reprit par trois fois la phrase traditionnelle. D'entendre toutes ces voix qui, ensemble, criaient pour elle, Janis eut le cœur chaviré. Elle leva vers Patry un regard dans lequel il put lire le bonheur, mais également la peur.

Elle se leva. Le silence se fit aussitôt. Elle commença à parler d'une voix faible et hésitante, mais qui s'affermait et prit de la puissance au fur et à mesure de son discours.

— Je vous remercie grandement pour votre accueil, pour votre gentillesse. Je suis impératrice, c'est vrai, mais Patry pourra vous dire d'où je viens, quelles ont été mon enfance et ma jeunesse. Je suis une fille de salle d'auberge, dans une mid-ville d'une cité au sud. Je ne suis pas née impératrice. Je ne me sens pas le droit de commander, de gouverner des gens, comme vous, qui travaillez dur toute l'année pour élever leurs enfants, pour assurer la nourriture à leurs femmes. Mais l'empire est menacé. Non par des ennemis à ses frontières, mais par une maladie qui le ronge de l'intérieur, par une lèpre qu'il faut guérir. Mon père, Kéral le troisième, a été empoisonné par des assassins qui veulent maintenant ma mort afin de s'emparer du pouvoir. Les grandes cités se retournent contre moi sans me connaître. On abuse les gouverneurs, les notables impériaux, les gens de la rue. On leur narre d'épouvantables choses sur moi. Vous me voyez. Patry a pu me juger. Il sait maintenant que je ne suis pas capable de faire le mal. Mais il sait également que je ne suis pas capable de laisser faire le mal. L'empire est malade. Si pour le guérir il faut porter le fer, je porterai le fer jusque dedans son sein ! Si pour le guérir, il faut l'amputer d'un de ses membres, je l'amputerai ! Moi-même ! Elle fit une pause dans un silence total puis reprit plus calmement. Je vais vous mander l'autorisation de rester ici tout l'hiver. Je ne le demande pas à Patry, mais à vous qui vivez ici plus souvent que lui, qui connaissez cette demeure dans le moindre de ses recoins, qui la maintenez en bonne santé, en bonne marche. Je vous le demande, parce que, restant ici, je vous expose. Je vous expose aux atteintes des assassins, je vous expose aux tentatives de trahison. Il me faut conquérir mon trône. Je ne pourrai le faire sans Patry, je ne pourrai le faire sans vous. Vous êtes, autant que je le suis, l'avenir de l'empire. M'acceptez-vous dans cette demeure ?

Elle sentit que Patry allait parler. violemment, de tout son esprit, elle pensa : « Non ! » et le Puissant se tint coi.

Le silence se prolongeait. Janis prit peur. Elle pensa avoir effrayé ces gens. Elle crut qu'ils n'oseraient lui refuser l'hospitalité parce que leur maître était avec elle. Elle prévoyait déjà un séjour sombre, fait de suspicions et de sous-entendus.

Et puis, dans le silence total, un vieil homme se leva, alla jusqu'à elle, sa canne martelant les carreaux de la grande salle, s'agenouilla péniblement et baissa la tête. Hésitante, elle posa ses deux mains sur les cheveux blancs. Alors, prenant appui sur sa canne qui fléchit, il se releva et lui dit :

— Merci, Majesté.

Un autre vint vers elle et fit de même, suivi par une femme, puis par une autre, puis toute la salle défila devant elle, la salle entière s'agenouilla devant elle, marquant son respect, sa dévotion envers leur impératrice.

Janis ne les voyait plus, les yeux noyés. Quand Mure vint devant elle, elle lui sourit à travers ses larmes.

— Moi aussi des fois, quand je suis trop contente, je pleure, dit la petite fille. Puis elle ajouta, ayant entendu la femme qui la précédait : merci, Majesté.

La soirée fut gaie. On avait ouvert les bouteilles de vin qui attendaient dans la cave un événement mémorable, on avait sacrifié un veau gras et tous les convives firent bombance.

Janis, d'abord un peu perdue dans tout ce monde qui l'intimidait et qu'elle intimidait, finit par se mêler aux conversations, aux rires, aux histoires, et même aux chansons. Ce fut Patry qui le lui demanda, avec un grand sourire :

— Ma Dame, pourriez-vous nous chanter une de vos chansons d'enfance ?

La salle se joignit aussitôt timidement à sa demande.

— Traître, glissa-t-elle au Puissant en se levant. Je vais vous chanter une des chansons que j'ai apprises dans l'auberge où je servais, mais je vous préviens, elle n'est pas pour oreilles chastes.

Elle prit une profonde inspiration puis se lança :

— Dans le village de mon père, y'avait une fille au gros derrière, on disait d'elle très souvent, il est bien mieux que son devant...

D'abord estomaqués par la nature du chant, les adultes reprirent le refrain en chœur, puis en frappant qui dans leurs mains, qui sur la table, redemandèrent une seconde chanson, puis une troisième à Janis qui épuisa presque tout son répertoire avant de s'asseoir, exténuée, assoiffée et rouge de plaisir.

La minuit était passée depuis longtemps lorsque les premiers convives commencèrent à quitter la salle, portant des enfants endormis dans les bras. Ils passèrent demander leur congé à Janis :

— Majesté, nos enfançons se dorment, il nous faut les coucher en leur couette. Le peut-on ?

— Mais bien sûr. Je n'ai pas d'autorisation à vous donner, vous êtes chez vous, c'est moi qui suis votre invitée. Merci pour cette soirée.

Petit à petit, la salle se vida. Vint un moment où ne restèrent à table que Patry, Janis et le vieil homme qui était venu le premier lui prêter allégeance.

— Je crois que je vais aller me coucher moi aussi, dit Janis dont la tête tournait de toutes les chansons, les rires et le vin.

Patry se leva aussitôt.

— Je vais vous montrer votre chambre.

— Oh, la paille de l'écurie me conviendra parfaitement pour cette nuit. Je dormirais aussi bien sur ces carreaux, je crois.

— Mais, ma D...

— L'écurie, te dis-je. J'y serai bien, je te l'assure.

— Me permettez-vous de vous y accompagner, Majesté ? demanda le vieillard.

— Avec plaisir.

— Je vous souhaite la bonne nuit, ma Dame, dit Patry en s'inclinant.

— Bonne nuit, mon Puissant, répondit-elle.

Elle tendit son bras au vieil homme et ils sortirent tous les deux de la salle.

Dehors, la nuit était claire. Les nuages avaient tous disparu et l'on voyait briller les étoiles qui scintillaient dans le noir du ciel.

— Je ne voyais jamais les étoiles aussi bien, lorsque je vivais en cité, dit-elle au vieil homme. Ce n'est que lorsque je me suis enfuie avec Patry que je les ai vues ainsi pour la première fois. Je me souviendrai toujours de l'impression que j'ai alors ressentie.

— Puis-je vous demander quelle était cette impression, Majesté ?

— Un immense bonheur. La certitude que j'étais libre et que je pouvais entreprendre tout ce que je désirais. Une impression d'infinie liberté. Je la ressens toujours lorsque, comme cette nuit, le ciel est dégagé et que je peux voir tous ces petits points scintiller.

— Savez-vous, Majesté, que ce sont des soleils au nôtre semblables ? lui dit l'homme en s'appuyant sur la margelle du puits.

— Les étoiles ? Des soleils ? Mais le soleil est beaucoup plus gros... Serait-ce parce qu'il est plus près ?

— Vous raisonnez à merveille, Majesté.

Janis poussa un soupir.

— Un ami me disait cela souvent.

— Je me suis permis de vous accompagner dehors car je voulais vous entretenir d'une chose, Majesté. Puis-je vous la narrer ?

— Bien sûr. Mais d'abord, comment vous nommez-vous ?

— Calym, Majesté.

— Quel nom à la consonance étrange.

— Il vient du sud, comme moi.

— Alors, narrez-moi cette chose qui vous tracasse.

— Oh, je n'en suis pas tracassé. Je voulais simplement vous dire que lorsque... Patry nous a appris votre rang, je n'en ai pas été étonné. Je crois que je l'avais deviné en vous voyant. Vous ressemblez tellement à votre mère.

— Vous avez connu ma mère ? demanda Janis tout à coup captivée.

— Je l'ai bien connue, Majesté. Elle venait souvent ici, lorsque son mari, l'empereur, accompagnait... Patry en cette maison pour se reposer ou chasser. Elle était très vive, très souvent souriante. Elle aimait rire, elle aimait danser. Elle observait souvent les petites gens comme nous, demandant une foule de détail sur nos vies, sur nos métiers. Elle voulait toujours essayer les façons culturelles de nos fermiers, n'hésitant pas à se vêtir comme une paysanne pour donner le foin aux bêtes, chercher les œufs. Elle était aimée, vous savez. Oh, elle piquait bien des colères parfois, des colères mémorables, mais cela passait et elle venait s'excuser auprès des personnes à qui elle avait fait de la peine lorsque ses paroles étaient sorties plus vite que son entendement ne les contrôlait. Et puis un jour, il me souvient que c'était à l'automne, au début de l'automne, quand les journées

redeviennent douces comme si l'été ne parvenait pas à s'en aller, un jour, elle est venue avec un enfant. Une fillette. Il fit une pause et reprit : elle était heureuse ! Les dieux sont témoins qu'elle vivait son bonheur ! Elle ne vous quittait pas des yeux. Vous commenciez alors à marcher. Vos petites gambes vous portaient à peine et vos chutes étaient alors fréquentes. Elle ne s'en émouvait pas et si d'aventure vous chutiez roidement et huchiez à déboucher un sourd, elle venait calmement vers vous pour vous prendre dans ses bras et vous apaiser.

Il se tut à nouveau. Janis ne disait rien, buvant ses paroles. Il reprit :

— Il me souvient comme d'un noir cauchemar du jour où notre Puiss... où Patry nous a appris votre mort, puis celle de l'impératrice peu de temps après. Nous avons tous été effondrés de douleur, mais lui ! Lui ! Jamais je ne l'ai vu ainsi. Il errait dans la demeure comme un homme pris de boisson, prenait sa chemise et partait, nu-tête sous la pluie ou la neige, pendant des jours entiers. On l'entendait parfois crier comme une bête dans la forêt, hurler comme un démon. Il revenait hâve et souvent blessé et restait muet. Même à moi il ne parlait plus ; moi qu'il avait éduqué aux choses des armes, moi qu'il avait envoyé dans la cité impériale pour apprendre les lettres, les chiffres, les astres, moi qui avais été son élève en toutes choses. Parfois il me mandait dans sa chambre. J'entrais sans un mot. Il était souvent debout devant la fenêtre et me disait : « Entre Calym ». Et puis plus rien, il ne me parlait plus. Je ne sais pourquoi il me faisait ainsi venir près de lui pour ne rien me dire pendant plusieurs heures. Sans doute avait-il besoin de quelqu'un pour partager sa douleur ? Je ne sais... Après toute une longue année de malheur pendant laquelle j'ai cru qu'il deviendrait fou, l'empereur en personne l'est venu visiter. Lui aussi souffrait la torture. Il portait le malheur sur son visage comme un masque maudit. Il avait maigri, un pli s'était creusé autour de sa bouche, il ne souriait plus et, lui qui était si bon et si patient, montrait parfois des signes d'agacement lorsqu'un enfant venait à lui toquer les gambes. Ils se sont tous deux enfermés dans la chambre du maître, de Patry. Ils y sont restés pendant trois longues heures. Personne ne s'est avisé de monter ouïr ce qui se disait. Quand ils en sont ressortis, notre maître avait rajeuni. Ses yeux brillaient d'une lueur d'espoir. Le lendemain, il partait pour un long voyage dont il ne reviendrait, m'a-t-il dit en secret, qu'après avoir retrouvé une raison de vivre. Je ne savais pas que vous étiez cette raison, Majesté. Il est revenu plusieurs fois. Il restait absent un mois, deux ans, cela variait beaucoup. Il a parcouru l'empire en tous sens, il est allé chez les étrangers, dans la Grande île, dans les steppes de l'est, dans les déserts du sud, au-delà de la Grand-mare. Il est même allé dans les plaines interdites où règne le permanent brasier. Il a voyagé plus qu'aucun homme n'a jamais voyagé, j'en suis certain. Et, il y a de cela plusieurs mois, il est revenu, heureux. Il a sauté de chemise en arrivant dans la cour et m'a fait mander. « Je l'ai trouvée, Calym ! Je l'ai trouvée ! » huchait-il en me secouant comme un noyer. Il m'a demandé de tout préparer pour son retour. Je ne comprenais rien, mais je ne voyais qu'une chose : il revivait. Sa voix avait retrouvé son ton assuré, sa démarche reprenait son allure vive et allante. Je voulais bien tout préparer, pourvu qu'il reste heureux. Et vous voilà, Majesté. Vous voilà revenue parmi nous. L'empire va revivre comme notre maître grâce à vous. Les dieux me sont témoins que je peux mourir maintenant, je ne mourrai pas le cœur triste, mais avec l'espoir d'une nouvelle aube.

Il se leva lentement et, après s'être incliné devant Janis qui ne disait rien, la gorge broyée par l'émotion, il partit dans la nuit rejoindre sa demeure.

Elle resta quelques minutes, imaginant sa mère dans cette enceinte, regardant les murs, le puits, toutes les choses qu'elle voyait et qu'elle allait voir pendant plusieurs mois. Elle tentait de s'imaginer, bébé au pas incertain pour lequel la moindre pierre, le moindre brin d'herbe était une découverte.

Elle rejoignit l'écurie. À son entrée, Parfum et l'orni la regardèrent. Ces lueurs, l'une rouge sang et l'autre vert émeraude, qui étaient braquées sur elle ne l'intimidaient plus. Au contraire, elle se sentait rassurée par leur éclat. Elle flatta l'encolure de Parfum qui la salua en soufflant par les naseaux, puis caressa la tête de l'orni en lui souhaitant mentalement une bonne nuit. Elle alla ensuite installer sa couverture dans un coin du box et se coucha immédiatement. L'orni vint se placer contre elle et posa sa lourde tête sur sa cuisse.

— Eh ! Tu es lourde ! Pousse-toi un peu.

L'animal s'exécuta aussitôt, déplaçant sa tête avec un soupir.

Janis pensait ne pas dormir tout de suite à cause de tout ce que lui avait appris Calym, mais c'était sans compter sur la fatigue du voyage, le vin et la douce chaleur diffusée par les deux bêtes. Sa tête à peine posée sur le vêtement qui lui servait d'oreiller, elle sombra dans un profond sommeil.

— Moi aussi, je me cache des fois dans l'écurie.

Janis s'éveilla en sursaut.

Mure la regardait, son inséparable poupée à la main et un bout de pain dans l'autre.

— Bonjour, petite Mure.

Il faisait grand jour et un rai de soleil passait par une planche mal jointe de la porte pour se poser sur le dos de Parfum.

L'orni ! Où était l'orni ! Elle n'était plus aux côtés de Janis qui se leva d'un bond et se rua dehors. Tout semblait calme, quelques personnes passaient sur le chemin, puisaient de l'eau. Les activités matinales ne semblaient pas troublées par quoi que ce soit. Ceux qui la virent saluèrent leur impératrice en s'inclinant devant elle.

Janis revint dans l'écurie, alla vers Parfum et découvrit l'orni qui était cachée sous le chenal, de la paille la recouvrant presque totalement. Janis alla vers elle et l'appela doucement.

— Eh bien, tu te caches ? Tu as eu peur de Mure ?

Le fauve leva la tête et lécha la main qui se tendait vers elle.

— Oh ! Tu as un chien ? demanda la petite fille en s'approchant.

— Reste où tu es. Ce n'est pas un chien. C'est un orni.

— Un orni ?

Mure fit un bond en arrière, prête à s'enfuir à toutes jambes. La réputation de ces animaux était telle que, dès leur plus jeune âge, tous les enfants vivant hors des cités apprenaient à les fuir en grimpant dans les arbres dès qu'ils les entendaient, dès qu'ils les voyaient. Patry avait même certifié à Janis que ces enfants savaient grimper aux arbres

avant même de savoir courir.

— C'est mon amie. Elle est blessée, je la soigne. J'ai besoin d'elle, elle a besoin de moi.

Mure était à la porte, n'osant s'approcher. Elle demanda :

— C'est un secret ?

— Non, répondit Janis. Ce n'est pas un secret. Tu pourras le dire à qui tu veux et d'ailleurs...

Elle s'interrompit, car elle avait senti l'approche de Patry... et sa douleur.

— Ma Dame, dit-il en entrant dans l'écurie, Calym est mort.

Janis se leva lentement.

— Mort ? Il m'a parlé cette nuit. Il m'a narré les visites de ma mère céans, ta tristesse à sa mort et ta quête pour me retrouver.

Elle perçut la douleur encore plus grande que l'évocation de sa mère avait avivé dans l'esprit du Puissant.

— Vous plairait-il de venir le voir ? lui demanda-t-il.

— Je te suis.

Le vieil homme était allongé sur son matelas, il souriait et tenait dans chacune de ses mains deux bandes de tissu, une troisième étant posée sur son front. Une rouge dans la main gauche, une brune dans la main droite et une bleue sur le front. Les trois couleurs de l'empire.

Le nombre de personnes présentes augmentait sans cesse au fur et à mesure que la nouvelle se répandait dans la communauté.

Janis se pencha vers lui et déposa un baiser sur la bande de tissus. Elle se releva et se tourna vers les femmes et les hommes qui étaient massés à la porte. Elle sortit.

— Il est mort heureux. Heureux d'avoir vécu ici et surtout heureux du retour de votre maître. Il m'a parlé cette nuit, près de ce puits. Il m'a dit la confiance qu'il a retrouvée dans l'avenir et m'a annoncé que maintenant il pouvait mourir, car il savait qu'il ne mourrait pas triste. Il attendait juste le retour de Patry.

Elle les laissa rendre hommage au vieil homme et retourna dans l'écurie.

Elle ne se sentait pas triste. Calym était mort parce qu'il était arrivé au bout de sa vie. C'était dans l'ordre des choses et bien qu'elle sentît qu'il lui manquerait, ce qu'il lui avait dit juste avant de la quitter lui donnait la certitude du bonheur du vieil homme qui avait enfin pu préparer sa mort comme il l'entendait.

Songeuse, elle soigna l'orni qui, comme à chaque soin, se laissa très docilement faire. Elle ôta les bandages et constata avec plaisir que les plaies étaient presque totalement cicatrisées ; en quatre jours ! Ces animaux disposaient de ressources insoupçonnées. Elle lava les pattes à grande eau et ne laissa plus que les attelles. L'animal ne craignait plus les toilettes qu'elle lui imposait. Non qu'elle aimât cela, mais elle ne tremblait plus comme

une feuille. Elle parvenait maintenant à se déplacer, ayant trouvé une sorte de compromis entre la reptation et la marche sur les pattes arrière. Cela facilitait grandement la tâche de Janis qui n'avait plus à la porter d'autant que, mangeant maintenant à sa faim, elle reprenait du poids et devenait trop lourde pour la jeune femme.

On enterra Calym dans le petit cimetière situé dans la partie la plus basse de l'enceinte. Tout le monde était là. Beaucoup pleuraient. Patry ne dit que quelques mots et les enfants du vieil homme déposèrent son corps dans la fosse qu'ils avaient creusée. Suivant ses volontés, on plaça un jeune chêne sur la terre fraîche qui recouvrait sa tombe. Il voulait que son corps serve à nourrir un arbre, que quelque chose de lui passe dans la vie d'un être.

Janis avait demandé à Patry de ne pas la mettre en avant durant cette cérémonie. Elle ne voulait pas voler leur peine à ces gens et ne se sentait pas le droit d'intervenir dans leur douleur.

La semaine qui suivit la mort de Calym fut calme et reposante. Cette sérénité ne fut brisée que par l'hystérie d'un homme qui refusait de vivre dans une enceinte où l'on admettait la présence d'une bête du diable. Tout le monde était passé voir l'orni. Certains arrivaient curieux de voir de plus près le monstre qui effrayait tout un peuple, d'autres venaient armés. Ceux-là, l'orni les repérait avant leur entrée dans l'écurie. Elle se mettait à grogner sourdement et Janis devait la calmer en la submergeant d'images de paix et de tranquillité. Elle dut raconter maintes fois comment elle l'avait trouvée, comment elle l'avait soignée et nourrie, comment elle avait échappé à un orni en grim pant dans un arbre et comment elle avait résisté toute une nuit à l'envahissement mental qu'il tentait de lui imposer.

Les réactions furent diverses, mais l'ensemble des personnes qui avaient vu le fauve, écouté Janis et constaté le pouvoir qu'elle exerçait sur lui furent à peu près convaincues de son caractère inoffensif... pour l'instant. Janis leur promit de prendre des précautions draconiennes et de tester la docilité de l'orni dès qu'elle serait capable de marcher à nouveau.

Un seul homme refusa de voir l'animal. Il se déclarait de religion catholique, et croyait fermement à ce que lui enseignaient les religieux lors de leurs prêches. Ils y évoquaient l'enfer, le diable, et la crainte respectueuse qu'il fallait éprouver face à Dieu et aux Saints. Voyant la sanglorni, il cria aussitôt à la diablerie, à l'entrée du malin dans leur enceinte, et voulut se sacrifier pour tuer cette « bête malfaisante ». Il l'avait tellement annoncé haut et fort que Janis se méfiait ; elle fit bien. Une nuit alors que tout dormait dans l'enceinte, elle sentit l'orni bouger contre elle, puis se mettre à gronder sourdement. Janis tenta de la faire taire d'une caresse et d'une pensée rassurante, mais l'animal ne fit que diminuer le volume de son grondement, sans le faire cesser. Parfum était éveillé et marquait lui aussi des signes de nervosité. Janis se leva, sortit son épée du fourreau et se plaqua contre la cloison après avoir sommé l'orni de rester en place. Elle n'eut pas à attendre longtemps. Elle entendit la porte de l'écurie grincer doucement dans ses gonds, puis laisser le passage à une ombre plus sombre que l'obscurité des box. Elle ne parvenait pas à distinguer de qui il s'agissait, mais se doutait que c'était le catholique.

Elle commanda mentalement à l'orni de fermer les yeux, car la lueur rouge qu'ils émettaient était très facile à repérer dans l'obscurité. L'animal obéit, visiblement à contrecœur, car Janis dut insister en essayant de faire passer dans ses pensées tout le danger qu'elle sentait présent.

L'homme s'étant approché, elle entendait son souffle rapide. Il avait peur. Il venait dans l'ancre du démon détruire la bête immonde. Janis ne put s'empêcher de le trouver courageux, mais savait que c'était son fanatisme qui lui conférait ce courage. Elle se tenait totalement immobile et attendait qu'il agisse. Elle craignait d'intervenir la première, car elle ne savait pas ce qu'il avait en tête, ni de quel moyen il disposait. Un combat dans l'obscurité aurait pu le blesser gravement. Tout à coup, elle perçut un léger grincement dont elle ne put deviner l'origine. Il manipulait un mécanisme, mais Janis ne parvenait pas à savoir lequel. Elle se décida :

— Que voulez-vous faire céans ? dit-elle en se déplaçant légèrement vers la droite aussitôt après avoir parlé.

Elle entendit alors comme une corde qui se détend et sentit immédiatement après une brûlure intense dans l'épaule gauche. Elle était clouée sur la cloison ! Elle cria de douleur. L'orni se mit à crier elle aussi, poussant la puissance sonore de son cri au maximum. L'homme ne demanda pas son reste et s'enfuit de l'écurie.

Patry fut là en un instant.

— Janis !

Il entra en trombe dans l'écurie, une torche à la main et l'épée dans l'autre.

— Majesté que s'est-il passé ?

— J'ai mal, Patry, j'ai mal..., dit Janis qui sentait le sang inonder son bras droit et couler jusqu'à terre.

Le Puissant sortit de l'écurie et revint accompagné d'un homme muni d'une pince. Ils coupèrent le carreau d'arbalète le plus près possible de la peau et Patry versa un liquide sur la plaie. La brûlure fut d'abord accentuée, puis s'atténua pour devenir supportable.

— Je vais vous tirer vers l'avant ma Dame. Le bois va traverser votre épaule et vous serez ainsi libérée. La potion que j'ai versée a dû affaiblir la douleur. Êtes-vous prête ?

Janis inspira profondément puis hocha la tête. Patry la prit délicatement par les épaules, glissant doucement sa main derrière celle qui était blessée puis, sans crier gare, tira brusquement Janis vers lui. Elle hurla puis, comme après son combat sur la grand-voie, ne vit plus rien et se sentit prise d'une grande faiblesse dans les jambes. Le Puissant la retint contre lui et lui passa un linge mouillé sur le visage.

— Voilà, dit-il, vous êtes libre. Allons dans la demeure.

— Prends l'orni, prends l'orni, c'est elle qu'il voulait abattre. Si elle reste seule ici, il va revenir la tuer ! Prends-la.

Patry savait qu'il n'y avait pas moyen de discuter. Il confia Janis à l'homme qui l'avait accompagné et se chargea de l'animal, non sans avoir demandé à sa dame :

— Prévenez-la que je ne lui veux pas de mal, s'il vous plaît. Je n'ai pas l'envie de la voir me couper une main.

Janis s'exécuta et l'orni se tint tranquille tandis que le Puissant la chargeait dans ses bras.

— Elle tremble, constata-t-il.

— Elle a peur de toi, expliqua Janis d'une voix faible.

Ils l'installèrent dans la chambre de Patry où il la soigna, lui lavant le bras et la plaie.

— Votre épaule n'est pas brisée, ma Dame. Seul le muscle a été traversé. Il ne s'agissait que d'un carreau d'exercice, le trou est donc net et sans déchirure. C'est une chance. S'il avait tiré avec un carreau de guerre, les dommages seraient énormes. Qui était-ce ?

— Je ne l'ai pas vu, répondit laconiquement Janis.

— Vous ne l'avez pas vu, ma Dame, mais vous connaissez son identité, je le sens. Qui est-ce ?

— Vas-tu me questionner ? s'insurgea la jeune femme.

— Ma Dame, je loue votre bonté de taire le nom de cet homme, mais je réproouve votre faiblesse qui vous fait protéger un traître ayant, de peu, failli à vous occire.

Le Puissant lui parlait en étalant un onguent sur la plaie.

— Tu le sais qui est cet homme. Tu le sais certainement. Je ne veux pas que tu le tues. S'il doit être puni pour ce qu'il a fait, qu'il soit jugé par un tribunal composé de trois hommes, trois femmes et toi. Il faut que ces juges soient choisis de la façon suivante : un homme et une femme par lui, les autres par toi.

— Est-ce un ordre, Majesté ?

— Non. C'est une demande. De plus, vous me demanderez de narrer les faits comme je les ai vécus pour que les juges connaissent ma vision de tout cela. Lui, narrera sa vision des choses. Qu'en es-tu apensé, mon ami ?

— Que vous parlez comme Tréval, ma Dame et que vous êtes sage. Je ferai ainsi que vous me le recommandez.

Le jugement eut lieu le matin même. Le catholique fut amené devant Patry qui lui annonça la décision de l'impératrice, ajoutant que s'il n'avait tenu qu'à lui, il serait déjà mort et son corps jeté en pâture aux corbeaux. Tout le monde fut présent dans la grande salle, même les enfants. Janis ayant insisté pour qu'ils assistent à cette séance de façon à ce qu'ils comprennent comment elle entendait faire respecter l'ordre et qu'une erreur devait toujours être jugée.

L'homme fut convaincu de tentative d'assassinat sur la personne de l'impératrice, mais les juges admirèrent qu'il n'avait tiré sur elle que dans un moment de peur intense. Il fut donc chassé, muni d'une réserve de provisions, d'un cheval et des biens qu'il voulait emporter. Sa femme alla avec lui et, avant leur départ, elle vint vers Janis et lui dit :

— Mon époux était bon et miséricordieux avant votre venue, Majesté.

Et ils partirent.

Cette phrase laissa un goût amer dans la bouche de Janis. Elle savait déjà qu'elle aurait des ennemis, mais elle prenait maintenant conscience que d'anciens amis ou alliés pouvaient ne pas comprendre sa façon d'agir et se désolidariser de sa cause.

Son épaule resta inutilisable pendant presque un mois. Cependant Patry ne la laissa tranquille qu'une semaine après laquelle ils reprirent leurs exercices quotidiens d'épée et de dressage de chemal. Elle ne pouvait se servir que de sa main droite et ressentait parfois de vives douleurs lorsque ses mouvements étaient amples et faisaient appel au bras gauche pour maintenir son équilibre. Le Puissant restait intraitable et ne cédait à aucune des demandes de Janis, lesquelles étaient très rares.

L'orni, quant à elle, se rétablissait de plus en plus rapidement. Elle marchait en utilisant ses pattes avant, ce qui lui conférait une allure assez comique que ne manquait pas de souligner la petite Mure.

— On dirait qu'elle marche sur des gambes en bois !

Ce fut le lendemain du jour où les deux blessées furent libérées de leurs pansements et attelles que tomba vraiment la neige. Il neigea sans discontinuer deux jours durant. Les gens n'étaient pas étonnés ; la neige en cette saison, c'était tout ce qu'il y avait de plus normal. Ils chaussèrent des bottes montantes et ne firent pas grand cas de cette gêne hivernale.

Fidèle à sa promesse, Janis testa la docilité de l'orni. L'animal pouvait maintenant se déplacer avec de plus en plus de facilité et ne goûtait pas de rester enfermé dans l'écurie. Elle fut donc sortie et Janis lui commanda toute une série de choses qu'elle accomplit avec beaucoup de réussite, suscitant ainsi l'admiration des personnes présentes. Enfin, Janis tenta l'épreuve qu'elle redoutait le plus. Accompagnée de Patry, elle sortit de l'enceinte. L'orni regarda les chemaux s'éloigner traçant leur chemin dans la neige profonde, puis les rejoignit en quelques foulées encore un peu hésitantes. Ils allèrent dans la forêt, dans les clairières, dans la zone de marais qui s'étendait vers le nord et, durant toute cette sortie, Janis n'envoya aucune image à l'orni, aucune pensée. Celle-ci resta cependant avec eux, ne s'éloignant jamais de plus d'une centaine de mètres des chemaux. Quand ils prirent le chemin du retour, elle les suivit sans un regard derrière elle. Janis tint à ce qu'on la laissât hors de l'enceinte. Elle voulait qu'elle y reste toute la nuit afin de juger si elle était vraiment apprivoisée, ou bien si elle partirait rejoindre la vie sauvage. Ce ne fut pas chose facile, car elle voulait à toute force entrer dans l'enceinte fortifiée. Il fallut qu'on lui jette un beau morceau de viande pour qu'elle se laisse distraire et que l'on puisse fermer le portail en toute hâte. Quand elle s'aperçut de la supercherie, elle s'assit sur son train arrière et pencha la tête de côté, semblant réfléchir au problème qu'on lui soumettait. Elle fit deux fois le tour de l'enceinte en trotinant, puis revint se poster en face du portail après avoir constaté qu'aucune issue n'était envisageable. Les quelques personnes qui suivaient des yeux son manège éprouvèrent de la pitié pour ce pauvre animal.

— Vous la plaignez, certes, mais si elle est encore sauvage, nous le saurons en constatant son absence auprès du portail demain, dit Janis, inflexible.

Mais les hurlements que poussa l'orni dès la tombée du jour étaient tellement

déchirants que plusieurs personnes vinrent demander à Janis de la laisser entrer. La fête qu'elle lui fit alors acheva de convaincre tout le monde que le fauve n'était plus dangereux.

Trois jours après cette démonstration de fidélité de la part de l'orni, des saltimbanques se présentèrent devant la porte d'enceinte. Il était de tradition dans l'empire d'accueillir en hiver les troubadours, montreurs d'ours, jongleurs et autres gens de l'art qui mandaient l'entrée aux cités, citadelles et places fortes. Ils entrèrent donc après que Patry ait prévenu Janis qu'elle devait revêtir des habits du commun pour ne pas être distinguable par ces personnes.

— Et comment crois-tu que je suis vêtue ? lui dit-elle alors. Me vois-tu une robe de bal ?

— Non, en effet, ma Dame, dit le Puissant. Je vous recommande de ne pas vous approcher de moi, mais de vous mêler aux autres.

— N'aie crainte. Je saurai me tenir, lui répondit-elle.

À la midi, un repas fut servi dans la grande salle, les tables disposées en U, de façon à ce que les baladins puissent faire leur tour au vu de tout le monde. Janis était assise entre Mure et sa mère. Elle avait choisi cette place parce que la petite fille l'aimait bien et ne faisait aucune manière avec elle. Elle pouvait donc passer pour sa sœur ou sa tante.

Des chanteurs présentèrent un petit concert très apprécié, puis des jongleurs acrobates firent des tours remarquables d'adresse et de drôlerie. L'un d'eux était masqué et ses pitreries muettes étaient les plus amusantes. Vint enfin un homme qui se disait adroit à toutes sortes de lancers. Il affirmait que, quel que soit le projectile qu'on lui fournissait, il parvenait à le placer dans l'endroit qu'on lui désignait. On lui passa donc des fruits qu'il lança dans des paniers, dans des assiettes en mouvement. On lui fournit des couteaux qu'il ficha sans aucun effort apparent dans les morceaux de bois lancés en l'air. Un des acrobates apparut avec un arc et trois flèches.

— Maintenant, notre ami Fabrol va planter les trois flèches dans cette cible, au milieu du rond rouge !

Le rond en question n'était pas plus grand qu'une petite pièce de monnaie et pour que les trois flèches se plantent dedans, il fallait qu'elles se fichent dans celle qui les précédait.

Le dénommé Fabrol se plaça près de la table de Patry et visa la cible qui se trouvait à l'opposé de la salle. Janis sentait le Puissant tendu. Elle savait que voir une arme dans la salle où elle se trouvait ne lui plaisait pas du tout. Il ne pouvait cependant pas interdire l'exercice, de peur de révéler à un possible espion la présence de l'impératrice dans ses murs.

L'homme décocha les deux premières flèches à une vitesse inimaginable. La première avait à peine atteint le but que la seconde la découpait en deux dans le sens de la longueur pour se ficher elle aussi au centre de la cible.

— Et maintenant la dernière, pour une cible très difficile à atteindre, dit Fabrol.

Sans hésiter, l'arc tendu à craquer, il se tourna brusquement vers Janis avec un cri de

dément et lâcha son trait... dans l'épaisseur du bois de la table. Il tomba face contre terre. Un couteau fiché entre les deux omoplates lui avait sectionné la colonne vertébrale.

Un grand cri jaillit de toutes les gorges. Patry bondit au-dessus de la table, son épée à la main. Dans la courte confusion qui suivit, on vit arriver l'orni qui se plaça devant Janis, les crocs découverts.

Les saltimbanques ne bougeaient plus, figés de peur. Le silence s'était fait. On entendait les râles de Fabrol qui ne pouvait plus bouger, lâchant son urine et ses matières sans pouvoir les retenir.

Pâle, Janis se leva et, collée par l'orni et le Puissant, alla directement vers le saltimbanque masqué, celui qui avait lancé le couteau. Il la regarda venir vers lui et, d'un geste plein d'emphase ironique, ôta son masque puis effectua une révérence tout aussi outrée.

— Tréval, constata Janis.

— Il me semble, damelle, que l'ancêtre ne vous protège pas aussi bien qu'il le devrait contre ce genre de manants. Qu'eusse-t-il fait, sinon pleurer comme un veau une fois que ce trait se serait fiché dans votre sein ? Il eût certes occis le méchant, mais cela ne vous aurait point ressuscitée, au contraire de celui-là à qui l'on a prédit la vie éternelle s'il parvenait à vous meurtrir. Qu'en es-tu apensé, compère, demanda-t-il à Fabrol en se penchant vers lui avec un sourire. Maintenant que tu conchies et compisses tes chausses, la vie éternelle et le pardon de tes péchés doivent te sembler bien longs à survenir. Tu pues, mon ami, dit-il en se relevant.

— Penses-tu, Wyn-le-félon, que ton geste t'a blanchi à mes yeux ? gronda Patry.

Tréval ne parut pas impressionné.

— Tu montres toujours aussi mal les dents, l'ancêtre. Que je sois blanc ou noir, c'est moi qui ai sauvé ta Dame. Encore une fois, j'eusse pu regarder ce trait s'aller plonger dans la sienne poitrine.

— Qui me dit que tu ne vas pas attendre une occasion nouvelle pour tenter une trahison ? demanda le Puissant.

— Rien. Rien ne te le dit, sinon moi, ce qui revient au même, demande à ta Dame ce qu'elle pense de mon retour parmi vous et fais ensuite ce que tu jugeras bon, l'ancêtre.

Il alla vers la place de Patry et, s'asseyant sur son siège, déclara :

— J'ai faim. Faim et soif. Ces émotions m'ont grandement creusé le gaster et si l'on me permet, j'aimerais vivement faire cesser le dol qui me laboure les entrailles.

Ce disant, il saisit une cuisse de poulet et se mit en demeure de la manger.

— Que l'on laisse cette chose comme elle est, dit Patry en désignant Fabrol. J'ai grande envie qu'elle me narre son histoire.

— Tu n'en tireras rien, l'ancêtre, intervint Tréval, la bouche pleine. Il vient des écoles religieuses et sa tête est tellement bourrée par leur science que le bon sens est parti, faute de place. Il a été dressé par des moines combattants. Si le cousin de ta Dame ou ses amis les ont convaincus de s'allier à eux, l'affaire va être difficile et aventureuse.

— Je gage, sieur Tréval, qu'il va tout me narrer à moi, dit Janis, les yeux de glace.

Elle se tourna vers l'orni et lui dit :

— Viens.

Ordre inutile, car la bête ne la quittait pas d'une semelle. Elle alla près de Fabrol et s'assit près de lui. L'homme sentait en effet une infection. Il ne semblait pas souffrir, mais était totalement paralysé, sauf la tête qui bougeait de temps en temps et les yeux qui remuaient en tous sens.

— Sortez. Sortez tous, sauf Patry et Wyn. Ce qui va se produire n'est pas à voir.

La salle se vida rapidement. Les saltimbanques étaient escortés par des hommes, Patry ayant demandé qu'on ne les quitte pas d'une semelle.

Lui et Tréval s'approchèrent de Janis. Elle s'adressa au prisonnier :

— Tu peux encore parler.

L'homme secoua la tête en signe de dénégation.

— Tu peux encore parler, tout à l'heure tu gémissais, dit-elle avec une douceur que démentait son regard. Mais si tu persistes à nier, mon monstre, ma bête infernale va t'arracher les doigts un par un, puis elle te coupera le bras puis, se peut, l'oreille... Je n'ai jamais fait ça. Je te hais de m'obliger à le faire. Je te hais de faire de moi une tortionnaire. Narre-moi qui t'envoie. Narre-moi comment tu as eu connaissance de mon visage. Narre-moi qui est derrière tout ce complot. Narre-moi tout cela et tu seras tué proprement, sans torture et seras enseveli entier pour ton dernier voyage.

— Je vais revivre, diablesse ! hurla Fabrol avec des yeux fous. Je vais revivre !

— On te l'a promis, certes, répondit-elle d'une voix calme et froide. Mais on ne te l'a promis que si tu parvenais à m'occire. Vois, vivante je suis et protégée par ton dieu...

— Non ! cria-t-il.

Janis poursuivit, impitoyable :

— ... Protégée par ton dieu, te dis-je. Ce dieu que tu vénères et pour lequel tu vas mourir sottement ce jourd'hui. Comment aurait-il laissé Tréval te toucher de la sorte, s'il ne m'avait protégée alors qu'on le dit tout-puissant ? Réponds. Comment un tel prodige aurait-il pu se produire, alors que Tréval ne sait pas lancer le couteau ? Réponds !

Fabrol ne dit rien, mais hochait la tête et de grosses larmes commençaient à couler de ses yeux qui, seuls, semblaient rester vivant dans son corps immobile.

— Alors, Fabrol, qui commande le complot ? Qui t'a envoyé contre moi ?

Il secoua la tête, la bouche close.

Janis se tourna vers l'orni :

— Vas-y, dit-elle simplement.

L'animal, guidé par les ordres mentaux de la jeune femme, saisit un doigt dans sa gueule et ramena la main devant les yeux de Fabrol. Celui-ci secoua la tête encore plus vite, puis hurla quand l'orni lui trancha le pouce d'un seul coup de dent. Il n'avait sûrement rien senti, mais de voir son corps dépecé sous ses yeux le terrorisait.

Surmontant son dégoût et la répulsion qu'elle éprouvait pour ce qu'elle faisait, Janis prit le doigt et le plaça tout près du visage de l'homme qui sanglotait.

— Qui commande, Fabrol ?

Il ne dit rien les yeux fixés sur son pouce.

— Faut-il qu'elle te coupe tous les doigts un par un ? Tes maîtres sont-ils assez odieux pour te laisser ainsi te faire dépecer vivant ? Le nom de celui qui commande te permettra de mourir en paix et entier. Ton pouce sera recousu et tu seras enseveli dans les rites de ta croyance. Nous avons ici des catholiques qui connaissent ces rites.

— Je ne peux pas, sanglota l'homme.

— Pourquoi ? demanda Janis.

— J'ai juré sur la croix.

— Dans ce cas..., dit Janis.

Elle se tourna à nouveau vers l'orni et s'apprêtait à lui donner à nouveau l'ordre de trancher un doigt quand Fabrol cria :

— Monseigneur de Sténie ! C'est monseigneur de Sténie ! C'est monseigneur de Sténie...

— Et comment a-t-il su que j'étais céans ?

L'homme secoua la tête.

— Fabrol..., dit doucement Janis en montrant le doigt coupé.

— Une femme ! Une femme qui venait de cette maison lui a dit. C'est tout ce que je sais !... C'est tout...

— Merci Fabrol, lui dit-elle en lui caressant la tête.

Elle regarda Tréval et lui dit :

— Appelle un catholique pour qu'il sache ce que veut cet homme avant de mourir, puis tue-le. Tue-le.

Elle se releva et s'éloigna lentement de Fabrol qui pleurait en gémissant, puis courut tout à coup vers une bassine et vomit tout son repas et toute sa honte, tout son dégoût. Patry vint vers elle.

— Laisse-moi ! cria-t-elle. Je ne voulais pas être impératrice, je ne voulais pas tuer des gens, torturer des hommes ! Je suis comme eux maintenant. Je suis comme eux.

Tréval s'approcha et, tendant un tissu à Janis, il lui dit :

— Essuie-toi, impératrice. Il n'est point besoin de rajouter de l'odeur céans.

Et il repartit vers Fabrol. Sans un mot, Janis prit le tissu, s'essuya les lèvres et but un peu de vin pour ôter le goût horrible de sa bouche.

Patry alla à la porte de la salle et appela un homme. Il lui parla à voix basse. L'homme partit aussitôt, puis revint accompagné de deux autres personnes qui entrèrent et s'agenouillèrent près de Fabrol. Janis les entendit murmurer quelques minutes puis elle vit l'un des deux hommes faire un signe au-dessus de la tête du faux saltimbanque. Il alla

ensuite vers Patry qui hocha la tête. Les trois hommes sortirent.

— Il a été entendu, ma Dame, dit le Puissant.

— Que demande-t-il ?

— Que l'on récite une prière sur sa tombe quand il sera enseveli.

— Je réciterai ce texte, décida Janis. Tue-le, ajouta-t-elle en se tournant vers Tréval.

— La damelle veut-elle ne point envisager l'homme quand il va trépasser ? demanda-t-il.

— Tu me demandes si je veux sortir ?

— Oui-dà.

— Que serais-je si je refusais de voir la mort en face ? Gouverner, n'est-ce pas tuer ? Tue cet homme, sieur Tréval. Que ce soit ton châtement pour nous avoir trompés, Patry et moi.

— Êtes-vous apensé, damelle, que c'est un châtement très sévère ? demanda-t-il.

— Tuer un homme qui gît à terre doit être chose difficile et peu glorieuse. Il est beaucoup plus facile de l'occire au combat. Si je t'ai bien jugé Tréval, oui, c'est un châtement sévère.

Il ne répondit rien mais Janis et Patry virent, à son embarras et au soin qu'il montra pour toucher Fabrol, qu'elle l'avait bien jugé. Il saisit délicatement la tête du condamné et la tourna d'un coup sec et violent. On entendit un écœurant bruit d'os brisé. Fabrol était mort.

Il fut enterré dans le cimetière de la maison et Janis lut le texte qu'il avait demandé. Tout le monde n'était pas là, mais de nombreuses personnes vinrent en entendant la voix de leur impératrice. Patry lui apprit ensuite que nombreux furent ceux qui l'avaient trouvée de noble cœur de lire ainsi une prière pour son ennemi, surtout les catholiques, dont c'était un des préceptes.

Janis demanda ensuite à Patry et Tréval de la suivre. Elle alla dans le box de Parfum, là où elle se sentait bien. Le chemal la salua comme à son accoutumée, en soufflant des naseaux et en enfouissant son grand museau sous ses bras. L'orni, qui était couchée sous l'étalon, leva la tête, grogna un salut et replongea dans le sommeil.

— Tréval, dis-nous comment tu as fait pour suivre ces baladins, demanda Janis.

— Ce fut très simple, damelle. Je savais où vous alliez. Quand je me suis trouvé éveillé dans cette clairière où vous m'avez défoncé le crâne, j'ai aussitôt rejoint les comploteurs. Je leur ai appris ce que je savais et leur ai fourni mes services pour vous occire.

— Tu dis cela ici, devant moi ? rugit le Puissant.

— Allons l'ancêtre, allons ! Tu comprends bien, malgré ton faible entendement, que je narre ce que j'ai fait accroire et non point ce que je crois, dit-il en tapant sur l'épaule de Patry. Puis il reprit : on m'a en la cité impériale conduit. Il vous la faudra nettoyer, impératrice. C'est une cité vaste, célèbre, mais puante et fangeuse, sale et pleine de noise et de presse tous les jours, toutes les nuits. En y-celle cité, on m'a surveillé de près. J'étais

suspect. Il me faut croire que tel est mon lot désormais, dit-il en soupirant et regardant Patry. On m'a ensuite fait prendre bec avec le sieur Fabrol qui devait, grâce à son talent de tireur, être sous peu accepté dans la troupe de ces saltimbanques lesquels ignorent tout du complot, je m'en porte garant. Il m'a posé question sur le lieu où vous deviez vous trouver. J'ai une nouvelle fois narré ce que je savais et qu'ils auraient de toute manière appris par une autre bouche si ce n'était la mienne, puisque que peu de temps après une femme de ta connaissance, l'ancêtre, survenait et mandait à prendre bec avec le prêtre qui connaissait Fabrol. La troupe est partie sans tarder pour ta maison, l'ancêtre, et voilà. Je ne savais comment l'homme allait agir. Je n'ai pu vous avertir, car il eusse pu me voir et aurait remis sa tentative à plus tard, à un moment qui me serait resté déconnu. Quand je l'ai vu prendre ses cotels, j'ai saisi le mien et me suis tenu prêt au lancer, que je réussis d'ailleurs toujours fort bien damelle, dit-il avec un petit salut. Mais c'est à l'instant où il saisit son arc que j'ai su qu'il allait tenter de vous meurtrir avec l'un de ses traits. Il a décoché les deux premiers à une célérité telle que je n'eusse rien pu faire s'il vous avait prise pour cible. Hélas pour lui, l'homme devait priser le théâtre et le drame, car la pause qu'il fit pour annoncer son but me permit de le viser soigneusement et lancer roidement mon cotel dans son dos. Son dieu vous a en effet, se peut, protégée damelle, car la lame s'est fichée entre deux os de l'échine et a sectionné net le cordon blanc qui transmet aux membres le mouvement. Voilà.

— Bien. Donc maintenant, tout l'empire sait que je suis céans, constata Janis.

— Nenni damelle, vos ennemis seuls le savent, corrigea Tréval.

— Tu me rassures, Tréval, tu me rassures.

— Ce que je veux dire par là, c'est que vos amis doivent sur l'heure être prévenus, avertis de votre existence, de votre présence en y-celle maison et de vos intentions de reprendre la bride de l'empire.

— Vas-tu dicter à l'impératrice ce qu'elle doit faire, bouffon risible ? demanda Patry.

— Un bouffon qui ne serait pas risible serait un mauvais bouffon, l'ancêtre, rétorqua Tréval.

— Cessez tous deux, ordonna Janis. Tréval a raison, Patry. Il nous faut réagir promptement et faire ce que nous avons décidé. Fais prévenir tous ceux que tu juges fidèles. Qu'ils viennent ici prestement en armes et accompagnés par des soldats. Patry a raison, Tréval. Même si je pense que tu nous es désormais allié, il lui est difficile d'admettre, malgré l'amitié qu'il éprouve pour toi... Ne le nie pas, mon ami, dit-elle au Puissant qui allait protester, j'entends presque ce que tu penses. Il lui est difficile d'admettre, donc, que tu as pu tenter de nous trahir. Nous aurons confiance en toi ; de plus en plus. Mais sois patient et comprends-nous.

Tréval baissa la tête et, contre toute attente, s'agenouilla devant Janis.

— Je me prosterne devant toi, Janis d'Avroz. Mais ce n'est pas pour faire allégeance, elle est jà faite en dedans de mon cœur, mais c'est pour forcer le jugement de cette vieille brute au crâne épais. Pour qu'il entende à la parfin que j'ai été leurré par les discours que l'on m'a tenus et que mon esprit labouré par le chagrin était tout prêt à regarder pousser comme des herbes de mauvaise médecine. De ces herbes-là j'ai fait moisson et les ai fait bouffer aux comploteurs. Qu'ils s'étouffent avec et se perdent en leur enfer, dit-il en se relevant.

— D’ordinaire, sieur Wyn Tréval, les sujets attendent que leur impératrice pose ses mains sur leur tête, pour se relever, dit posément le Puissant.

— C’est que, noble Puissant, mon poil est tant sale et poissard que j’ai craint que les menottes de notre damelle ne restent, par la crasse, collées dessus.

Patry ne dit rien mais tendit la main à Tréval qui la prit en souriant.

Plusieurs courriers partirent avec, dans leurs fontes, un message écrit de la main du Puissant qui précisait tous les détails définis par Janis, Tréval et lui. En attendant leur retour et l’advenue des alliés, les gens de la maison, leur maître, leur impératrice et Tréval s’acharnèrent à fortifier encore davantage la demeure. Des chausse-trappes furent creusées tout autour de l’enceinte dont les murs furent rehaussés. Tréval participa à tous ces travaux avec la dernière énergie et se couchait le soir « les lombes en grand dol et les doigts plus gelés que glace », disait-il. Pendant ce temps, Janis enseignait les armes aux femmes et constata avec plaisir qu’elles apprenaient vite et n’obtenaient pas de plus mauvais résultats que les hommes, surtout dans les exercices de tir à l’arbalète. Patry fit un voyage éclair dans la cité impériale qui se trouvait à un jour de route, à dos de cheval. Il en revint avec une charrette conduite par un vieil homme bougon.

— J’ai là, dit-il à Janis qui venait à sa rencontre, moult armes de l’ancien temps. Elles sont redoutables et tuent leur homme à une distance bien plus grande que la plus puissante de nos arbalètes. J’en connais le maniement, il nous avait été enseigné lors de notre formation. Mon ami Michel connaît les mécanismes de ces armes redoutables il va vous enseigner leur fonctionnement. Ne vous fiez pas à son air malengroin, il est perpétuellement ainsi.

La charrette fut déchargée et les jours suivants, tout le monde apprit le maniement de ces armes redoutables qui faisait un bruit d’enfer et qui, paraît-il, étaient très prisées par les armées de l’ancienne civilisation.

Le soir de son retour, Janis alla voir Patry dans sa chambre. Il ouvrit la porte avant qu’elle ne frappe.

— Je vous ai sentie approcher, ma Dame.

— Pourquoi ne m’appelles-tu plus Janis ? demanda-t-elle en s’asseyant sur une chaise près de la fenêtre.

— Cela m’est difficile, ma Dame, avoua le Puissant.

— Fais comme tu le veux. Je suis céans pour que tu m’instruises sur ce monseigneur de Sténie. Qui est-ce ? Quelle place occupe-t-il dans l’empire ?

— C’est un religieux très puissant. Il dirige une confrérie, celle des moines combattants, qui a rendu de grands services dans les premiers temps de l’histoire impériale et qui a ainsi acquis une réputation de fidélité sans faille à l’empire. Les grands prieurs, c’est ainsi qu’ils nomment leurs chefs, les grands prieurs se sont succédé et, petit à petit, très progressivement, on a observé une dérive.

— Qu’est-ce à dire ?

— Cela signifie que les prieurs successifs ont pris de plus en plus de pouvoir au sein de l'empire. Dirigeant d'abord tout ce qui avait trait à la religion, puis à l'éducation, puis aux finances. Ce n'est que lorsqu'ils ont voulu obtenir des vues sur l'armée impériale que les laïques ont réagi. C'est un peu de la faute, ou grâce au grand prieur de l'époque, monseigneur Pridoli qui n'était pas très habile, plus adepte de la bouteille que de la politique de haut vol. Il a tellement outrageusement appuyé ses demandes que votre aïeul, Ludlow le premier, a réagi en retirant toutes les prérogatives attachées au prieuré, sauf l'instruction religieuse. Depuis, les moines combattants rongent leur frein. Ils nourrissent une haine sans faille contre les laïques impériaux et l'inculquent à leurs élèves.

— Et monseigneur de Sténie dans tout cela ?

— Un adversaire redoutable. Une intelligence remarquable, un sens aigu de la discussion, une capacité de travail hors du commun et un pouvoir de persuasion qui lui permet de circonvenir les volontés les mieux trempées.

— Crois-tu que c'est lui qui manœuvre mon cousin ?

— J'en suis de plus en plus convaincu, ma Dame. Et cela m'effraie car, si c'est bien le cas, cela signifie qu'il est devenu vraiment fanatique. Comment un grand prieur, un prêtre, pourrait-il protéger un fol comme votre cousin, comment pourrait-il ignorer les horreurs commises gratuitement par cet homme, si ce n'est dans le seul but de prendre le pouvoir, tout le pouvoir ? Il n'aurait jamais pu être élu empereur, même si votre père n'avait eu aucune descendance proche ou lointaine, car il est religieux. Dans tous les textes impériaux depuis la naissance de l'empire, il est précisé qu'aucun individu, mâle ou femelle, ne pourra diriger l'empire s'il a fait vœu de chasteté ou s'il est religieux de quelque église que ce soit. Il est alors possible de concevoir qu'il utilise le nom de votre cousin afin de le pouvoir manœuvrer à sa guise. J'opine que c'est bien lui qui est à la tête du complot.

— Ne pouvons-nous le détruire ?

— De Sténie ? Je le décrois, ma Dame. Le peuple le saurait et vous en voudrait ; profondément. Il ne faut pas toucher aux religieux, ni à la religion. Le peuple en a besoin. Voyez dans cette demeure le nombre de personnes qui sont catholiques. Elles sont bonnes, elles croient sincèrement aux textes sacrés. Ce sont elles qui représentent la vraie église, pas ces hauts dignitaires religieux qui n'aspirent qu'au pouvoir. Mais hélas, ces mêmes dignitaires sont protégés par tout ce petit peuple qui croit fermement qu'ils peuvent intercéder en leur faveur auprès de leur dieu. Non, ma Dame, soupira le Puissant, si nous voulons occire de Sténie, il faudra qu'il fasse une erreur, qu'il attente visiblement à votre vie.

— La noblesse croit à tout ce qu'il dit ?

— Une part de la noblesse, oui. La bêtise est partout ; chez les grands comme chez les petits. C'est bien une des choses qui soit la plus universelle. À ceux qui réfléchissent, il fait des promesses : de titres, de biens, de parcelles de pouvoir, que sais-je encore ? Nombreux sont ceux, parmi les nobles qui ont beaucoup perdu par une mauvaise gestion de leur fortune et qui n'ont pu voir leur trésor gonfler à nouveau car votre grand-père puis votre père ont maintenu une paix durable qui, je vous l'ai déjà narré, plaît au peuple, mais déplaît à certains nobles dont c'est un, sinon le seul moyen de s'enrichir. Ceux-là sont

presque tout prêts à tomber dans le giron du grand prier. Il n'a qu'une promesse à faire et ils accourent comme des chiens affamés vers la pâtée, peu importe son goût.

Le lendemain, Janis confia une mission à un homme. Il partit pour la cité d'où elle venait, porteur d'un message qu'il devait remettre au Gros, dans lequel elle lui narrait toute son histoire et lui demandait de préparer l'esprit du peuple en sa faveur. Elle voulait également que l'aubergiste prenne contact avec Pierre, le gouverneur de sa cité, afin qu'il utilise ses amis pour limiter le mal que pourraient faire les moines combattants. Elle lui demandait enfin de permettre à Paluche de la rejoindre ici, sachant qu'elle aurait besoin de la force du pacificateur, mais tout autant de sa présence si familière.

– Chapitre neuf –

Ce fut en une fin de journée grise et neigeuse, trois semaines après le départ du messenger, que Janis eut la joie de voir arriver Paluche. Il n'avait pas changé physiquement, mais il lui apparut triste et abattu dès que la jeune femme posa les yeux sur lui.

— Paluche ! Tu en as mis du temps pour me rejoindre, lui dit-elle en sautant dans ses bras.

Il la saisit au vol et la serra à l'étouffer.

— Janis, ma damelle ! J'ai craint ne jamais te revoir.

Il la posa à terre et la fit tourner sur elle-même pour bien la voir.

— Tu es une vraie femme maintenant, constata-t-il.

— Et une impératrice, compléta Tréval qui s'était approché d'eux.

— Paluche, voici Wyn Tréval. Un ami qui m'a sauvé plusieurs fois de complots fomentés par les ennemis de l'empire. Wyn, voici Paluche, Pacificateur dans *l'Auberge du Marin* où je servais quand Patry m'a retrouvée.

Paluche tendit son énorme main à Tréval qui la serra.

— Patry, c'est cet homme mystérieux qui tenait sa capuche toujours baissée ? demanda Paluche.

— C'est lui, confirma Janis. C'est le premier serviteur de l'empire.

— Alors, il est constant que tu es impératrice, Janis ?

— Oui.

— Je savais, je te l'avais dit que tu n'étais pas comme les autres. Je le sentais.

— Tu me sembles inquiet, lui dit Janis.

— Inquiet, non. Triste, oui.

— Pour quelle raison ? demanda-t-elle.

— Le Gros, la Grosse et la Petite sont morts, Janis.

— Morts ? Comment ? Pourquoi ? demanda Janis, redoutant la réponse du colosse.

— Un soir... Un soir où j'étais sorti et remplacé par Baril, un deuxième pacificateur que le Gros avait embauché avec l'argent du gouverneur après ton départ, cinq hommes

sont entrés dans l'auberge et ont mandé le Gros. Quand il est venu à leur table, il paraît qu'ils lui ont dit avoir un message de toi. Le Gros a aussitôt appelé la Grosse et la Petite, tu la connaissais, a suivi pour en savoir plus. Ils n'étaient pas plus tôt réunis que les cinq leur ont proposé de boire à ta santé. Les deux femmes et le Gros ne se sont pas méfiés. Le Gros est allé chercher de son meilleur cidre et trois gobelets, les autres avaient déjà commencé à boire. Il a versé, ils ont levé les gobelets à ton nom, ils ont bu et sont morts tous les trois. Immédiatement. Les cinq hommes ont appelé de l'aide. Baril est accouru, mais c'était trop tard. Les hommes sont partis prévenir la Milice. Ils ne sont jamais revenus. L'auberge fonctionne toujours, j'ai dit à Baril de s'en charger. Il a embauché trois serveuses. Il se charge de répandre la nouvelle et le portrait des cinq hommes. Il vante également tes mérites, mais je lui ai conseillé de le faire discrètement, car je suis persuadé que la mort du Gros n'est pas étrangère à ton titre. J'ai demandé à voir le gouverneur. Il m'a reçu dès que j'ai cité ton nom. Il m'a mandé de tes nouvelles que je n'ai pu lui donner et assure qu'il va déployer toute son énergie à limiter le pouvoir des moines combattants dans sa cité et dans celles de ses amis. Il m'a chargé de te saluer et de te remettre ce message, dit-il en sortant de son vêtement un pli cacheté à la cire.

Janis le prit distraitemment. Elle ne parvenait à admettre la mort du Gros ni surtout celle de la Grosse. Ils lui paraissaient tellement indestructibles, tellement immuables. Elle éprouvait une profonde tristesse, mais ne pleurait pas. Elle sentait surtout croître deux sentiments en elle : le désespoir de constater à nouveau que toutes les personnes qu'elle aimait étaient en danger de mort et ne seraient nulle part à l'abri tant qu'elle ne serait pas parvenue à réduire de Sténie. Et la rage de voir que tous les moyens étaient bons pour cet homme qui se disait prêtre, du moment qu'il parvenait à ses fins. Elle savait qu'il fallait le battre sans aucune pitié ni règle d'honneur.

— Wyn, s'il te plaît, tu installes Paluche. Va voir Patry et demande-lui de me rejoindre dans le box. Vous viendrez tous deux avec lui.

— À vos ordres, damelle.

— Que dois-je faire pour toi, Janis ? demanda Paluche.

— Te reposer. Ensuite, je te chargerai de beaucoup de tâches.

Les deux hommes s'éloignèrent.

— Paluche, appela-t-elle. Merci d'être ici.

— Merci de m'avoir appelé, ma petite damelle. L'auberge était moins gaie sans toi, et depuis leur mort...

Il laissa sa phrase en suspens, mais il n'avait aucun besoin de la terminer, Janis imaginait parfaitement que l'âme de l'auberge avait dû disparaître à la mort de ses propriétaires. Elle alla vers lui et, appuyant sa tête contre la poitrine du pacificateur, elle lui dit :

— Ils étaient si bons, Paluche. Ne pourrait-on laisser la vie sauve aux personnes comme eux ?

Il se contenta de lui caresser le dos, ne sachant que répondre.

Quand elle entra dans le box, l'orni vint vers elle et se frotta contre sa cuisse, manquant

de la faire tomber. L'animal avait recouvré toutes ses forces. Elle atteignait la taille de Janis et sa tête arrivait presque à hauteur de la poitrine de la jeune femme. Patry lui avait dit qu'elle ne devait pas être complètement adulte quand elle avait été trouvée, ce qui pouvait sans doute expliquer la rapidité avec laquelle elle avait si facilement accepté de vivre en compagnie d'êtres humains. Elle était particulièrement attachée à Janis, mais appréciait la compagnie de tous les habitants du domaine. Elle semblait avoir été acceptée par tout le monde et accompagnait toujours les chasseurs qui vantaient régulièrement ses capacités et qui avaient vu leur rendement très nettement augmenté depuis qu'elle sortait avec eux.

« Tu vas me faire tomber. Cesse. »

Janis ne lui parlait jamais. Elle ne s'adressait à elle que mentalement. Cette habitude était maintenant totalement automatique pour la jeune femme. Elle s'était aperçue que l'orni comprenait de plus en plus de choses et avait demandé à Patry de procéder comme elle, de façon à ce qu'il puisse également demander certaines choses à l'animal dont la puissance était remarquable.

L'orni s'assit devant sa « maîtresse » et lui fourra la tête sous les bras, lui envoyant des sensations de tendresse.

« Tu es gentille. Je suis triste. Des amis sont morts. Nos ennemis les ont tués. Laisse-moi, je dois lire. »

Inconsciemment, elle employait toujours des phrases à la syntaxe très simple de façon à ce que l'orni comprenne bien ce qu'elle pensait.

Elle décacheta le pli et lut :

Majesté,

Je suis au comble de la joie d'apprendre que vous réclamez mes services. Vous savez que je suis et serai jusqu'à ma mort parmi les plus fidèles de vos serviteurs. Votre ami, le sieur Paluche, m'a narré le fourbe attentat mené contre vos parents adoptifs. J'en suis révolté et vous demande de croire à tout mon zèle pour retrouver les félons qui en sont les auteurs. Hélas, faut-il le dire, je ne nourris que peu d'espoir quant à la réussite de cette enquête. Je vais également déployer tous mes efforts pour veiller à ce que la confrérie en question soit surveillée par mes meilleurs agents. Je suis profondément attristé que la religion soit ainsi dévoyée par ses plus hauts serviteurs, mais également peu surpris de ce fait, connaissant l'identité de ceux-ci. Je ne m'étends pas davantage, de façon à ce que le dénommé Paluche puisse partir promptement vous rejoindre. Je l'envie.

Je vous salue, Majesté et vous prie de me croire à jamais votre fidèle et totalement dévoué serviteur.

PIERRE DE THOIR, GOUVERNEUR DE THOIRBOURG.

— De mauvaises nouvelles, ma Dame ?

Ce n'était pas une question. Patry, qui arrivait dans le box, avait senti la tristesse de Janis.

— Paluche m’a appris la mort du Gros et de la Grosse. La Petite est morte aussi, répondit-elle.

— Ils sont morts de...

— De m’avoir connue et hébergée. Je suis lasse, Patry. De ces trahisons, de ce sang que je commence à avoir sur les mains et dans l’âme. Mais je dois continuer, n’est-ce pas ?

— Que serait l’empire sans vous, Majesté ?

— Je ne sais.

— Gouverné par un fantoche, fol de surcroît et manœuvré par un prêtre sans foi, nous sombrerions, se peut, dans le chaos, dit le Puissant.

— Le chaos peut être chose intéressante quand il s’agit des sens, mais point dans le cas d’un empire. J’opine que l’ancêtre dit vrai, damelle.

Tréval et Paluche venaient d’entrer dans le box.

Voyant l’orni, le pacificateur eut un mouvement de recul.

— N’aie aucune crainte, petit homme, lui dit Tréval. Ce n’est là que le chat de notre impératrice. Elle est habile pour s’entourer de dangereux animaux et pour leur faire accroire qu’ils lui sont indispensables, alors qu’elle est bien plus redoutable qu’eux.

— Wyn, je n’ai pas l’humeur à rire, dit Janis.

— Vos parents damelle, je sais. Je tentais, malhablement, de vous distraire de votre affliction.

— Malhablement, releva Patry.

— Merci l’ancêtre de me secourir dans cette passe difficile, dit Tréval avec une grimace.

— Cessez, vous deux, dit Janis. Nous avons à résoudre un problème. Il nous faut impérativement entreprendre notre guerre.

— Notre guerre ? demanda Tréval.

— Oui. Mais une guerre dans laquelle je veux qu’il y ait le moins de morts possible. Il faut que nous affaiblissions les moines combattants. Comment faire ? demanda-t-elle en se tournant vers Patry. Je pense que de Sténie ne tentera pas de nous attaquer ici. La place est bien fortifiée et il s’en prendrait à un Puissant. Il perdrait son crédit auprès du peuple et il doit le ménager, du moins tant qu’il n’est pas au pouvoir. Quel est son point faible ?

— Votre cousin, damelle, dit Tréval.

— Poursuis, l’encouragea Janis.

— Votre cousin car, sans lui, comment ce moinillon de merde pourra-t-il rêver au pouvoir impérial ? Si l’on retire sa marionnette à un marionnettiste, il n’a plus qu’à se montrer lui-même, ou à disparaître. Il nous faut circonvenir votre cousin.

— Circonvenir un fol, c’est... folie, intervint Patry.

— Cet homme, mon cousin, Patry est-il vraiment dangereux ? demanda Janis.

— Doublement, ma Dame. D'une part pour l'empire car il représente la marionnette de monseigneur de Sténie, comme l'a dit Wyn et d'autre part, pour tous les enfançons, damelles et jeunes gens qu'il viole, sodomise, navre et occis dans ses démentes orgies.

— S'il... s'il disparaît pour toujours, ce n'est donc pas une mauvaise chose, je veux dire : la personne qui déciderait de l'occire aurait-elle à rougir ?

— Mon sentiment profond et sincère est que j'aimerais être cette personne-là, mais ne le pourrais jamais, répondit le Puissant.

— Et pourquoi ? s'étonna Tréval.

— Car il est de sang impérial. Je ne peux porter, ni tenter de porter le fer contre la famille impériale.

— Moi je le peux, déclara Janis.

Les trois hommes la regardèrent. Elle poursuivit :

— Je déclare mon cousin comme fol et dangereux pour ses gens et pour l'empire. Je le déclare comme ayant participé à un complot qui a entraîné la mort de l'empereur et qui fait branler l'empire sur ses bases. Kéral le troisième l'avait déjà averti et avait placé sa confiance en ses déclarations. Elles n'ont été que mensonges et rouerie. Il doit donc être châtié pour le salut de l'empire. Je me chargerai de ce châtiment.

Personne ne disait rien. Patry était aux anges et admirait son impératrice. Cette jeune damelle qui avait si vite su endosser les lourdes responsabilités qui lui incombaient. Tréval, lui, admirait la femme. Il aimait cette sourde colère et cette puissance que l'on sentait si présentes derrière la trompeuse apparence de douce rêveuse de Janis.

— Patry, tu convoques mon cousin. Je le veux ici dans huit jours. Est-ce raisonnable ?

— Raisonnable, dans quel sens, Majesté ?

— A-t-il le temps de venir de son sud en huit jours ?

— S'il marche à crever ses bêtes et se faire, comme dirait Wyn « grand dol en le cul », oui, c'est possible.

— Cette convocation doit être rédigée de façon à ce qu'il ne puisse y avoir aucune échappatoire. S'il ne vient pas, il est jugé hors-la-loi et ses biens sont confisqués, ses droits sont supprimés et il fait l'objet d'une chasse impériale.

— Une chasse impériale ? demanda Tréval.

— Patry m'a narré que cela existait auparavant. Un noble qui ne se comportait pas d'une façon honorable et louable était jugé et s'il était déclaré coupable par l'assemblée de ses pairs, il faisait l'objet d'une chasse, c'est-à-dire que tous les nobles avaient le droit de le poursuivre comme un gibier et de l'occire comme tel. Cela a été supprimé car certaines chasses dégénéraient en petites guerres qui affaiblissaient l'empire.

— Et vous ne craignez point, damelle, de raviver ces guerres ?

— Non, car aucun noble ne prendra fait et cause pour mon cousin, sauf s'il y voit quelque intérêt. Pour tout vous avouer, je souhaite que mon cousin soit défendu ou abrité chez les moines combattants. Nous aurions alors un joli prétexte pour leur demander des comptes.

— Oui, damelle, mais vous agissez-là comme si vous étiez impératrice...

— Paix-là, l'ancêtre ! Je le sais qu'elle est impératrice ! L'ensemble de la noblesse va-t-il vous reconnaître comme son impératrice ? Je suis apensé qu'une partie de ces nobles le refusera.

— Et moi, mon ami, je suis apensée que le sceau de Patry et un message rédigé de sa main obligera tous les nobles timides ou félons à se situer par rapport à moi et monseigneur de Sténie. Nous allons pouvoir trier le bon grain de l'ivraie... La guerre est déclarée.

Ils se rendirent dans la chambre de Patry. Le Puissant, Janis et Tréval rédigèrent un message pour le « folduc », comme l'appelait Tréval. Paluche regardait, apprenait, tentait de comprendre comment fonctionnait le tourbillon dans lequel il se trouvait plongé.

La nuit était depuis longtemps tombée sur la demeure et Paluche dormait, affalé dans un fauteuil à bras, quand ils terminèrent leur message.

— Je le lis, proposa Tréval.

Il se leva et prononça en y mettant le ton :

— Nous, Janis d'Avroz première impératrice du nom, déclarons le duc Jean-Patrick d'Auvroy de Giraudou hors la loi impériale et passible d'une chasse impériale s'il ne se présente pas dans les huit jours devant nous, au domaine du Saut du Loup, demeure de notre Puissant. Il y devra être jugé pour viols, exactions multiples et manquement de parole donnée à Kéral le troisième. Il se devra présenter accompagné par trois de ses gens qui, seuls, auront droit de porter le fer. Le porteur de ce message est déclaré neutre et protégé. Signé : Janis d'Avroz première.

— J'opine que nous avons bien agi en ne citant pas son rôle dans le complot. L'eussions-nous fait qu'il aurait pu prendre peur et ne point penser à comparaître, dit Patry.

— Moi, l'ancêtre, je persiste à croire que s'il n'a point peur à le faire trembler comme feuille dans la brise, il ne viendra pas. Pourquoi le ferait-il devant une damelle, alors qu'il ne l'a point fait devant Kéral ?

— Justement parce que c'est une damelle. L'homme est fol, vicieux, retors, mais il est aussi très curieux, joueur, avide de toute nouvelle expérience. Je gage qu'il voudra envisager notre Dame. Il viendra. Il viendra, mais nous devons lui laisser une possibilité de fuite sitôt son jugement accompli et sa condamnation prononcée. Il devra pouvoir courir se réfugier chez son maître et c'est chez les moines combattants que nous le devons châtier ; devant témoins. L'affaire sera difficile, se peut, mais si elle aboutit, nous serons vainqueurs.

— Qui pouvons-nous désigner pour aller porter le message ? demanda Janis.

— Quelqu'un qui connaît parfaitement toute l'affaire, qui est capable de franchir cette longue distance sur une chemale accorte et puissante, dit Tréval.

— Penses-tu à quelqu'un de particulier ? demanda Patry avec un sourire.

— Moi, commença Tréval, je...

— Non ! le coupa brutalement Janis. Je te l’interdis.

Son cri réveilla Paluche qui se redressa, se frottant les yeux. Tréval et le Puissant regardèrent la jeune femme. Patry ne dit rien mais Janis sut qu’il avait senti, sans doute mieux qu’elle, la raison qui l’avait poussée à réagir si brutalement. Tréval était étonné et mit quelque temps avant de demander :

— Vous m’interdisez de porter ce message, damelle ?

— J’ai besoin de toi ici. Nous pouvons trouver un homme de confiance et qui sache bien monter, un...

— Hormis votre Puissant, aucun homme de cette demeure n’est capable d’une chemale monter, répliqua Tréval. À cheval, il en a pour dix, quinze jours. Patry n’y doit pas aller, il commande la défense du domaine. Il ne reste plus que moi.

Patry fit un signe à Paluche. Ils sortirent discrètement de la chambre.

— Je ne veux pas que tu partes, s’entêta Janis.

— Pour quelle raison, Majesté ?

— J’ai besoin de toi ici, répéta-t-elle.

— Et moi, j’éprouve le besoin de sortir un peu, de sentir le vent de la course, de dormir dehors, de...

— De te faire tuer dans un guet-apens ? De te faire empoisonner dans une auberge ? s’emporta Janis.

— Je suis point homme à rester enfermé, damelle. Je ne peux, si forts soient les liens qui me retiennent dans une demeure, y rester tous les jours, toutes les nuits. Je me sens inutile céans. Jamais le moine n’attaquera, ce serait par trop hasardeux pour son avenir politique. Il ne se passera rien ici.

— Pourquoi faut-il que les hommes aient besoin de sentir la mort les trousser pour se croire vivants ?

— Je vais porter ce message pour vous, damelle. Pas pour l’empire, pas pour les nobles et la noblesse, mais pour vous. C’est vous que je soutiens, c’est en vous que je crois. Peu me chaut de savoir si vous êtes impératrice ou serveuse. Ce qui m’importe c’est de voir que vous croyez en la vie, en la justice, en l’homme. Je porterai ce message, Janis. J’en ai besoin. Puisque j’entends qu’il me faut tout vous dire, sachez, jeune et belle damelle, que j’ai le besoin de m’éloigner un instant de votre personne. Il se tut, regarda la nuit par la fenêtre et reprit : je pars dès potron-minet. Je vous souhaite la bonne nuit, Majesté.

Janis le retint :

— Attends... Promets-moi que tu ne vas pas tenter de prouver ton courage dans un inégal et stupide combat. Promets-moi de te conduire sagement, comme un homme devrait le savoir faire. J’ai besoin de toi, Wyn. Il hocha la tête et sortit sans un mot.

Janis resta dans la chambre, regardant sans la voir la flamme d’une bougie. On toqua à la porte.

— Oui ?

Patry entra.

— Il part, Patry. Il va encore nous quitter, dit-elle en soupirant.

— Puis-je vous livrer mon impression, ma Dame ?

— S'il te plaît.

— Il ne sait plus que penser. Il vous a haïe parce qu'il avait été abusé par le complot. Vous connaissant, il vous a appréciée puis, petit à petit, il constate que vous êtes une femme. Il constate que vous êtes aimable...

— Que sais-tu, toi, des sentiments amoureux ? demanda sèchement Janis, puis elle ajouta précipitamment : excuse-moi, ne réponds pas, c'est une méchante question.

— Je vais répondre, ma Dame. Je veux répondre. Votre question me donne enfin l'occasion de vous livrer un secret que personne n'a jamais percé et que je n'ai révélé qu'à un seul homme. Ce que je connais des sentiments amoureux, je l'ai appris auprès de mon épouse, morte il y a bien longtemps de cela. Elle est morte de vieillesse, normalement. Elle m'aimait toujours, mais j'ai compris qu'elle m'en voulait d'avoir accepté la transformation qui a fait de moi ce que je suis et qui m'a donné cette extraordinaire longévité. Elle mourait et je vivais. Elle partait et je restais. Je l'ai pleurée. J'ai fait le serment de ne me point marier, de ne plus aimer. C'était une promesse présomptueuse. C'était une promesse faite avant que je ne rencontre celle que j'allais aimer dans le secret. Que j'allais aimer, mon épouse me pardonne, plus que je n'ai jamais aimé aucune femme. Elle ne l'a jamais su. Je vivais auprès d'elle, je la voyais souvent, elle me parlait, riait avec moi et cela me suffisait. J'ai cru mourir quand elle est morte. J'ai cru devenir fou...

— Ma mère, dit simplement Janis.

Le Puissant se tourna vers la fenêtre et dit :

— Oui, ma Dame, votre mère. Je l'ai aimée de toute mon âme, de toute ma force. Je sais que jamais plus je ne pourrais aimer ainsi... Comment m'allez-vous considérer maintenant que vous connaissez cette faute ?

— Quelle faute ? Qui commande à ses sentiments ? Je ne t'en aime que plus, Patry. Tu t'es encore rapproché de moi. Tu... Tu es ma seule famille vivante.

Elle glissa sa main dans celle du Puissant qui la serra sans mot dire.

Quand Janis s'éveilla le lendemain, sa première pensée fut pour Tréval. Elle rejeta sa couverture, poussa l'orni qui se prélassait contre elle, se leva et alla rapidement vers le box de Silèse. La chemale n'était plus là. Il était parti. Il était venu sans bruit et avait préparé sa monture en silence. Elle revint lentement prendre ses affaires et se préparer pour la journée. En se penchant pour ramasser sa ceinture, elle vit une chaîne en métal posée sur le pommeau de son épée. C'était la chaîne qu'il portait au cou, elle la reconnaissait. Une chaîne sans apprêt, en acier, à laquelle il passait sa bague lorsqu'il devait travailler manuellement. Avec un sourire, elle l'attacha autour de son cou et songea qu'il était venu dans son sommeil et avait réussi à calmer l'orni pour ne pas que l'animal la réveille, puis avait placé la chaîne à un endroit où il était sûr que Janis la verrait en s'habillant. Lui qui se proclamait hermétique à tout sentiment mièvre... Ainsi,

il tenait un peu à elle.

Janis et Patry se rendirent dans la cité Impériale durant deux jours. Le Puissant avait proposé à la jeune femme de commencer à se faire connaître auprès des personnes sûres avant que le folduc ne soit dans la place. Le plus difficile avait été de convaincre l'orni de rester en place, d'autant que Parfum était bien sûr du voyage. Janis l'avait inondée d'images de retour et de joie des retrouvailles, mais l'animal était inquiet. Elle ne cessait de gémir et ne s'était à peu près calmée que lorsque la jeune femme eut l'idée de lui laisser un de ses vêtements. Son odeur l'apaisa un peu, ils purent partir.

Wyn avait raison : la cité était immense. Où que l'on regardât, on ne voyait que des habitations dont certaines comportaient plusieurs dizaines d'étages, vestiges de l'ancienne civilisation. Patry apprit à Janis que certaines des personnes qui vivaient dans ces « tours », comme il les nommait, ne descendaient jamais dans la rue. Elles restaient en permanence à l'intérieur, se refusant à descendre par des escaliers interminables et sombres. Elles naviguaient dans leur étage et dans les deux ou trois au-dessus et en dessous, mais ignoraient tout de la vie extérieure qu'elles voyaient d'en haut. Il lui dit même qu'il existait toute une communauté dans ces tours, qui se suffisait à elle-même, ayant transformé certains étages en étables, d'autres en parcelles cultivées. L'eau y était la denrée la plus chère. Dans certains édifices, elle était amenée au moyen de judicieux systèmes de pompage actionnés par de petits chevaux qui marchaient toute la journée dans de grands cylindres qu'ils faisaient tourner, actionnant ainsi la pompe. Dans les tours qui ne possédaient pas ce système, mais elles étaient de plus en plus rares, des personnes issues de la ville-basse vendaient et montaient l'eau à tous les étages.

Dans la rue, la presse était très grande. Même les chemaux avaient du mal à avancer normalement. Le bruit était parfois assourdissant, car les roues cerclées de fer des chariots heurtaient les pavés et choquaient les murs qui portaient la trace de ces mauvais traitements. Les cris des conducteurs d'attelage s'ajoutaient à ce vacarme et, selon Patry, ne cessaient pas de la journée ni de la nuit. Il n'y avait pas d'étals de marchands, dans la rue où ils avançaient lentement, comme portés par le flot des piétons et cavaliers.

— Où pourraient-ils s'installer ? dit Patry. Nous en verrons dès que nous serons entrés dans la cité.

— N'y sommes-nous pas encore ? s'étonna Janis.

Le Puissant sourit de l'effarement de la jeune femme.

— Nenni, ma Dame. Le guichet se tient après ce virage. Nous sommes dans le faubourg, la banlieue, comme dit le peuple. Vous verrez, la cité est moins impressionnante que ces faubourgs qui grandissent à une vitesse effrayante. La noise y est tout aussi grande, mais les habitations sont moins hautes et le soleil atteint parfois le pavé.

Dans la foule qui avançait vers le guichet, Janis reconnut le manège des enfants qui agaçaient les adultes ainsi qu'à Bourgdhol, là où elle avait connu Tréval. Ils procédaient de la même façon, repérant leur proie et ne la lâchant que lorsqu'elle avait versé son écot.

Les trois guichetiers surveillaient la foule avec beaucoup d'attention et semblaient très efficaces, car ils refoulaient certaines personnes qui se trouvaient alors immédiatement placées dans le flot des sortants et ne pouvaient faire marche arrière.

Janis et Patry avaient décidé de passer ensemble. La jeune femme pensait en effet, d'une part que de Sténie ne pouvait circonvier toutes les cités, elle espérait que la cité impériale n'était pas inféodée aux moines combattants et, d'autre part, que si on la cherchait, ce ne serait pas en pleine presse que l'on tenterait de l'arrêter. Elle avait défendu son point de vue auprès du Puissant en disant qu'elle serait protégée par la rue. Il n'avait rien répondu, mais Janis avait perçu un sentiment d'inquiétude obscurcir son esprit.

— Que la damelle s'avance vers nous, dit un des trois hommes quand il la vit.

Elle fut aussitôt certaine que son portrait avait été dessiné et distribué, car l'homme tenait une sorte de petite plaque qu'il plaça dans sa veste après l'avoir regardée. Elle fit celle qui n'avait rien entendu et continua d'avancer, portée par le flot.

— Damelle, sur le grand chemal ! Venez ici, ordre du guichet ! cria l'homme en s'avançant vers elle.

Dans les grandes cités, la règle était que la foule devait obligatoirement s'écarter devant les guichetiers. Ici comme ailleurs, elle fut respectée. Il fut rapidement sur Janis et tenta de saisir la bride de Parfum. Il ne put la toucher ; à peine avait-il tendu la main que l'étaalon claqua des mâchoires tout près de son poignet.

— Tenez votre animal, damelle ! s'exclama-t-il en faisant un bond en arrière. Vous allez être passible d'une amande si vous persistez !

Un cercle s'était fait autour d'eux. Janis pria pour que Patry n'intervienne pas. Il se tenait en périphérie du cercle et était descendu à terre, sans doute pour être moins visible et pour ne pas que la foule l'englobe avec Janis dans son jugement.

— Qu'y a-t-il ? On ne peut plus entrer dans la cité impériale ? cria Janis d'une voix claire.

— Vous devez suivre le guichet, ordre du gouverneur, répondit l'autre, stupidement réglementaire.

Janis réfléchit rapidement. Elle devait absolument se sortir seule de ce mauvais pas. Elle comptait sur l'appui de la rue et espérait que ce qu'elle allait tenter fonctionnerait, car si l'homme s'avisait de poser les mains sur elle, il ne vivrait pas assez longtemps pour l'emmener où il le voulait. Elle sentait monter la colère de Patry d'une manière presque palpable.

— Écoute mon chéri, dit-elle en souriant et minaudant. Ce n'est pas parce que ta femme ne t'a pas voulu quitter que je suis partie, c'est parce qu'au lit, tu ne vau plus rien. Je ne veux plus de toi, c'est tout.

Le guichetier la regarda avec un air tellement ahuri, que les badauds éclatèrent de rire. Janis savait d'expérience que les hommes réputés mauvais amants étaient risibles. Il se

reprit et déclara :

— Vous êtes en état d'arrestation et contrainte de corps. Veuillez descendre de chemal immédiatement !

— Contrainte de corps ? Qu'est-ce que ce jargon que je n'entends pas ? Tu veux recommencer, c'est ça ? Ici, devant toutes ces bonnes gens ? Pas moi ! Je t'ai donné ta chance, la nuit passée. Et tu m'ennuies, mon lapin, déclara Janis d'un air boudeur. Tu n'as pas besoin de faire croire à ces balivernes entre nous. Dis-moi franchement que tu es vexé. Ça, ce serait une parole d'homme !

Il recommença à avancer vers elle. Elle fit tourner Parfum de façon à ce que la gueule de l'étalon soit toujours orientée vers lui. Il s'arrêta. Seul, il ne pouvait strictement rien contre un chemal.

— Allez, laisse-moi partir et je te promets que je verrais si je veux bien te rejoindre dans tes draps. Peut-être que tu étais fatigué cette nuit. C'est sans doute pour ça que ton... ta... enfin, tu sais bien... n'a pas voulu fonctionner.

Les badauds rirent à nouveau. Janis prit les hommes à parti :

— Hein ? Ça ne marche pas toujours cet engin-là. Et alors quand ça arrive, c'est tout un plat, toute une histoire, on se sent bête, ridicule, vexé. Mais dites-vous, mes loulous, que les femmes sont souvent heureuses d'avoir un peu de repos. N'est-ce pas mesdames ?

Une grosse femme qui riait avec les autres, répondit :

— Ça dépend, damelle ! Ça dépend depuis combien de temps on ne l'a pas eue entre nos cuisses ! Moi, une saucisse molle, je la mange !

Et elle se dirigea vers le guichetier d'un air gourmand, sous les rires et les quolibets de la foule.

Janis en profita pour prendre le large, descendant de Parfum, elle partit dans la presse qui, au début, s'écarta pour la laisser, puis se referma sur elle au fur et à mesure qu'elle s'éloignait du guichetier et du lieu de leur altercation. Elle ne vérifia pas si Patry la suivait, car elle sentait son aura qui ne la quittait pas. Elle prit la première rue sur sa gauche, remonta en selle et partit au grand trot, autant que la presse le permettait.

Elle ne mit le chemal au pas qu'après cinq bonnes minutes de cette allure. Elle s'arrêta près d'une fontaine où les femmes et quelques marchands d'eau venaient s'approvisionner. Elle mit pied à terre et laissa Parfum s'abreuver, ce qu'il fit à grands traits bruyants.

Elle ne sentait plus le Puissant. Elle ne savait pas quand elle l'avait perdu. Elle décida d'attendre un instant ici pensant qu'il pourrait suivre sa trace en questionnant les marchands qu'elle avait vus nombreux sur les hauts bords des rues et ruelles qu'elle avait empruntées.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. À son grand soulagement, en quelques minutes il fut là. Il arrêta sa chemale près de Parfum, qui suscitait la curiosité de quelques enfants, mit pied à terre et accourut vers elle.

— Ma Dame, heureusement que vous connaissez les coutumes et les points forts de la rue ! Je croyais que j'allais devoir occire ce borné guichetier.

— Tu aurais eu tort, il ne faisait que son devoir. Néanmoins, j'ai eu peur. Si la foule n'avait pas répondu... Enfin, nous sommes dans la place. Mais cette place est encore une fois contre nous.

— De Sténie a manifestement circonvenu de nombreuses cités. Pierre de Thoir aura, se peut, du mal à plaider votre cause auprès des autres gouverneurs. Allons dès maintenant chez la noblesse que je sais sûre. Nous prendrons bec avec eux, comme dirait Wyn, et les chargerons de répandre habilement la nouvelle de votre présence dans la cité.

Ils repartirent à une allure plus raisonnable et Patry la conduisit vers le haut-bourg en traversant la mid-ville dans toute sa largeur.

Janis était stupéfaite par la taille de la cité. Les repères qu'elle pouvait avoir s'appliquaient encore ici. Elle reconnaissait les corps de métiers, l'ambiance de la rue, les cris et les appels, mais la dimension était tout autre, plus grand, plus bruyant, plus présent. Dans les larges artères, les bâtiments de l'ancienne civilisation, encore utilisés avaient été rénovés, entretenus. Il n'y avait que très peu de constructions récentes et, malgré ce que lui avait assuré Patry, elle doutait que le soleil puisse frapper les pavés, même en plein été. Voyant comment se présentait la mid-ville, elle frissonna en pensant à ce que pouvait être la ville-basse de cette cité gigantesque. Elle se sentit un peu submergée par ce qu'il restait à faire en matière de politique citadine. Elle ne pouvait laisser les choses en l'état dans lequel elle les découvrait. Il était impossible d'admettre que les piétons soient en perpétuel risque de se voir estropiés par un cheval, un chemal, une charrette ou tout autre véhicule. De même, elle ne comprenait pas qu'aucune triade impériale ou qu'aucun milicien ne soit en garde près des fontaines pour éviter ces bousculades qui semblaient permanentes. La distribution de l'eau semblait également un problème crucial qu'il faudrait grandement améliorer. Plongée dans toutes ces réflexions, dans l'observation des tranches de vie qu'elle découvrait, elle ne vit pas le temps passer et fut étonnée lorsque le Puissant lui annonça :

— Nous sommes arrivés, ma Dame.

Ils se trouvaient devant une maison sise derrière un mur de belle hauteur et clos par un portail entièrement métallique.

Patry descendit de chemal et actionna une chaîne qui pendait à droite du portail. Une cloche se fit entendre. Des pas s'approchèrent.

— Qui demande ? cria une voix masculine.

— Annonce Janis d'Avroz au comte, l'homme ! Nous attendons ! clama le Puissant.

Ils entendirent l'homme faire demi-tour. Janis et Patry attendirent un instant. Une petite neige tombait. Le ciel était d'un blanc laiteux sans aucun relief et une brume froide commençait à s'installer sur la ville. Janis frissonna. Elle ne se voyait pas rester dans cette cité triste et monstrueuse pour le restant de ses jours.

Le portail s'ouvrit sans aucun grincement. Les battants étaient manœuvrés par deux hommes chacun, tandis qu'un autre se tenait dans l'allée gravillonnée, le chapeau à la main. Il était assez grand et paraissait avoir dans les cinquante ans. Ses cheveux blonds lui tombaient sur les épaules et son allure était impeccablement soignée. Dès que Janis s'avança, il mit un genou à terre et baissa la tête. Elle sauta de Parfum, s'approcha de l'homme et lui posa ses mains sur la tête.

— Relevez-vous, s'il vous plaît, dit-elle.

— Majesté, c'est une joie et un honneur immense de vous recevoir dans ma maison, dit-il en se relevant. Lorsque mon gardien m'a annoncé Janis d'Avroz, j'ai cru qu'il se gaussait. Nonobstant cette impression, j'ai voulu juger par moi-même et j'ai vu votre Puissant. Vous êtes notre impératrice, je n'en ai aucun doute. Je ne sais comment cela se peut, mais votre ressemblance avec Madame votre mère, vos yeux qui me rappellent tant ceux de l'empereur !... Tout cela me dit que vous êtes notre impératrice. Dieu m'est témoin que c'est un miracle. Grâce Lui soient rendues ! Mes gens ! appela-t-il d'une voix forte. Mes gens, accourez prestement !

L'appel dut être relayé dans toute la demeure, car ils furent bientôt plus d'une vingtaine à faire cercle autour de Janis. Sur une demande de Patry, on avait clos le portail et Janis s'était avancée dans l'allée.

— Puis-je vous nommer, Majesté ? demanda le comte dont Janis ignorait toujours le nom.

— Présentez-vous de prime, monsieur le comte. Patry n'a pas pris la peine de le faire, dit-elle en se tournant vers le Puissant.

— Me présenter moi-même, Majesté ? Il était rouge de confusion.

— S'il vous plaît.

L'homme effectua une impeccable révérence et annonça :

— Je suis, Majesté, Victor Ladislas Mercueil comte de Campbel, votre fidèle sujet.

— Merci comte de Campbel. Présentez-moi à toutes ces personnes, s'il vous plaît.

Le comte prit une profonde inspiration et déclara :

— Femme, mon fils, mes gens, j'ai l'immense honneur et la très grande joie de vous présenter Janis d'Avroz notre impératrice que Dieu, dans Son infinie bonté, a bien voulu protéger pour qu'elle puisse venir jusqu'à nous.

Toutes les personnes présentes mirent un genou à terre et baissèrent la tête. Comme à chaque fois que des personnes lui rendaient ainsi hommage, Janis fut impressionnée. Elle ne se sentait jamais digne d'une telle dévotion. Elle alla vers celle qu'elle avait reconnue, grâce à sa vêtue et sa coiffure, pour être la femme du comte et lui posa les deux mains sur la tête. La femme se releva et lui dit, avec une petite révérence :

— C'est un honneur, Majesté.

Janis inclina la tête et alla relever le fils du comte. Qui lui fit la même déclaration que sa mère. C'était un jeune homme qui devait avoir un peu plus de vingt ans. Il était assez beau, bien qu'un peu empâté.

Elle releva ainsi toutes les personnes présentes, jusqu'à la plus petite chambrière et tous lui firent la même déclaration.

Cette petite cérémonie terminée, le comte demanda à Janis si elle voulait bien honorer son intérieur de sa présence.

— Certainement, monsieur le comte, mais j'aimerais d'abord conduire mon cheval au sec, si vous le permettez.

— Mon palefrenier va s'en charger. Ludovic, prends le cheval de Sa Majesté et...

— Non. Je le conduis moi-même, l'interrompit-elle. Ce n'est pas que je n'ai pas confiance en votre art, monsieur Ludovic, mais il s'agit d'un jeune étalon et je crains qu'il ne vous fasse des difficultés. Montrez-moi seulement le chemin, je vous suis. Entrez, monsieur le comte, entrez avec mon Puissant, je vous rejoins.

Patry comprit qu'elle voulait être seule un instant avec un domestique de la maison. Il entraîna le comte à l'intérieur après avoir confié les rênes de sa chemale au palefrenier.

Janis suivit le petit homme. Une fois qu'elle fut sûre qu'ils étaient seuls, elle lui demanda :

— Depuis combien de temps êtes-vous au service de Campbel ?

— Depuis toujours, Majesté, répondit l'homme avec une inclinaison de la tête.

— Le comte a l'air très croyant. De quelle religion suit-il les principes ?

— Monsieur le comte est catholique, Majesté.

— Applique-t-il les principes de sa religion avec ses gens ?

— Monsieur le comte est bon et très généreux. Nous sommes tous heureux de le servir, Majesté.

Il dit cela avec un accent de sincérité que Janis ne jugea pas contrefait.

— Conduisez-moi dans la demeure, s'il vous plaît.

L'intérieur de la maison était sobre. Le mobilier était de bonne qualité sans être outrageusement luxueux. Toutes les personnes que Janis croisait s'inclinaient respectueusement sur son passage. Dès qu'elle apparaissait dans une pièce, tout s'arrêtait et elle ne voyait plus que des nuques.

Le palefrenier l'avait confiée aux soins d'un majordome aux cheveux gris et gants blancs qui semblait régenter toute la gent domestique de la demeure, car il inspectait soigneusement l'état des meubles, tentures, nappes et vaisselles qui se trouvaient sur son passage. Il le faisait très discrètement, mais Janis avait l'œil de l'employée qui suit l'inspection du patron. Elle retrouvait chez cet homme un peu des manières du Gros quand il venait vérifier si tout était à sa place et bien nettoyé dans la salle de l'auberge.

Après avoir suivi un chemin qui leur fit traverser plusieurs salons, ils entrèrent dans une salle plus vaste et qui devait être bien éclairée aux beaux jours. Patry, le comte, sa femme et son fils étaient en grande discussion quand elle entra dans la salle. Ils se levèrent tous et les de Campbel s'inclinèrent profondément. Janis fit une moue à l'intention de Patry. Elle commençait à se lasser de toutes ces courbettes dont elle n'avait pas l'habitude.

— De grâce, dit-elle, ne vous brisez pas le dos pour moi.

Ils se redressèrent et, comme personne ne disait mot, Patry prit la parole :

— Je narrais votre histoire à mes amis, ma Dame.

— Monsieur le comte... Au fait Patry, est-ce bien ainsi que je dois appeler monsieur le comte ?

— Non, ma Dame, vous devez lui dire : comte, ou de Campbel. Si vous l'appellez par son prénom, c'est un honneur immense.

— Et à madame la comtesse, je dis comtesse, tout simplement ?

— Oui, ma Dame.

— Ah...

Les de Campbel écoutaient cet échange, n'en perdant pas une miette.

— Monsieur le comte, dit Janis. Vous êtes catholique, n'est-ce pas ?

— Oui, Majesté.

— Qu'en est-il de votre croyance ?

— Excusez-moi, mais je ne vous entends pas, Majesté.

— Je veux dire, croyez-vous profondément ? précisa Janis.

— Oui, Majesté. Ma foi est grande et sincère.

— Mon Puissant vous a-t-il narré ce qui nous oppose avec des prêtres de votre église ?

Le comte eut un hoquet de surprise.

— Non, Majesté.

— Patry, dit Janis.

— Voilà l'histoire, Campbel, commença le Puissant.

Il raconta tout ce qu'il savait au comte et à sa famille. Ils écoutaient tous les trois avec une grande attention. Janis se leva, fit signe aux de Campbel de s'asseoir, et alla vers une des trois fenêtres. Elle écouta distraitement Patry expliquer les conclusions auxquelles ils étaient arrivés et regarda par la fenêtre les domestiques qui passaient, portant du bois, des seaux. Un homme la vit et s'inclina en passant devant la fenêtre. Janis pensa qu'elle aurait du mal à s'habituer à cela.

— ... un ami fidèle de ma Dame est parti voilà deux jours pour porter cet avis impérial à d'Auvroy de Giraudou. Nous escomptons qu'il obéisse et vienne, mû par sa maladive curiosité. Il sera jugé par son Altesse, ce qui devrait l'effrayer. Nous espérons qu'il ira alors se réfugier dans le prieuré, ce qui nous fournirait un prétexte pour entrer à sa poursuite. Voilà où nous en sommes, Campbel. Nous avons besoin de toute votre aide.

— L'empire a besoin de toute votre aide, madame la comtesse, monsieur le comte, monsieur, dit-elle au fils. Avez-vous connaissance de manœuvres menées contre ma personne ?

— Non, Majesté, mais je m'explique mieux maintenant les textes des sermons faits en l'église Notre Dame.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

— Notre curé a été remplacé. On nous a dit qu'il était malade et s'était retiré au monastère du prieuré pour accomplir une reposante retraite. Il a été remplacé par un jeune curé fraîchement émoulu de l'école des moines combattants. La nature des messes et surtout des sermons a immédiatement changé. Ce jeune prêtre nous parle avec véhémence des dangers de la nature féminine, du risque de damnation éternelle que court celui qui

écouterait trop la femme encline, dit-il, à la faiblesse, la rouerie et attirée par le malin. Il a précisé plusieurs fois qu'il avait confiance en ses filles, bonnes ménagères et bonnes mères dont les tâches difficiles les maintenaient dans le chemin de la Foi et dans celui de l'amour de leur Seigneur. Il pensait, a-t-il déclaré, plus précisément à des femelles, il a employé ce mot, Majesté, à des femelles qui voudraient usurper le pouvoir et plonger tout le peuple dans les flammes de l'enfer et dans l'abjuration de sa foi... Je n'ai pas compris le pourquoi d'un sermon de ce type, surtout qu'il les répète à l'envi, modifiant seulement quelques passages, mais le fond restant toujours de la même eau. Après ce que vient de nous apprendre notre ami, dit-il en regardant Patry, j'entends mieux le pourquoi de ces sermons étonnants. Le grand prieuré veut préparer le peuple à vous haïr, ou du moins à vous redouter, Majesté. J'entends mieux également le pourquoi de votre question qui, oserai-je l'avouer, m'a surpris. Sachez, votre Altesse, que je suis fervent catholique et crois en un Dieu bon et tout-puissant qui a créé la terre et les astres, les animaux et tous les êtres vivants sur cette terre. Je suis Ses préceptes, mais je reste convaincu qu'Il est parfois servi par des êtres qui ne sont que des hommes, c'est-à-dire des créatures faibles et soumises à la tentation. La Foi est pure, l'église peut l'être beaucoup moins.

— J'entends ce que vous m'apprenez, monsieur le comte, dit Janis. Et j'entends également mieux ce que peut être la vraie foi. Vous voyez dans quelle mésaise nous sommes plongés. Je vous demande de nous aider à préparer ma venue officielle dans la cité impériale et ma reconnaissance par la noblesse. Patry va me conduire demain auprès d'autres amis qu'il connaît ici. Je vous reverrai, car je convoquerai bientôt toutes les personnes que j'aurai visitées durant ces quelques jours.

Elle se leva et tout le monde l'imita. Patry lui dit :

— Ma Dame, comme nous allons circuler dans le haut-bourg, je pense qu'il conviendrait que vos habits se fondent dans la couleur locale.

— Ils ne s'y fondent pas tels qu'ils sont ? demanda-t-elle avec un sourire.

Elle était vêtue comme chez le Puissant, c'est-à-dire avec un pantalon de laine chaude et épaisse, mais sans aucune recherche esthétique, une veste de cuir par-dessus un ample pull de laine, ce qui convenait parfaitement pour un voyage durant la mauvaise saison, mais moins pour une visite dans le haut-bourg.

— Je me suis permis de demander à madame si elle possédait quelques affaires qui auraient pu vous convenir, elle a accepté de vous en donner quelques-unes.

— Majesté, dit la comtesse, si vous voulez bien me suivre.

Janis lui emboîta le pas. Elles allèrent dans la chambre de madame, accompagnées de deux chambrières, une jeune et une plus âgée.

— Je vous laisse avec mes chambrières, votre Altesse, dit la comtesse en s'inclinant.

— Merci, madame, répondit Janis, mais vous pouvez rester, si cela vous plaît.

— Rester céans alors que vous passez des vêtements, Majesté ? Je ne peux, répondit la comtesse, le rouge aux joues.

— Faites comme il vous plaît, madame la comtesse, vous êtes chez vous, je suis votre obligée.

La maîtresse de maison partit à reculons, multipliant les inclinaisons du buste. Janis

eut peur qu'elle se cogne dans la porte qu'elle frôla en reculant.

Quatre ensembles étaient préparés sur des fauteuils, ils étaient tous plus beaux les uns que les autres et Janis n'avait jamais rien porté de tel. Du velours rouge sombre allié à un jaune d'or le plus pur, de la toile finement travaillée rehaussée de galons de couleur. Tout cela était merveilleux et Janis ne savait lequel choisir.

— Que feriez-vous à ma place, demanda-t-elle aux deux chambrières qui attendaient, figées, que leur impératrice ait fait son choix.

— Tout vous ira, Majesté, répondit aussitôt la plus jeune.

— Anaïs ! siffla la vieille.

— Qu'a-t-elle dit de si damnable ? demanda Janis.

— On ne parle pas ainsi à l'impératrice, prononça la chambrière.

— Quel est votre nom, madame ?

— Madame ? s'étonna la vieille et elle ajouta très bas entre ses dents dans un patois que Janis comprenait, car il était très semblable à celui de Thoirbourg : « si même une impératrice ne sait comment s'adresser au petit peuple... »

— Une impératrice, madame, n'est qu'une femme, l'interrompit sèchement Janis. Et si le petit peuple, comme vous le nommez, a besoin d'être méprisé par les grands pour admettre leur identité, c'est bien triste pour lui. Sortez, je n'ai pas besoin de vous.

La vieille chambrière était morfondu. Elle se faisait chasser par l'impératrice et ce devant celle qui avait été son élève. Elle sortit la tête basse et à reculons, comme le voulait l'étiquette.

— Majesté, dit timidement Anaïs, Jeanne n'est pas mauvaise femme. Elle n'a pas voulu vous manquer de respect, je vous assure, elle ne savait pas que vous compreniez son patois.

— Tu l'enfonces en croyant la défendre, Anaïs. Si elle ne savait pas que je comprenais son patois, elle aurait dû courageusement s'exprimer en langue impériale, au lieu de se cacher derrière mon ignorance possible. Allez, cessons ces discours qui ne mènent à rien. Tu pourras la rassurer, j'ai déjà oublié cette affaire. Aide-moi plutôt à choisir quelque chose de bon goût. Je sais que ça ne plairait pas à Jeanne, mais je n'ai pas l'habitude de porter de telles merveilles.

Elles passèrent un délicieux moment à essayer les tenues, riant petit à petit comme des écolières faisant une farce. Elles se quittèrent les meilleures amies du monde, Janis promettant à Anaïs, qui avait juste un an de plus qu'elle, qu'elle viendrait la visiter quand elle le pourrait et peut-être de la prendre à son service... plus tard.

Quand elles apparurent dans la salle, Anaïs fut aussi fière des regards admiratifs que les hommes jetèrent à Janis, que s'ils lui avaient été destinés. Elles avaient choisi une tenue magnifique conçue pour monter à cheval ou chemal et Janis comprit en voyant les expressions de tous, que cette veste et ce pantalon de prix lui seyaient particulièrement bien.

La soirée et la nuit furent agréables. Le comte narra, sur la demande de Janis, des potins de cour du temps de Kéral. Elle dormit dans un lit luxueux, fermé par un baldaquin

de soie et Patry dans une chambre contiguë.

Le lendemain matin, ils prirent congé de leurs hôtes. Les trois de Campbel les raccompagnèrent jusqu'au portail que le comte tint à ouvrir lui-même, accordant à ce très simple geste une valeur symbolique qui signifiait sa totale adhésion au projet de reconquête de l'empire par son impératrice légitime.

— Sachez, madame, monsieur le comte et monsieur, que l'avenir de l'empire repose autant sur mes épaules que sur les vôtres. Nous allons avoir à nous battre, mais j'entends le faire non pas les armes à la main, mais la vérité dans la bouche. À vous revoir, conclut-elle.

— Tu as choisi de m'amener ici en premier, ou est-ce le hasard ? demanda Janis au Puissant qui chevauchait botte à botte avec elle.

— Je l'ai choisi, ma Dame, pour que vous puissiez juger que tous les croyants ne sont pas des de Sténie. Mercueil de Campbel a servi sous mes ordres. C'est un homme loyal ; un homme noble dans le vrai sens de ce mot. Il est totalement dévoué à l'empire et admirait votre père. Sa femme est une de Cornell, elle vient des îles du nord. Elle aurait pu connaître Mériadzec, car leurs maisons ne sont, se peut, pas très éloignées l'une de l'autre. Elle est plus hautaine que lui, mais je crois qu'elle est aussi fidèle à l'empire que son époux.

Janis lui raconta ce qui s'était passé avec Jeanne, la vieille chambrière.

— Le peuple est comme il est, ma Dame. Je crois qu'il ne faut pas penser que, du fait de son humble extraction, du fait qu'il doit batailler davantage pour vivre, il est plus humain que les nobles.

— Est-ce une critique, monsieur mon Puissant ? demanda Janis, faussement courroucée.

— Vous me l'avez permis, et même demandé, ma Dame, répondit Patry.

— Il me souvient, en effet. Poursuis ton acerbe critique, mon ami.

— Vous venez du peuple. Le sang qui coule dans vos veines est, au sens héraldique, le plus noble de tout l'empire, mais vous venez du peuple. Quoi que je puisse dire, je crois que vous aurez toujours un faible pour le populaire. Il a baigné votre enfance, il vous a nourri, généreusement, vous a protégé, vous a habillé, vous a appris à marcher, à parler. Je crois, ma Dame, que vous êtes non seulement la première impératrice, mais aussi la première impératrice de souche populaire. Néanmoins, puis-je vous encourager à ne pas juger tout le peuple à l'aune de la bonté et de la générosité du Gros ? À ne pas juger tout le religieux à l'aune de la fourberie et du machiavélisme de monseigneur de Sténie ? Je suis convaincu que dans chaque classe il y a du bon, mais également du mauvais. Quelle que soit son origine, un homme fonctionne selon un mélange de ce qui lui est donné à sa naissance, pendant son enfance et pendant son éducation. C'est vrai que le peuple vit une enfance moins aisée que la noblesse, mais vit-il pour cela une enfance moins aimée, moins choyée, même si ce n'est qu'à l'aide de petits cadeaux en bois ou en chiffon ? Une enfance dans la soie et la tristesse est-elle préférable à une enfance dans la toile de jute et

la joie de se savoir aimé ?

Mue par un brusque et irrépressible élan d'affection, Janis se pencha et saisit la main du Puissant qui reposait sur le pommeau de sa selle.

— T'ai-je déjà dit que sans toi, je ne serais rien ?

— Oui, Majesté, mais...

Il s'interrompit, un air confus apparaissant soudain sur ses traits.

— Mais ?... insista Janis.

— Vous me l'avez déjà dit, mais cela reste néanmoins très agréable à entendre, ma Dame.

Elle éclata de son rire clair et joyeux qui, malgré la neige mouillée, malgré la brume grise qui voilait toute chose, fit paraître au Puissant ce début de journée comme inondé de lumière.

Il la conduisit de l'autre côté du haut-bourg. Ils s'arrêtèrent devant un autre portail. En bois, cette fois. En bois un peu vermoulu. Patry approcha sa chemale du mur et, effectuant un rétablissement osé, se mit debout sur la selle, puis sauta pour atteindre le faîte du mur sur lequel il monta et derrière lequel il disparut, laissant Janis dans la rue avec les deux chemaux.

Quelques secondes après, le portail s'ouvrit dans un grincement sonore, manœuvré par le Puissant. Janis entra, tenant la bride de la chemale. Patry referma le portail et invita la jeune femme à mettre pied à terre.

— Nous sommes ici, ma Dame, dans la demeure du chevalier de Biscaye. Je suis certain qu'il nous regarde en ce moment, car c'est un homme extrêmement méfiant. De plus, ne vous fiez pas à l'aspect peu reluisant de sa demeure, ni au nombre réduit de son domestique, il est ladre et souvent malengroin. Nonobstant ce fait, c'est un homme très intéressant, dont le jugement est acéré et instructif et... c'est un homme qui aime beaucoup les femmes.

— Que faisons-nous ? demanda Janis. Attendons-nous céans son advenue ? D'ailleurs, est-il constant qu'il nous envisage ? Je ne vois rien bouger dans cette maison.

Comme pour la contredire, une tête brune apparut à une fenêtre du premier étage.

— Qu'est-ce ? cria une voix forte.

— Biscaye ! C'est je, le Puissant de l'empereur ! répondit Patry sur le même ton.

— Que viens-tu quérir céans, je n'ai rien et ne te peux rien céder.

— Il ne s'agit point de cela, vieux rapace. Je désire te présenter une Dame.

— Une Dame ? Qu'ai-je besoin d'une Dame ?

— Elle n'est point pour toi, avaricieux satyre, elle est là pour l'empire.

— Pour... Pour l'empire ? Que me dis-tu là, Puissant serviteur ? Que me dis-tu là ?

La fenêtre fut close à grand bruit et l'on entendit des cris dans la maison et toute une agitation qui rappela les jours de marché à Janis, quand l'auberge était pleine et qu'il lui fallait être en cuisine et dans la salle en même temps. La porte de la maison s'ouvrit

brusquement et un grand homme vigoureux, une épée battant sa cuisse, descendit les quelques marches du perron en courant presque.

— Je te salue, Biscaye, dit Patry.

— Oui, bonjour, bonjour Puissant serviteur... C'est cette dame ?

— C'est cette dame, répondit Janis. Bien mal accueillie et qui se demande si elle ne va pas repartir sur-le-champ.

Elle sentit la surprise dans l'esprit du Puissant. Il devait être étonné du ton qu'elle employait avec le chevalier.

— C'est que, gente dame, on ne sait trop à qui se fier en ces temps où le poison est roi et la trahison semble de mise jusque dans les couloirs du palais impérial, dit Biscaye sur un ton plus conciliant.

— Allez-vous au palais ces jours ? demanda Janis, intéressée.

— Je m'y rends tous les jours et suis parmi ceux qui restent fidèles à l'empire dans l'esprit de Kéral le troisième. Je ne sais quel est votre avis, mais si vous ne partagez pas ce point de vue, vous pouvez partir sur l'heure ! dit-il d'un ton à nouveau peu amène.

— Allons Biscaye ! Crois-tu vraiment qu'étant avec moi, cette dame ne serait pas en droite ligne impériale ? Fais fonctionner tes méninges, plutôt que de maugréer sans cesse, intervint Patry.

— Regardez-moi bien dans les yeux, chevalier, dit Janis sur un ton de commandement. Elle avait décidé de ne pas se laisser rabrouer par cet homme peu aimable. Regardez-moi bien et souvenez-vous du visage auquel le mien ramène votre esprit.

Le chevalier, calmé par le ton de la jeune femme, la considéra avec plus d'attention. Il s'approcha d'elle et étudia son visage. Elle vit son expression changer au fur et à mesure qu'il la regardait. Il passa par la colère, le doute, l'étonnement, la stupéfaction puis la joie.

— Sans aucun doute, vous êtes sa fille ! Ou sa sœur, ou sa nièce, ou sa réincarnation en jupons. Regarde, puissant serviteur, regarde ! Tu verras comme elle lui ressemble : la même bouche, le même nez et, regarde te dis-je, les yeux de l'impératrice ! C'est stupéfiant de voir en un visage autant de traits qui vous rappellent celui d'un autre !

— Je suis sa fille, Biscaye. Sa propre fille qu'il a cachée quand il a senti le complot prendre corps autour de lui. Je suis l'impératrice et entends réduire à néant les sombres ennemis de l'empire qui œuvrent dans l'ombre à sa destruction. Êtes-vous des nôtres ?

— La question ne se pose pas, je...

— Si ! Si elle se pose ! Comment pourrais-je savoir si je peux compter sur votre loyauté, alors que vous venez de m'apprendre que le palais est un nid où crient d'immondes et surnoisées harpies.

— Vous osez me demander si je ne suis pas parmi ces...

— Silence ! cria Janis d'une voix forte et avant que Patry n'ait eu le temps d'intervenir. Silence, répéta-t-elle, je suis ton impératrice et tu me dois de te prosterner à mes pieds !

Elle lâcha la bride de Parfum et s'approcha du chevalier qui, voyant la lueur glacée qui habitait ses yeux, amorça un mouvement de recul mais se ressaisit et resta bien face à elle.

— Tu me parais offusqué par mes questions, tu me parais clamer ta fidélité à l'empire mais que vois-je, moi qui ne te connais pas ? Je vois un homme malengroin, je vois un homme qui regimbe, qui refuse à offrir son hospitalité, qui semble si avaricieux que même un sourire il ne peut que le prêter. Voilà ce que j'ai sous les yeux et même si je n'aspire pas à m'entourer de serviteurs comme tu m'apparais, tu me dois le respect, Biscaye. À genoux !

Le chevalier rougit sous ces remarques assénées avec violence et que personne jusqu'alors n'avait jamais osé lui faire. On craignait sa lame. On craignait ses sautes d'humeur et ses mouvements de colère. Patry se tenait d'ailleurs prêt à toute éventualité, Janis le sentait.

— À genoux, te dis-je ! À genoux devant ton impératrice.

Biscaye ne bronchait pas. Janis sortit son épée. Patry fit un pas en avant.

— Vois cette épée, Biscaye, dit-elle. Sens cette odeur. Reconnais en cette arme l'empire tout entier qui saura compter les siens.

Elle confia l'épée à son Puissant et, d'un seul mouvement presque violent, ôta sa veste et les vêtements qui lui couvraient le torse. Seins nus sous la pluie froide, elle dit au chevalier :

— Ne regarde pas mes seins, Biscaye, ils ne seront jamais pour toi. Envisage plutôt cette marque, dit-elle en se tournant pour lui présenter son épaule. Vois-tu ce sceau ? Es-tu par trop oublieux de tes devoirs pour ne pas le reconnaître ? C'est le sceau impérial, chevalier Biscaye. Il est gravé dedans ma chair et, que tu sois de la noblesse ou de la roture, que tu sois humble ou puissant, tu dois l'honorer et le respecter.

Elle se retourna brusquement touchant presque avec ses seins le visage de l'homme qui s'était approché pour voir la marque. Il recula précipitamment comme brûlé par ce contact et, doucement, presque comme à regret, s'agenouilla devant elle.

Elle le laissa quelques longues secondes ainsi, agenouillé sous la pluie, devant une jeune femme au torse nu, puis posa ses deux mains sur sa tête et lui dit :

— Relève-toi chevalier de Biscaye. Mais veille à ne plus provoquer notre courroux. Entrons.

Elle partit vers la maison, toujours à demi nue, et entra sans les attendre.

Patry ramassa ses effets et la suivit. Le chevalier resta un instant sous la pluie. Il semblait assommé, anesthésié par toute cette énergie qu'il venait de recevoir en pleine figure et jusqu'au fin fond de son esprit.

Quand il apparut dans la grande salle de sa maison, Janis était debout devant le feu et, penchée en avant, se frottait vigoureusement les cheveux. Il ne put s'empêcher de la trouver terriblement belle. Belle et désirable. Lui qui avait connu de nombreuses femmes, moins que la légende ne lui en prêtait mais néanmoins nombreuses, n'avait jamais trouvé dans la même personne du sexe, autant de charme, de sensualité et d'énergie rassemblés. Cette femme était... violente. Oui, c'est cela, elle était violente. Dans sa beauté, dans ses

gestes, dans ses paroles, dans ses actes. Il sentit à cet instant précis qu'elle le surpassait en tout et sut qu'il était désormais irrémédiablement attaché à elle, autant du fait de son titre, que parce qu'il ne la posséderait jamais et chercherait dorénavant à retrouver dans toutes les autres femmes cette sensation de faire l'amour avec un volcan que l'on devait, que l'on ne pouvait qu'éprouver quand on la tenait dans ses bras.

— Nous dormons chez toi, chevalier, dit-elle sans le regarder et s'essuyant la poitrine face au feu. Fais-nous préparer un repas et loge nos chemaux dans ton écurie. Nous irons les panser tout à l'heure. Donne-nous une chambre.

— Une chambre ? s'étonna Biscaye en regardant Patry.

— Oui, tu m'as bien ouïe : une chambre. Je dors avec mon Puissant ce soir, précisa-t-elle en se retournant, provocante.

Elle s'habilla enfin, au grand soulagement de Biscaye qui tentait désespérément de détacher ses yeux du spectacle de son buste.

La journée se termina mieux qu'elle n'avait commencé. Janis expliqua à Biscaye ce qu'elle attendait de lui : il devrait lui faire un rapport détaillé et hebdomadaire de tout ce qui se passait et se disait au palais. Il lui faudrait également révéler l'existence de Janis à tous, mais sans que l'on sache que l'information venait de lui, car il devrait pouvoir rester au palais. Si de Sténie apprenait l'identité de celui qui avait annoncé la nouvelle de son existence et de sa proche arrivé au palais, cet informateur aurait à surveiller sa nourriture, porter des gants, un masque et ne pas respirer l'haleine de ses interlocuteurs.

Patry leur apprit en effet que les moines combattants avaient découvert une sorte de poison qui venait du lointain orient et que l'on pouvait souffler au visage de quelqu'un. Le malheureux restait alors totalement paralysé, mais conscient. Il devenait donc très facile de le déplacer et de le tuer.

— Et cela agit rapidement ? demanda Biscaye.

— Instantanément, répondit le Puissant.

— Comment la personne qui le souffle peut-elle ne pas être paralysée ? s'étonna Janis.

— Car le pouvoir paralysant n'est efficace que si cette substance entre dans les poumons. On peut l'avaler sans risque, la toucher sans risque mais, dès qu'on la respire, ne serait-ce qu'une infime respiration, c'est trop tard.

— Est-ce mortel ? demanda Biscaye.

— Nenni. L'effet dure quelques minutes suivant le poids de l'individu, puis l'on retrouve l'usage de son corps. Endolori, paraît-il.

Janis alla se coucher tôt. Les deux hommes se levèrent à son départ, mais restèrent encore un instant devant le feu à discuter.

Elle s'allongea dans le lit avec un soupir de bien-être. Elle avait réclamé du feu dans sa chambre, ainsi que des draps chauffés. Non qu'elle eût froid, mais elle voulait mettre l'avarice de Biscaye à l'épreuve. Il avait d'ailleurs fait la grimace en entendant ces

exigences, mais le feu était bien allumé, brillant haut et clair et les draps étaient délicieusement tièdes. Finalement elle ne le regretta pas, car la pièce était absolument glacée. Elle s'endormit rapidement.

À un moment de la nuit, elle fut réveillée par la sensation que quelqu'un se tenait tout près d'elle et la regardait. Bien qu'elle ne ressentît pas l'imminence d'un danger, elle saisit le couteau dont elle ne se séparait jamais et qui dormait avec elle où qu'elle soit, à tel point qu'elle le prenait inconsciemment dans la main et le déplaçait dans son sommeil, de façon à ce qu'il soit en permanence à sa portée.

Elle s'éveilla tout à fait et scruta la pénombre. Le feu mourait et illuminait la chambre de lueurs rouge sang. Il n'y avait personne. Elle s'assit, percevant toujours cette sensation, et découvrit Patry allongé par terre sur le tapis, tout contre le lit. Le voyant ainsi elle eut un sourire tendre pour cet homme qui veillait sur elle nuit et jour. Elle était certaine que ce qu'elle avait ressenti était la projection de l'esprit du Puissant dans le sien. Même en dormant, il veillait sur elle.

Elle prit une couverture de son lit, se leva et l'étendit sur son ami.

Elle s'éveilla avant l'aube. Patry n'était plus là. Elle s'habilla hâtivement puis descendit dans la salle. Personne. Elle se fit conduire aux cuisines où elle le retrouva, attablé devant un bol de soupe, du pain et de belles tranches de saucisson.

— Tu ne te laisses pas aller, mon ami, dit-elle en s'asseyant en face de lui.

— Bonjour ma Dame, répondit-il en s'essuyant la bouche. Ce lascar de Biscaye possède des réserves inouïes. Je l'aide un peu à ne pas les laisser se perdre.

— Belle initiative. Je me joins à toi.

Quand Biscaye entra à son tour dans la cuisine, il les trouva devant des miettes de pain, des bols vides et buvant une tisane de menthe.

— Vous avez mangé tout cela ? demanda-t-il, effaré.

— Le bonjour à toi également, Biscaye, lui dit Janis en se levant. J'attends ton premier rapport dans huit jours chez notre ami.

Elle sortit de la pièce, royale et amusée. Être impératrice n'avait pas que des mauvais côtés.

— Où m'emmènes-tu, à présent ?

Ils marchaient à côté des chemaux sous un ciel nuageux, mais qui laissait place à de franches passées ensoleillées.

— Nous allons chez un religieux, ma Dame.

— Chez un religieux ?

— Oui. En l'église de Saint Bernardin.

— Ah, dit Janis.

Elle faisait confiance à Patry. S'il la conduisait en cet endroit, c'était certainement

pour une raison bien précise.

L'église se tenait au centre d'une grande place pavée de neuf. C'était un bâtiment très ancien. Mille cinq cents ans, avait dit Patry. La flèche de son clocher s'élançait vers le ciel. « Comme s'il fallait être plus près de leur dieu pour qu'il les entende ! » pensa Janis. Elle n'avait jamais pu croire en quelque dieu que ce soit. Elle ne parvenait pas à admettre l'existence de quelqu'un de si puissant qu'il aurait tout créé et ne serait pas capable de veiller au bon fonctionnement de sa création. Elle avait bien tenté de prier, quand elle était enfant, la Grosse était vaguement croyante et lui avait appris quelques prières. Elle les avait récitées, tentant d'y mettre toute la foi et la ferveur indispensables, mais rien. Elle n'avait rien senti. Pas une présence, pas un souffle, pas une conscience. Elle n'avait perçu qu'un immense vide et s'était sentie comme dans une vaste habitation après le départ de tous ses occupants. Depuis, elle se méfiait des prêtres et des moines de tout crin, de tout bord.

Les mendiants que l'on voit habituellement aux abords de tout édifice religieux étaient à leur place. Certains se tenaient assis, une écuelle posée devant leurs pieds nus ou enveloppés dans de mauvais chiffons. D'autres étaient accroupis, exhibant leurs moignons, leurs membres sans mains, sans avant-bras et regardant le passant dans les yeux. D'autres enfin allaient d'une personne à l'autre, les abordant à l'aide d'une phrase qu'ils répétaient inlassablement, à tel point qu'ils ne devaient même plus l'entendre.

— Une pièce pour manger un peu ce jourd'hui, noble damelle.

Janis passa sans regarder l'homme qui lui tendait sa sébile jusque sous le nez. Comme à chaque fois, elle ressentit ce troublant mélange de honte, de répulsion et de pitié. Elle remarqua qu'aucun mendiant ne venait quémander auprès du Puissant qui passa, hiératique, au milieu de toute cette presse de loqueteux misérables.

L'intérieur était calme. Était-ce le contraste avec le parcours au milieu des mendiants qu'il fallait presque pousser pour avancer et le son de leur incessante litanie ? Toujours est-il que la pénombre, les petits bruits habituels des églises et la gravité de l'endroit lui conféraient une impression de calme, de refuge et de recueillement. Janis comprenait que l'on vienne méditer en ces vastes salles et que l'on soit impressionné par la hauteur des voûtes. Elle admettait en revanche difficilement le luxe omniprésent : crucifix en or, vasques en argent massif, autel en marbre rare. La vente d'un seul de ces objets aurait nourri pendant un an une famille de ceux qui mendiaient dehors.

— Suivez-moi, ma Dame, dit le Puissant en passant le long du mur.

La Grosse prétendait que, dans l'ancien temps, les églises étaient pleines de bancs de façon à ce que les fidèles puissent s'asseoir durant la célébration de leur culte. Maintenant c'était comme une vaste et haute salle avec quelques sièges, ici et là, qui témoignaient du passage d'une personne fatiguée ou mal allante. Les seuls bancs permanents se situaient de part et d'autre du transept. Ils étaient réservés aux nobles et aux notables impériaux.

Janis pénétra à la suite du Puissant dans une petite pièce qui se tenait en contrebas du chœur et à laquelle on accédait grâce à un escalier en colimaçon qui paraissait s'enfoncer dans les entrailles même du bâtiment. La lueur du jour disparaissait dès que l'on avait descendu quelques marches et Janis termina sa descente à tâtons. Patry voyait aussi bien

de jour que de nuit et ce souci ne l'effleurait même pas.

— Patry attends-moi, souffla-t-elle, légèrement impressionnée par le lieu.

— Pardon, ma Dame, répondit-il en revenant vers elle. Vous n'y voyez rien ici.

— Rien du tout, confirma-t-elle. Je n'y verrai pas plus dans ma tombe.

— C'est vrai que cet endroit est assez impressionnant, convint-il. Venez, c'est par ici.

Guidée par le Puissant, Janis avança dans le noir le plus total sur plusieurs mètres. Elle butait parfois sur des pierres disjointes, mais il la tenait fermement et avançait sans aucune hésitation.

Ils durent enfin arriver devant une porte, car Janis entendit Patry qui frappait trois coups sonores.

— *Pronto ?* dit une voix de vieillard.

— *Ascoltami, padre* Luigi. *Sono il* Puissant, répondit Patry dans une langue totalement ignorée de Janis.

L'homme parlait avec un très fort accent. Les « u » étaient prononcés « ou », les « r » extrêmement roulés et ses phrases émaillées de mots étrangers.

— Le Puissant ? *Ma* quelle belle heure ! dit l'homme derrière la porte.

On entendit des bruits de clés dans plusieurs serrures qui ne devaient apparemment pas fonctionner tous les jours, si l'on en jugeait par les grincements et les protestations qu'elles firent entendre. La porte s'ouvrit en grinçant tout autant. Un homme d'un âge indéfinissable mais certainement considérable se tenait derrière, appuyé contre le mur, une antique lanterne à la main. Il posa précautionneusement sa lanterne à terre et prit le Puissant dans ses bras, lui arrivant à peine à hauteur de la poitrine.

— *Figlio mio ! Figlio mio*, répéta-t-il plusieurs fois.

— *Padre*, répondit le Puissant.

Janis était masquée par le large dos de Patry et ce ne fut que lorsqu'il se dégagea que le vieil homme put la voir.

— *Ma ?...* dit-il en la désignant d'un doigt tordu par les rhumatismes.

— Janis d'Avroz, mon père, dit Patry.

— Janis d'Avroz ? répéta l'homme en s'avançant vers Janis jusque sous son nez pour la dévisager. Elle fut certaine qu'il la sentait, tentant de détecter on ne sait quoi dans son odeur. Quant à lui, il sentait bon. Une odeur de lavande émanait de ses cheveux qui étaient abondants et totalement blancs. Le col de sa chemise, pour autant que Janis pût en juger dans la semi-pénombre difficilement dissipée par la lanterne, était également immaculé. Il portait une grossière et brune robe de bure ceinte par un cordon de lin blanc.

Son inspection terminée, il s'agenouilla en craquant et déclara, dans une langue impériale avec un fort accent aux « r » roulants, aux « u » qui se transformaient en « ou » :

— Madame, vous certainement sa fille. Je le sens, je le vois. Vos... *occhi ?* demanda-t-il en se tournant vers Patry.

— Yeux, dit celui-ci.

— Vos yeux, comme ceux de l'impératrice, dit-il en regardant Patry.

Janis comprit que c'était lui, l'homme à qui le Puissant avait avoué sa passion.

— La bouche, comme Kéral.

Elle accomplit le rituel d'acceptation de l'allégeance et l'aida à se relever en lui prenant un bras.

— *Grazie, grazie tante*, dit-il dans un souffle.

— *Padre* Luigi, dit Patry, allons dans votre bureau, je dois vous apprendre certaines choses.

— *Va bene, andiamo*, dit le religieux.

Il les précéda dans un couloir tout aussi sombre et humide que le reste du sous-sol. Il sortit un trousseau d'une dizaine de grosses clés en fer et, sans hésiter aucunement, ouvrit une porte en bois apparemment vermoulu qui tourna sans aucun bruit sur ses gonds.

Le bureau était une pièce assez vaste où régnait un désordre absolument inouï. Des livres ouverts traînaient un peu partout, des feuilles blanches semblaient avoir été dispersées par le vent et disséminées au hasard, des piles instables de livres s'élevaient du sol, d'une chaise, d'un grabat, des assiettes et des bols étaient posés sur des livres, au sommet de piles. Ce qui frappa surtout Janis, ce fut la quantité de livres que contenait le bureau. Elle avait du mal à croire qu'une vie suffirait pour lire tous ces ouvrages et se dit que l'homme qui serait capable d'emmagasiner toute la matière contenue dans ces milliers de pages serait le plus savant de l'empire.

Patry lui glissa :

— C'est impressionnant, n'est-ce pas ?

Elle hochait la tête sans rien dire. Elle se sentait toute petite face à ce vieux moine qui s'agitait maintenant, ravivant le chiche feu qui brûlait dans l'âtre, dégageant de la place sur une chaise, mettant de l'eau à chauffer dans une vieille marmite en cuivre.

— *Caffè ?* demanda-t-il.

— *Si*, répondit le Puissant.

— *Caffè, signora ?* dit-il en se tournant vers Janis.

— Café ? répéta celle-ci, sans comprendre.

— C'est une boisson, ma Dame. Vous verrez, c'est très particulier. Le goût est étonnant la première fois, mais ensuite cela devient difficile de s'en passer. Le père Luigi en fait une consommation énorme.

— Alors oui. Café, dit-elle.

— *Allora ?* questionna le moine en s'asseyant sur le grabat, après avoir versé l'eau de la marmite dans une sorte de bouilloire en métal.

Patry lui expliqua dans sa langue apparemment tout ce qu'il savait, car Janis reconnut certains noms. Quand il entendit celui de monseigneur de Sténie, le moine fronça les sourcils et répéta plusieurs fois en hochant la tête, les sourcils froncés :

— *Di Stenia ? Madre ! Madre !...*

Quand Patry eut terminé son récit, le moine resta un instant silencieux, buvant son café par petites lampées discrètes. Cette boisson avait en effet un goût totalement inconnu pour Janis, mais pas complètement déplaisant. Elle concevait donc fort bien qu'une fois accoutumé, on l'apprécie grandement.

— *Signora Janis, ecco una mal...*, commença le moine.

— *Padre Luigi*, dit Patry, ma Dame n'entend pas votre langue.

— Ah si ! Pardon, *signora*. L'empire est malade. Honte sur église, honte sur moines combattantes. *Di Stenia* est *una grande maledizionne* pour l'empire, *ma* il très puissant, très intelligent et très... *come si dice, figlio mio ? Un' aquilla...*

— Un aigle ? Très rapace ? proposa Patry.

— Si ! Si, rapace. *Di Stenia* veut pouvoir impérial, *depouis* longtemps. Kéral empoisonné, la *via* est libre pour lui. Puissant, traduit, ordonna-t-il tout à coup.

Et il se mit à parler avec une telle vélocité que Janis se demanda un instant comment Patry parvenait à traduire aussi rapidement.

— Je vais parler comme si j'étais le père Luigi, ma Dame : « Vous voilà dans un préclicament qui n'a rien d'envieux. De Sténie a été mon élève, comme votre Puissant. C'est un homme qui ne reculera devant rien pour parvenir à ses fins, mais cela, je pense que vous le savez déjà. Ce que vous ignorez sans doute, c'est sa passion pour les jeunes garçons. Il est bougre et sodomite. Il s'entoure de nombreux jeunes moines combattants qui lui sont totalement dévoués et qui lui autorisent des déviations sexuelles. Personne ne sait cela. Il est bon avec ses protégés et reconnaissant pour ce qu'ils lui permettent. Ils sont généralement deux, d'âge différent. J'avoue que je ne comprends pas comment notre Seigneur, dans Son infinie sagesse, peut tolérer de tels agissements. Sans doute Son infinie mansuétude ?... J'ai aimé de Sténie, comme mon fils spirituel. Il était doué, il était curieux de tout et passait un temps infini à lire les livres. Ce n'était pas le plus doué de tous mes élèves, mais il avait quelque chose de particulier qui nous obligeait à nous attacher à lui. Je n'ai compris que trop tard, je suis vieux et commence à perdre la tête et l'entendement, qu'il ne rêvait que de pouvoir. Tout ce qu'il apprenait, tout ce qu'il emmagasinait, tout ce qu'il lisait, était tendu vers ce but ultime. Quand je lui ai signifié mon désaccord, il m'a ri au nez. Je ne suis qu'un humble serviteur de Dieu, dame Janis, et je confesse que j'ai un instant ressenti une grande colère. Je confesse que l'envie m'est un instant venue de le châtier pour sa perfidie. Je ne sais comment j'aurais fait. Je suis devenu sénile et tiens à peine sur mes jambes. Mais je l'ai chassé de mon cours. Je l'ai effacé de ma mémoire. J'ai nié son existence et j'ai, il doit m'en vouloir, oh comme il doit m'en vouloir ! J'ai détourné de nombreux jeunes élèves de son prieuré. C'est cela qui a dû lui déplaire le plus... Je vis ici retiré du monde, mais j'ai assisté, depuis mon caveau, à son ascension. Prêtre, curé dans la cité impériale, conseiller au grand prieur et maintenant, grand prieur. Il a très habilement manœuvré, écartant, de toutes les façons possibles, tous ceux qui se trouvaient sur sa route. Il ne tue pas par plaisir, mais il tue sans état d'âme. Il est insatiable et ne s'arrêtera jamais. Ce qu'il ignore encore, dame Janis, c'est que s'il parvenait à tenir la bride de l'empire, il s'apercevrait que cela non plus ne lui suffirait pas. »

Le vieux moine fit une pause, regarda sa tasse, la tournant machinalement dans sa

main et, redressant la tête, plongea ses yeux sombres dans ceux de Janis.

— « L'obstacle qui se dresse maintenant entre lui et le pouvoir dont il rêve, c'est vous. Vous seule... Il vous connaît. Il sait exactement qui vous êtes, ce que vous faites, à quoi vous ressemblez. Il a déjà dû vous approcher à votre insu. Il vous étudie. Il vous connaît depuis longtemps. Des moines vous ont-ils approchés, dans votre enfance, dans votre jeunesse ? »

— Oui, mais pas plus que de raison...

— « Ne croyez pas cela ! La puissance de cet homme et l'étendue de son réseau d'informateurs sont immenses ! Ces moines ont fait leur rapport. Ils ont informé de Sténie de votre existence et de l'endroit où vous vous trouviez... Je vous vois sceptique, dame Janis. »

— Je ne veux pas vous manquer de respect, père Luigi, mais en effet je...

— « Je vais vous donner une preuve de ce que j'avance, traduisit le Puissant. Comment croyez-vous que votre Puissant vous a retrouvé ? »

— *Padre*, s'exclama soudain Patry. On vous avait donné cette information ?

— *Si, figlio mio.*

Le Puissant resta sans voix, abasourdi. Le vieil homme reprit, sans qu'il traduisît perdu dans ses pensées.

— *Figlio mio !*

— Pardon, *padre*, dit-il. Il reprit la traduction : « Il est venu me voir ici, comme souvent, depuis la mort de votre mère et votre disparition dont il m'avait narré les circonstances. Je lui ai suggéré de se rendre à Thoirbourg, petite cité plus au sud, car on m'avait parlé d'une auberge dont les propriétaires avaient adopté une fillette. L'âge correspondait, la date de l'adoption également... »

— Mais qui vous avait donné cette information à vous ? demanda Janis.

— « Un moine combattant, dame Janis, un moine combattant. »

— Pourquoi un moine combattant a-t-il voulu vous narrer tout cela ?

— « Il ne m'a pas narré toute l'histoire, mais dans le flot des lamentations dont il venait abreuver mes oreilles, se trouvait cette perle. Je connaissais la quête de mon fils. Je connaissais sa douleur et son immense peine. Dès que je l'ai pu envisager, je lui ai donné le nom de cette cité. Il est parti le jour même et, quelques mois plus tard, il revenait me voir, transfiguré. Il vous avait trouvée là où je lui avais dit d'aller vous chercher. »

— Se peut-il que cette information vous ait été volontairement livrée ? demanda Janis.

Le vieux moine la regarda encore une fois de son sombre regard et lui sourit.

— « Vous êtes faites pour gouverner, ma fille. Vos réflexions empruntent naturellement des chemins que l'on doit difficilement enseigner à d'autres que vous. Pour répondre à votre question, non, je ne le pense pas. Le frère qui m'a parlé ce soir-là était par trop moralement touché. Cela ne se peut feindre. Sa détresse était à tout plein naturelle. Cette information est arrivée enveloppée dans une foule d'autres paroles et l'on ne peut jouer la comédie avec tant de perfection, quand on a le crâne bourré de principes

de confession auriculaire, de sensation de culpabilité, d'espoir dans la résurrection éternelle et d'avènement de jours meilleurs. »

— Mais pourquoi ce moine est-il venu vous voir, vous, insista Janis.

— « Vous avez certainement deviné la réponse, ma fille. Il m'est venu visiter car je suis un moine combattant. »

Ils se turent. Janis découvrait petit à petit l'histoire de sa vie. Il fallait qu'elle admette qu'elle avait été surveillée pendant toutes ces années, que des personnes connaissaient son identité, mais la laissait vivre dans l'auberge, là où elle ne pouvait les empêcher d'atteindre leur but. En tant que serveuse de mid-ville, elle ne représentait aucune menace. Elle aurait pu vivre là-bas jusqu'à la fin de ses jours, si ce moine n'était venu visiter le vieil homme pour lui vomir toute son histoire. À partir du moment où le Puissant avait fait son apparition, le jour de son anniversaire, son destin avait été tracé. Elle endossait à son insu le costume et la charge de fille de Kéral et de future impératrice. Elle redevenait dangereuse.

Les deux hommes respectaient son silence. Patry ne regardait rien, plongé dans ses réflexions mais le moine la regardait. Ses yeux noirs étaient posés sur elle et l'envisageaient avec douceur et bonté.

— J'ai été manœuvrée. Depuis ma naissance, dit-elle, désabusée.

— Nenni, ma Dame, protesta Patry. De Sténie connaissait, se peut, votre existence, mais vos amis, vos affections, vos joies et vos peines n'appartiennent qu'à vous.

— *Figlio mio* ? demanda le moine. Il ne comprenait pas tout ce que le Puissant disait, car il parlait très vite sous le coup de l'émotion.

— C'est à présent qu'ils vous veulent manœuvrer, continua Patry, ignorant le père Luigi. Mais nous le savons et ferons tout, faisons tout pour les en empêcher.

— *Figlio mio* ! dit le moine, impérieux.

— Pardon *padre*, s'excusa Patry.

Il traduisit ce qu'il venait de dire et le moine hochait la tête en disant :

— *Bene, bene*.

Le temps avait passé très vite, les bougies avaient été changées par trois fois. Le moine se leva tout à coup.

— Manger ? demanda-t-il en souriant.

— *Si, padre*, répondit Patry. Il ajouta à l'intention de Janis : Allons nous restaurer, ma Dame.

Ils sortirent de l'église par une ruelle très étroite et très sombre.

Le soleil avait remplacé les nuages et la clarté du jour leur parut éblouissante après ces heures passées dans la pénombre. Le père Luigi marchait très lentement. Il leur avoua n'être « pas revenu à la surface » depuis de nombreuses semaines. Janis demanda :

— N'est-ce pas dangereux de nous montrer ainsi tous les trois ?

— *No, signora.* Di Stenia m'ignore. Je ne suis plus rien pour lui maintenant.

L'auberge dans laquelle ils se rendirent était de la taille de celle du Gros. Une fille servait en salle et Janis retrouva les gestes, jugea les regards qu'elle jetait aux clients. Le repas fut gai, car le père Luigi leur raconta son enfance dans son pays du sud, près de la grande Mare. Il raconta un pays baigné par le soleil, à la langue chantante et colorée. Il leur parla de son père, un paysan des montagnes qui élevait des moutons et devait les protéger contre les ornis, les loups, les ours, les lynx et les lions. Il connaissait une foule d'anecdotes sur les rencontres entre l'homme et tous ces prédateurs. Son amour pour les loups était remarquable et il se posait en ardent défenseur de ces « bêtes libres et magnifiques ».

Ils se quittèrent après le repas. Janis et Patry retrouvèrent leurs montures et le vieux moine redescendit dans son monde souterrain.

Janis aurait voulu qu'il vienne avec eux, mais il lui répondit que sa vie était désormais dans la lecture et que ses livres ne pouvaient être démenagés.

Il leur fallut repasser le guichet. Bien qu'ils aient choisi d'emprunter celui de la porte ouest, Janis le passa à pied, les cheveux cachés sous un bonnet de laine et un lourd ballot de vêtements sur le dos dans lequel elle avait caché son épée, ainsi que les effets donnés par la comtesse de Campbel. Elle avait revêtu ses habits du commun et marchait la tête baissée, comme toute damelle soumise à l'autorité des mâles. Patry passa le guichet devant elle, tenant Parfum par la bride, sa selle étant placée dans un sac arrimé sur son dos.

On ne leur fit aucune demande, hormis la curiosité habituelle des guichetiers pour les chemaux. Janis remonta en selle dès la forêt citadine.

– Chapitre dix –

De retour en la demeure de Patry, ils constatèrent que les travaux de fortification étaient presque terminés. Il ne restait plus qu'une partie du mur d'enceinte à rehausser et les chausse-trappes étaient toutes achevées.

L'orni marqua bruyamment sa joie de revoir Janis. Elle tournait autour de Parfum, gémissant et hurlant, sautait sur place et se jeta sur la jeune femme dès qu'elle eut mis pied à terre.

« Paix ! Tu vas me blesser », dit-elle mentalement. Elle demanda à voix haute : A-t-elle été raisonnable, n'avez-vous aucun reproche à lui faire ?

— Elle a gardé la demeure jour et nuit, Janis, et a senti votre approche bien avant que nous ne vous apercevions sur le chemin. Nous n'avons vraiment aucun grief contre elle, répondit Paluche. Je ne pensais pas qu'un orni pouvait être aussi familier. Les monstres qu'on nous a décrits sont...

— Bien réels, je peux te le certifier, le coupa Janis. Elle est habituée à notre présence, mais les ornis sauvages sont extrêmement redoutables, il ne faut pas l'oublier.

— Votre séjour a-t-il été fructueux ?

— Fructueux et très instructif, répondit le Puissant. Dès le retour de Wyn, nous pourrions convoquer officiellement quelques nobles pour le jugement d'Auvroy de Giraudou, le folduc, comme dit Wyn.

— A-t-on des nouvelles ? demanda Janis.

— Aucune, ma damelle, répondit Paluche. Il n'est pas parti depuis longtemps...

— Si.

— Ma damelle, prends patience. Il m'a donné l'impression d'être un homme bien armé pour ce genre de mission. Ne te mets pas martel en tête et attends. Regarde, les beaux jours ne vont plus tarder, l'air est déjà plus doux.

— C'est tout ce que tu trouves à me dire pour me faire attendre ? demanda Janis, peu aimable.

— Je retrouve le ton de la damelle de *l'Auberge du Marin*, quand elle était inquiète. Es-tu inquiète pour ton messager, Janis ?

— Bien sûr que je le suis.

— Inquiète pour lui, ou pour son message ? insista Paluche, le sourire aux lèvres.

— Mais ! Pour... Ah ! Je vois bien que tu te moques, infernal tourmenteur.

Janis passa les jours suivants à s'entraîner au combat et à l'équitation avec rage. Elle se jetait dans toutes les tâches avec une volonté violente et pestait de plus en plus quand les choses n'allaient pas selon son bon vouloir. Elle ne s'en prenait pas aux gens, mais aux choses, au temps qu'il faisait, à la chaîne du puits qui grinçait, au mortier qui ne s'étalait pas comme elle le voulait.

— Ma Dame, puis-je vous entretenir ? lui demanda Patry, un soir où elle avait quitté la table avant la fin du repas.

— Je n'ai plus faim, dit-elle sèchement.

— Soit. Mais je ne suis pas céans pour cela.

— Alors ? demanda-t-elle comme il semblait hésiter à parler.

— Ma Dame, vous n'êtes pas de commerce agréable, ces jours.

Que le Puissant lui dise cela sans détour la laissa muette. Elle devait vraiment être odieuse !

— À ce point ?

— Vous ne tourmentez personne, mais vous ne vous ménagez pas et l'on vous sent tellement bouillante que l'on n'ose intervenir.

— Qui est ce « on » ?

— Tout le monde, ma Dame. Même Paluche m'a dit ce jourd'hui ne jamais vous avoir connue dans une telle rage intérieure.

— Je vais avoir mes sangs, cela me rend d'humeur maussade, toutes les femmes...

— Toutes les femmes ne sont pas dans une telle rage à l'approche de leurs sangs. Ne serait-ce pas plutôt l'attente de notre ami Tréval ?

— Il me tarde en effet de le voir revenir avec le folduc. Nous pourrions enfin agir et non pas rester ici comme ours en cage à nous ronger les sens.

— Je vois que ce n'est que pour des raisons impériales que vous êtes en attente.

— Patry ! Tu lis dans mon esprit, autant que moi dans le tien et je sens que tu ne crois pas un mot de ce que je te dis. Tu sais ce qui me rend folle, alors cesse ce jeu et aide-moi à attendre. Je vais bien. Je vais très bien, mais je ne vis plus. Il aurait dû être là hier. Je sais qu'aller à sa rencontre ne servirait à rien, mais je ne peux m'ôter cette idée de la tête. Voilà ce qui me torture. Comprends-tu ?

— Oui, Janis, je comprends... Il va revenir, ma Dame. Je sais qu'il va revenir. Mais je ne sais en revanche si son retour comblera votre attente.

Il sortit, la laissant sur ces dernières paroles dont elle reconnaissait le bien-fondé, mais auxquelles elle ne voulait pas réfléchir un seul instant.

Ce ne fut que trois jours après cette discussion que Tréval revint. C'était juste après la mi-journée. Janis était occupée à creuser une cavité pour y planter un pieu, quand l'orni lui envoya soudain des sensations d'odeurs et de bruits de chevaux et d'une chemale. Elle poussa un cri et lâcha la pioche qu'elle tenait, courut dans l'écurie et, sans prendre le temps de seller Parfum, lui sauta sur le dos et partit au triple galop suivie par l'orni puis, quelques secondes plus tard par le Puissant, l'épée au clair.

Il ne parvint pas à la rattraper, l'étalon était très rapide et elle le sollicitait sans cesse. Il se rassura en pensant que l'orni était avec elle et ne se laissait absolument pas distancer, galopant ventre à terre pour rester à hauteur du cheval.

Ils entrèrent dans la forêt et prirent la route du sud.

— J'espère qu'elle ne va pas aller à cette allure sur la grand-voie ! se dit Patry.

Heureusement pour les sabots de Parfum, elle le fit galoper dans l'herbe qui bordait la chaussée. Ils franchirent deux villages sans ralentir un seul instant et entamèrent la descente vers la rivière.

Quand ils aperçurent le ruban argenté du cours d'eau, ils virent en même temps un équipage de plusieurs chevaux qui franchissaient le gué. Janis ralentit, puis mit Parfum au pas. Elle commanda mentalement à l'orni d'aller voir si Tréval était parmi ces gens. L'animal partit comme une flèche et fut sur le groupe en un clin d'œil, jetant le trouble et la confusion parmi les chevaux, mais Janis vit de loin que la chemale restait très calme. L'orni revint aussi vite qu'elle était parti et Janis reçut une foule d'images, d'odeur et de chaleur. Wyn était avec eux. La chemale était Silèse. Janis talonna Parfum qui repartit juste au moment où Patry les rejoignait. Elle descendit la pente en trombe et piqua droit sur la chemale qui vint à sa rencontre.

Tréval était debout sur les étriers, riant comme un dément et venait vers elle, un bras levé. Il se retourna pour voir le groupe des chevaux rejoint par le Puissant, puis passa derrière un petit bosquet qui les masquait à la vue des autres. Janis le contourna par l'autre côté. Ils arrêtaient leurs chevaux au dernier moment et sautèrent à terre en même temps. Wyn resta debout sans bouger, souriant toujours. Janis le regarda quelques secondes ne sachant comment elle allait faire pour se dominer et s'imprégnant de la vision de son visage, de ses épaules, de ses jambes, de son corps puis, n'en pouvant plus, elle se jeta sur lui avec une telle fougue qu'il tomba à la renverse.

— Hé là, damelle ! Ne me retrouvez-vous que pour tenter de m'occire ?

— Tais-toi, dit-elle en lui plaquant les lèvres sur les siennes.

Quand elle eut cessé de l'embrasser, il lui sourit à nouveau et dit :

— Si c'est pour de tels retours, je veux bien à nouveau partir.

— Ne pars plus. Jamais. Ou alors, je viens avec toi, dit la jeune femme en se serrant contre lui.

Ils se relevèrent et revinrent à pied vers le groupe que Patry avait rejoint. En marchant, Tréval expliqua que son retard était dû aux caprices du duc qui ne voulait pas prendre la grand-voie, qui ne voulait pas passer par tel pont, mais par tel autre.

— J'ai cru devenir fou maintes fois, damelle.

Elle l'arrêta et lui dit gravement :

— Wyn, je crois que... je sais que je veux être ta femme. Dis-moi dès maintenant si je dois espérer ou pleurer pour le reste de mes jours.

— Ainsi présenté, je suis un monstre si je ne donne pas la bonne réponse. Janis, petite damelle du gros Paluche, Majesté de l'ancêtre, j'ai beaucoup fatigué mes m'érangeoises en pensant nuit et jour à vous, ces temps derniers. Vos mirettes n'ont point quitté mon esprit et votre voix m'a chanté de douces berceuses quand je ne parvenais point à m'ensommeiller. J'ai aussi pensé aux jours heureux que j'aie vécu avec mon épouse et mes enfants.

— Alors tu...

— Silence, damnable damelle, ai-je terminé ? J'ai pensé à toutes ces choses et cela m'a fait grand bien de ne point vous envisager pendant tout ce temps, pendant toute cette réflexion... Ne m'envisagez point ainsi, vous m'allez occire avec vos regards glacés. Espérez la fin de mon discours... Puis mes m'érangeoises ont accouché d'une certitude que j'ai faite mienne : sans votre présence, la vie ne vaut point la peine d'être vécue et je ne désire que de passer le temps qui me reste, à arpenter cette terre en votre compagnie... pour peu que la mienne vous agrée.

— Si elle m'agrée ! Si elle m'agrée ! T'ai-je donné l'impression de te détester si fort que cela tout à l'heure ?

— Que non point, m'amie, mais souvent damelle varie, bien fol qui s'y...

Elle le coupa d'un nouveau baiser moins passionné, mais plus tendre et prometteur.

Janis sut immédiatement lequel était son cousin, parmi les hommes qui la regardaient s'approcher.

Il se tenait sur un grand cheval totalement noir, d'un poil luisant merveilleusement bien entretenu. Il avait la tête nue et de longs cheveux blonds lui tombaient sur les épaules. Il semblait très bien bâti et son visage était délicatement ciselé, sans qu'aucune imperfection ne soit visible. Ses yeux étaient très bleus, d'un éclat presque métallique et ce regard mettait mal à l'aise. Janis ne sut si elle eut cette impression car elle le savait fou et dangereux, ou bien parce qu'il émanait réellement de lui une aura de démence.

Il plissa les yeux quand elle s'approcha, déformant sa bouche en un rictus hideux. La transformation fut tellement rapide et complète que Janis frissonna. Elle avait peur de cet homme. Elle le trouvait effrayant.

— Jean-Patrick d'Auvroy, duc de Giraudou, je vous salue, dit-elle, espérant que sa voix était plus assurée qu'elle ne le sentait.

Il ne répondit rien, mais partit d'un soudain éclat de rire enfantin, auquel répondit toute sa troupe forte de huit hommes.

Cette réaction provoqua chez Janis comme un choc salutaire. Cet homme, ce fol, se moquait d'elle, se moquait de l'empire ? Elle avança résolument vers lui, mais il fit rapidement reculer son cheval, tout en continuant de rire, toujours imité par ses

courtisans. Janis sentit qu'elle ne devait plus bouger pour éviter de se couvrir de ridicule en suivant un cheval qui reculait. Elle eut une pensée reconnaissante envers Wyn qui avait dû subir cette démente pendant toutes ces journées. Elle pensa :

« Fais-le choir. Fais-le tomber de cheval. Vite. Maintiens-le à terre. »

L'orni n'hésita pas un seul instant et, d'un bond prodigieux, sauta jusqu'aux épaules du duc qui perdit l'équilibre et se retrouva allongé dans l'herbe, le souffle coupé et les crocs de l'orni à moins de trois centimètres de son visage.

Sa suite fit un mouvement pour réagir, mais Wyn et Patry furent sur elle en un clin d'œil, l'épée au clair et les chemales émettant le souffle de combat. La tension était tout à coup devenue palpable. Plus personne ne riait, plus personne ne bougeait.

— Jean-Patrick d'Auvroy, duc de Giraudou, je vous salue, répéta doucement Janis en s'approchant de lui.

— Qu'est ceci ? Qu'est ceci ? demanda le duc en n'osant faire un mouvement.

— Une amie, qui n'aime point que l'on se gausse à mes dépens.

Elle se tourna vers les hommes de la suite et leur ordonna :

— Pied à terre, hommes de peu de noblesse qui riez d'une femme parce que votre maître le fait. Pied à terre devant l'empire ! Pied à terre devant votre impératrice !

Il y eut un flottement dans la troupe et un homme aux cheveux grisonnants fit un signe de tête aimable à Janis et descendit de cheval. Il fut immédiatement imité par quatre d'entre eux et plus difficilement par les trois derniers dont Janis comprit qu'elle aurait à se méfier.

— Dites-moi, cousin, mon message vous mandait trois de vos gens, mais pas une troupe armée pour entrer sur les terres de mon Puissant. Lâche-le, dit-elle à voix haute à l'orni qui s'écarta.

Le folduc se releva lentement sans répondre. Il s'épousseta consciencieusement puis tourna le dos à Janis et dit d'une voix lasse :

— Tuez-les ; tous.

Avant que Wyn n'ait eu le temps de réagir, l'homme grisonnant était sur elle et lui soufflait son haleine au visage, tandis que tous les autres se jetaient sur Wyn et Patry.

Janis se sentit immédiatement paralysée. Elle tomba à la renverse, sentant une pierre lui meurtrir la cuisse et, en tombant, vit le combat qui commençait à faire rage. Elle ne pouvait plus bouger un doigt, battre des cils, elle était totalement paralysée. Cette sensation la plongea dans une terreur immense, d'autant plus grande qu'elle ne pouvait crier.

La tête à la renverse, elle ne pouvait plus rien voir, mais entendait parfaitement le choc des armes et les cris des hommes. Tout à coup une tête apparut dans son champ de vision : celle de l'homme grisonnant.

— Tu vas mourir, femelle damnée. Le Seigneur l'a ainsi désiré. Tu vas mourir et ton sang abreuvera le sol sanctifié du prieuré. J'ai été désigné pour te sacrifier sur l'autel saint de notre croyance.

Il lui montra un stylet effilé qu'il approcha de ses yeux. Elle aurait voulu pouvoir secouer la tête, se débattre, hurler sa rage, mais rien ne se passait. C'était comme si son corps ne lui appartenait plus et que son esprit se trouvait placé à part, hors de son enveloppe charnelle. Elle hurla intérieurement et son cri résonna dans sa tête comme dans une demeure abandonnée.

« Aide-moi ! » pensa-t-elle de toutes ses forces. « Tue-le ! Tue-le ! ! ».

L'homme restait penché au-dessus d'elle, lui parlant, la bave à la commissure des lèvres. Elle ne l'entendait plus, hurlant intérieurement pour que l'orni entende ce cri, cet appel désespéré.

Tout à coup le visage disparut. Janis s'attendait à sentir le stylet entrer dans sa gorge et fouailler ses artères, quand elle reçut une giclée de sang sur le visage dont quelques gouttes lui tombèrent dans les yeux. Elle paniqua, pensant que c'était du sien qu'il s'agissait. Elle sentit même la douleur de l'arme dans sa gorge et le froid de l'acier lui mordre les chairs.

Elle resta ainsi, sentant son sang la quitter, pendant d'interminables minutes. Les gouttes qu'elle avait dans les yeux commençaient à coaguler, lui infligeant une douleur qui se ressentait jusque dans sa tête. Un bourdonnement assourdissant lui emplissait le crâne, la coupant de tout ce qui se passait autour d'elle.

— M'amie ! Janis !... Patry ! Elle ne bouge plus, ils l'ont tuée ! Ils l'ont tuée ! Les damnés, ils l'ont tuée !

— Attends. Wyn ! Attends !

Elle sentit le Puissant se pencher sur elle, la regarder jusqu'au fond de l'âme et perçut enfin la chaude aura protectrice qu'il lui envoyait.

— Elle vit, mon ami, elle vit.

— Elle vit ? Alors pourquoi ne trémule-t-elle pas ? Pourquoi reste-t-elle ainsi sans ciller ? Regarde ce sang sur elle, elle en a jusque dedans les mirettes ! Ne le vois-tu pas, vieillard sénile ?

— Elle vit te dis-je. Je perçois son esprit. Elle a été empoisonnée, je te narrerai tout cela. Il faut la mouvoir, la nettoyer. Cours chercher de l'eau à la rivière, ses yeux doivent être lavés ou elle les perdra.

Elle entendit le bruit d'une course et se sentit soulevée.

— Ma Dame, ils sont tous morts, sauf votre cousin que j'ai réussi à assommer et qui gît dans l'herbe près de son cheval. L'orni nous a grandement aidés, elle a proprement occis votre tourmenteur. Ce doit être son sang que vous avez sur le visage et dans vos yeux. Il faut vous mouvoir, ma Dame. Je ne sais comment, mais vous devez bouger. Pensez au mouvement. Pensez à la course.

Wyn revint, hors d'haleine.

— Nous allons tenter de nettoyer vos yeux. Si cela vous meurtri trop, pensez-le si fort que l'orni en gémisses.

Il prit un linge, l'humecta et le passa délicatement sur les yeux de Janis. Tant qu'il n'allait pas sur le sang figé, cela lui faisait du bien, mais s'il touchait une goutte de sang, la douleur

lui vrillait le corps jusque dans les pieds. Elle envoya cette sensation à l'orni qui faillit trancher le poignet du Puissant qui retira vivement sa main.

— Nous avons nettoyé tout autour, m'amie, lui expliqua Tréval, mais tes mirettes sont encore pleines de sang séché. N'aie crainte nous allons trouver comment agir.

Janis voyait de moins en moins. Sa vision se brouillait et ses yeux la piquaient horriblement. Elle distingua Wyn qui se penchait sur elle et elle sentit une chaude humidité lui parcourir les yeux. Il la léchait. Il nettoyait le sang séché avec sa langue. Cela lui faisait mal, mais moins qu'avec le linge et la salive décollait plus efficacement les traces de sang.

— Enfin, il n'y en a plus ! Départons dès l'instant l'ancêtre. Nous eussions dû occire ce folduc de merde. Allons.

Elle se sentit à nouveau soulevée, puis placée sur le dos d'une monture, celle de Patry, d'après ce qu'elle put juger de la couleur qu'elle distinguait très mal. Ils partirent au pas.

Fusse le balancement régulier de la chemale, ou simplement l'effet du poison qui disparaissait peu à peu ? Toujours est-il que Janis eut l'impression de pouvoir à nouveau bouger un doigt, puis la main. Elle ne pouvait toujours pas parler, mais elle sentait revenir sa mobilité. Quand elle put battre des paupières, la douleur qu'elle éprouva faillit lui faire perdre connaissance. Elle se sentait comme si on l'avait plongée les yeux ouverts dans un seau plein de sable. Elle recommença plus lentement, jusqu'à ce qu'elle puisse abaisser totalement les paupières.

— Patry, elle a les mirettes closes ! Vois ! cria soudain Wyn.

Le Puissant arrêta sa monture.

— Ma Dame, vous pouvez vous mouvoir ?

Janis tenta de parler, mais ce qui sortit de sa bouche ne fut qu'un coassement éraillé qui combla pourtant ses compagnons d'aise.

— Elle parle, l'ancêtre, elle parle !

Elle garda les yeux fermés tout le long du voyage du retour et ne les ouvrit pas plus lorsqu'on l'étendit sur un lit.

Ses yeux lui faisaient toujours mal, mais la douleur était tolérable. Elle se sentait épuisée, comme si elle avait couru pendant des kilomètres en portant un sac de pierres à bout de bras. Elle entendait que l'on bougeait autour d'elle, on chuchotait, on prenait des nouvelles. Elle sentit le museau tiède de l'orni se loger dans sa main et parvint à le serrer. Elle s'endormit.

— Tu t'es fait soigner, je vois. C'est bien, dit la voix de Patry.

Janis venait de s'éveiller. Elle entendit Wyn qui répondit.

— Eh oui l'ancêtre, j'ai donné les autres au boucher il en fera, se peut, des saucisses qu'il donnera au folduc, ça devrait le nourrir pendant deux jours, un par doigt.

Janis sursauta. Que venait-il de dire ? Elle tenta d'ouvrir les yeux, mais rien ne se

passa. Elle paniqua un court instant, se croyant à nouveau paralysée, puis comprit qu'on lui avait placé une épaisse compresse sur les yeux.

— Patry ? dit-elle d'une voix rauque.

— Ma Dame ? Je suis là ; Wyn et Paluche également.

— Wyn, que s'est-il passé ? Qu'est-ce que c'est cette histoire d'un jour par doigt ?

— J'ai laissé une part de mon corps près de la rivière, m'amie. Fort heureusement, ce n'est qu'une petite part pour un si grand corps, répondit Tréval d'un ton faussement enjoué.

— Puis-je ouvrir les yeux ? demanda-t-elle.

— Si vous vous en sentez capable, assurément ma Dame, répondit le Puissant.

— Ôte cette compresse, s'il te plaît.

Il s'exécuta.

Elle parvint à ouvrir les yeux et fut éblouie par la clarté de la pièce. Elle voyait nettement mais ressentait encore de douloureux picotements qui l'obligeaient à cligner sans cesse des paupières. Tout son corps, même ses mâchoires, même ses pieds et ses mains, était perclus de courbatures qui la mettaient à la torture dès qu'elle tentait de bouger.

— Montre, dit-elle à Wyn.

Il leva la main droite. Il lui manquait deux doigts, l'annulaire et l'auriculaire.

— Il est heureux que je ne sois point musicien, dit-il avec un sourire.

— Qui t'a soigné ?

— L'ancêtre a fait le premier bandage. Il a été si brutal en cousant ma peau que j'ai bien cru qu'il m'arrachait les doigts qui me restaient.

— Ma Dame, ce petit homme est plus douillet qu'un enfantelet venant de naître.

— Silence, brute dégarnie. L'autre pansement m'a été confectionné par les douces mains de la mère de Mure. Comment te sens-tu, impératrice ?

— Épouvantablement épuisée. Douloureuse de partout, jusque dans les pieds, la peau du crâne, partout.

— Tes mirettes ?

— Cela devient supportable. Je vois à nouveau, mais ne peux conserver les yeux ouverts.

— Fermez-les, ma Dame, conseilla Patry.

— Partir sur ton cheval de cette façon était la dernière des folies, ma damelle, dit Paluche. Il est constant que femme aimante ne se soucie point des risques ou dangers, mais tu t'exposais à la mort.

— Le gros Paluche dit vrai, m'amie.

— M'allez vous réprimander ainsi tour à tour ? Qu'as-tu à dire, Patry ? D'acerbés reproches également ?

— Nenni, ma Dame. Je les tairai. D'une part, vous les connaissez, d'autre part, on ne parle pas ainsi à l'impératrice.

— Non mais voyez-moi ce fieffé courtisan qui va s'aplatir contre sa Dame. Nous autres avons le courage de dire son fait à cette folle damelle qui sort sans arme sur un chemal nu et...

— Et vers laquelle tu t'es précipité tout aussi vite en laissant le folduc seul avec ses gens, le coupa Patry.

— C'est que j'avais repéré ton advenue, l'ancêtre, répliqua Tréval. Je te savais bien capable de maintenir ces hommes sans mon aide immédiate.

— Cessez, vous deux, dit Janis. Narre maintenant le pourquoi de cette escorte de huit hommes en armes, Wyn.

— À mon arrivée dans son fief, le folduc m'a accueilli comme un frère. J'ai été logé comme un roi et nourri comme un bœuf que l'on engraisse. Je pensais que tout changerait lorsqu'il aurait pris connaissance de votre message, mais non. Il m'a traité avec la plus parfaite des courtoisies, arguant que je représentais l'empire et l'impératrice, sa cousine, qu'il lui tardait d'envisager. Nous sommes départis un jour après mon arrivée en son domaine qui, je le précise en passant est fort riche et puissamment armé. Quand j'ai vu tous les hommes qui se préparaient à nous accompagner, j'ai fait part au folduc de ma surprise, le message disant qu'ils ne devaient être que trois. C'est là que j'ai vu sa folie de près. Il a bondi vers moi comme chat sur souris, m'a saisi aux épaules avec une force étonnante et, de sa voix fluette m'a craché : « Que veux cet étron ? Faudrait-il que moi, je voyage comme un miséreux parce qu'une putain du diable me l'ordonne ? Je la sodomise si je veux, je l'occis si j'y pense et la baise si je ne l'oublie ! ». Ce dernier trait a provoqué son hilarité. Il m'a lâché et s'est retourné vers sa cour, car il possède une véritable cour, et a répété, goûtant chacun des mots comme s'il s'agissait d'un bonbon que l'on donne aux enfants : « Je la baise si je ne l'oublie... Cela n'est-il pas bien tourné ? Cela ne sonne-t-il pas comme le meilleur cristal poétique ? ». Il se tourna à nouveau vers moi et, me prenant par le bras, m'expliqua très posément, comme si nous étions les meilleurs amis du monde, qu'il lui fallait ces gens pour se prémunir des dangers du chemin, mais qu'ils prendraient le chemin du retour sitôt que nous aurions rencontré une escorte venant de notre demeure. Cette raison m'a paru sensée. Si j'avais eu davantage de jugeote, j'aurais entendu qu'un tel fol ne pouvait penser aussi bien, ni voir aussi loin. On lui avait soufflé cette décision. J'eusse dû m'y opposer avec la dernière des vigueurs.

— Dernière est un mot bien choisi, mon ami, en ce qui concerne cette décision que tu n'as heureusement pas prise, intervint Patry. Le folduc t'eût occis roidement et sans s'émouvoir. Peut-être t'aurait-il ensuite mangé. Non, tu as bien fait de ne rien imposer. Tu étais seul, ce qui faisait ta faiblesse, mais tu étais seul, ce qui faisait ta force.

— Tes paroles sont aussi obscures pour moi que peut l'être le cul d'une poule, l'ancêtre.

— Et tes comparaisons sont toutes à ton honneur, sieur Tréval, dit Janis en faisant la moue.

— Pardon, m'amie. Ce sont des restes de langage de caniveau de ville-basse, s'excusa Wyn.

— Je veux dire, expliqua le Puissant, que si tu avais été escorté le folduc ne serait, se peut, pas venu à notre rencontre. Tu étais seul, donc faible, il n'avait rien à craindre.

— Craint-il quelque chose, cet homme ? Je le décrois, dit Wyn, dubitatif.

— J'opine également qu'il ne craint rien. Pour craindre, il faut raisonner. Son entendement est par trop malade pour aligner plusieurs idées cohérentes à la suite. Ce ne sont que de fugitives lueurs dans l'obscurité de sa folie. Je ne sais si cet homme est plus à blâmer qu'à plaindre.

— Moi je le sais et ne me pose aucune question, répondit Wyn d'un ton glacial.

— Soit. Mais il n'en reste pas moins vrai que son attitude et son comportement indiquent que les fils de ses actions sont jà tirés par les envoyés de Dieu.

— En es-tu certain ? demanda Janis.

— Absolument certain, ma Dame et j'en veux pour preuve ceci, que j'ai retiré sur celui qui vous a soufflé son haleine mortelle au visage et que l'orni a occis.

Janis ouvrit lentement les yeux et vit une chaîne au bout de laquelle pendait une croix en argent, signe de la chrétienté. Une épée en or prenait la croix en diagonale.

— L'emblème des moines combattants, commenta laconiquement Patry.

Un silence passa.

— Qu'en est-il de mon cousin ? demanda Janis.

— À la cave, les fers aux pieds, répondit Tréval.

— Nous avons dû empêcher Wyn de l'occire, ajouta Paluche.

— Tu aurais eu tort, dit Janis en prenant la main de Wyn. Nous le devons juger dans les règles pour ne point apparaître aussi sales que ces assassins, quelle que soit l'envie que nous avons de le punir nous-mêmes.

— C'est bien ce que j'ai entendu, m'amie. Mais il m'est difficile d'admettre que ce... monstre, cette erreur, soit nourrie et entretenue par nos soins.

— Nous l'allons quand même relâcher après son jugement, ajouta Janis. Il faudra que cela ressemble à une fuite, mais il devra courir se réfugier au prieuré. C'est indispensable.

— Comment lui faire suffisamment peur pour qu'il fasse ce que nous attendons de lui ? Sa folie lui donne un courage exceptionnel. Il ne craint ni dieu ni diable. Votre père avait déjà été en butte à ce problème, ma Dame.

— Je crois que même un fol ne pourrait résister à une ou plusieurs nuits en compagnie d'un orni qui lui vrille les méninges.

— Tu veux le mettre en compagnie de ton animal, Janis ? demanda Paluche.

— Oui. Il fuira, je vous l'assure.

Son assurance apparemment sans faille et l'expérience qu'elle avait de ce type d'épreuve convainquirent ses compagnons.

— Je suis lasse. Je crois que je vais m'ensommeiller un instant avant le repas.

Ils sortirent tous, sauf Tréval qui s'assit précautionneusement au bord du lit.

— Wyn ?

— Oui.

— Peux-tu t'allonger près de moi ?

— C'est pour cela que je suis demeuré, Majesté, répondit-il en s'exécutant.

Janis se serra immédiatement contre lui, posant sa tête sur sa poitrine. Elle ouvrit les yeux et lui prit la main pour la voir.

— Tu as mal ?

— Un peu. Mais j'ai surtout mal de savoir deux de mes doigts commencer à être mangés par tous les animacules qui grouillent dedans l'herbe. C'est souci de sot, mais je ne me peux empêcher de les plaindre. Pourtant, je ne plains pas mes cheveux lorsque je les coupe et les abandonne là où ils sont. L'homme est une bien curieuse bête.

— Oui, mais bien indispensable aussi, dit Janis se serrant davantage contre lui.

— Quand je disais l'homme, jeune damelle, je pensais à l'homme et la femme.

— Je suis bien. Je crois que je n'ai jamais été aussi bien. Je me sens complète. Tu comprends ?

Tréval répondit par un grognement ensommeillé et passa son bras autour des épaules de la jeune femme.

Il fallut trois jours pour constituer un tribunal qui ménage les exigences de Janis, les lois impériales et les disponibilités des personnes contactées. Elle avait tenu à ce que la noblesse soit représentée, ainsi que l'église. De Campbel et de Biscaye avaient été appelés. Ils étaient venus aussitôt, malgré les craintes de Janis qui entretenait encore des doutes sur le pouvoir que lui conférait son titre d'impératrice. Qu'elle appelle et que l'on vienne toute affaire cessante, lui paraissait toujours aussi stupéfiant. Le père Luigi avait bien voulu être l'un des représentants de l'église. Quant au second, Janis avait mandé monseigneur de Sténie en personne. C'est lui que l'on attendait encore. Il atermoyait sans cesse.

— Comprenez ma Dame, expliqua le Puissant. Vous lui posez un dilemme douloureux : s'il ne vient pas, il court le risque de se révéler comme celui qui a armé le bras des comploteurs et qui refuse de juger l'un de ses affidés. S'il vient, il se met en situation peu agréable, car sa présence légitimera votre titre et votre autorité impériale. D'autre part, il doit craindre que le folduc ne le trahisse devant l'assemblée. Voulez-vous mon opinion ma Dame ?

— Bien sûr.

— Je gage qu'il va envoyer son conseiller. C'est également l'avis du *padre* Luigi. Il va attendre le dernier moment imposé par la loi impériale et nous allons sous peu voir arriver le père Raoul de Guérande dans son adiposité, son faste et sa blancheur immaculée. Voyez que vous avez bien fait de respecter les lois à la lettre, telles qu'elles sont écrites dans les anciens livres impériaux. De Sténie les connaît également. Il voit dans cette

scrupuleuse attention à les respecter le signe que son affaire ne tourne pas dans le sens où il l'entendait. Il va réagir ma Dame. Il nous faudra être extrêmement prudents.

— J'ai encore une fois eu raison de suivre tes conseils.

— La sagesse n'est pas de tout connaître, mais de s'entourer de gens qui savent et de les écouter quand ils parlent.

Wyn venait d'entrer dans la salle et les regardait en croquant une pomme.

— Voilà que tu parles par proverbes ? remarqua Patry.

— Oui-da, l'ancêtre. Mais à la différence de toi, les proverbes que je cite viennent de mes mérangeoises. Je n'ai point besoin de les aller chercher dans je ne sais quel vieux et poussiéreux grimoire.

— C'est sans doute ce qui explique leur simplicité un peu fruste, répondit Patry en sortant de la salle.

— Patry, attends, le rappela Janis. Elle demanda à Tréval : Comment va mon cousin ?

— Le pauvre fait peine à voir. Il se complaît dans sa fange comme porc dans sa bauge. Il ne prononce plus une parole intelligible et ne décolle pas ses mains de ses oreilles. Il mange en lapant sa nourriture, car l'orni ne manque pas une occasion pour recommencer à crier dès qu'il la peut entendre.

Janis frémit. Cela n'échappa pas aux deux hommes.

— Tu as bien fait de penser à cette solution, Janis. Même si elle te paraît odieuse, lui dit Tréval en lui posant la main sur son épaule.

— Elle est odieuse, dit la jeune femme. Je descends. Je vais faire remonter l'orni. Nous allons faire nettoyer le duc et le rendre présentable pour son jugement.

— Dans ce cas, garde l'orni près de toi. Il ne t'obéira que si elle le menace. Je te compagne.

Ils descendirent dans la cave. L'endroit était assez salubre, car Patry avait ménagé de nombreux conduits d'aération de façon à ce que l'air puisse circuler facilement et assécher l'atmosphère.

Le duc était gardé dans une pièce dont le soupirail avait été obstrué. Il n'avait de lumière que celle qui lui était apportée deux fois par jour, au moment de ses repas. Il ne se lavait plus depuis que l'orni avait été introduite dans sa cellule. Janis avait donné des consignes très strictes à l'animal qui les avait respectées à la lettre. Elle avait intimidé le duc par des grognements, des feintes de morsure. Il avait d'abord trouvé cela amusant, paraît-il. Évitant l'orni avec beaucoup de souplesse et croyant qu'il la dominait. Il avait compté sans l'endurance de l'animal et avait été mordu, lors d'une glissade due à la fatigue et sans que le fauve ne l'ait réellement voulu.

Dès son rétablissement complet, Janis était venu le voir. Il lui avait craché au visage et avait prononcé plus d'obscénités et de menaces que la jeune femme n'en avait jamais entendu, même de la part des marins en bordée à l'auberge. Elle avait alors ordonné à l'orni de commencer à crier. Adoptant cette posture demi-fléchie que Janis connaissait

trop bien et dardant ses yeux de braises sur le duc, l'animal avait alors commencé à pousser son cri de chasse. Janis avait été surprise de constater que le cri ne lui faisait rien. Il était puissant, mais hormis la gêne occasionnée par ce volume sonore, elle ne ressentait pas cette impression d'invasion cérébrale qui l'avait presque terrassée dans le marais, il y avait quelques mois de cela. Le duc, au contraire, se décomposait. Comme de plus il regardait l'animal dans les yeux, l'effet devait être terrible. Il recevait toute la puissance télépathique du fauve dans son esprit. Janis se sauva, car elle avait failli conseiller à son cousin de ne pas fixer son orni ainsi dans les yeux.

Quand ils arrivèrent devant la pièce où il était enfermé, l'orni cessa immédiatement de crier. Elle gratta violemment la porte et l'homme préposé à la garde, qui les avait suivis, ouvrit rapidement de peur qu'elle ne la démolisse. L'animal vint vers Janis et se blottit à ses pieds. Elle paraissait fatiguée. Ce cri si destructeur devait imposer une considérable dépense d'énergie.

« Merci, ma belle. Bon travail. Viens avec moi. Après, tu vas dehors. »

L'orni émit le son que Janis reconnaissait maintenant pour être un grognement de plaisir. Elle en avait certainement assez de rester enfermée dans cette pièce trop exigüe pour elle qui aimait courir dans les champs et les bois.

Ils entrèrent. Le duc était recroquevillé dans un coin de la pièce et ne bougeait pas. Janis alla vers lui.

— Giraudou, appela-t-elle.

Il ne bougea pas. Elle le poussa du pied. Il se mit à trembler comme une feuille et elle ne put s'empêcher de ressentir de la pitié pour cet homme qui subissait le cri depuis deux jours.

— Giraudou, debout. Nous allons vous laver et procéder à votre jugement. Allons, levez-vous.

Elle se pencha...

— Ne le touche pas ! cria aussitôt Tréval. Ne le touche pas, il serait capable de te blesser d'un coup de tête ou toute autre démente manœuvre. Il s'adressa au duc. Debout, duc de mon cœur. Lève-toi et fais ce que l'on te demande ou tu seras enfermé avec cette bête jusqu'à ce que tu en meures.

Cette menace eut l'effet escompté. Le duc se leva et jeta des regards terrifiés autour de lui, jusqu'à ce qu'il voit l'orni.

— Non, pas le cri, pas le cri..., gémit-il.

— Dans ce cas, tu fais exactement tout ce que l'on veut. L'entends-tu ? demanda Tréval.

— Je l'entends, je l'entends, promit le duc.

— Enlève tes mains de tes oreilles.

— Non ! hurla le duc.

— Vous avez de toute façon compris que cela ne vous sert à rien, dit doucement Janis. Vous entendez quand même le cri jusque dans le tréfonds de votre âme, je le sais. Ôtez

vos mains et suivez-nous, ou restez ici avec elle.

Le duc s'exécuta et les suivit. L'orni restait tout contre Janis et ne quittait pas le duc des yeux dont le propre regard ne parvenait pas à se détacher d'elle.

Il fut conduit dans une salle où l'on avait aménagé un judicieux moyen pour se laver. L'eau était amenée par des tuyaux et descendait en pluie dans un baquet qui se vidait grâce à un autre tuyau. Patry appelait cet endroit « la douche », terme qu'il avait déniché dans de vieux livres.

Le duc se déshabilla entièrement, sans aucune gêne pour Janis et se lava soigneusement, surveillé par l'orni.

— Frotte bien, duc. Tu pues la merde et la vieille pisse, dit Tréval.

Il nourrissait une haine féroce pour le duc qui était plus alimentée par le souvenir de Janis étendue dans l'herbe, comme morte, les yeux grand ouverts et le corps du moine en travers de ses jambes, que de la perte de ses doigts.

Paluche entra dans la pièce.

— Janis, on te mande dehors. La voiture du grand prieur est annoncée.

— Il serait venu ? Wyn peux-tu rester pour le surveiller ? demanda-t-elle.

— Avec plaisir. Je n'attends qu'une chose, c'est qu'il tente une manœuvre démente.

— Wyn...

— Je sais, ma petite impératrice, je sais... Je vais tâcher de le garder vivant.

Janis donna des consignes mentales à l'orni puis sortit rapidement de la douche.

Patry était déjà près du portail, ses vêtements de cérémonie luisaient au soleil de cette fin de matinée et faisaient paraître bien humble la robe blanche du père Luigi qui se tenait près de lui ; Campbel et Biscaye étaient là aussi, un peu en retrait. Ils inclinèrent le buste dès que Janis apparut.

— Tu es beau, mon Puissant, dit-elle en rejoignant Patry.

— Je suis déguisé, Majesté. Mais ces sortes d'hommes ne connaissent que cela, les apparences, répondit-il.

— Dois-je m'aller déguiser ? Cela se fait-il ?

— Vous êtes l'impératrice, ma Dame. Votre bon plaisir est celui de l'empire.

— Pour une fois, cela me convient dit-elle.

On ouvrit le portail et le carrosse frappé aux armes des moines combattants entra dans l'enceinte, accompagné de pas moins de quinze hommes à cheval et armés en guerre.

Le cocher arrêta l'attelage devant Janis et ses compagnons. Elle frissonnait d'impatience, elle avait hâte de voir enfin le visage de son réel ennemi. Un laquais déploya le marchepied et ouvrit la portière avec empressement.

Un homme tout de blanc vêtu, mais avec une subtile recherche dans la blancheur qui était rehaussée par quelques très discrètes touches de couleur, descendit du carrosse. Il

était gras. Honteusement gras. Ses doigts boudinés étaient bardés de bagues et une croix à l'épée d'or outrageusement travaillée tressautait sur son ventre. Il respecta une pose très étudiée, après sa descente du carrosse, durant laquelle il regarda tout le monde avec un air de suffisance qui, de rage, fit se dresser ses cheveux sur la tête de Janis. Il traça un signe de croix dans l'air, comme pour bénir toute l'assemblée, puis il tendit sa main au père Luigi qui la baisa en se genuflectant. Il fit de même à Patry qui la prit sans la baiser et sans révérence, mais avec une légère inclinaison de la tête. Avant qu'il ne tente la même pantomime avec Janis, elle lui tendit sa propre main avec, sur le visage, un air de dédain impérial.

Le religieux eut un hoquet de surprise, tandis qu'elle entendit en même temps un petit gloussement qui venait du père Luigi.

— Eh bien, moine ? On ne baise pas la main de son impératrice ? On ne présente pas ses devoirs à l'impératrice ? On ne s'agenouille pas devant l'impératrice ? demanda-t-elle en parlant de plus en plus fort.

Toutes les personnes présentes dans l'enceinte entendirent ces phrases, d'autant qu'un silence remarquable s'était fait dès l'entrée du carrosse dans la place.

Le gros moine hésita visiblement. Janis s'attendait à ce qu'il demande à voir la preuve de son identité donc de son titre mais, avec un effort qui lui arracha un pet sonore, il s'agenouilla pesamment devant Janis. Il savait donc parfaitement qui elle était. Le père Luigi avait eu raison : les moines combattants ne l'avaient sans doute jamais perdue de vue et connaissaient parfaitement son identité durant toutes ces années.

« Ils eussent dû me tuer », pensa-t-elle. Puis elle demanda à la ronde, d'une voix forte : Qui me présente ce moine ?

— Puis-je avoir ce grand honneur, Majesté ?

— Mais avec plaisir, père Luigi.

— Majesté, je vous présente *il padre* Raoul di Guérande conseiller de Monsignor di Stenia, *il* grand prieur.

— Relevez-vous, moine, dit Janis sans le toucher, ce qui indiquait une acceptation avec réserve. Vous savez que vous êtes ici pour participer au jugement du duc de Giraudou pour ses exactions multiples, rouerie envers l'empereur Kéral le troisième, odieusement assassiné par le poison, et tentative de meurtre sur notre impériale personne.

— En effet, mon enfant, en effet, dit le moine en soufflant, fatigué de l'exercice qu'elle venait de le contraindre à accomplir.

— Vous pouvez me nommer Majesté, moine.

Elle attendit une réponse. Patry lui avait appris, il y avait de cela quelque temps maintenant, que l'empereur était considéré comme le chef religieux dans l'empire, quelle que soit sa religion. Elle avait très bien retenu cette leçon et entendait bien ne rien laisser passer à ce gros tas de suif.

— M'avez-vous bien ouïe, moine ? Vous pouvez m'appeler Majesté, répéta-t-elle d'une voix froide.

— Comme il plaira à Votre Majesté, susurra le religieux.

— Que dites-vous ? Je ne vous ai pas ouï, dit sadiquement Janis.

— Comme il plaira à Votre Majesté, répéta-t-il à haute voix.

— Bien, conclut Janis. Patry, que l'on donne à boire à ces bêtes et aux hommes de l'escorte. Ils laisseront leurs armes à Paluche avant que d'entrer en la cantine. Père Luigi, moine, messieurs, s'il vous plaît de me suivre.

Elle se dirigea immédiatement vers la grande salle, sans vérifier si on lui emboîtait le pas.

— Je dois garder un groupe d'hommes pour mon escorte, déclara le moine.

Janis s'arrêta, se tourna d'une pièce et vint vers le gros homme jusqu'à le toucher.

— Oses-tu insinuer, moine combattant, que tu ne serais pas en sécurité dans une demeure impériale ?

— Non, Majesté !

— Oses-tu prétendre te présenter armé en guerre devant ton impératrice ? lui demanda-t-elle d'une voix sifflante.

— Non, Majesté ! Je ne prétendrai jamais chose semblable ! Jamais ! protesta vivement le moine.

— Alors à quoi vont te servir tes hommes armés dans ma demeure ? Ils vont à la cantine ou restent dehors, mais n'entrent pas dans cette salle. Ce qui va s'y dire n'est pas pour toutes les oreilles. M'entends-tu, moine ?

— Parfaitement, Majesté, je vous entends parfaitement, dit le gros homme, battant en retraite.

« Et en plus, c'est un lâche », pensa-t-elle.

La grande salle avait été préparée en vue du jugement. L'on avait aligné deux tables où siègerait le tribunal, une chaise leur faisant face servirait de siège au duc. Tous les autres meubles avaient été déménagés, de façon à ce que l'allure générale soit solennelle et que rien ne vienne distraire les acteurs du drame de leur tâche principale.

Janis avait passé une grande partie de la soirée et de la nuit à se faire expliquer les rouages de la justice impériale par son Puissant. Il fallait que tout soit fait dans le respect des textes de façon à ce que personne ne puisse mettre ce jugement en doute. Ils avaient consulté tous les livres du Puissant sur le sujet, aidés en cela par le père Luigi qui s'était révélé d'une efficacité remarquable.

— Nous sommes ici pour juger le duc de Giraudou pour les griefs que j'ai énoncés tout à l'heure et qui sont : exactions multiples, rouerie envers l'empereur Kéral le troisième et tentative de meurtre sur notre impériale personne. Nous devons composer le tribunal selon le code de jugement impérial qui stipule qu'il doit se composer d'un accusateur, de deux parties neutres, d'un défenseur et d'un juge assisté d'un secrétaire. Je vous propose la composition suivante : mon Puissant représentera l'accusation, car il a pu assister à tous les faits reprochés au duc ; le comte de Campbel et le père Luigi représenteront la partie

neutre, car ils ne connaissent directement aucun des faits ; le chevalier de Biscaye représentera le secrétaire impérial qui prendra en note toutes les décisions de justice prononcées lors de ce jugement ; le père de Guérande se chargera de défendre le duc, car...

— Pourquoi moi ? demanda soudain le moine.

— Vous interrompez votre impératrice, moine ? Vous êtes décidément peu au fait des usages et traditions impériales. Comment avez-vous pu vous hisser à la charge qui est la vôtre sans connaître les règlements imposés par l'étiquette ? Nonobstant ce manquement, je veux bien vous répondre, ajouta-t-elle avec mansuétude. Vous représentez la défense du duc pour deux raisons : la première et que l'un des préceptes de la religion dont vous devez de faciliter l'extension est que Dieu pardonne leurs péchés à tous les pécheurs, quelle que soit leur faute. Vous représentez Dieu en cette salle, non ?

— Le père Luigi...

— Est en dessous de vous dans la hiérarchie cléricale, je suis à tout plein d'accord avec vous. Donc, vous représentez Dieu dans cette salle. La deuxième raison est que nous avons trouvé ceci sur le corps de l'homme qui a tenté de m'occire, dit-elle en faisant passer la croix d'argent à la ronde. Ce qui désigne des liaisons entre le moine combattant qui la portait et le duc.

Elle récupéra la croix que le religieux tardait à lui rendre.

— Vous êtes un moine combattant, donc vous êtes tout désigné pour représenter la défense. Je serai le juge de ce tribunal. Que celui qui voit des objections à la composition de ce tribunal s'avance et parle haut et fort.

Personne ne dit mot.

« Il est couard et bête de surcroît », songea-t-elle en regardant de Guérande qui ne savait où mettre son ventre et tentait de se faire le plus petit possible.

Elle se demandait comment le moine n'avait pas compris que ce tribunal allait inévitablement condamner le duc, ni pourquoi il n'avait pas réagi lorsqu'elle avait présenté la croix. Il aurait pu lui-même condamner avec véhémence le moine qui la portait et même, réclamer sa tête. Il aurait alors annihilé l'un des arguments de Janis contre sa confrérie.

Lorsqu'elle parla de tout cela à Patry dans la chambre qu'elle occupait désormais avec Wyn, il lui répondit :

— Il n'y a rien que de très normal à tout cela, ma Dame. Comment un homme tel que de Sténie pourrait-il supporter une intelligence qui le critiquerait, discuterait, argumenterait ? Il veut être le maître. Il s'entoure de potiches serviles et à l'entendement de moineau.

— Je croyais naïvement que les hommes placés au plus haut de l'empire étaient loyaux et voyaient l'intérêt général avant le leur, dit-elle.

— Naïve petite serveuse d'auberge, dit Wyn en les rejoignant. C'est pour cela que nous t'aimons, ton Puissant et moi.

— Wyn, dit Janis prise d'une soudaine impulsion, agenouille-toi.

Étonné, Tréval obéit. Elle alla vers la chaise qui portait sa ceinture et son fourreau, saisit son épée et prononça :

— Wyn Tréval, nous vous faisons chevalier impérial, car telle est notre volonté. Jurez-vous de servir l'empire et de respecter l'impératrice avec fidélité, dévouement et loyauté jusqu'à la mort ?

— Si cela vous peut plaire, Majesté, je le jure, dit Tréval avec un sourire.

— Relevez-vous, chevalier de Tréval.

Elle le prit par les épaules et lui donna l'accolade traditionnelle qui se transforma en rapide baiser sur les lèvres.

— Même lors d'un adoubement, tu ne peux museler ton insolence, chevalier, remarqua le Puissant.

— Grommelle, l'ancêtre, dit joyeusement Tréval. J'entends bien que tu m'envies cette liberté.

Le duc était propre, rasé de près et prenait son repas dans la cuisine sur un coin de table, surveillé par Paluche.

— L'orni ? demanda Janis.

— En chasse avec les hommes, répondit Paluche.

— Je vais la rappeler, elle doit être là pour le jugement.

— Ainsi, femme, vous êtes cousine, dit tout à coup le duc.

Janis le regarda. Il continuait de manger, mâchant avec application.

— C'est ce que l'on prétend, répondit-elle.

Le duc hocha la tête, vida son gobelet et la regarda.

— Vous seriez la fille de Kéral ?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'a-t-il jamais dit, ce bon oncle chéri ?

— Se peut qu'il ne plaçait qu'une confiance limitée en votre fidélité, mon cousin.

— Mais alors, pourquoi ne m'aime-t-on pas céans ? cria tout à coup le duc. Que faut-il que je fasse pour que l'on m'aime ? Qui dois-je occire ? Qui dois-je supplier ?

Il tenta de se lever, mais Paluche l'en empêcha d'une seule main.

— Et où sont mes gens ? Où sont mes chiens ? Continuait de crier le duc. Puis, aussi soudainement qu'il s'était emporté, il se calma. Votre table est succulente, jeune damelle. Il vous faudra me visiter pour que je vous rende cette politesse, dit-il avec un petit salut de la tête.

— Tu l'enfermes à nouveau, Paluche. Duc, nous vous irons quérir juste avant votre jugement.

Le pacificateur fit se lever le duc et l'emmena vers la cave. Janis entendit le prisonnier qui déclama :

— Comme un ballot de paille. Je suis traité comme un ballot de paille. L'on me prend, l'on me pose. Je n'ai rien à aimer, rien à haïr, je ne suis qu'un fétu emporté par la tempête du jugement et ne me poserai qu'une fois le vent tombé, sur une terre à nouveau lisse et blanche, lavée de toutes ses impuretés, débarrassée du sang, du foutre et de la viande des cadavres qui me tourmentent chaque nuit. Les hiboux hurlent à la lune et plantent leurs couteaux dans mes yeux...

Le reste se perdit quand ils passèrent la porte de l'escalier. Cet homme était totalement dément. Rien de sensé ne semblait pouvoir être tiré de lui.

— Et il est duc. Il exerce un pouvoir de justice dans son duché, dit Janis.

Le repas de mi-journée eut lieu dans la grande salle. Janis était assise au centre, Wyn à sa gauche et Patry à sa droite. Paluche se tenait près de Wyn et le père Luigi à côté du Puissant. En face d'eux s'assirent Campbel, Biscaye et Guérande.

Janis annonça l'adoubement de Wyn qui lui donna un léger coup de pied sous la table. Elle savait qu'il ne tenait pas à ce que tout le monde le sache, mais elle voulait néanmoins que cela soit reconnu par la noblesse et le clergé.

— Mes félicitations chevalier, dit Guérande, tout miel.

— Félicitations pour quoi, monsieur le moine ? demanda Tréval.

— Appelez-moi mon père, chevalier.

— Ah que nenni, monsieur le moine. Sans vouloir vous aucunement offenser, de père, je n'en ai jamais eu qu'un. Un homme brave et bon qui m'a élevé, protégé, appris une foule de choses et m'a laissé courir les routes. Je ne lui ferai jamais l'injure de nommer ainsi quiconque, fusse une personne respectable comme vous l'êtes certainement, monsieur le moine... Mais je vois votre figure s'allonger et devenir aussi triste qu'une vie sans femme ! De grâce, monsieur le moine, ne prenez pas mal ces paroles que je dis à la chaude, dans la vivacité du moment. Mâchez-les un instant en bouche et versez-les dans vos mérangeoises ; vous entendrez alors leur vraie nature et découvrirez qu'il n'y a là aucune intention offensante, mais la remembrance qu'un fils doit à son père de sang. Ah ! Voici les viandes et les herbes ! Mangeons, car ainsi que le répétait sans cesse mon père qui était un grand lettré amoureux des belles lettres : « Servitude vient de par le ventre ! ».

Le début du repas fut assez silencieux après cette entrée en matière qui avait visiblement vexé Guérande. Mais Paluche et Wyn s'y entendaient pour alléger une atmosphère pesante. Ils rivalisèrent de souvenirs cocasses et leur discussion dériva tranquillement vers la chasse et les mérites comparés des différentes armes de jet. Biscaye donna son avis avec lequel, bien évidemment, Tréval ne fut pas d'accord. Ils se lancèrent alors dans une diatribe à l'issue de laquelle ils furent d'accord pour reconnaître les mêmes qualités à l'arc longbow et au curviligne.

Janis jetait des coups d'œil à Guérande. D'abord la mine sévère et souveraine de celui qui juge, il se désintéressa petit à petit de tout ce qui l'entourait pour ne plus se consacrer

qu'au contenu de son assiette. Il mangeait et buvait avec avidité, comme un homme qui meurt de faim et de soif. Les femmes qui servaient durent remplir son assiette par trois fois de viandes et légumes. On pouvait se demander s'il goûtait ce qu'il avalait, tant sa voracité était fascinante. À sa quatrième demande, Janis voulut faire signe aux femmes de l'ignorer, mais Wyn, qui devait la surveiller, lui glissa à l'oreille :

— L'ours qui mange est un ours qui dort, m'amie. Laisse-le bâfrer. Il aura beaucoup de peine tout à l'heure à maintenir ses yeux et ses ouïes ouverts pour défendre le folduc.

Guérande continua donc d'engloutir, ponctuant ses déglutitions de petits gémissements qui écœuraient Janis. L'orni, revenue de chasse juste avant le repas, dressait les oreilles à chacun de ces petits cris d'aise et penchait comiquement la tête sur le côté. Quand ils l'avaient vue, les convives avaient eu des réactions très diverses. Campbel, Biscaye et le père Luigi avaient pâli. Ils savaient visiblement ce qu'était un orni et de quoi il était capable. Guérande était resté indifférent, exactement comme s'il s'était agi d'un chien.

— Heureux les pauvres d'esprit, avait glissé Tréval à l'oreille de Janis.

Elle avait expliqué rapidement l'histoire de cet animal et leur avait assuré qu'elle était totalement apprivoisée. Voyant le fauve ronronner sous les caresses de la jeune femme, les invités avaient bien voulu être convaincus. Biscaye n'avait cependant pas quitté l'orni des yeux, repérant toujours l'endroit où elle se trouvait.

Dès que le repas fut terminé, c'est-à-dire dès que Guérande eut décidé qu'il en avait assez, Janis annonça la tenue du jugement.

— Comment ? Dès à présent ? s'étonna le gros moine.

— Les affaires aussi graves ne souffrent pas d'attente, moine. Le jugement se tient dès que la salle est prête. Vous pouvez, si vous le désirez, faire quelques pas dehors. Cela vous permettra de digérer quelque peu.

Elle eut beaucoup de mal à ce que son mépris ne transparaisse pas dans ces dernières paroles.

Faisant ce qu'elle avait recommandé, elle sortit, prenant le bras du père Luigi. Guérande resta affalé sur sa chaise, apparemment incapable de se lever et, les yeux dans le vague, la bouche légèrement ouverte, il sembla dormir durant tout le temps que dura le nettoyage de la salle et des tables.

Il faisait beau. Quelques nuages passaient mollement poussés par un vent frais. Janis laissa le père Luigi en grande discussion avec ses amis et s'assit sur la margelle du puits, là où elle avait coutume de se rendre lorsqu'elle voulait réfléchir, là où Calym lui avait parlé, la première nuit qu'elle avait passée dans la maison du Puissant.

— L'auberge est loin, ma petite damelle...

Paluche était à côté d'elle et s'asseyait.

— Oui. J'y pense souvent. Je ne sais si j'y retournerai un jour... Sans eux, ce n'est plus la même chose.

— Où vas-tu vivre, lorsque tu auras été sacrée ?

— Je ne sais, et je n’y pense pas. Cela me semble si loin, si irréel. Je vis l’instant, c’est tout.

— Tu vas le condamner ?

— Le folduc ? On ne peut dire avant un jugement si une condamnation sera prononcée, mais dans ce cas précis, oui. Je vais le condamner. Il est complètement dément, tu l’as pu juger. Le grand prieur peut en faire ce qu’il veut s’il sait comment le manœuvrer. Je dois m’en servir comme d’une arme qui se retournera contre celui qui l’a fabriquée.

— Adoncques, tout va se précipiter.

— Si tout se passe comme je l’entends, nous allons vers un affrontement avec les moines combattants.

— Comment vas-tu mener ce jugement ?

— Patry m’a conseillé de laisser parler Campbel et Biscaye. Il pense que Guérande, tout stupide qu’il le paraisse, est capable de rapporter ce qu’il a vu à son maître. Il ne faut donc pas que je semble trop pressée de condamner mon cousin.

Un jeune garçon sortit de la maison et vint vers eux en courant.

— Majesté, on me mande de vous dire que la salle est prête.

— Merci, mon Jacquot, répondit Janis en fourrageant de sa main les longs cheveux blonds de l’enfant.

Ils prirent place à la table recouverte d’une nappe blanche et sur laquelle on avait, à la demande de Janis, cousu des galons aux couleurs de l’empire.

Toutes les personnes de la maison étaient présentes. Janis ayant précisé qu’il s’agirait d’un jugement public.

Elle s’assit au centre, sur le fauteuil de Patry que l’on avait descendu pour l’occasion.

— Le décorum est essentiel, ma Dame. Il faut que le moine qui sera présent puisse juger de l’importance du jugement. Il le fera selon ses propres critères et, chez ces personnes, l’apparat, le faste et le cérémonial sont primordiaux, avait expliqué le Puissant à Janis.

Guérande était assis à sa gauche et Patry à sa droite. Le père Luigi à côté du Puissant et Campbel à côté du gros moine. Biscaye se tenait au bout de la table, un stylet dans la main et des feuillets vierges devant lui.

Quand le tribunal fut installé, Janis dit à Tréval :

— Chevalier, allez quérir le duc d’Auvroy de Giraudou.

Ils apparurent quelques instants après. Le duc était encadré par Wyn et Paluche. Ils l’assirent sur la chaise, en face de ses juges.

— Dois-je vous chanter une chanson ? demanda le duc d’une voix railleuse.

— Monsieur le duc, nous allons procéder à votre jugement pour de nombreux et graves faits qui vous sont reprochés, dit Janis. Je ne pense pas qu’il soit dans votre intérêt

de railler ce tribunal ni de lui manquer de respect.

— Que me chante cette damelle ? s'emporta-t-il tout à coup. Je suis duc d'empire ! J'ai droit de justice sur mes terres ! Je n'ouls pouvoir être jugé par ce tribunal ! On me clame que cette damelle est de sang impérial, qui me le prouve ? Qui me l'assure ? Le seul qui le pourrait a trépassé. La belle affaire. Je mande la justice divine ! Un combat au sang avec cette femme et, une fois qu'elle sera étendue, la tripe à l'air et la poitrine écarlate, elle me léchera les pieds pour que je lui pardonne... Qui me prouve qu'elle est de sang impérial ? Qui ?

À côté de Janis, Guérande commençait à sourire.

— Moi ! cria Janis.

Elle se leva et dégrafa le haut de son chemisier. Dénudant son épaule gauche, elle la présenta à tout le tribunal. Ils purent tous voir le sceau impérial gravé dans sa peau. Guérande cessa de sourire.

Elle alla devant le duc et lui exhiba le sceau. Il ne pouvait ne pas connaître cette particularité transmise d'empereur en empereur. Voyant la marque impériale, il poussa un cri et cracha sur l'épaule de Janis. Une bouffée de rage lui broyant le cœur, elle se retourna brusquement et, dans le même mouvement, asséna une claque magistrale au duc qui chut de sa chaise.

— Cela, c'est de la part de la femme que tu veux étripier, mon cousin. Ne compte jamais que je te lèche les pieds. Jamais. L'impératrice va te juger pour tout ce que tu as pu faire dans la vie. Mais sache que si tu en sors vivant, la femme te recommande de ne jamais te trouver en face d'elle.

Elle se pencha et, prenant son couteau, coupa un fragment de la chemise du duc avec lequel elle s'essuya avant de le jeter à terre.

Le duc ne disait rien. Mais quand Paluche se baissa pour le relever, il se débattit comme un dément et il fallut toute la force du pacificateur pour le contenir.

— Chevalier, appelez l'orni, dit Janis d'un ton las.

Le duc se calma instantanément. Le fauve entra dans la salle et, sur un ordre silencieux de Janis, s'assit devant le tribunal, face à l'accusé.

— Ma légitimité n'étant plus en doute, nous allons procéder au jugement du duc de Giraudou, déclara Janis.

Le jugement fut assez rapide. Malgré toute la mauvaise foi de Guérande, aucun tribunal n'aurait pu relâcher l'accusé suite à la lecture des faits qui lui étaient reprochés, le plus grave étant la tentative de meurtre sur la personne de Janis maintenant reconnue par tout le tribunal, y compris la défense, comme étant l'impératrice légitime.

Le gros moine tenta cependant de plaider la folie passagère, l'emprise du malin, la douleur causée par la mort de son oncle aimé.

— Douleur qui explique la volonté d'occire l'impératrice ? Je ne vous entends pas, mon père, railla Patry.

Le duc fut condamné à mort. Il devait être exécuté le lendemain matin.

— Cela lui laisse la nuit pour fuir, dit Janis à ses amis, une fois que la séance eut été levée. Wyn, as-tu bien œuvré sur le carrosse du gros moine ?

— Oui, Majesté. Il ne peut partir sur l'heure et devra attendre que la roue soit réparée. Notre forgeron y travaille depuis peu et devrait avoir terminé dans la nuit.

— Bien. La porte de la cellule est mal fermée, Paluche a laissé entendre au duc que l'orni le tuerait dans la nuit. Le gros moine mange de nouveau toutes nos provisions pour se calmer. Tout semble prêt. Attention, pas de garde près du carrosse. Je vais ordonner à l'orni de guider correctement le duc pour qu'il ne lui reste que cette solution. Dès que le carrosse quitte la maison, nous le suivons. Tout le monde est prêt ?

— Tout le monde est prêt, ma Dame, répondit Patry.

Janis prit congé de Campbel et Biscaye. Le père Luigi restait quelques jours, officiellement pour goûter un peu de repos, officieusement car Janis tenait à ce qu'il soit présent si tout se déroulait comme prévu et qu'elle devait se rendre au prieuré.

La soirée fut longue. Janis devait se raisonner pour ne pas guetter à la fenêtre. Elle n'avait qu'une peur, c'était que son cousin ne tente pas de s'évader. Bien que Paluche ait admirablement manœuvré et qu'il l'ait excité avant de le laisser dans sa cellule, le duc pouvait très bien se recroqueviller sur lui-même et attendre la mort dans un état catatonique.

Quand la nuit fut tombée, le forgeron apparut dans la salle.

— Majesté, le carrosse du père de Guérande est réparé. Il peut partir quand il le désire.

— Faudrait pour ça qu'il se réveille, dit Wyn.

Le gros moine dormait, affalé sur la table. Il ronflait assez discrètement, la tête posée sur les bras. Janis fit un signe de tête à Patry qui alla secouer le dormeur.

— Père de Guérande, éveillez-vous. Votre carrosse est prêt. Père de Guérande...

— Quoi ? On me nomme ? s'écria le moine en s'éveillant en sursaut.

— Votre carrosse est prêt mon père, vous pouvez partir, lui dit le Puissant.

— Ah... Merci, mon fils. Mais... Les routes sont-elles sûres ?

— Avec votre escorte de quinze hommes en armes, vous ne craignez rien d'ici à la cité impériale, de Guérande, le rassura Janis.

À cet instant, Paluche entra tout souriant dans la salle et fit un clin d'œil à Janis. Le folduc était dans le carrosse !

— Je ne sais cependant si je ne vais vous mander de rester céans pour la nuit. Je crains les brigands qui hantent la forêt citadine.

— C'est hélas impossible, Guérande, répondit Janis. Nous n'avons pas où vous loger décentement et je souhaite que le grand prieur soit informé de la tenue du jugement dans

les délais les plus brefs. Je vous charge donc de lui transmettre le document que voici, rédigé par le chevalier de Biscaye, secrétaire du jugement.

— Mais je...

— Je vous le mande expressément, Guérande, insista Janis.

Le gros moine sentit qu'il ne pouvait refuser et, avec sur sa figure la mine d'un condamné allant à son exécution, il tendit sa bague à baiser au père Luigi et sortit de la salle.

Le carrosse et les hommes attendaient devant le puits. Janis ne savait pas où le duc avait pu se cacher. Elle eut tout à coup peur que Guérande ne le trahisse, mais il ne dut pas le voir, ou alors il était meilleur comédien qu'elle ne le pensait, car il monta dans son carrosse et ordonna le départ sans que rien ne paraisse sur son visage, hormis cet air contraint et renfrogné qui lui donnait la mine boudeuse qu'affichent les enfants gâtés.

— Les bêtes sont-elles prêtes ? demanda Janis dès que le portail se fut refermé.

— Oui, Majesté. Le forgeron sortit les trois chemaux et un cheval sellés.

— Ma tenue, demanda la jeune femme.

La mère de Mure lui donna ses vêtements. Elle alla rapidement se changer dans le box de Parfum, suivie par l'orni que toute cette agitation amusait, revint en courant et sauta en selle. Ses amis étaient déjà sur leurs montures et l'attendaient.

— Allons-y, nous ne devons pas les perdre.

L'orni galopant à sa gauche, elle prit la tête aux côtés de Patry qui portait le père Luigi en croupe. Suivaient Wyn sur Silèse et Paluche sur un cheval.

La nuit était claire. Ils n'avaient pas besoin de lanterne pour avancer et ne risquaient donc pas d'être repérés par les hommes de la suite du gros moine. Les chemaux y voyaient de toute façon comme en plein jour et le cheval de Paluche ne semblait pas inquiet de chevaucher en telle compagnie.

Ils rattrapèrent rapidement le carrosse et durent ralentir de façon à passer inaperçus. Le gros moine menait bon train.

— Il va crever ses bêtes à cette allure, dit Tréval. Il a si peur de la nuit qu'il doit faire dans ses chausses, ce gros tas graisseux.

— Chevalier, vous parlez d'*oun padre*, lui dit le père Luigi.

— Certes, mais peut-on considérer cette chose grasse et pansue comme un guide spirituel ? Je le décrois fortement.

— Se peut qu'il mène aussi bon train parce qu'il a découvert sa cargaison clandestine ? proposa Patry.

— Nous ne le saurons qu'une fois arrivés, conclut Paluche.

— Le mot qu'il faut, avec la sagesse du peuple. Hein, petit homme ? lui dit Tréval.

Ils se turent et suivirent le carrosse en silence jusqu'aux portes de la cité impériale.

– Chapitre onze –

À cette heure si matinale, il n’y avait que peu de monde à demander l’entrant au guichet. Le carrosse ne s’arrêta qu’une poignée de secondes, ses armoiries lui servant de laissez-passer.

Janis et ses amis se présentèrent très peu de temps après.

– Où allez-vous ainsi, cavaliers ? demanda le guichetier.

– Tu le vois bien, guichetier, nous allons en la cité, répondit Tréval.

– À cette heure ?

– Tu viens de laisser passer un carrosse auquel tu n’as pas fait d’histoire, ce me semble.

– Wyn, laisse Patry parler, s’il te plaît, intervint Janis.

– Une damelle habillée en homme, il y a cachotterie dans ce déguisement, commenta le guichetier, soupçonneux.

– De cachotterie, point. Mais de dol en ta tête, moult, si tu ne t’avises pas de nous ouvrir promptement, l’homme, dit Patry. Le carrosse que tu viens de laisser passer tout à l’heure nous doit conduire au prieuré pour une affaire d’empire. Se peut l’ami, que l’empereur, ou l’impératrice, te tiendrait quelque rigueur de l’avoir empêché de régler ses affaires avec la diligence indispensable. M’entends-tu ?

– Je ne sais si je vous entends comme il le faut, sieur camalier. Comprenez ma mésaise, je me dois d’accomplir mon devoir, et votre compagnon me prend de haut.

– Mon compagnon est malengroin de voir l’affaire traîner en longueur. D’ailleurs, il est souvent malengroin. Ne prête donc pas attention à ses paroles sales et fâcheuses. Il n’en prononce que de telles.

– Déclinez vos identités, décida l’homme, que je les note et vous laisse l’entrant.

Ils s’exécutèrent.

Quand vint le tour de Janis, elle annonça :

– Janis de Tréval. Le sieur malengroin est mon époux.

Wyn se figea sur sa selle, prit la main de la jeune femme et la serra avec force.

– Qu’est donc cet animal ? demanda encore le guichetier en désignant l’orni qui se tenait dans l’ombre de Parfum.

— Mon chien, répondit le père Luigi.

— Votre...

— ... Chien. Oui, mon fils.

— La merci à toi guichetier. Bonne veille, dit rapidement Patry pour couper court à toute nouvelle discussion.

Ils entrèrent rapidement puis, Patry prenant la tête, se dirigèrent rapidement vers le prieuré. Le carrosse ne pouvait aller très vite dans les rues parfois étroites de la cité. Ils le rejoignirent juste au moment où il allait franchir la voûte du portail.

— Comment savoir si mon cousin est à l'intérieur ? demanda Janis.

— Espérez-moi quelques instants, dit Wyn.

Il sauta de Silèse et, suivant les zones d'ombre, se glissa jusqu'au mur du prieuré. Arrivé là, il grimpa comme un singe jusqu'au sommet et disparut de l'autre côté.

— Mais que va-t-il encore faire ? dit Janis.

— Je crois qu'il sait ce qu'il fait, ma Dame, la rassura Patry.

Ils attendirent de longues minutes. La nuit pâlisait.

— S'il n'est pas là à la prochaine volée de cloches, je vais le chercher, dit Janis.

— Et tu ruines tout le plan que tu as mis des jours et des jours à échafauder ? C'est bien peu réfléchi, ma damelle, remarqua Paluche. Espère-le, t'a-t-il demandé.

Les cloches se firent entendre. Janis était descendue de Parfum et marchait de long en large, les poings serrés. Elle jetait parfois un regard inquiet vers Patry qui ne savait que lui répondre.

— Le voilà, souffla Paluche.

En effet, une tête venait d'apparaître au sommet du mur.

— Il ne pourra sauter, il va se rompre les os ! dit Janis. Patry, vient m'aider.

L'heure était très matinale et heureusement, la petite place était encore vide. Elle monta sur Parfum et le plaça tout contre le mur. Le Puissant se mit debout sur l'étalon et tendit les bras. Wyn se laissa glisser jusqu'à eux et descendit à terre.

— Tu veux me tuer ? lui dit Janis.

— Nenni, Majesté, répondit Tréval avec une révérence.

— Ne te moque pas, en plus ! Tu disparaîs sans nous dire ce que tu comptes faire et l'on doit t'attendre sans savoir si tu es vif ou occis. Alors ne te moque pas !

Elle était fâchée. Tréval prit un air désolé et lui dit :

— Pardonne-moi, m'amie. Je ne te voulais point déquiéter, mais la décision devait être prestement prise. Les gardes étaient occupés à regarder l'entrée du carrosse et à multiplier les courbettes devant le gros tas de graisse. J'eusse attendu pour vous expliquer ce que j'escomptais entreprendre, qu'ils eussent très aisément pu me repérer et me faire descendre comme un gros fruit de sur l'arbre où je m'étais perché. Me pardonnes-tu ? demanda-t-il en tendant la main.

- Je ne sais, répondit-elle encore remuée.
- Narre-nous ce que tu as vu, dit Patry. Si vous le permettez, ma Dame.
- Bien sûr, dit-elle. Que cette folie ait au moins servi à quelque chose.
- Le folduc était bien dans le carrosse. Il est impossible à mon avis que le pansu ne l'ait vu en entrant.
- Il nous a joués. Il a plus de rouerie que je ne l'en aurais cru capable, dit Janis.
- Dès que le carrosse fut entré en y-celle enceinte, un moine très simplement vêtu est venu à sa rencontre. Le gros joufflu est descendu et s'est pratiquement vautré à terre devant ce fluet moine.
- Di Stenia, commenta le père Luigi.
- Cette petite chose ? Ce petit moine si humblement vêtu ? s'étonna Wyn.
- *Si*. Il montre *oun* grande *houmilité*. Ma c'est là-dédans *qué sé* niche l'orgueil, dit le religieux en se frappant la poitrine.
- Ils ont conversé quelques instants. De Sténie semblait courroucé. Il levait les bras, partait, revenait. Tandis que le ventripotent ne savait où accourir sa graisse. Je n'ai point ouï ce qui se disait. À la parfin, de Sténie est allé vers le carrosse et a tendu la main. Notre folduc est apparu, noble et majestueux. Tenant la main du prier, il est descendu de voiture, se comportant exactement comme s'il était chez lui. Le prier et le tas de suif se sont inclinés devant lui et alors m'amie, dit-il en regardant Janis, il a posé ses mains sur leur crâne de traître et les a relevés. Tu m'as bien ouï : il se prend pour l'empereur, ce fol ! Ce dément se prend pour l'empereur !... J'en savais assez. J'ai attendu qu'ils veuillent bien départir de la cour, ce qu'ils ont fait après moult courbettes et compliments, si j'en peux juger par les grâces qu'ils se faisaient. Ensuite, dès que les gardes m'en ont laissé le temps, j'ai sauté sur le faîte du mur et vous ai vus. Cela ne valait-il pas une petitissime imprudence ? demanda-t-il à Janis.
- J'en déciderai plus tard, répondit-elle en faisant la moue.
- De Sténie se sent forcé, ma Dame. D'après ce que Wyn a vu, il n'est pas aise de savoir le duc en ses murs.
- Mais il lui a fait des courbettes cependant, intervint Tréval.
- Certes, il le doit pour convaincre le duc de jouer son jeu. Mais son comportement avec Guérande montre bien qu'il n'approuve pas la venue du duc. Je crains quelque chose ma Dame.
- Qu'est-ce ?
- Que de Sténie ne dénonce votre cousin et ne nous le remette... Mort, bien sûr.
- Il le ferait ?
- C'est même ce qu'il a de mieux à faire. Il l'empoisonne et nous le livre, prétextant une folle tentative d'assassinat ou je ne sais quelle autre possibilité. Nous serions alors obligés d'accepter ce gage de loyauté et d'en remercier le grand prier.
- Mais...

— Ma Dame, nous n’aurions alors plus aucune preuve de la trahison du prieur.

Janis réfléchit quelques secondes et décida :

— Il nous faut agir maintenant. Patry, tu vas au palais chercher tous les nobles que tu peux réveiller et accours ici le plus prestement possible.

— Je ne..., commença le Puissant.

— Ne m’interromps pas. Je serai en sûreté avec Wyn, Paluche et l’orni. Tu dois faire le plus vite possible. Nous allons entrer dans le prieuré et tenter de confondre de Sténie. Dès que nous sommes entrés, tu prends nos montures et files vers le palais. Plus vite tu iras, plus vite nous aurons partie gagnée. Je veux que d’autres que nous voient ce que nous verrons. On ne pourra ainsi nous suspecter de manœuvre ou de complot contre de Sténie. Où sont les appartements du prieur ?

— Je ne sais, dit le Puissant.

— *Yé lé sais. Ma, entrare è pericoloso. Tout près della grande cappella, una piccola casa tutta bianca.*

— Toute blanche, traduisit le Puissant.

— Merci mon père, dit Janis.

— *Prego, signora.*

— Ma Dame, commença Patry...

— Je sais mon Puissant, je serai prudente, je te le promets.

— N’aie crainte l’ancêtre ; le petit homme, toutou et moi allons veiller sur elle, dit Tréval.

— Allons, le jour se lève, dit Janis.

Elle fut hissée au sommet du mur par Patry qui aida Paluche et l’orni, Wyn n’ayant aucun besoin d’aide.

Ils rampèrent jusqu’à l’arbre où s’était tenu Wyn. L’orni s’en sortit très bien, mieux que Paluche dont la souplesse n’était pas la première qualité.

Deux moines gardaient l’entrée. Ils étaient assis l’un près de l’autre et semblaient très occupés à regarder vers le sol. Janis les vit qui lançaient des choses en l’air et les rattrapaient habilement avec la même main, tandis que l’autre ramassait autre chose à terre.

— Des osselets, chuchota-t-elle à ses amis.

Ils hochèrent la tête.

Ils grimpèrent dans l’arbre, devant sauter pour atteindre l’appui le plus proche. Il s’agissait d’un chêne et les branches étaient suffisamment grosses pour ne pas céder, même sous le poids de Paluche. Cependant, le pacificateur n’était pas très discret et il fit beaucoup de bruit s’agrippant à la branche qui trembla sous sa traction. Les deux moines levèrent immédiatement les yeux et saisirent leurs arcs, brusquement aux aguets.

Janis ordonna mentalement à l’orni de partir en courant vers le fond du jardin.

L'animal obéit sur-le-champ sautant à terre. Elle partit à fond de train, rasant le sol. La pénombre se dissipait, mais il ne faisait pas encore tout à fait jour. Les gardes ne virent qu'une masse sombre qui passait devant eux en galopant.

— As-tu vu ce que c'était ? demanda l'un d'entre eux.

— Non, répondit l'autre. On aurait dit un chien.

— Un gros chien.

— Oui, un gros chien.

— Que fait-on ? Que va-t-on dire ?

— Nous n'avons rien vu. Si jamais on narre qu'il y avait un chien dans l'arbre, on devinera qu'on jouait au lieu de garder. Un chien, ça ne peut pas faire de mal.

— Tu crois ?

— Mais oui, viens, agissons ainsi. Les autres pourront croire qu'il est entré par la poterne du jardin, elle est vermoulue. D'ailleurs, il est certainement entré par là-bas, ajouta-t-il en se persuadant lui-même. Comment veux-tu qu'il soit entré par ici ? En sautant par-dessus le mur, sans doute ? Ils n'ont qu'à mieux surveiller leur secteur.

Ils repartirent vers le portail mais ne reprirent pas leur jeu.

Janis et ses deux compagnons descendirent très doucement de leur perchoir. Une truffe humide vint se frotter à la main de Janis qui sursauta. L'orni. Elle était revenue sans bruit et sans se faire remarquer. La jeune femme la caressa et la félicita mentalement.

Ils avancèrent au jugé, Wyn les guidait en empruntant le même chemin que de Sténie et ses acolytes avaient suivi. L'orni ne quittait pas Janis d'une semelle. Le jour se levait de plus en plus franchement. Ils devaient se cacher pour éviter les moines qui passaient, seuls ou en petit groupe. Ils remarquèrent des civils. Janis eut alors une inspiration soudaine. Elle alla rapidement vers un carré de terre fraîchement remué et saisit trois outils.

— Tenez. Nous sommes des jardiniers, dit-elle à ses amis en leur tendant une pelle et un sarcloir.

— Bien raisonné, m'amie, dit Tréval avec un sourire.

Dès lors, ils marchèrent à découvert, Janis guidant l'orni qui les suivait en se cachant le mieux possible. Ils croisèrent plusieurs moines qui ne leur accordèrent pas plus d'attention que s'ils avaient été transparents.

— C'est immense, cet endroit ! pesta Tréval. Où elle se tient leur grande chapelle de m...

— Wyn !

— Qu'y a-t-il, m'amie, deviens-tu respectueuse de cette croyance ?

— J'ai surtout peur que l'on ouïsse tes blasphèmes.

— Demandons, dit soudain Paluche.

Tréval et Janis le virent se diriger vers un moine qui venait vers eux d'un pas pressé.

Le pacificateur l'arrêta, s'inclinant avec servitude et conversa un instant avec lui. L'autre lui indiqua une direction puis reprit son chemin.

— J'ai l'information qu'il nous faut, suivez-moi.

— Petit homme, je suis muet d'admiration, dit Tréval.

— Cela ne s'oit point, remarqua Paluche.

La grande chapelle était immense. Dressée derrière le prieuré proprement dit, elle occupait tout l'espace de l'enceinte, jusqu'au mur. Elle devait avoir été bâtie plus récemment que le reste des bâtiments, car l'architecture était différente, ainsi que les matériaux utilisés pour la construire.

— Là, dit Paluche.

Il désignait une petite maison entièrement blanche qui s'adossait au mur de la chapelle, comme abritée contre l'imposante masse de pierre.

Ils allèrent près de la maison du prieur et Wyn frappa à la porte.

— Personne, commenta-t-il.

— Il faut nous séparer. Nous ne pouvons rester ici à l'attendre nous devons le trouver prestement, décida Janis.

— Je n'aime point cela, m'amie, mais tu as raison. Je vais vers le prieuré. Paluche vers le cloître. Et toi m'amie, dont la féminine apparence est par trop visible, va dans la chapelle, tu y seras moins voyante. Observe qui vient et qui sort. Retrouvons-nous céans à la prochaine volée de cloches. Qu'en êtes-vous apensés ?

— D'accord, dit Paluche.

Il partit aussitôt, les laissant seuls.

— Fais attention à toi, chevalier.

— Toi de même, Majesté, répondit-il en l'embrassant.

— Pas ici, on nous peut voir ! dit Janis en le serrant contre elle.

Tréval parti, elle entra dans la chapelle. L'édifice était encore plus impressionnant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un gigantesque christ cloué sur sa croix paraissait surveiller l'immense salle qui s'étalait à ses pieds. De nombreuses statues de saints et de saintes ressemblaient à des personnes qui auraient été figées là par quelque génie malin. Des colonnes de marbre blanc tombaient du plafond et formaient une haie minérale qui bordait chaque côté du bâtiment. On n'entendait pas les cris des moineaux ni les roucoulements des pigeons qui vivaient généralement dans les grandes églises, les peuplant de leurs vols et de leurs disputes. Il n'y avait pas un son. Pas un souffle. La pénombre était pourtant habitée. Janis ressentait jusque dans sa chair la présence d'un esprit dans cet endroit. Un esprit néfaste. Elle se sentit lue dès qu'elle entra dans la chapelle, mais ne se résolut pas à faire demi-tour.

Instinctivement, elle rasa les murs. L'orni ne la quittait pas et semblait elle aussi en proie à une agitation intérieure. Elle regardait de tous côtés, grondait sourdement et se pressait contre la cuisse de la jeune femme qui n'osait s'arrêter mais continuait d'avancer

vers l'autel, ne sachant où se cacher. Aucun endroit ne lui semblait suffisamment abrité pour se soustraire à la vue des moines qui viendraient inmanquablement se recueillir. Les statues lui paraissaient trop exposées, l'ombre des colonnes lui paraissait trop mince, elle ne parvenait pas à réfléchir correctement et la progression de sa confusion mentale perturbait l'orni qui commençait à trembler de peur.

Elle se dirigea lentement vers l'autel. Une partie d'elle-même était certaine qu'elle y serait à l'abri, tandis que l'autre ne comprenait pas comment elle pouvait penser à une chose semblable. Cependant, lentement, inexorablement, elle avançait. Ses pas étaient de moins en moins amples. Elle tremblait de plus en plus. Elle ne s'était pas aperçue que l'orni ne la suivait plus. L'animal était resté prostré près du mur, se refusant à avancer ainsi à découvert et tremblant de tous ses membres, tellement l'esprit de Janis était pillé, fouillé par une puissance inconnue.

La jeune femme arriva enfin à l'autel. Elle était en nage, aussi épuisée que si elle avait fourni un énorme effort physique. Elle s'appuya sur la pierre et posa son visage contre le marbre dont la fraîcheur la ravigota quelque peu. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle ressentait avec anxiété l'étrangeté de ce qu'elle faisait, mais ne parvenait pas à penser correctement à tout ce que cela pouvait impliquer. Il lui était impossible de se concentrer sur une idée, de la suivre jusqu'au bout de son raisonnement. Son esprit ne fonctionnait plus que par bribes, par flashes de conscience dont elle tentait désespérément de reconstituer la progression pour ne pas devenir folle.

— C'est pourtant ce qui vous attend, Majesté, dit une voix derrière elle.

Elle se retourna avec une exaspérante lenteur. Un petit moine tout de blanc vêtu se tenait devant elle. De Sténie. Il souriait. Sa personne était très soignée. Chacun de ses ongles était net, exempt de toute trace de poireau.

— Pourquoi de poireau ? dit Janis, sans se rendre compte qu'elle parlait à voix haute.

— N'ayez crainte, jeune femme. Cette confusion mentale ne durera que si je le désire. Or je ne la désire pas vraiment, pour ce que j'ai à faire avec vous. Je ne la maintiens actuellement que pour éviter à votre fauve de me déchiqueter. Vous avez réussi un tour de force, savez-vous ? Bien peu d'esprits sont capables de résister au cri d'une femelle sauvage adulte. Il est regrettable que nous ne puissions échanger nos souvenirs autour d'une tasse de café.

— Il boit du café comme le père Luigi, c'est amusant. Mais il doit avoir un tout petit appareil, avec un nez si ridicule !

Elle ne pouvait empêcher les phrases les plus absurdes de sortir de sa bouche.

— Le sexe n'est pas tout dans la vie, jeune femme. L'esprit est tellement plus puissant, tellement plus satisfaisant. Oui, je vous disais que je suis admiratif pour ce que vous avez fait avec cette bête. Elle vous obéit au doigt et à l'œil sur simple injonction mentale, n'est-ce pas ? C'est admirable ! Je vous jalouse un petit peu pour cela, savez-vous ? Je dois maintenant me livrer à quelque chose qui me déplaît autant qu'à vous, jeune femme. Je vais vous lire. Entièrement. Vous n'aurez plus de secret pour moi, et je pourrais ainsi juger ce que je peux faire de vous. Soit vous deviendrez aussi folle que votre cousin qui, je vous rassure tout de suite, ne l'était pas avant que je le lise. Lorsque je l'ai lu, je me suis aperçu de cette folie latente qu'il jugulait fort bien. Il ne m'a suffi que de le côtoyer

quelque temps et de perturber quelque peu le fonctionnement de ses... mérangeoises, comme le dirait votre amant.

Il s'approcha de Janis qui tenta de reculer, mais elle fut terrassée par une douleur fulgurante à l'arrière de la tête. Elle ne voyait plus. Des éclairs lumineux lui transperçaient les yeux en faisant un silencieux vacarme qui torturait ses oreilles.

— L'orni, dit-elle, il faut que je pense à l'orni.

Elle se concentra jusqu'à sentir sa tête éclater et, en même temps, prise dans un formidable étau. L'orni avança vers l'autel, tous les crocs découverts.

— Vous savez que vous me fascinez, Janis ? dit de Sténie. Vous résistez alors que plus d'un serait fou à votre place. Hélas, mon amie, je dois vous dire que votre résistance, toute admirable qu'elle soit, est vouée à l'échec. Personne ne m'a jamais résisté. Voyez, votre fauve ne sait plus ce qu'il fait là.

En effet, l'orni retournait se cacher derrière une colonne, tremblante de peur et laissant une trace d'urine sur son passage.

De Sténie poursuivait son effraction. Patiemment, avec opiniâtreté, il entra dans l'esprit de Janis. Elle ressentait une froide et inquisitrice présence l'envelopper et regarder partout, fureter dans tous les recoins de sa mémoire, lui révélant des détails insignifiants qu'elle croyait avoir oubliés, des sensations qu'elle n'avait jamais connues. Elle eut faim, elle eut chaud, soif, envie de rire, de crier, de courir, de sauter, de faire l'amour, elle eut un orgasme, puis un autre, elle eut mal au ventre, elle sentit de l'eau lui couler à l'intérieur du corps. Elle passa par une foule de sensations aussi incongrues les unes que les autres. Mais ce qui lui permit de tenir c'est que, de Sténie la lisant, elle le lisait un peu également. Elle ne savait s'il en avait conscience et tenta désespérément de tenir cela aussi éloigné de sa curiosité que possible.

Elle découvrit un petit enfant très intelligent, réputé pour son caractère curieux de tout, sachant lire et compter à deux ans, aimant la vie et les femmes dès son plus jeune âge. Elle fit connaissance avec un adolescent dont l'intelligence supérieure effrayait ses camarades ou les rendait jaloux. Les femmes se détournaient de lui à cause de sa débilité physique. Chacune de ses expériences sexuelles était un échec. Il devint homosexuel et trouva dans les jeunes garçons les plaisirs que les femmes lui avaient refusés. Lorsqu'il fut appelé pour les Devoirs d'Empire, il fut immédiatement remarqué par les recruteurs de Puissants. Il passa avec succès tous les tests intellectuels et fut orienté dans cette voie, dans la maîtrise de l'esprit. Il subit lui aussi la piqûre, comme Patry, mais il frappa le tableau... Il fut alors emmené dans une cage où on l'étudia pour ses capacités télépathiques. Comme une bête. Ce séjour dura plus de dix années durant lesquelles il affina ses pouvoirs, ne livrant à ses observateurs que ce qu'il fallait pour qu'ils le laissent en vie et aient besoin de l'étudier encore et encore... Il apprit progressivement à diriger les comportements. Il lui fallut deux années entières pour être en mesure de diriger totalement une personne. Trois autres années pour rendre fou un de ses gardes. Il finit par se libérer grâce à la complicité involontaire d'un garde impérial. Il s'enfuit ensuite et se fit passer pour un moine. Le reste ne fut plus qu'une question de patience et de ténacité... Ce fut au cours de ces années que le père Luigi fit sa connaissance. Son aspect de jeune homme et son habilité à tromper ses interlocuteurs lui avaient permis de passer pour un jeune religieux avide de progresser. Il avait dû ronger son frein et attendre, sans cesse attendre...

Il rêvait de sa revanche depuis si longtemps qu'il en bavait presque en lisant tout ce que l'esprit de Janis contenait comme informations dont elle ignorait l'existence. Elle sut ainsi comment diriger l'empire selon l'esprit de son père, comment tenir un discours devant tous les plus hauts notables impériaux, comment danser la volte lors d'un bal, comment tenir les couverts, comment tourner une lettre à un dirigeant étranger...

Tout à coup, elle se retrouva allongée sur le sol, la poitrine nue. De Sténie était devant elle et semblait réfléchir. Elle pouvait penser. L'orn...

— N'y pensez même pas, jeune femme ! Ou je vous plonge à nouveau dans la confusion. La prévint-il.

— Puis-je néanmoins la rassurer ? Elle est terrorisée. Vous n'êtes pas complètement insensible je le sens.

De Sténie hésita, puis fit un geste de la main, comme s'il s'en moquait.

Janis envoya un message de calme et de tranquillité à l'orni. Elle reçut en retour une telle démonstration d'amour et de joie qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— C'est fantastique, dit de Sténie qui avait également capté le message du fauve. C'est fantastique... Comment avez-vous pu arriver à ce résultat sans y avoir été formée ? Cela me fascine. Revenons à notre sujet. Votre cousin, comme vous l'avez compris, devait me servir à prendre le pouvoir. Hélas, il était devenu trop fol et trop incontrôlable. C'est pour cette raison que votre ascendant sur cet animal m'intéresse au plus haut point.

— Vous l'avez occis ?

— Qui ?... Ah, votre cousin ? Bien sûr. Il s'est donné la mort tout à l'heure, devant témoins. Vous n'avez plus aucune prise sur moi, très chère amie. De toute façon, votre tribunal l'avait condamné, si j'ai bien compris ce que m'a balbutié ce sot de Guérande. Je n'ai fait qu'exécuter très loyalement vos ordres, Majesté, dit-il en s'inclinant. Il reprit : Vous savez, je vous ai rapidement découverts, vous et vos amis. Je pense que vous veniez d'entrer dans le prieuré. J'ai perçu un ordre de fuite rapide vers le jardin. Un ordre très simple. Une merveille de concision et d'efficacité. Mais hélas pour vous, ces messages que vous envoyez à votre animal sont terriblement bruyants. Ils m'ont permis de suivre pas à pas votre progression jusqu'ici où je vous ai guettée et guidée. Voyez comme les choses peuvent nous échapper. Voyez comme l'on se croit maître de sa vie, de ses mouvements et de ses pensées ; puis on se rend compte que l'on a été manipulé, guidé. Il poussa un soupir qui semblait sincère, la regarda avec un air désolé puis dit : maintenant, il va me falloir une lettre écrite de votre main, dans laquelle vous affirmerez renoncer à votre trône pour vous consacrer à l'amour du Christ rédempteur et par laquelle vous me désignerez comme votre successeur légal, attendu que je vous ai livré l'ennemi qui avait ourdi l'odieux complot ayant entraîné, dans l'ordre, votre exil, la mort de votre mère et enfin celle de votre père. Ne bougez pas, jeune amie ! dit-il rapidement, sans même que Janis ait senti qu'elle allait faire un mouvement. Il expliqua : j'ai senti venir une intention de mouvement brusque dans ma direction. En vous lisant, je vous ai découverte intelligente, terriblement active, douée d'une formidable et enviable énergie et d'un appétit sexuel à faire rêver tous les mâles. Je vous sais plus forte que je ne le serai jamais. Physiquement, bien sûr. Alors, de grâce, ne bougez pas. Vous allez m'écrire cela maintenant.

— Et ensuite, vous me tuerez, dit Janis.

— Hélas, je le crois. Vous m'en voyez très sincèrement navré, mais je ne peux procéder autrement. Comment pourrais-je en effet penser que vous allez rester sagement dans un couvent perdu dans la montagne. Votre énergie vous poussera toujours à vous venger. Je ne peux passer mon temps à vous surveiller. Je vais faire ce que j'aurais dû accomplir il y a de cela dix-sept ans et que vous avez noté d'ailleurs, puisque vous avez pensé, hier : « ils auraient dû me tuer ». Voyez, je vais suivre votre conseil à la lettre, mais d'abord, vous allez écrire cette lettre.

— Pour quelle raison, puisque je sais que je vais mourir ?

— Pour la raison que si vous ne le faites pas volontairement, vos amis souffriront le martyre après votre mort.

— Qui me garantit que vous ne les ferez pas souffrir si je m'exécute volontairement ?

— Ma parole. Je sais que vous n'y accordez, se peut, que peu d'importance, mais je vous donne ma parole que je les laisserai à la douleur de vous avoir perdue.

Janis ne dit mot. Elle avait tout perdu. Cet homme était un monstre, un démon. Il était tellement plus puissant qu'elle, bien plus puissant que Patry.

Elle saisit le stylet qu'il lui tendait puis pensa avec application à la façon dont elle allait tourner cette lettre, aux mots qu'elle allait tracer sur ce papier d'un blanc qui lui rappelait la neige. Oui ! C'est cela ! La neige !... La neige qu'elle avait vu tomber, virevoltant entre les branches des arbres alors qu'elle voyageait avec Patry et Parfum dont l'odeur l'incommodait auparavant mais plus maintenant qu'elle s'était habituée à sa présence et à ses longs poils volant quand il galopait comme la fois où elle...

— Mais à quoi pensez-vous ? Quel est ce galimatias ? demanda soudain de Sténie qui lisait encore dans son esprit.

Elle ne lui laissa pas le temps de comprendre qu'elle avait volontairement détourné son attention, qu'elle avait dressé un mur mental entre eux, pierre par pierre, à l'aide de ces souvenirs anodins. Elle se détendit brusquement et, avec une rage désespérée, ficha son stylet dans la gorge du moine, là où battait le vaisseau charriant le sang au cerveau.

Il poussa un cri horrible en tombant à la renverse. Janis fut aussitôt terrassée par une douleur encore plus forte que celle qu'elle avait ressentie quand il la lisait. Il tentait de la tuer. Il utilisait ses dernières forces pour la tuer mentalement. Elle sombrait petit à petit dans l'inconscience, mais perçut les cris que poussait l'orni qui devait également ressentir et souffrir de cette puissance destructrice. De Sténie devait lutter contre deux esprits alliés. L'orni se débattait elle aussi et opposait une résistance farouche à la volonté de mort que le moine tentait d'imposer à Janis. Il possédait une puissance terrifiante qui écrasait tout, laminait les défenses de la jeune femme et du fauve, malgré la mort qui progressait peu à peu dans son corps.

Soudain Janis, qui perdait pied peu à peu et s'enfonçait dans un puits noir et froid où l'entraînait le moine, se sentit portée par une chaude présence qui la calmait, l'exhortait à tenir, tenir, tenir !...

La puissance qui la broyait diminua ; d'abord imperceptiblement, puis de plus en plus pour finir par disparaître. Totalemment.

— Janis ! Janis, nous sommes là, nous sommes tous là. La cour a ouï ce qu'il voulait

faire sur vous.

Elle ne comprenait pas les paroles, elle ne parvenait pas à penser. Elle sentait qu'on la levait, qu'on la tenait, elle percevait vaguement du monde autour d'elle, mais était incapable de voir correctement, de penser correctement.

— Janis, c'est fini, il est mort. De Sténie est mort. Tu l'as tué, ma damelle. Tu l'as vaincu.

— Ma Dame, tentez de marcher, tentez de parler, faites fonctionner votre entendement de grâce ! Il ne faut pas que vous restiez prisonnière de sa puissance.

Elle ne pouvait parler. Aucune idée ne lui venait. Elle ne faisait que ressentir un immense vide dans lequel résonnait désespérément le souvenir de la douleur qu'elle avait éprouvée. Elle n'était que cette absence brutale qui lui semblait si proche de la mort et de l'oubli.

Tout à coup, l'on cria, tout près d'elle.

— Sortez ! Sortez, tous ! Laissez-moi seul avec elle. Ne voyez-vous pas qu'elle se meurt ? Sortez, vous dis-je ! Hors d'ici sur l'heure ! Patry, Paluche, aidez-moi, faites-les sortir.

Cette voix... Ce ton à la fois insolent et magnifiquement bon et tendre... Elle savait qu'elle le connaissait.

— Janis, mon impératrice, m'amie, ma femme, tes mirettes sont vides, il n'y a plus cette lumière qui les habitait. Où es-tu partie ? Où t'a-t-il emmenée ? Reviens, je t'en conjure ! Je ne peux que mourir sans toi, je ne peux vivre dans un monde où tu ne serais plus. Tu m'as ramené à la vie et à la joie d'aimer, ne me laisse point maintenant. Envisage-moi, je t'en prie, envisage-moi...

Tout en parlant, Tréval regardait l'orni qui gisait aux pieds de Janis, immobile. Hormis sa poitrine qui se soulevait régulièrement, on aurait pu la croire morte. Elle avait les yeux ouverts, mais ils étaient aussi vides que ceux de sa maîtresse.

— Je sais que tu es quelque part dans cette enveloppe chérie. Je ne sais où se cache ta conscience, mais il faut qu'elle reprenne la bride de ton corps. Où es-tu Janis ? Où es-tu mon amour ? Fais-moi un signe, montre-moi que tu perçois mes appels du fond de l'espace où tu te perds. Suis ma voix, elle va te guider vers la lumière. Suis ma voix m'amie, suis ma voix... Janis...

Il pleurait. Ses larmes tombaient sur le visage inerte de Janis qu'il regardait se perdre. Elle ne reviendrait pas, il le savait. Il la posa à terre et s'agenouilla tout contre elle. La douleur était trop forte. Il éclata en sanglots bruyants qui résonnèrent dans la salle de la chapelle.

Patry accourut. Le voyant dans cet état, il eut un coup au cœur qui le fit presque tituber.

— Elle vit, Wyn ! Je sens qu'elle n'est pas morte ! dit le Puissant en le prenant par les épaules.

Tréval ne put d'abord rien répondre, les sanglots l'empêchaient de prononcer une seule parole. Il inspira profondément puis dit :

— Elle vit, mais... Mais elle n'est plus là. Elle n'est plus là...

Il s'accrocha à une jambe de Patry comme à une bouée et pleura, la tête plaquée contre la cuisse du Puissant.

Janis entendait ces voix, ces pleurs. Elle savait que cela signifiait quelque chose. Quelque chose de doux, de bon. Quelque chose de double... Deux personnes ! Oui, il s'agissait de deux personnes. Mais qu'était-ce qu'une personne ? D'où lui venait ce souvenir ? Elle tenta de s'accrocher à ces pleurs, à cette voix qui hoquetait. Tristesse ! On était triste. On, qui ? Triste ? Qu'était la tristesse ? Perte de quelque chose, lui souffla une voix lointaine dans sa mémoire. Ces personnes avaient perdu quelque chose et étaient tristes ? Qu'avaient-elles perdues ? Janis. Elles avaient perdu Janis. Ce nom se rattachait à quelque chose qui lui était intimement proche, elle le savait, mais ne parvenait pas à lui apposer une image. Janis, Janis... Elle vit venir, du fin fond de sa mémoire, une femme blonde qui lui souriait et tendait les mains vers elle. Ses yeux bleus riaient et brillaient. La femme tendit le doigt vers une lumière chaude qui brillait loin, si loin. Elle n'avait pas envie d'aller si loin.

— Rejoins la vie, ma fille, lui dit la femme. Rejoins la vie.

Puis elle repartit vers la lumière et se fondit dans sa clarté. Janis prit alors tout à coup conscience qu'elle était Janis. Elle se vit se lever et marcher de plus en plus vite dans un sombre tunnel, vers la sortie d'où venaient les pleurs et les voix. Plus elle avançait, plus elle entendait les pleurs de Wyn... Wyn ! Il pleurait. Plus elle avançait, plus la douleur amplifiait dans sa pauvre tête.

— Il m'a fait mal, dit-elle à haute voix.

— Janis ! hurla Tréval. Tu vis m'amie, tu vis ! Tu parles ! Parle encore, parle !

Le tunnel s'éclaircissait. Elle sentit la présence chaude et bonne du Puissant. Elle tendit les deux mains. Tréval les prit et les serra contre son visage.

Il ne pouvait plus dire un mot, ne pouvait que la regarder encore et encore. Elle ouvrit les yeux, les referma, les ouvrit à nouveau. Ils étaient vivants. Ils voyaient.

L'orni remua, secoua la tête. Tenta de se lever mais retomba sur le flanc. Elle était dans un état d'aussi grande fragilité que sa maîtresse. Janis dégagea une de ses mains et la posa sur la fourrure trempée de l'animal. L'orni redressa la tête, se traîna vers elle et lui lécha les doigts en gémissant.

— Patry, je suis impératrice, maintenant ?

— Oui, Majesté, vous êtes impératrice.

Elles furent toutes les deux emmenées avec de multiples précautions jusqu'au palais impérial. Tréval ne voulut pas s'éloigner de plus d'un mètre de Janis. Il écartait sans ménagement toutes les personnes qui voulaient l'approcher, quel que soit leur rang. Il refusa d'entendre les protestations, les titres, les explications. Patry était de l'autre côté de la civière portée par Paluche et un jeune garde impérial et se montrait tout aussi intraitable, mais plus diplomate. L'orni suivait, titubant légèrement, mais elle, personne ne tentait de l'approcher. On s'en écartait plutôt, murmurant avec une crainte mêlée de respect :

— C'est l'orni de l'impératrice.

Janis fut allongée sur le lit de ses parents.

Elle n'avait que vaguement conscience de l'endroit où elle se trouvait, mais reconnaissait l'odeur du palais, les résonances des pas dans les couloirs, toutes ces sensations que de Sténie lui avait permis de retrouver.

Elle demandait à Wyn et Patry de ne pas la quitter. Elle ne lâchait pas la main de Tréval, la réclamant dès qu'il devait lui reprendre. Elle avait alors trop peur de repartir dans ce néant noir et froid où l'avait plongé son combat avec le moine et ne se calmait que lorsque son homme renouait le contact physique.

Elle resta ainsi deux jours allongée. Deux jours qu'elle passa à dormir, somnoler, cauchemarder. Deux jours que Wyn passa à son chevet, ne s'éloignant que lorsqu'il ne pouvait faire autrement et seulement quand le Puissant ou Paluche étaient là.

Devant la chambre, il y avait foule. Tous les courtisans venaient aux nouvelles, réclamaient à voir l'impératrice, repartaient scandalisés d'être roidement éconduits par un colosse inconnu qui montait la garde devant la porte et restait à tout plein inflexible et incorruptible.

On s'indigna quand, le matin du troisième jour, un vieux petit moine à l'accent étranger fut admis dans la chambre, on fit valoir ses titres et les services rendus à Kéral. On menaça le colosse de représailles au réveil de l'impératrice. Mais au grand dam des courtisans, cette injonction le fit franchement sourire, et il autorisa le passage au religieux.

— *Signora*, je vous vois un *poco* remise. *Sono lieto*.

— Merci, mon père. Je vais beaucoup mieux et, dès que Patry aura tourné la tête, je me lèverai de ce lit pour aller marcher dehors. Le soleil m'appelle, l'air pur me manque. On permet à l'orni de sortir et je dois rester ici telle une femme en couches.

— Femme en couches n'a point subi grand dol en ses mérangeoises, ma petite Majesté, intervint Tréval. C'est miracle que tu sois encore capable d'entendement. L'ancêtre m'a narré ce qu'il a ressenti en approchant de la chapelle. Il m'a décrit un tumulte terrifiant, une effroyable échauffourée. Et m'a avoué avoir eu terriblement peur pour lui. Pas pour toi, mais pour lui. Il en ressent grande honte et mésaise, mais il m'a narré avoir été plus terrifié qu'il ne l'avait jamais été.

— Comment a-t-il pu revenir si vite du palais ? demanda Janis.

— *Ma*, pour la raison qu'il n'est pas allé, dit le père Luigi.

Janis, interloquée, ne dit rien.

— Il n'y est pas allé, m'amie, expliqua Tréval. Il a confié les bêtes au père Luigi, à qui Parfum a fait quelques difficultés, et est entré à notre suite dans le prieuré. Il craignait un guet-apens de la part de de Sténie. Ce en quoi il eut beaucoup de flair. Il est entré dans la chapelle pendant que le moine te...

— Lisait ?

— Oui, c'est cela. Il a ainsi pu passer inaperçu. Il n'a pas jugé tes jours en danger, car il m'a narré ne pas avoir senti d'urgence dans ton entendement. Comme cette épreuve a duré un long moment, le père Luigi a pu prévenir le premier secrétaire qui, une fois convaincu, a ameuté tout ce que la cour comptait de présents et est arrivé à bride abattue au prieuré pour ouïr de Sténie te mander cette lettre infâme et te narrer tous ses crimes.

— Mais comment de Sténie n'a-t-il pas pu repérer tous ces gens ? demanda Janis.

— C'est aussi la question que j'ai faite à l'ancêtre qui opine que tu occupais trop ce moine de merde pour qu'il puisse « voir » la foule qui s'accoutissait dans l'ombre de la chapelle. Nous allions intervenir quand tu as réussi à détourner son attention et que tu lui as roidement fiché le stylet dans le col... Tréval s'arrêta et frémit à ce souvenir. Il a failli de peu à te tuer, m'amie.

— Il a failli, monsieur mon époux, il a failli.

— Cesse de m'appeler ainsi, nous ne sommes point mariés, à ce que je sache.

— Il est vrai, admit-elle. Puis se redressant sur son lit, elle demanda, d'un ton officiel : Chevalier de Tréval, acceptez-vous de me prendre pour épouse seule, unique et terriblement jalouse ?

— C'est que, Majesté, je ne sais si j'en ai le droit, répondit Tréval sur le même ton, avec un bref salut.

— Apprenez, monsieur le chevalier, que l'impératrice ne doit prendre en épousailles qu'un homme titré... Quel que soit le titre.

— Ah ! s'exclama-t-il, j'entends maintenant le pourquoi de mon adoubement à la chaude, en la demeure de l'ancêtre ! Tu avais jà cette idée qui te tournait en tête ?

— Oui et depuis longtemps, monsieur le chevalier. Rarement femme varie ; bien sage qui s'y fie.

C'est à ce moment que le Puissant entra dans la chambre, le front soucieux.

— Ma Dame, dit-il, je viens d'apprendre que certains moines combattants ont réussi à s'enfuir du prieuré. Ils vont, se peut, tenter de gagner l'étranger.

— Sont-ils sympathisants de de Sténie ? demanda Janis, dans le silence qui s'était abattu dans la pièce.

— Oui, ma Dame.

— Ils doivent être rattrapés et jugés, promptement.

— Je me suis permis de donner déjà des ordres, Majesté, mais de Sténie avait prévu une telle possibilité et l'identité de ses plus proches adeptes est inconnue. J'ai cru comprendre qu'il les nommait sa « garde sombre ». Personne ne sait rien d'eux, au prieuré. *Padre*, demanda-t-il en se tournant vers le père Luigi qui écoutait, les sourcils froncés, aviez-vous connaissance de cette « garde sombre » ?

— *No, figlio mio*, répondit le moine en secouant la tête.

— Patry, dit Janis, dès que la cérémonie du sacre est terminée, je veux réunir tous les chefs de la police impériale. Je compte nommer un responsable pour cette chasse qui doit

être lancée sans tarder. Tu me donneras les noms des personnes en qui tu places ta confiance.

– Épilogue –

L'immense salle d'apparat du palais était comble. Toute la noblesse qui avait pu arriver rapidement était là. Ceux qui n'avaient pu venir s'étaient fait représenter. Tout ce que comptait l'empire comme religions était là. Tous les gouverneurs de cité étaient également là, sauf ceux que l'impératrice n'avait pas invités ; ceux qui l'avaient trahie lors de sa montée vers la cité impériale. Leur cas était en suspens et serait examiné après le sacre.

Le premier secrétaire s'avança, suivi par le Puissant et par le père Luigi : la noblesse, la roture et la religion. Ils s'arrêtèrent devant Janis qui se tenait au pied des marches accédant à l'estrade impériale en haut de laquelle deux fauteuils trônaient.

— Janis d'Avroz, dit le premier secrétaire d'une voix forte, tu prétends être de sang impérial. Le peux-tu prouver devant ton peuple ici représenté ?

— Je le peux, répondit Janis.

— Prouve-le à ton peuple.

Elle ôta sa chemise. Le protocole de reconnaissance du sceau scapulaire impérial n'avait pas prévu qu'elle puisse être réalisée sur une femme. Il y eut quelques murmures amusés dans la vaste salle lorsque la jeune femme se tourna, torse nu, vers le premier secrétaire qui était un vieillard chenu au crâne poli comme un œuf.

— Je lis le sceau, clama le vieil homme.

— Je lis le sceau, clama le Puissant.

— Je lis le sceau, clama le père Luigi, avec son accent si particulier.

La salle éclata aussitôt en vivats et cris d'allégresse. Janis venait d'être officiellement reconnue impératrice et prenait le nom de Janis d'Avroz, première impératrice du nom.

Plus émue qu'elle ne pensait pouvoir l'être, elle monta les six marches qui menaient à son trône et, avant de s'asseoir, elle se tint face au trône et fit une entorse à la coutume. Sans se retourner vers la foule qui scandait son nom, elle tendit la main derrière elle. Un profond silence se fit immédiatement. Et, dans l'immense salle qui retenait son souffle, on vit un homme s'extraire de la foule suivi d'un orni de grande taille. Leurs pas claquaient sur le sol de marbre et résonnaient jusqu'au fond de la salle. Ils gravirent les marches de l'estrade. L'homme prit la main de l'impératrice et lui sourit. Ils se retournèrent tous les deux et s'assirent ensemble dans les deux trônes impériaux, tandis

que le fauve se couchait à leurs pieds.

— Moi, dit l'impératrice, Janis d'Avroz, vous présente mon époux, le chevalier Wyn de Tréval.

Des cris de joie éclatèrent aussitôt dans la salle et au-dehors du palais où était massé le petit peuple.

— Moi, Janis d'Avroz, vous présente mon Puissant et mon pacificateur, dit-elle en désignant Patry et Paluche. Je nomme le père Luigi grand Prieur de la confrérie des moines combattants et condamne le moine Raoul de Guérande à la déchéance de tous ses titres. Je nomme Pierre de Thoir, gouverneur de la cité impériale et Paluche du Marin, gouverneur de Thoirbourg.

Le colosse la regarda avec des yeux stupéfaits puis un sourire immense apparut sur ses traits.

Après ces nominations, qui allaient être suivies par de nombreuses autres, l'impératrice, le chevalier de Tréval, le Puissant de l'impératrice et un vieux moine, sortirent du palais et allèrent saluer le petit peuple dont les cris de joie résonnèrent de rue en rue, de cité en cité faisant, selon la légende, plusieurs fois le tour de l'empire.

Le peuple, placé sur le parcours du carrosse impérial, ne vit pas l'air soucieux du petit moine qui faisait face à l'impératrice. Toutes les ombres qui planaient sur la tranquillité de l'empire ne s'étaient pas totalement dissipées.

– Fin du troisième tome de la tétralogie des Sanglornis –

L'illustrateur



Né en 1970 dans la région lyonnaise, **Didier Graffet** a toujours su que sa vocation serait celle d'un artiste-peintre. Après un Bac A3 (littérature et arts plastiques), il intègre la prestigieuse école Émile Cohl à Lyon, où il peut s'essayer à l'illustration, la BD et l'animation.

Principalement illustrateur dans le domaine de l'édition durant une vingtaine d'années, le talent de Didier Graffet a irrémédiablement marqué toute une génération de lecteurs, que ce soit en fantasy, avec des œuvres maîtresses comme « Légende » de David Gemmell, en science-fiction, avec « L'éveil de Katal » de Luc Verdier, ou en steampunk, notamment pour sa réinterprétation remarquée des œuvres de Jules Verne ou avec le livre « Steampunk – De vapeur & d'acier », réalisé avec le romancier Xavier Mauméjean.

Salué maintes fois par la profession et le public, il a obtenu le *Grand Prix de l'Imaginaire* et le prix *Visions du Futur* en 2002, ainsi que le prix *Art&Fact* et le prestigieux *Jules Verne Award*.

Parallèlement à l'édition, il se consacre aujourd'hui à la peinture et expose ses œuvres dans une galerie parisienne.

Il a rejoint sa Normandie familiale, où il réside actuellement, en compagnie de sa femme et de ses trois enfants.

Son site internet : <http://www.didiergraffet.com/>

L'auteur



Chercheur et professeur de géologie à l'université de Dijon, **Didier Quesne** parcourt le monde à la recherche de strates (on ne sait pas trop si c'est du Cambrien ou du Trias...).

Ses passions sont nombreuses et vont du kendo (sabre en bois japonais) – qu'il pratique depuis plusieurs années – aux longues balades en forêt. Entre ses voyages en Afrique et les soutenances de thèse de ses étudiants, il écrit des romans de fantasy et de SF.

Ne se définissant pas comme un auteur, mais plutôt comme un conteur, Didier Quesne nous apprend qu'il est passé à l'écriture le jour où ses enfants sont devenus trop grands pour qu'il leur raconte des histoires, le soir à la veillée.

Lecteur invétéré, il aime lire de tout : du roman de SF et de polar, du pavé scientifique, de l'essai philosophique, des recettes de cuisine au mode d'emploi des grille-pains.

Pour élaborer ses histoires, il s'inspire autant de ses lectures et de ses voyages que de ses réflexions.

Auteur humaniste et passionné, il défend des thèmes comme la place de la femme dans la société, le rapport à l'autre ou la bestialité qui réside en chacun d'entre nous.

Il est (déjà) l'auteur d'une dizaine de romans, tous parus aux éditions Nestiveqnen.

EMPIRE



Le papier, c'est bien aussi...

Vous pouvez retrouver le roman de Didier Quesne en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-910899-55-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Découvrez la saga des *Sanglornis prima* de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier et en format numérique :



LES CHASSEURS

Sanglornis prima – tome 1

de **Didier Quesne**

Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques qui sont entreprises dans le laboratoire où elle fait son stage. Une nouvelle race hybride (les *Sanglornis prima*) est en train de prendre vie et se transforme bientôt en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

Et lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 272 pages – ISBN : 2-915653-42-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



DANGEREUX ÉLEVAGE
Sanglornis prima – tome 2
de **Didier Quesne**

Après l'expansion des sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.

Mais lorsque Marc Soters, apprenti sorcier à ses heures, parvient à créer dans son laboratoire de fortune une nouvelle espèce de cheval plus endurant et surtout plus rapide que les sanglornis, la découverte se répand rapidement et ne tarde pas à parvenir aux oreilles du pouvoir Impérial.

Voyant tout l'intérêt de cette nouvelle espèce, l'empereur et son bras armé, l'Inquisition, comptent bien s'approprier cette découverte et ce, à n'importe quel prix...

- *Dangereux Élevage* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-49-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Dangereux Élevage* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÂMES D'ÉTAT
Sanglornis prima – tome 4
de **Didier Quesne**

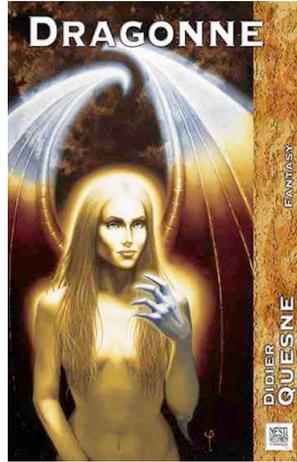
S'appuyant sur la légende de Janis d'Avroz qui avait réussi à domestiquer un sanglorni, l'Empereur décide de créer une nouvelle troupe d'élite composée de soldats et de ces prédateurs indomptés.

Mais personne n'a jusqu'à présent réussi à capturer un sanglorni et, hormis Janis, encore moins à le domestiquer. Il lui faut donc des hommes d'exception pour mener à bien son projet. Des hommes comme « les penseurs » qui, dit-on, seraient capables de lire dans la pensée des autres et de prévoir leurs réactions. Mais de tels hommes sont rares et ce qu'ils sont capables de faire sur un être humain pourront-ils le reproduire sur un sanglorni ?

Rien n'est moins sûr.

- *Âmes d'État* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 256 pages – ISBN : 2-910899-70-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Âmes d'État* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne disponibles en livre papier et en version numérique :



DRAGONNE
de **Didier Quesne**

Enfant unique, Lilith de la Queyrie s'ennuie dans l'immense château de ses parents. Son caractère irascible et rebelle l'empêche d'apprécier les trop rares distractions que lui offre sa condition de jeune aristocrate. Même ses nombreux soupirants n'arrivent pas à la sortir de sa morosité permanente.

Mais le jour où elle se voit, en rêve, survoler des paysages grandioses et éventrer des bêtes sauvages pour s'en repaître, elle comprend que quelque chose de mystérieux l'appelle au fond d'elle-même.

Les anciennes légendes sur la race disparue des dragons s'imposent alors à son esprit...

- *Dragonne* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-53-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Dragonne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LA VOIX DES DRAGONS
de Didier Quesne

Deux cents ans après *Dragonne* et l'histoire de Lilith de la Queyrie, *La Voix des Dragons* :

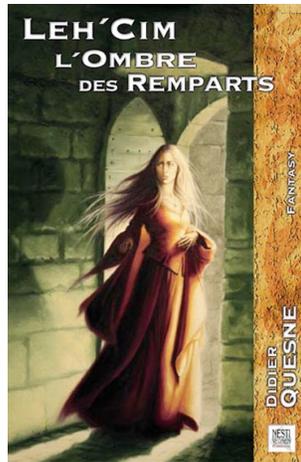
Lorsque Guivre se réveille un matin avec le désir impérieux de consommer de la viande fraîche, il ne fait que suivre la voix intérieure qui lui promet un grand avenir. Le contenu de son réfrigérateur n'y suffit pas et c'est ailleurs qu'il trouvera la viande nécessaire pour débiter sa lente transformation... S'il le faut, en consommant ses propres congénères.

Vigie Watcher sait au plus profond d'elle-même que l'humanité va connaître une nouvelle ère et que si elle ne fait rien, l'espèce humaine risque de disparaître au détriment d'une espèce beaucoup plus puissante, beaucoup plus sanguinaire. En interrogeant sa mère, elle apprend qu'elle fait partie d'une caste puissante, les vigilants, qui sont là pour arrêter l'éveil des dragons. Mais comment faire ? Puisque sa mère n'a jamais rien voulu lui dire à ce sujet, reléguant le réveil des dragons à de simples contes pour enfants...

Elle ne s'est pas trompée, l'éveil des dragons est proche, et comme il y a deux cents ans dans le château de Lilith de la Queyrie, ils revêtiront d'abord forme humaine...

- *La Voix des Dragons* est disponible en **livre papier**, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-915653-11-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *La Voix des Dragons* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LEH'CIM, L'OMBRE DES REMPARTS
de **Didier Quesne**

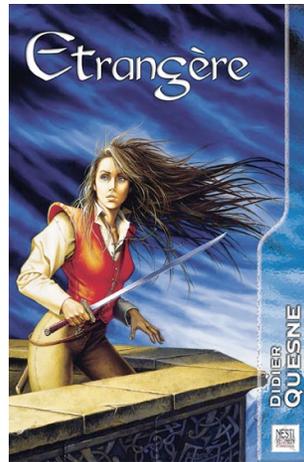
Lorsque les cloches de la ville se mettent à sonner d'elles-mêmes, les habitants de cette bourgade tranquille commencent à s'inquiéter. Et ils font bien, car le mal est déjà dans leur ville. Bientôt il prendra possession des femmes, pour les rendre folles et les laisser pantelantes. Puis il s'attaquera aux hommes, qui avant de mourir, ne parviendront à laisser échapper qu'un seul mot : Leh'cim...

Envoyés pour enquêter sur les crimes qui gagnent la ville entière, Jacques et Amos seront confrontés à une horreur indicible, insoupçonnable...

Mais déjà le mal gagne du terrain, il rongera bientôt la capitale.

- *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 224 pages – ISBN : 2-910899-98-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÉTRANGÈRE
de **Didier Quesne**

Lirelle aurait pu rester « simplette » toute sa vie et continuer à garder ses chèvres, tout en ne comprenant rien au monde qui l’entoure. Mais un soir de printemps, elle va vivre le phénomène le plus exceptionnel de sa morne vie : Mèn-Gi, un haut mage venu d’un autre univers, va l’entraîner bien malgré lui dans son voyage « spatemporel » de retour, faisant d’elle une « perturbation ».

En se décorporent avec le Mèn, Lirelle va absorber ses nombreux pouvoirs et bénéficier de sa grande expérience dans de nombreux domaines et entre autres, dans le maniement du sabre. Mais, ce qui sera sans doute pour elle le plus bouleversant, c’est que pour la première fois de sa vie, sa conscience neuve va s’ouvrir sur un monde qui lui est complètement inconnu.

Toutefois, la découverte de ses nouvelles capacités va devoir se faire rapidement, car le monde sur lequel Lirelle s’éveille est loin d’être aussi paisible que celui qu’elle vient de quitter...

- *Étrangère* est disponible en **livre papier**, paru en 2001 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-915653-40-2 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Étrangère* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



MAGICIENNE
de **Didier Quesne**

Alors que les hommes font la chasse aux sorcières et aux anciens dieux, les croyances populaires ont la vie dure. L'une d'entre elles veut que les enfants roux soient liés avec le diable.

Pourtant, la petite fille roussotte qui naît le jour de la fête des morts n'a rien d'un suppôt de Satan.

Certes, elle est dotée d'une grande intelligence et manifeste très tôt d'étranges pouvoirs, mais ce ne sont pas ceux d'une sorcière, plutôt d'une véritable magicienne.

- *Magicienne* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 2-915653-44-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Magicienne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier :



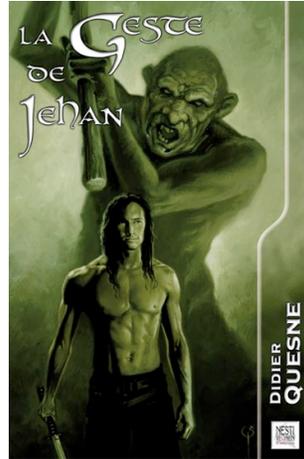
LA LANDE AUX SORCIERS
de **Didier Quesne**

Lorsqu'il reprend possession de son domaine familial, le comte de Trézel doit regagner la confiance de son peuple : voilà plusieurs dizaines d'années, avec la disparition de son grand-père, que plus aucun comte n'est revenu sur ce territoire de landes arides.

Très vite, il s'aperçoit que les magiciens du royaume voient d'un très mauvais œil qu'il refuse de s'entourer de leur aide pour la gestion de son domaine. Mais Trézel reste fermement campé sur ses positions : ce sont les mages qui sont à l'origine de la destitution de son domaine, et même s'il doit déplaire au roi, Trézel ne flanchera pas.

La confrontation est-elle inévitable ?

- *La Lande aux Sorciers* est disponible en **livre papier**, paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 2-915653-27-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).



LA GESTE DE JEHAN de Didier Quesne

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence. Tiré d'affaire, le Guerrier révèle à Jehan ses rares qualités de combattant.

Le destin de Jehan est amorcé, et au-delà des périls qui l'attendent, des Guerriers sanguinaires, des Géants cruels et primaires, il devra se découvrir lui-même.

- *La geste de Jehan* est disponible en **livre papier**, paru en 2011 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 416 pages – ISBN : 2-915653-41-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).



DE CHAIR ET D'OS
de **Didier Quesne**

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN : pouvoir incarner un personnage de fantasy sera une expérience inoubliable, lui assure-t-on.

Toutefois, lorsqu'il arrive devant l'immense mur qui délimite l'aire de jeu, Yves ressent un singulier malaise qui ne le quittera plus. Ce n'est pas de voir des adultes déguisés en guerrier ou en personnage de fantasy qui le dérange, c'est quelque chose de bien plus profond : une crainte primitive, comme s'il pressentait que sa vie allait basculer...

Il est loin de s'imaginer à quel point il ne s'est pas trompé...

- *De Chair et d'Os* est disponible en **livre papier** depuis juin 2013 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 372 pages – ISBN : 2-915653-46-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).